
offert à Shantiniketan
par S. R. Rana
en souvenir de
Ranjitsinjhi
son fils
paris
1920

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

CORRESPONDANCE
DE
V. JACQUEMONT

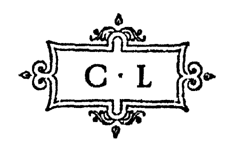
AVEC
SA FAMILLE ET SES AMIS
PENDANT SON VOYAGE DANS L'INDE
— 1828-1832 —

PRÉCÉDÉE D'UNE ÉTUDE SUR JACQUEMONT
PAR

CUVILLIER-FLEURY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION
Augmentée de lettres et de documents inédits

II



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1885

CORRESPONDANCE

DE

VICTOR JACQUEMONT

II

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

CORRESPONDANCE INÉDITE

DE

VICTOR JACQUEMONT

AVEC SA FAMILLE ET SES AMIS

1824-1832

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE PAR V. JACQUEMONT NEVEU

ET D'UNE INTRODUCTION

PAR PROSPER MÉRIMÉE

De l'Académie française

Deux beaux volumes in-8°

F. Aureau — Imprimerie de Lagny.

CORRESPONDANCE

DE

VICTOR JACQUEMONT

AVEC SA FAMILLE ET SES AMIS

PENDANT SON VOYAGE DANS L'INDE

1828-1832

PRÉCÉDÉE D'UNE ÉTUDE SUR JACQUEMONT

CUVILLIER-FLEURY

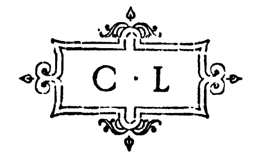
De l'Académie française

II

NOUVELLE ÉDITION

AUGMENTÉE DE LETTRES ET FRAGMENTS INÉDITS

ET ACCOMPAGNÉE D'UNE CARTE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1885

CORRESPONDANCE

DE

VICTOR JACQUEMONT

LVII

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Cachemire, 14 mai 1831.

Si je n'avais pensé, mon cher Porphyre, qu'une dépêche d'un kilogramme était assez lourde pour *l'honorable Compagnie*, j'aurais ajouté ces feuilles au monstrueux paquet d'écritures que j'ai expédié hier sous le couvert *franc* du chevalier Edward Ryan, à Calcutta, pour être acheminé à Chandernagor, et, de là, à notre père; mais les gens de la poste auraient pu se récrier contre l'abus du privilége. C'est pourquoi je divise mes ouvrages en deux volumes : celui-ci, pour toi, rejoindra l'autre à Chandernagor, j'espère, et cheminera avec lui. — J'ai conté très en détail à notre père les anicroches de mes perambulations. Après tout, il n'y a aucun mal, au contraire. Ce pays est un pays de gueux! de coquins! de bandits! mais je suis prudent : rien de si commun que de tuer un homme pour lui voler une vieille paire de culottes, qui valent

vingt ou vingt-quatre sous, une demi-roupie. Toute la population est armée d'un sabre, dont elle se sert, dit-on, très-adroitement; et les figures qu'on rencontre sur les chemins portent toutes sur l'épaule un long fusil à mèche, à mon avis peu redoutable.

Il est possible que je revoie M. Allard dans les montagnes. La mère d'une nichée de petits radjahs montagnards vient de mourir en laissant neuf lacs de roupies, deux millions deux cent cinquante mille francs. Les enfants se battent pour l'héritage; et Rundjet vient d'envoyer M. Allard sur les lieux, pour leur ôter tout sujet de querelle, c'est-à-dire les neuf lacs.

Le jour de mon arrivée ici, le 8, le gouverneur m'a envoyé en nazzer dix moutons, quarante poules, deux cents œufs, plusieurs sacs d'orge, de riz et de farine, du sucre, de l'eau-de-vie du pays distillée, du vin qu'on y fait, et qui ressemble à de mauvaise anisette mêlée avec de mauvais kirsch-wasser, etc. J'ai fait distribuer tout cela à ma suite; mais le roi vient d'envoyer un nouvel ordre pour que ma table soit défrayée constamment à ses frais, faveur à laquelle je ne tiens que pour la forme, mais qui pour la forme est essentielle. Je ferais presque bonne chère si j'avais du pain et du vin; mais mon vieux porto de Simlah, si admiré des Anglais, est plus fort que l'eau-de-vie, et je le garde pour les jours froids ou pluvieux dans les montagnes. Je suis très-bien; la couleur de mes mains jure avec celle de mes bras, mais j'ai bonne mine. A Delhi, je me suis accordé le luxe d'un miroir, et je m'y regarde tous les mois. Cependant, je suis terriblement maigre.

Sache que je n'ai vu nulle part d'aussi affreuses sorcières

qu'en Cachemire. La race des femmes est ici d'une laideur remarquable; je parle des femmes du commun, qu'on voit dans les rues et dans les champs, puisque celles d'une condition plus élevée passent toute leur vie enfermées, et qu'on ne les voit jamais. Il est vrai que toutes les petites filles qui promettent de devenir jolies sont vendues à huit ans, et exportées dans le Pundjâb et dans l'Inde. Elles sont vendues, par leurs parents, de vingt à trois cents francs, moyennement cinquante ou soixante francs. Tous les serviteurs femelles dans le Pundjâb, — et, quoi que les Anglais fassent pour abolir cette coutume, elle ne laisse pas que de prévaloir aussi dans le nord de l'Inde, — sont esclaves. —Elles sont traitées assez doucement, et leur condition n'est guère pire que celle de leurs maîtresses dans le harem. — Les femmes de l'ancien roi de Kaboul, que j'ai vu à Loodianah, Schâh-Schudja-el-Mouiouk, sont menées à grands coups de pied par les eunuques qui les gardent; leurs servantes en attrapent certainement beaucoup moins.

Il se présente chaque jour aux portes de mon jardin des bandes innombrables de filles. Un seigneur asiatique, à ma place, en aurait toujours une quarantaine à chanter et à danser autour de lui; mais je garde l'intégrité de mon caractère européen, dans mes mœurs comme dans mon costume : c'est un grand porte-respect.

Les politiques de Cachemire disent à l'oreille que je viens ici pour reconnaître l'état du pays, ses ressources, et traiter avec Rundjet-Singh de sa cession au gouvernement anglais. — D'autres affirment que je viens avec le projet de prendre à ferme de Rundjet, comme vice-roi, moyennant tant par an, que je m'engagerais à donner au maharadjah. Tu

devines bien que je mesure toutes mes paroles, afin de ne fournir aucun aliment à toutes ces sottes rumeurs; je me tiens à cheval sur mon *ilom*, — sur ma science. — Aux musulmans qui me font des visites, je parle du Coran, que j'appelle le saint Coran, et de Mahomet (que son nom soit loué!), des choses de leur religion...; aux soi-disant pundites, ou docteurs hindous, qui sont venus les premiers jours par centaine, je leur ai fait honte de leur ignorance des chasters, et de leur discipline relâchée. — Ici, tout homme qui est un peu moins ignorant, et ouvertement moins coquin que les autres, est un saint; et le respectable public de Cachemire me prend pour un très-saint homme de chrétien : quand je lis, c'est toujours un livre de prières... Cette blague est de la haute politique.

Voici venir la saison où les vaisseaux de Bordeaux affluent à Calcutta ; s'ils m'apportent des lettres, je puis les recevoir ici en un mois. Je travaillerai avec une ardeur nouvelle lorsque j'en aurai reçu... Il y a aussi fort longtemps que je suis privé de journaux anglais ; j'en sens davantage la privation dans une position relativement sédentaire. Adieu pour aujourd'hui.

Cachemire, 20 mai.

Quelques mots seulement pour te dire que Rundjet-Singh est un homme admirable : ce que tu penses déjà, je l'espère, et depuis longtemps. Un officier de sa maison vient d'arriver ce matin, en quinze jours, d'Amritsir, où le roi est campé de présent. Il m'apporte un firman royal tout gracieux. Rundjet m'écrit qu'il vient de recevoir ma lettre

de Koteli, c'est-à-dire ma plainte contre Néal-Singh, et que le radjah Goulâb-Singh, qui avait été informé bien plus tôt de cette affaire, n'avait pas hésité à faire arrêter ce chef; que, l'ayant donc à sa disposition le jour où ma plainte lui parvient, il y fait droit séance tenante (et d'une manière qui prouve combien il a de tact) : il n'ordonne aucune des cruautés, des mutilations barbares qui sont l'usage du pays; mais il fait mettre le coupable aux fers, enfermé dans une forteresse, où il demeurera tant que je ne demanderai point sa grâce. Voilà, mon ami, ce qui n'appartient qu'à Rundjet. Il sait que son code pénal nous répugne, — et il punit cet homme comme il eût été puni dans un pays européen. Les cinq cents roupies qui m'ont éte envoyées le jour de mon arrivée ici par le gouverneur, sans préjudice des deux mille que Rundjet avait ordonnancées depuis longtemps pour moi, étaient une gracieuseté additionnelle du radjah, et non pas, comme je pensais, la restitution de l'argent volé par Néal-Singh. Rundjet, dans sa lettre d'aujourd'hui, m'instruit qu'il a ordonné à son vizir de me faire en son nom cette restitution; tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Le roi m'engage, en outre, à faire à Cachemire comme chez moi : « Ce pays est le vôtre, écrit-il; établissez-vous dans celui de mes jardins qui vous plaira le mieux; ordonnez, on vous obéira. » Je te quitte pour faire une promenade en bateau sur le lac et la rivière. J'ai le bateau d'apparat de l'ancien magnifique gouverneur, et trente rameurs à mon service mensuel... Devine les gages mensuels d'un rameur!... Deux francs quarante-six centimes! Je devrais donc donner trente roupies par mois à ces trente hommes! mais, comme il m'est com-

mandé, par ma position, d'être grand, je leur en donne quarante, et de plus des étrennes, quand je sors en bateau. Ce qui me charme, c'est que je forme deux sujets qui promettent beaucoup pour des préparations de zoologie : l'un est un chasseur de profession, l'autre un brodeur, aux doigts effilés. Je leur ferai un pont d'or pour les décider à me suivre dans l'Inde, où je n'ai encore trouvé aucun homme de basse caste qui voulût, à prix d'or, faire cette besogne. — Bonjour, mon ami : je regrette fort que tu ne sois pas de ma promenade ; mais fusils, filets, livres à plantes en seront, et je ne reviendrai pas les mains vides. L'ennui, c'est qu'il faut une certaine pompe. Ma petite cour me suit dans toutes ces excursions, assise en deux rangs d'oignons de chaque côté de mon fauteuil. D'abord elle secouait vivement les oreilles quand je tirais des coups de fusil par-dessus sa tête ; elle est faite au feu maintenant, mais continue à s'ébahir quand je mets habit (fumée Navarin) bas, et retrousse mes manches jusqu'à l'épaule pour saisir des plantes flottantes dans l'eau. Adieu.

Cachemire, 29 mai.

Enfin cette lettre partira ce soir, avec plusieurs autres, dont une pour le Jardin des Plantes. J'ai reçu courriers sur courriers de M. Allard, ce qui est bien aimable de sa part, vu la grande distance qui nous sépare : cent cinquante lieues environ. Ils ne m'ont apporté que des lettres de l'Inde et les journaux *dito*. M. Cordier m'écrit qu'il attend incessamment un vaisseau de France. Puisse-t-il m'apporter des lettres de Paris ! Adieu, mon cher ami; je t'embrasse de tout mon cœur.

LVIII

A MADEMOISELLE ZOÉ NOIZET DE SAINT-PAUL, A ARRAS.

Cachemire, 16 mai 1831.

A vivre comme je le fais exclusivement depuis trois mois, avec des Orientaux qui chacun me servent, à leur façon, de quelque abominable baragouin, il me semble avoir perdu, ma chère Zoé, quelques-uns des trésors de mon éloquence anglaise; et c'est pourquoi je t'écrirai aujourd'hui en français. Je crains la sévérité de ta critique ; mais je ne sais trop ce que je gagnerai sur elle en t'écrivant dans notre langue, car il me semble aussi que, par le défaut d'usage, je deviens gauche à m'en servir.

J'ai envoyé il y a quelques jours, à mon père, une espèce de volume, journal ou bulletin, comme il te plaira, qu'il t'expédiera par le premier roulage, auquel cas tu connaîtras déjà, avant de recevoir ce billet, une faible partie des vexations contre lesquelles j'ai dû faire bonne tête, sinon bon cœur, depuis mon entrée dans les montagnes qui séparent le Cachemire des plaines du Pundjâb. Je me suis purifié de tous mes péchés passés pendant trois semaines, dans ce purgatoire, avant d'être admis dans le paradis terrestre. Mais, Dieu soit loué, et Mahomet son prophète ! — comme j'ai souvent la politesse de le dire aux musulmans qui m'entourent — les jours d'épreuve sont passés ! Je jouis

maintenant du fruit de ma persévérance, vertu qui mène loin, puisque, en dépit de la répugnance du gouvernement anglais à favoriser ce joli épisode de mon voyage, et de la répugnance originairement bien plus grande de Rundjet-Singh à me le permettre, en dépit de la rébellion plus ou moins décidée de tous les chefs montagnards contre les ordres du radjah à mon égard, me voici depuis huit jours installé dans un joli pavillon, sur les bords de ce lac agréable (que Moore a néanmoins par trop embelli, selon l'usage de messieurs du Parnasse, de mentir), au milieu d'un jardin planté des arbres de notre pays, où je cueille des roses dans ma promenade du matin. A la porte d'une très-grande ville, il me semble être campé dans une campagne solitaire ; et ce n'est pas le seul avantage de la position de mon jardin : il est élevé de dix pieds au-dessus de la plaine d'alentour, circonstance majeure dans le paradis terrestre, où les voleurs ne manquent pas. D'ailleurs, on fait bonne garde autour de moi. Le gouverneur m'a envoyé, le jour de mon arrivée, une compagnie d'infanterie sike qui fait le service près de Mon Excellence ; deux des cavaliers de mon escorte en surveillent tous les détails, et un gentilhomme de ma chambre, à six roupies par mois, se tient tout le jour à ma porte, et fait preuve de six roupies de discernement dans le choix des solliciteurs de toute espèce qu'il laisse arriver jusqu'à moi. Le drôle se rengorge depuis hier dans un habit qui vaut mieux que tout l'argent qu'il a encore légitimement gagné (je dis légitimement, dans la supposition que l'Académie française, toujours animée d'un dévouement inviolable à la personne de Sa Majesté, n'a pas rayé ce mot de son *Dic-*

tionnaire) depuis qu'il est à mon service. C'est l'usage dans l'Orient qu'on n'approche pas de plus haut que soi, sans payer et maître et valets. Les Anglais, dans l'Inde, flétrissent autant qu'ils le peuvent cette coutume; mais, à Cachemire, où les conventions européennes appelées chez nous honneur, probité, n'ont pas encore pénétré, si je punis mon chambellan pour se faire un revenu de sa clef (style figuré, car il n'y a pas même de porte à ma maison), l'opinion publique cachemirienne me désignera comme un seigneur injuste et capricieux. Le drôle gardera donc son bel habit et son turban de soie, mais avec injonction sévère de s'en tenir là, *sous peine de punition*, comme dit en général M. le maire.

Des talents culinaires étonnants se sont révélés tout à coup chez mon maître d'hôtel; mais, à moins d'avoir fait quinze ou vingt lieues à pied ou à cheval, je suis sans appétit le soir devant un bon dîner, si je n'ai Locke ou Sterne, ou quelque autre mort, pour me faire compagnie à table.

Lalla Roockh, dont tu ne sauras jamais prononcer le nom en persan, à moins de t'étrangler tout exprès avec une arête de poisson pour bien dire le *kh* persan, fait partie de ma petite bibliothèque; mais ce livre me pue. Une page plairait peut-être de ce style; mais trente (et tous ses contes en ont davantage) font mal au cœur. C'est ainsi que la plus belle musique plaît pendant deux heures et demie, et fatigue, ennuie, si elle se prolonge au delà; c'est ainsi qu'une harmonieuse rêverie de Lamartine peut charmer dans une heure d'oisiveté, mais qu'il est impossible de lire de suite dix ou douze de ses meilleures poésies; c'est ainsi que Chateaubriand amuse par son style pittoresque

jusqu'à la seconde colonne d'un journal, mais qu'il fatigue déjà dans un pamphlet, et assomme dans un roman. Cependant, sur la pompeuse étiquette du sac, tu te proposais, en apprenant l'anglais, de lire *Lalla-Roockh*. Sache donc que c'est dans les jardins, dans le palais même où elle fut reçue par le roi de Bucharie, qu'eut lieu ma première entrevue avec le gouverneur de Cachemire ; lequel, après cette première rencontre sur un terrain neutre, est venu hier, le premier, me faire une visite chez moi. Il m'a tout l'air d'une espèce d'imbécile ; mais il a la vertu, très-rare en ce pays, de l'obéissance à son prince, et il exécute ponctuellement tous les ordres bienveillants du roi en ma faveur ; je n'ai qu'à m'en louer.

C'est une bonne fortune pour moi que d'avoir rencontré un coquin assez hardi pour m'arrêter et me rançonner. L'exemple si prompt qu'a fait Rundjet de ce bandit, qui n'était pas moins que le gouverneur d'une forteresse royale, a produit l'effet moral le plus utile à ma sûreté en ce pays. Chacun maintenant sent le danger d'une passion désordonnée pour mes roupies. Il y en avait trois cents dans mon coffre en partant de Loodianah, et maintenant il y en a cinq mille. Je m'en vante comme je me vanterais d'une partie d'échecs bien jouée et gagnée, à cause de la difficulté vaincue. Il y en avait une grande, une immense, je t'assure, à ne pas rester cloué, par ma pauvreté, sur la plage de l'Inde, où le vaisseau qui m'avait amené m'avait déposé. Je pense quelquefois avec un véritable plaisir à la sagesse, à la prudence de mes débuts. J'ai commencé modestement par n'avoir qu'un valet, puis deux, puis un palanquin, puis six autres valets et un cheval. Je partis de

Calcutta avec une seule mauvaise tente, point de chaise, point de table, et peu à peu j'ai grossi ma maison jusqu'à avoir quatorze serviteurs (sans parler ici de trente rameurs pour mon bateau), trois tentes, deux chevaux, et tout le reste à proportion. Et cependant il y a dans mon établissement actuel autant de sagesse, la même proportion entre l'avoir et le devoir, qu'il y en avait dans mon misérable équipage de Calcutta à Bénarès. Quand je retournerai dans l'Inde, soit que j'y rentre par Loodianah, soit que j'y redescende des montagnes de Simlah, quelle différence de l'accueil qui m'y attend, et de l'isolement profond de ma position dans les premiers temps de mon voyage ! Il y a maintenant de l'autre côté du Sutledje une masse énorme de bienveillance, qui, dans mon absence même, s'exerce à mon égard de mille façons ingénieuses. Cela me flatte beaucoup, je te l'avouerai, ma chère amie; car, n'étant duc ni millionnaire, tombé de la lune sur la plupart des gens qui me témoignent à présent et cette considération recherchée et cette bienveillance vraiment amicale, je n'en suis redevable qu'à moi-même : je me trouve l'artisan réel de ma petite fortune ; je veux dire, non des cinq mille roupies qui sont là, dans mon coffre, mais de l'existence honorable dont je jouis d'un accord unanime.

Mais, diras-tu, dans tout ceci, où est la *couleur locale?* et de Cachemire n'en faut-il pas ? A quoi je répondrai que les nuances sont peu variées dans l'Orient. Je ne sais pas de pays où l'on recrutât, aussi facilement que dans celui-ci, des sorcières pour Macbeth, quand, au lieu de trois, Shakspeare en eût fait assembler cent mille sur la bruyère de je ne sais où. Cependant, la race des hommes est remar-

quablement belle : ce qui s'explique par l'exportation continuelle de toutes les jolies figures cachemiriennes dans le Pundjâb et l'Inde, pour peupler les harems des musulmans, des Sikes et des Hindous. Le roi des sanscritistes, M. Wilson de Calcutta, s'est donné la peine de traduire de vieilles chroniques sur la monarchie cachemirienne avant l'invasion des Mogols, sous le règne d'Akhbar ; elle compte sept à huit cents rois, ce qui est peu pour le pays, où, dans tout ce qui a rapport aux siècles passés, les chiffres ne coûtent guère à l'humeur superlative des historiens. Quoi qu'il en soit de ces vieilles histoires, nul doute que la population de Cachemire, bouddhiste d'abord comme celle du Pundjâb, et ensuite brahmiste comme elle, c'est-à-dire hindoue, n'ait eu longtemps des chefs de sa croyance religieuse, et n'ait joui, sous eux, d'une indépendance politique absolue, dont la nature avait rendu la défense bien facile, par les énormes montagnes dont elle a de toutes parts entouré ce pays. De cette longue période, il ne reste que quelques souvenirs vagues chez ceux qu'on appelle maintenant des lettrés, et çà et là quelques ruines. Elles ont, par leur structure massive et le style de leurs ornements, le caractère hindou. Il y a encore quelques traces d'anciens travaux d'utilité publique. Ils datent de la même époque. L'islamisme n'a fait que détruire. Les empereurs de Delhi n'ont bâti que des kiosques et des cascades. C'était le chef-d'œuvre de la monarchie absolue que le gouvernement mogol ; tous les revenus de l'État passaient à la liste civile, qui jamais ne bâtissait de ponts ni de canaux, mais qui s'élevait à elle-même des palais, des tombeaux et des mosquées. Les Afghans, dans le siècle dernier, ayant dépouillé

les Mogols de cette conquête, et les Sikes en ayant chassé les Afghans dans celui-ci, un pillage général suivant chaque nouvelle conquête, et, dans les intervalles de paix, l'anarchie, l'oppression, faisant de leur mieux contre le travail et l'industrie, le pays se trouve actuellement si complétement ruiné, que les pauvres Cachemiriens semblent avoir jeté le manche après la cognée, et sont devenus les plus indolents des hommes. Jeûner pour jeûner, encore vaut-il mieux le faire les bras croisés que courbé sous le poids du travail. A Cachemire, il n'y a guère plus de chance de souper pour celui qui laboure, file ou rame tout le jour, que pour celui qui, en désespoir de cause, dort tout le jour à l'ombre d'un platane. Quelques milliers de Sikes stupides et brutaux, le sabre au côté ou le pistolet à la ceinture, mènent comme un troupeau de moutons ce peuple si ingénieux et si nombreux, mais si lâche.

Le penchant méridional de l'Himalaya, à quelque hauteur qu'on s'élève, garde toujours quelque caractère indien. La coupe des saisons, jusqu'à la limite des neiges perpétuelles, y est la même que dans les plaines de l'Inde; le solstice d'été y ramène chaque année des pluies qui tombent sans interruption jusqu'à l'équinoxe d'automne ; de là un caractère particulier dans la végétation, qui est étrangère à celle des Alpes et des Pyrénées, que n'atteint pas cette influence. Mais Cachemire, sur le revers septentrional d'une grande chaîne neigeuse, se trouve isolé par cette haute barrière du climat de l'Inde, et en a un propre qui ressemble infiniment à celui de Lombardie. Les productions végétales de la nature sauvage et de la culture en tenant compte de la loi suivant laquelle la tempéra-

ture décroît de l'équateur au pôle, parlent un langage si précis à celui qui sait l'interpréter, sur la hauteur des lieux, que, dans l'ignorance complète où l'on était, avant mon voyage, du niveau de cette étrange vallée, je l'avais fixé entre cinq mille et six mille pieds anglais, d'après un certain nombre de plantes que j'en avais vues rapportées par des marchands. Or, mes observations l'établissent à environ cinq mille trois cent cinquante pieds. C'est avec une vive satisfaction que je vis se transporter en ce nombre le logarithme final de mon calcul. Le peuplier d'Italie et le platane dominent dans le paysage cultivé. Le platane y est colossal; la vigne, dans les jardins, est gigantesque; les forêts sont composées de cèdres et de diverses variétés de sapins et de pins, absolument semblables, pour l'effet général, à ceux d'Europe, et, dans un zone plus élevée, de bouleaux qui ne me paraissent pas différer des nôtres. Le nénufar fleurit à la surface des eaux dormantes; le butome et le trèfle d'eau, que tu connais sans doute, et dont tu as dû admirer l'élégance dans les humbles fossés d'Arras ou des villes d'alentour, s'élèvent au-dessus d'elles, associés aux mêmes espèces de joncs et de roseaux. Toute cette nature est étrangement européenne; mais, si je m'avisais d'une épître à la Liberté, je ne saurais débuter comme Voltaire :

Mon lac est le premier, etc.

Voltaire n'avait pas de goût pour les choses de la nature, ni pour les beaux-arts. Pour quiconque en a un grain, son lac, le Léman, était un des derniers à citer dans les Alpes.

Celui de Cachemire ferait une triste figure près du lac Majeur, en Lombardie, ou près de ceux de Thoun et de Brientz, dans l'Oberland bernois. Il y en a un dans le nord des États-Unis qui, sans le sublime de ceux-là, a toute leur grâce, et un caractère tout particulier de *loveliness :* c'est le lac George, sur lequel je passai une journée délicieuse en revenant du Canada à Albany. Si je savais dire ce que je sens, si je savais copier sur le papier les images si parfaites que je vois en dedans de mon esprit, que de charmantes peintures ne ferais-je pas, ma chère amie, de ces lieux où le hasard m'a promené tour à tour! J'en ai senti si vivement, si profondément le charme! c'étaient quelquefois des émotions de plaisir si tumultueuses, que je n'ai pu en garder qu'un souvenir confus comme elles...; par exemple, ce que j'éprouvai quand je galopai pour la première fois sous une forêt du tropique, à Haïti. Mais il y a un calme si parfait dans le paysage froid de l'Amérique septentrionale, que les impressions qu'il excite, lorsqu'il a du charme et de la beauté, sont paisibles et graves. Je regrette d'avoir laissé passer le temps où j'aurais pu, peut-être, reproduire avec quelque fidélité l'image des diverses formes de bonheur que je rêvais dans les vallées du New-Jersey, sur les bords du lac George, et dans les forêts désertes de Tonnawanta. Je ne suis plus sous le charme des illusions qui donnaient la vie à ces rêves; l'éclat si vif de ces fleurs s'est flétri, leur parfum s'est évaporé... C'est une triste chose, après tout, que le monde comme il est réellement. Il y a un sentiment qui le fait voir comme il n'est pas : quelque cruelles que puissent être, dans leurs suites, les erreurs d'optique qu'il fait commettre si souvent, il m'arrive ce-

pendant de douter si nous ne lui devons pas toujours plus de joies que de peines.

C'est assez. Tu diras que le *sentimental traveller* de Sterne ne fait pas plus de détours que moi dans ses voyages, et tu auras raison. Mais c'est ainsi que j'aime à écrire, en laissant à ma plume le libre arbitre apparent de ses tours et détours sur le papier. Je resterai, non pas *à* mais *en* Cachemire, plusieurs mois, et t'écrirai encore avant que de quitter ce pays. Je puis, dès à présent, te dire que très-probablement je ne reviendrai pas dans l'Inde par le Thibet ; une partie du voyage m'exposerait à trop de dangers. Une très-forte escorte ne suffirait pas à ma sûreté; il faudrait une petite armée. Adieu, ma chère Zoé ; ma table est couverte de pierres auxquelles il faut faire raison. Je te quitte donc pour reprendre un mémoire de géologie que voici tantôt terminé. Adieu. Pense à moi, et écris-moi.

LIX

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Cachemire, 26 mai 1831.

Vous n'aurez aujourd'hui, mon cher père, que mon plus petit format. Porphyre, par compensation, recevra quelques mètres courants de mauvais papier de Cachemire, barbouillés de ma plus mauvaise écriture, il y a plus d'un mois, avec une petite allonge plus récente. J'ai reçu hier un courrier de M. Allard, qui m'apportait plusieurs lettres

de l'Inde, avec une de son maître ; et je ne laisse pas repartir cet homme sans le bien charger. —M. Cordier m'écrit de Chandernagor, le 22 avril, qu'il vient de mettre, à bord du *Jean-Henry* pour le Havre, tout ce que je lui avais adressé pour vous de Lahore, jusqu'à la date du 18 mars, jour où le roi m'accorda son audience de congé. Je suis heureux de penser que les bonnes nouvelles que j'avais à vous mander ce jour-là sont peut-être déjà près du cap de Bonne-Espérance. Kennedy m'écrit de Simlah que M. de Polignac et ses collègues sont condamnés à une détention perpétuelle. Un autre, de Kotta, dans le Radjpootana, dont il est roi de fait, sous le titre modeste d'agent politique, m'écrit au plus vite, pour m'annocer que lord Grey a pris la place du duc de Wellington, comme si mes gens de Delhi ne me l'avaient pas appris depuis plus de huit jours! Mais Wade, l'agent politique de Loodianah, et le canal principal de ma correspondance avec l'Inde et l'Europe, étant à Simlah pour introduire au gouverneur général l'ambassade de Rundjet-Singh, point de journaux : c'est le diable! Au reste, il est sans doute aujourd'hui à Dinanaghur, entre le Ravi et le Béas, dans le Pundjâb, complimentant Rundjet-Singh à son tour, au nom du gouverneur général; et je pense qu'il m'aura apporté force gazettes de Simlah, que je puis recevoir dans quinze jours par M. Allard. — En tout autre temps, j'attendrais fort patiemment ; mais il me semble que, dans les circonstances actuelles de l'Europe, chaque jour peut amener de si grands événements, que l'ignorance si prolongée est vraiment permise.

Kennedy me mande aussi qu'à l'automne, M. Thoby

Prinsep, une de mes connaissances de Calcutta (le secrétaire d'État), viendra près de Rundjet en mission politique. Je me creuse vainement la tête pour en deviner l'objet, qui doit être très-important, pour n'être confié qu'au ministre lui-même.

Je ne suis pas médiocrement curieux de savoir les questions que lord William me fera sur ce pays, quand il me reverra à Simlah. Ma prudence y est extrême : j'y dois mesurer toutes mes paroles ; car tout ce que je fais, tout ce que je dis va au roi, et, de là, par les *akhbars*, à tous les officiers politiques dans l'Inde. — Je dois encore vous dire que j'ai reçu de Rundjet la lettre que j'en attendais, au sujet de mon affaire de Toloutchi : elle est extrêmement gracieuse, et fait de mon aventure une véritable bonne fortune. M. Allard continue de loin d'être admirable à mon égard. Quel aimable instinct dans ce brave homme de m'être allé pêcher par sa première communication sur la frontière de la Chine, il y a dix mois ! Rien de si incertain que son avenir : peut-être ne reverra-t-il jamais la France ! peut-être retournera-t-il à Paris avant moi ; en ce cas, recevez-le cordialement, et, sans façon, faites-lui boire votre plus vieux vin, et que Porphyre le pilote ! Que j'ai été heureux depuis mon départ ! que de bonnes gens j'ai rencontrés à Rio-de-Janeiro, à Bourbon et dans l'Inde, partout ! Un misanthrope, qui aurait voyagé avec moi, serait guéri de sa maladie. J'écris au Jardin pour promettre à M. Cuvier les poissons des lacs de Cachemire, et un nombre fort honnête de bêtes de ce pays. C'est à Rundjet-Singh qu'ils en auront l'obligation ; car, si je n'avais eu que leurs ailes pour voler, je n'aurais pas volé si haut. J'ai des chasseurs que j'envoie

de tous côtés, et, parmi eux, il s'en est trouvé un assez adroit pour apprendre fort vite à préparer des objets de zoologie. Je paye cet homme huit fois plus qu'il ne gagnait ; et j'espère, en augmentant encore son salaire, le décider à me suivre dans l'Inde, par l'espoir de faire une petite fortune en un an. Quand ça va être le tour des poissons, je n'aurai qu'à choisir parmi mes bateliers les plus intelligents; et, détachés en service extraordinaire, ils n'y perdront rien. Le gouverneur m'a abandonné le bateau du dernier vice-roi; il faut trente hommes pour le manœuvrer. — Ajoutez à cela vingt porteurs pour porter le plus nécessaire de mon bagage, dans mes excursions par la voie sèche, au travers des montagnes; une quinzaine de domestiques : tout cela ne fait pas loin de quatre-vingt domestiques, dépense fort lourde, obligé, comme je le suis, de payer magnifiquement le double ou le triple de la valeur des choses. Il me semble maintenant que l'Inde anglaise, c'est l'Europe ; on y peut, jusqu'à un certain point, régler sa dépense sur ses moyens ; mais ici, dans cette Asie vierge, il faut vider le pays si l'on ne peut au besoin être magnifique. Rundjet-Singh, en définitive, aura payé ma campagne; mais il n'y aura guère de surplus, à moins qu'il ne me fasse quelque coquetterie nouvelle, lorsque je serai sur mon départ.

Un seigneur sike, qui vient de la bataille de Mozafferabad, ou le séid a succombé, m'a interrompu par sa visite. Ses récits animés m'ont fort intéressé, et je l'ai gardé assez longtemps. C'était une vieille barbe grise, roussie au feu de maints combats. « Je n'ai jamais eu tant de plaisir dans une bataille, me dit-il. Les gens du séid se

battaient comme des tigres; ils nous tuèrent trois cents hommes, et nous en blessèrent quatre cents; mais nous n'en avons pas laissé un libre ou vivant. Quelle fète! »

Adieu; en voilà plus long que je ne me proposais en commençant.

Je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

A propos, M. Cordier de Chandernagor m'a écrit qu'il vous avait envoyé de son cru un journal de Calcutta, où il avait trouvé mon *speech* à Delhi. J'ai vu à Loodianah, dans la même gazette, cette pièce d'éloquence de ma façon; mais elle était si mal imprimée, si mal ponctuée, qu'il ne lui restait ni sens commun, ni sens quelconque. Il est vrai que, pour me mettre en verve, je n'avais pu, étant un peu indisposé, boire une bouteille de vin de Porto ou de Madère; et que de l'eau, rougie avec de chétif bordeaux, n'enfle guère les voiles de l'éloquence anglaise, mienne ou autre; mais je crois cependant que, malgré *l'intensité de ses sentiments*, le *gentleman* ne fut pas si décousu dans son *speech*, puisque *speech* il y a.

LX

A MADAME VICTOR DE TRACY, A PARIS.

Cachemire, 26 mai 1831.

Chère madame,

Il y a si longtemps que je n'ai reçu de lettres d'Europe, que je commence à perdre patience, et me sens plus at-

tristé que je ne l'avais été jusqu'à présent, par la distance effroyable qui nous sépare et le profond isolement de ma situation.

Cette privation de nouvelles m'arrive dans le moment où je suis dévoré d'impatience d'en recevoir : car, jusqu'à ce jour, en pensant à mes amis, je pouvais me figurer ce que vous faisiez, où vous étiez, selon les différentes époques de l'année. Mais cette révolution, dont je ne sais pas encore tous les détails et les résultats, a coupé le fil de mes conjectures ; mes pensées se perdent dans l'espace en vous cherchant, et votre souvenir m'échappe dans le cercle d'un nouveau monde politique. Mes vœux hâteront peut-être l'arrivée de ces lettres, dont je suis affamé.

Pour me distraire de vous, je vous parlerai de moi. Je vous dirai que mon voyage à travers le Pundjâb a été très-heureux et fort intéressant. Mais, lorsque je pénétrai dans les gorges qui séparent ce pays du royaume de Cachemire, je trouvai une foule d'obstacles sur lesquels je n'avais pas compté. L'état de désordre qui règne dans ces montagnes m'a été une chose nouvelle, et m'a procuré une espèce d'aventure dont le résultat me sera utile. J'ai éprouvé les émotions d'un petit mélodrame dont j'étais le héros, et la vertu a triomphé du crime, ce qui est une chose morale, mais qui n'arrive pas toujours.

Cette vallée de Cachemire, dont la renommée s'étend au loin, ne le mérite peut-être que par les visites fréquentes qu'y fit la cour du Grand Mogol, ordinairement renfermée dans les murs brûlants de Delhi ou d'Agrah, dans le pays le plus nu et le plus desséché par un soleil sans nuages. Les lacs sont bien peu de chose, quand on les

compare avec ceux des Alpes ; et de tous les palais bâtis sur leurs bords par les empereurs mogols, celui de Schâhlimar, le plus célèbre de tous, est le seul qui reste debout. J'y fus reçu par le gouverneur, qui fit de son mieux pour me fêter et m'éblouir. L'endroit me plut fort, à cause de ses eaux pures et de ses ombrages magnifiques. Mais combien de villas, sur les bords du lac Majeur, surpassent Schâhlimar en beauté ! La physionomie de ces montagnes est, de même que celle de l'Himalaya, plutôt grandiose que belle ; des lignes magnifiques, voilà tout. La nature n'a rien fait pour orner l'intérieur ; c'est une grande bordure qui n'encadre rien. Point de ces détails pittoresques qui rendent les Alpes si attachantes, si longtemps nouvelles.

Je suis campé dans un jardin royal, au bord d'un lac transparent. Ce jardin est tout rempli de roses fleuries; mais elles sont petites et peu odorantes. Que de belles plantes j'ai rencontrées, et combien de fois j'ai pensé à votre Flore du Bourbonnais! J'espère que vous y travaillez sans relâche, et que vous surpassez en réalité ces artistes qui font des fleurs plus grosses que nature, afin de les rendre plus belles. Vous aviez raison de dire que c'est en réfléchissant, bien plus qu'en exerçant, qu'on se perfectionne dans les arts. Il me semble que je suis devenu peintre, depuis que j'ai tant regardé la nature avec ses effets d'ombre et de lumière. — Si j'étais un entrepreneur, un directeur de théâtre ambulant jouant *Macbeth*, je n'aurais pas de peine à trouver mes sorcières, car j'en rencontre tous les jours. Cela peut vous aider à imaginer les femmes de cette partie du monde. Il est vrai que mon goût n'est pas pour les beautés brunes et sombres ; je

n'aime point les figures d'orage, comme lord Byron, et n'ai jamais trouvé de plaisir à regarder un visage féminin, s'il n'était blanc et doux, délicat et distingué. Cependant, j'ai rencontré dans l'Inde et dans le Pundjâb, de temps à autre, de belles personnes dans leur genre de beauté; mais Cachemire ne m'a pas encore offert une de ces exceptions. Je suis fâché de me trouver si fort en contradiction avec le petit nombre de voyageurs européens qui ont visité ces contrées avant moi. Si les choses n'ont pas horriblement changé depuis que Forster les visita, il y a cinquante ans, sous un déguisement, il faut qu'il ait furieusement embelli la vérité, ce qui ne devrait être permis qu'à un poëte. Je vous avoue que je crois très-fort que tout était alors, sous le gouvernement arbitraire des Afghans, semblable à ce qu'on voit aujourd'hui sous la domination despotique et fantastique de mon ami Rundjet-Singh, roi de Lahore. L'Inde n'est plus pour moi le plus pauvre pays du monde : Cachemire surpasse toutes les pauvretés imaginables.

En arrivant ici, je n'étais pas sans quelque appréhension d'être fort troublé dans mes études paisibles, par la visite peu agréable d'un célèbre et fanatique musulman qui, depuis deux ans, faisait une guerre désespérée et continue contre les forces de Rundjet-Singh, dans les provinces environnantes, menaçant sans cesse Cachemire d'un assaut. Mais il vient d'être tué dans une bataille, et il est allé continuer son genre de vie dans le paradis de Mahomet. Je passerai probablement tout l'été dans ce pays, m'occupant en paix, et faisant des excursions dans tous les sens. Lorsque les pluies périodiques auront cessé dans l'Himalaya,

je retrouverai tout le luxe et le bien-être de l'Europe, à l'exception des opéras de Rossini. Je voudrais vous entendre chanter *O patria !* et je compte vous retrouver immobile dans notre avis, que madame Pasta a poussé le goût et l'expression du chant aussi loin que possible. Tâchez que vos filles deviennent passionnées de musique; le goût de la musique est un bonheur.

Adieu. Je vous quitte sur ces souvenirs mélodieux, et, demain, j'écrirai à votre mari pour me distraire encore du désir d'avoir de vos nouvelles.

LXI

A M. DE TRACY, PAIR DE FRANCE, A PARIS.

Cachemire, 28 mai 1831.

Cher monsieur,

Si je n'avais su que la plupart de mes lettres à mon père étaient communiquées par lui à ses amis, je n'aurais pas laissé s'écouler plus de deux années sans vous écrire. Mais, dans la vie errante et laborieuse que j'ai menée depuis mon départ d'Europe, tant de soins matériels absorbent un temps précieux pour l'étude, et tant d'objets intéressants viennent se disputer, chaque jour, les courtes heures de repos qui restent après une marche souvent bien longue, que j'ai toujours différé jusqu'ici de vous dire combien il m'est doux de penser, dans mon isolement actuel, à l'affection dont vous m'avez donné tant de preu-

ves. Le souvenir des premières années de ma jeunesse vient souvent se retracer à mon esprit, et ce n'est jamais sans attendrissement que je me rappelle les soins vraiment paternels que j'eus alors le bonheur de recevoir de vous: je les reconnaîtrai toute ma vie par les sentiments d'un fils.

Ces trois années que voilà bientôt écoulées depuis mon départ, je leur dois sans doute bien des jouissances. L'étude a été pour moi une source continuelle de plaisirs sérieux. La variété des scènes de la nature, depuis le sud de l'Inde jusqu'aux montagnes du Thibet, par delà l'Himalaya, ne pouvait manquer de produire sur moi d'autres impressions plus vives; enfin, dans ce long voyage au travers de contrées et parmi des peuples si étranges, j'ai trouvé quelquefois des oasis de la civilisation européenne. Si loin de l'Europe, il n'y a plus d'Anglais ni de Français : nous sommes tous du même pays, nous sommes Européens. Des compatriotes n'auraient pu me faire plus d'accueil que je n'en ai reçu pendant les courtes relâches que j'ai faites dans un grand nombre de stations anglaises. Ma qualité d'étranger était le titre auquel cette hospitalité m'était offerte d'abord avec un empressement cérémonieux; mais une amicale cordialité en réglait presque toujours la forme dès le second jour. J'ai rencontré ainsi, dans le cours de mon voyage, une quantité de bonnes gens auxquels je me suis sincèrement attaché, et qui, je crois, se rappelleront toujours, avec le même charme que moi, le hasard qui nous a fait connaître mutuellement. Enfin, jusqu'à il y a six mois, j'avais toujours eu le bonheur de recevoir assez régulièrement des nouvelles de ma famille et de la vôtre; et,

plus d'une fois, j'ai dû à ces correspondances l'agréable illusion d'un rapprochement passager de l'Europe. Voilà pour les plaisirs ; mais j'ai eu aussi bien des ennuis et des soucis.

D'abord l'excessive lenteur et les contrariétés continuelles de mon éternelle navigation me la firent paraître encore bien plus longue, quoique j'eusse dû plutôt me féliciter de ces relâches prolongées dans des pays que je n'aurai sans doute aucune occasion de revoir. J'ai pu, en effet, me former ainsi, à Rio-de-Janeiro, quelque idée de ce que c'est qu'un État de l'Amérique équinoxiale ; j'ai pu admirer, au cap de Bonne-Espérance, la sagesse et l'humanité des institutions coloniales anglaises, et, dans notre chétive île de Bourbon, connaître à fond l'infamie et l'absurdité des nôtres. Il me restait à en voir le ridicule et la niaiserie à Pondichéry, où je fus retenu pendant quinze jours ; mais c'était plus qu'il ne fallait pour cela, et ce n'était pas assez pour y commencer sérieusement mes travaux : j'avais hâte d'arriver au Bengale.

Que la condition de l'espèce humaine est déplorable dans ce vaste Orient ! Le gouvernement anglais dans l'Inde, quoiqu'il appelle encore des réformes, mérite cependant bien des éloges. Son administration est un immense bienfait pour les provinces qui lui sont soumises, et je ne l'apprécie à toute sa valeur que depuis que je voyage dans ce pays resté indépendant, c'est-à-dire resté le théâtre de violences atroces, de brigandages et de meurtres continuels. La société dans l'Orient pèche par sa base. Le premier de ses éléments, la famille, y existe à peine. Dans les classes élevées, qui donnent l'exemple aux autres, la polygamie

prévient l'affection du père pour ses enfants par leur grand nombre, et suscite entre les frères des jalousies, des haines atroces. La femme est une créature impure, que son mari regarde à peine comme appartenant à une même espèce que lui. Les enfants, en grandissant, acquièrent bientôt cette abominable idée du mépris de leur mère, et elle les en éloigne aussitôt qu'ils peuvent se passer de ses soins. Bannis du foyer domestique, la sympathie pourrait-elle s'exercer plus vivement au dehors? Les hommes ne connaissent l'amitié qu'à la manière antique.

Les mœurs domestiques de l'Inde, qui y sont la plus grande source de misère, ne me semblent susceptibles d'aucune amélioration tant que ce pays gardera ses institutions religieuses actuelles; mais peut-être croit-on généralement celles-ci trop inébranlables. Toutes tentatives directes de conversions religieuses faites par les Anglais, dans le Bengale surtout, ont échoué complétement. Les Indiens, tâtés partout, n'ont voulu nulle part changer Mahomet ou Brahma pour Jésus-Christ ou la Trinité; mais, depuis quelques années, le gouvernement, avec sagesse (et avec courage aussi, car il en faut à la Compagnie des Indes pour provoquer la colère bête ou hypocrite du parlement), a retiré son appui aux missionnaires, et a ouvert à Calcutta, à Bénarès et à Delhi, des écoles gratuites, où il attire, par tous les moyens d'influence qui sont en son pouvoir, des enfants de la classe moyenne, pour les instruire dans les langues et les sciences de l'Europe, sans leur parler jamais de nos sottises.

J'ai visité ces écoles, à Calcutta surtout, où elles comptent un plus grand nombre d'écoliers; et, dans les classes

supérieures, je m'y suis entretenu avec des jeunes gens brahmanes ou musulmans, que leur éducation européenne avait tout naturellement convertis de Mahomet et Brahma à la raison. Plusieurs d'entre eux, il est vrai, se plaignaient que ce trésor les rendait plus misérables en les isolant du reste de la nation, et en leur faisant concevoir et désirer le bonheur sous des formes que leur caste interdit ; et aucun d'eux n'a eu encore le courage de franchir ouvertement cette infernale barrière.

Cependant, s'il y a quelque espoir de jamais civiliser l'Orient, c'est par ce seul moyen. Le gouvernement anglais en accélérerait immensément l'action, s'il substituait, dans les cours de justice et dans toutes les transactions publiques l'usage de la langue anglaise à celui du persan, introduit par les conquérants mogols, mais dont la connaissance est demeurée tout à fait étrangère à la masse du peuple, et ne s'est continuée que dans certaines professions héréditaires. Dix années suffiraient aisément pour accomplir ce changement ; car les Indiens ont bien plutôt appris l'anglais que le persan, et le persan ne sert, à ceux qui le connaissent, que dans la routine de leur emploi, au lieu que l'anglais serait pour eux la clef de toutes les connaissances européennes.

Il ne manque pas d'esprits et de cœurs étroits, ennemis de ce projet généreux ; mais je ne doute pas qu'il ne soit adopté avant bien peu d'années par le gouvernement. Il répandra partout dans ce pays les lumières de l'Europe, et le qualifiera pour se gouverner un jour lui-même.

J'aurais voulu, cher monsieur, pouvoir oublier le nôtre en le quittant. L'incertitude de ses destinées, depuis la ré-

volution et au milieu des symptômes menaçants de la politique europénne, m'est une cause trop fréquente d'anxiété ; elle m'est d'autant plus pénible que, depuis cette époque, je n'ai reçu aucune nouvelle de ma famille ni de la vôtre. Je me réfugie dans l'étude ; mais de tristes pensées viennent quelquefois m'en distraire.

Adieu, monsieur; permettez-moi de vous redire encore que ni le temps ni la distance n'affaibliront jamais les sentiments de mon tendre et respectueux attachement.

LXII

A M. VICTOR DE TRACY, A PARIS.

Cachemire, 28 mai 1831.

J'allais, mon cher ami, expédier un courrier dans l'Inde avec plusieurs lettres pour ce pays-là et pour l'Europe, quand un autre arriva de Lahore qui m'apportait, de la part de M. Allard, plusieurs gazettes récentes de Calcutta et de Bombay, avec des lettres de Delhi. J'ai retenu mon messager pour dévorer cette proie ; et, quoique j'aie écrit déjà à presque tous les vôtres, je ne veux pas laisser partir mon harkarah sans le charger encore de quelques lignes pour vous. Ma lettre à madame Victor me dispense de vous parler de moi, et, si vous êtes à Paris, mon père vous donnera sans doute à lire une pièce d'égoïsme, bien plus longue encore. S'il le fait, ce sera de sa part un grand acte d'humilité, car ma correspondance avec lui ne doit pou-

voir plaire qu'à lui seul. Comme je suis, dans mon éloignement, le *hobby-horse* de sa tendresse, tout papier blanc noirci de ma plume lui est bon, quelles que soient les figures ; et je ne m'en gêne pas : c'est au mètre courant que je lui écris. Mes gazettes indiennes sont une mozaïque confuse et mal jointe d'extraits d'une multitude de journaux anglais ; il faut refaire les dates, remplir par induction les blancs, deviner les noms propres : c'est une besogne des plus difficiles. J'ai eu la patience de réparer cet ouvrage pour en faire reparaître le dessin primitif, mais il est encore bien imparfait. Je sais seulement que lord Grey et M. Brougham ont remplacé le ministère Wellington, et qu'ils arrivent au pouvoir dans les circonstances les plus inquiétantes pour la tranquillité de la Grande-Bretagne ; que la peste ravage la Russie ; que la Pologne est en pleine insurrection ; que les Belges et les Hollandais se font une guerre d'extermination ; que l'Allemagne fermente ; que le despotisme et la liberté se montrent presque également impuissants en Espagne ; que de toutes parts, enfin, on se prépare à la guerre. De notre pays, mes journaux ne m'ont presque rien appris ; ils rapportent les interrogatoires insignifiants des ex-ministres ; une séance sans intérêt de la chambre des pairs et de celle des députés, par où je vois seulement que la chambre première existait encore au mois de décembre, et que la seconde n'avait pas été dissoute ; un ordre du jour de M. de la Fayette, qui prouve que la population des faubourgs donne beaucoup à faire à la garde nationale ; enfin deux listes de ministres nouveaux, lesquelles ne s'accordent que dans le renvoi des précédents.

J'avoue que je n'entends rien aux associations de noms que je trouve enfin dans ces listes.

Vous souvenez-vous de l'automne de 1822, à Paray? Alors se forma notre amitié. Devenu homme alors, je vous connus; vous étiez malade; dans la dernière quinzaine de mon séjour près de vous, je passais une partie des jours dans votre chambre. Quel souvenir je garderai toujours de ces longues et douces causeries!... Vous fûtes nommé député un mois après, et je me souviens que mon père, en ce temps-là, m'exprimait des doutes sur vos succès dans la carrière législative. Il pensait que l'inflexible droiture de vos principes vous entraînerait dans une direction où nul ne vous suivrait, et que beaucoup de gens même ne comprendraient pas. C'était, je n'en doute pas, le pressentiment de la plupart de vos amis. Mon père n'est pas le seul qui me l'ait exprimé alors. Votre famille avait la même appréhension. Eh bien, parmi tant d'incrédules, j'avais en vous la foi la plus parfaite. Je dis à mon père, en vous voyant nommé député, que tôt ou tard vous arriveriez où conduit l'influence parlementaire, et cet avenir, peut-être, n'est pas éloigné. Je ne le souhaite pas pour l'amour de vous, mais je le désire pour la moralité de la chose.

Votre motion pour l'abolition de la peine de mort a eu l'effet immédiat que j'en attendais. Elle n'a pas contribué à vous rendre populaire, dans l'acception basse de ce mot (et il y en a une bien basse!), mais ce flot impur de courroux populaire passera, et la popularité viendra plus tard entourer la gloire de votre triomphe. Vous vous souvenez de l'explosion qui accueillit votre discours dans l'affaire Bisson. Vous n'avez jamais craint de heurter ces idoles

vulgaires, et le vulgaire d'abord ne vous a point compris : il ne le pouvait. Vos opinions d'abord devaient lui apparaître *insulated* ; étranger à toutes les coteries, à toutes les intrigues, vous lui laissiez échapper le fil, pourtant si continu, de votre conduite politique ; mais il est évident que, depuis deux années, bien des gens se sont aperçus que tous vos actes parlementaires se trouvent sur le prolongement d'une même ligne droite. Dites, cher ami, n'en est-il pas exactement ainsi,... comme nous l'avions depuis longtemps prévu ensemble avec certitude?

Malgré les armements considérables qui paraissent se faire dans tous les pays, j'ai la ferme espérance que la paix de l'Europe ne sera pas troublée. Je ne crois pas que le gouverneur de l'Inde partage ma confiance à cet égard, car il se dispose à envoyer à Rundjet-Singh une ambassade magnifique, qui n'est certainement pas un lieu commun de courtoisie. L'objet n'en peut être que de resserrer les liens d'amitié entre les deux gouvernements, et d'éclairer Rundjet sur ses véritables intérêts, qui se confondent avec ceux de la Compagnie, dans une agression de la Russie. Rien n'est, en effet, si praticable que la marche d'une grande armée européenne, avec tout son matériel, de Tiflis à Delhi, elle aurait même le choix de trois routes différentes, par lesquelles elle pourrait déboucher par trois colonnes sur l'Inde. Et telle est l'imbécillité des princes indiens, qu'ils abandonneraient le gouvernement anglais ou agiraient contre lui, le jour où une armée russe passerait le Sutledje. Cependant, quelle autre nation de l'Europe eût laissé dans l'Inde aux vaincus une part si belle! Mais les peuples asiatiques restent toujours mineurs; il n'y a pas

d'expérience pour eux. La Turquie et la Perse forceront la Russie à occuper jusqu'à leur dernier village, comme les princes indiens ont obligé la Compagnie à les engloutir dans sa puissance, tous, les uns après les autres. Ils ont tous succombé dans les entreprises les plus téméraires, les plus stupides, contre le colosse qui les eût laissés en paix s'ils ne l'eussent follement provoqué.—Il y a trente ans, les Anglais chassent les Mahrattes de Delhi, où ils trouvent aveugle et prisonnier, dans le fort, un vieillard dont la longue vie n'avait été qu'une suite non interrompue d'infortunes, Schâlem-Alem, le petit-fils de Timour. Jamais il n'avait régné que de nom. Les Anglais lui laissent son vain titre, lui rendent tous les honneurs qui s'accordaient jadis aux empereurs mogols ; ils lui font une magnifique pension, quatre millions de francs, et garantissent ce titre, ces honneurs et ces avantages à sa famille. Des canons qu'on lui donne pour la forme, bien entendu, pour faire un salut lorsqu'il sort du palais, quel usage croyez-vous qu'il fasse? Un jour, il fit tirer sur les troupes anglaises. En moins de cinq minutes, le palais impérial était envahi, et les canons repris. Eh bien, voilà les princes indiens : ils sont tous comme des enfants, entre les mains de qui on ne peut laisser un rasoir. Et ce ne sont pas les princes seulement, c'est la population tout entière qui est ainsi dépourvue de raison et de sens moral. Je ne fais pas de différence à cet égard entre les musulmans et les Hindous : ils sont également incivilisables, du moins tant qu'ils garderont leur religion.

A propos d'incivilisation, mes gazettes d'hier m'ont appris encore que, de Mexico à Buenos-Ayres, on se bat-

tait de plus belle dans toute l'Amérique équinoxiale. Sans le savoir positivement, il est vrai que je le supposais ainsi. C'est, je crois, un malheur pour l'Amérique méridionale que son affranchissement de l'Espagne ; il été prématuré. S'il eût été retardé d'un demi-siècle ou d'un siècle, les progrès sociaux qu'eût faits dans ce temps-là la mère patrie, et dont elle eût fait partager le bénéfice à ses colonies, en eussent qualifié les habitants pour un régime d'indépendance et de liberté. Haïti, quelque grossière que soit son organisation politique, me paraît encore la république, ou plutôt le gouvernement modèle, parmi tous ces nouveaux États. C'est le seul où l'on ne se tue pas sans cesse.

Adieu, cher et excellent ami, adieu. Qu'il me tarde d'avoir directement de vos nouvelles ! Les dernières lettres que j'ai reçues d'Europe étaient du 22 juillet ! dix mois ! Adieu; je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

LXIII

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Cachemire, 11 juin 1831.

Mon cher père, M. Allard, en m'écrivant, il y a quelques jours, par le dâk royal (qui, courant nuit et jour, va en quatre jours d'ici à Lahore), a eu la maladresse de me dire que, la veille, il m'avait expédié un de ses courriers avec une quantité de journaux et de lettres de l'Inde, dont une de Chandernagor. Je calcule que son homme peut ar-

river aujourd'hui. Le moyen de n'y pas songer vingt fois dans une heure?... En répondant au général, je lui ai défendu de me jamais annoncer à l'avance des lettres de Chandernagor; car le désappointement sera trop cruel, si ce ne sont que quelques lignes insignifiantes de ce pays. Privé de vos nouvelles depuis onze mois, j'avoue que je n'ai malheureusement pas votre comique stoïcisme pour faire bonne contenance. Si, parmi mes frères en Adam de Cachemire, je pouvais trouver des semblables, ils me verraient l'oreille basse quand je pense à vous, à mes amis, à notre pays.

Au lieu du courrier de M Allard, il m'en est arrivé ce matin un : — devinez de qui? — du roi du petit Thibet, Ahmed-Schâh, seigneur fort poli vraiment. Il m'écrit qu'instruit de mon arrivée à Cachemire, il s'empresse de m'assurer de son amitié, de son dévouement; il met son pays à ma disposition, et son messager, qui est un serviteur confidentiel, comme Eurybate jadis avec Agamemnon, confirme le respect et l'attachement de son maître pour les Anglais ; le bonhomme ajoute que les Sikes sont un tas de coquins, et me dit qu'avec un ou deux régiments anglais je pourrais aller fort loin. Pour recevoir ses confidences, je n'avais pas manqué de faire appeler, sous le prétexte de ses services comme interprète, l'homme que je sais être ici l'espion de Rundjet-Singh; c'est par lui que je me fis lire la lettre persane de Schâh-Ahmed, et c'est lui que j'ai chargé de préparer la réponse, que je lui ai dictée sommairement. Je lui fais rendre une page de compliments : je lui dis que je suis ravi de me trouver si près de lui (quatorze jours de marche), puisque ma présence à

Cachemire le comble, lui, de bonheur ; mais j'ajoute que je ne suis pas Anglais, mais seulement un ami intime de la Compagnie. Quant aux présents qu'il m'offre, de l'or, du musc et du cristal de roche de ses montagnes, je le remercie infiniment; *mais il m'obligera bien davantage s'il veut mettre tous ses sujets à la poursuite des bêtes sauvages de son pays, et me les envoyer vivantes.* Je compte aussi lui faire quelques questions sur la géographie des pays qui entourent le sien.

Cette singulière communication est, je n'en doute pas, la réponse à des ouvertures faites indiscrètement par M. Moorcroft à ce prince, il y a six ou sept ans. M. Moorcroft était un médecin anglais, au service de la Compagnie. Il était surintendant des haras dans l'Inde, emploi très-lucratif. Le gouvernement lui accorda plusieurs fois des congés, qu'il employa à voyager au nord de l'Himalaya. L'Asie centrale était pour lui comme les *Essences réelles* pour d'autres. Mais tant va la cruche à l'eau qu'elle se casse : M. Moorcroft y est mort d'une fièvre putride, ou d'une dose de poison, ou même d'un coup de fusil : c'est ce qui n'a jamais été bien éclairci. Il alla à Ladak et passa à Cachemire ; il y habitait le même jardin que j'occupe. Il crut qu'en se donnant jésuitiquement un caractère politique qu'il n'avait pas plus que moi, il aplanirait bien des difficultés dans la suite de son voyage, et il écrivit à Schâh-Ahmed une lettre fort ambiguë, qui ne manqua point de tomber entre les mains de Rundjet, qui, lui, ne manqua pas de l'envoyer au gouvernement anglais, sans plainte ni commentaires ; mais un duplicata parvint à Ahmed-Schâh. Le prince crut les Anglais à sa porte, et, quoique depuis

six ans il ait pu se convaincre qu'ils savaient du moins attendre fort patiemment qu'il la leur ouvrît, le voilà qui, me prenant pour le successeur de Moorcroft, me fait des ouvertures. Si Rundjet-Singh a encore quelques soupçons sur moi, j'espère que ma franchise dans cette circonstance *les dissipera tout à fait. J'ai agi sans finesse, ou plutôt* sans finasserie ; et c'est évidemment ce qu'il y a de plus fin. Schâh-Ahmed est, par sa misère et ses déserts, tout à fait à l'abri d'une invasion sike. Ainsi je ne le compromets nullement en faisant parade de ma loyauté.

Si mon ambassadeur thibétain n'était qu'une mouche et la lettre de Schâh-Ahmed qu'un faux, Rundjet sera délicieusement mystifié en me voyant prendre pour secrétaire son espion, pour désabuser le soi-disant Ahmed. Mais le rusé Singh n'oserait me jouer un tel tour.

Ce n'est pas que je n'aperçoive quelquefois de petits piéges qu'il me tend. Dernièrement, le gouverneur m'envoya son secrétaire, pour me dire qu'il venait de recevoir du roi la lettre la plus mortifiante. Rundjet lui mandait que je lui avais écrit qu'il (le gouverneur) était une bête, que rien ne marchait à Cachemire, qu'il s'entourait d'un tas d'imbéciles et laissait sans emploi les gens habiles : il lui commandait de me demander quelles étaient les gens capables, et d'employer tous ceux que je lui désignerais. Je fis dire au gouverneur la vérité, que je n'avais jamais écrit rien de semblable au maharadjah, et que celui-ci n'avait voulu sans doute que se moquer de lui, et stimuler son zèle en lui donnant l'alarme. Le pauvre diable de gouverneur insistait pour que je me fisse aussitôt grand électeur de Cachemire. Il convenait humblement qu'il n'était qu'une

bête (aveu des plus vrais). Il m'offrait de faire maison nette... Il insistait surtout pour obtenir de moi un certificat de satisfaction, car il semblait persuadé que je m'étais plaint de lui au maharadjah, et le sort de mon brigand de Néal-Singh a inspiré aux longues barbes une terreur salutaire de mon influence sur Rundjet-Singh. Je refusai le certificat désiré, mais je promis de continuer à marquer au roi ma satisfaction du gouverneur, tant que celui-ci continuerait à m'en donner les mêmes motifs. Quant aux fonctions de grand électeur, je l'envoyai au diable, et lui remontrai l'absurdité de sa requête.

Or, je crois que Rundjet n'a fait au gouverneur cette petite pièce de méchanceté que pour découvrir si j'aurais la moindre disposition à me mêler de ses affaires ; mais, sur quelque point qu'il se présente, il sera repoussé avec la même perte.

Il n'y a rien de droit ni de simple avec les gens de ce pays. Ils font de la perfidie en tout. C'est une niaiserie pour un Européen que de jouer au même jeu avec eux : nous devons être toujours dupes. Le plus sublime coquin du genre, chez nous, n'est, j'en suis persuadé, qu'un innocent près de Rundjet-Singh. Nous n'avons qu'à être honnêtes gens, comme il nous est naturel d'être, pour les déconcerter, ne jamais comprendre à demi-mot et ne parler qu'à haute voix.

Je me prépare à une excursion sur les frontières. L'espion du roi, qui est le chef de la chancellerie, a sollicité la faveur de me suivre. Il l'aura certainement, et je pense que ce sera assez d'une fois pour son zèle. Je me promets de faire geler le coquin sur quelque cime.

L'été ici est très-chaud. Mais le gouverneur m'envoie de la glace tous les matins, et j'ai appris à mon *khansama* à faire du punch glacé fort léger. Je conclus par là mon dessert, et vous conviendrez que, dans un pays barbare, ce n'est pas une petite recherche. Mais j'ai plus de dentelles que de chemises. Je vais me trouver avec soixante-huit serviteurs à mes gages, ce qui procure aux roupies du radjah un écoulement des plus rapides. On m'apporte tout les matins un mouton, une douzaine de poules, une manne d'œufs, un sac de riz et de farine, de toutes choses à proportion...., et je n'ai pas un morceau de pain à manger! Adieu, car je me sens en humeur de me plaindre, et cela aurait trop mauvaise grâce. Il faut réserver pour les mauvais jours les droits de remontrance; il en viendra peut-être plus d'un avant celui de la réunion.

LXIV

A M. NOIZET DE SAINT-PAUL, CAPITAINE D'ARTILLERIE A L'ARMÉE DE MORÉE.

Cachemire, 12 juin 1831.

Ne mesure pas, mon cher Georges, à la petitesse de ce papier, le plaisir que j'ai à t'écrire. — Mais je n'ai pas le bonheur d'être un guerrier comme toi, tant s'en faut, du côté du loisir surtout. La besogne me déborde de tous côtés, et force m'est d'être concis dans ma supplique, prière ou requête, — comme tu voudras.

L'objet de la présente est d'émouvoir tes entrailles de cousin germain, — germain et demi — et de stimuler ta paresse d'artilleur, à l'effet que tu prennes encore, plume et papier, — de celui-ci la plus grande feuille possible, — et que, sans préambule ni circonlocution, entrant tout de suite en matière, tu me parles du monde comme il va là où tu es : Athènes ou Paris, Arras ou Berlin, peu importe, quoique j'aimasse mieux cependant, pour toi, que ta chronique fût datée de Paris. Blague surtout ; il n'y a que cela de vrai. La vérité souffre cruellement sous une perruque à l'oiseau royal ; affublée de la sorte, elle ne se ressemble plus à elle-même. Blague donc. — Conte-moi les choses de la Grèce : tu es devenu là quelque peu mon *confrère en Orient*. Eh bien, dis, n'est-ce pas une bénédiction pour nous autres que la crédulité des bonnes âmes de l'Occident ? car enfin, si nous voulons paraître avoir vu des merveilles, ce sera à notre imagination à les inventer. Entre nous, pas d'invention : les voleurs entre eux sont honnêtes gens. Conte-moi donc, sans rien noblifier, ce que c'est que Canaris, Maurocordato, Odysséus, Mavromichalis, et autres turcophages de renom. Si tu es en France, politique sur le sujet (mais oublie surtout les gazettes que tu auras lues le matin) ; et, si tu fais le héros de l'artillerie en tilbury, et de la liberté à Berlin ou à Vienne, eh bien, chante ta gloire, mais en vile prose. Je suis le seul animal de mon espèce dans ce coin du monde, si fort isolé de tous les autres, et, pour faire diversion aux bêtes, aux pierres et aux herbes de Cachemire, je n'ai, de temps à autre, que la chronique persane de la cour de Lahore, nourriture fort maigre pour le génie politique de notre famille. Exécute-toi donc,

mon cher ami, et de bonne grâce. Ta lettre peut m'arriver dans un an : elle me trouvera peut-être dans une de ces situations, par où j'ai déjà passé si souvent, d'isolement si profond, que je le lui devrai un plaisir incommensurable avec la vexation qu'elle aura imposée à ta paresse. Dis ou écris à Zoé qu'elle mériterait, pour sa punition, d'apprendre le latin comme nous l'avons appris, afin de comprendre *pauca multis*. Adieu, mon cher ami ; prends garde aux coups de fusil, si l'on en tire près de toi, et range-toi pour laisser passer les boulets quand tu les verras venir, si pourtant c'est l'usage. Je me porte bien, et m'apprête à passer tout à l'heure la trentaine, ce qui nous rapproche singulièrement. Je t'embrasse.

P. S.—Pour la couleur locale que tu as droit d'attendre d'un correspondant de Cachemire, sache que je t'écris ceci avec un roseau de Kathey, et que j'en donnerais mille pour une plume d'oie.

LXV

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Cachemire, 14 juin 1831.

Mon cher Porphyre, je suis depuis plusieurs jours sur les charbons. M. Allard dernièrement m'écrivit par le dâ*h* royal qu'il m'avait expédié la veille un courrier, porteur d'un monstrueux paquet d'outre-Sutledje, et, qui plus est, de Chandernagor. Son messager aurait pu, aurait dû

même arriver hier, avant-hier, et même le jour d'avant, et il ne vient pas. Je devais aujourd'hui partir pour une excursion de dix jours vers les frontières, mais impossible. L'anxiété me retient ici; — si tu broies du noir comme je le fais dans les longues interruptions de notre correspondance, je souhaite, mon ami, qu'il ne t'arrive pas d'en être privé du 22 juillet au 14 juin : et, pour que la faute ne m'en appartienne pas, si ce malheur doit arriver, je t'écrirai à l'avenir, à toi ou à notre père, plus souvent que par le passé. Je le ferai en raison de l'éloignement, qui te rendra mes lettres plus précieuses, et qui, en même temps, ne laisse pas d'augmenter leurs chances de se perdre en voyage.

Tu as pu t'apercevoir que, depuis que j'ai passé le Sutledje, il m'a pris un accès d'une passion toute nouvelle d'avarice. M'en voici guéri par les déboires sans nombre que je lui dois. Les gens de Cachemire ont un talent admirable pour emprunter de l'argent qu'ils ne rendent pas. J'ai vu filer de la sorte, en quinze jours, huit cents roupies, indépendamment d'une quantité de présents que je suis obligé de faire. Il est grand temps que je me remette à courir les montagnes. J'ai pris enfin le parti de me résigner à, ou je me suis résigné à prendre le parti de repasser le Sutledje, aussi gueux que je l'ai passé le 2 mars, et de ne considérer les libéralités du radjah que comme une sorte de prêt que je dois restituer, en m'en faisant le plus d'honneur possible dans ses États. Je me repouille cependant, et rentrerai dans l'Inde avec une garde-robe neuve. *Fumée-Navarin*, qui a vu quantité de pays depuis trois ans, — les quatre parties du monde, vraiment! — est d'une

maturité menaçante. Il sert de modèle à un remplaçant, fait de cachemire noir, avec vestes et culottes (pantalons s'entend) du même, le tout en duplicata et merveilleusement adapté au climat de l'Inde, où nos vêtements de drap de France chauffent leur homme au rouge-cerise. Ajoute à cela une immense robe de chambre persane, toujours de la même étoffe, qui trouvera son emploi à Simlah, dans cinq mois, et ailleurs dans l'hiver, sans parler du service qu'elle me fera, j'espère, quelque jour à Paris, Ces diables d'Anglais ont un art merveilleux (dont leur richesse ou leurs dettes sont le secret) pour se procurer au bout du monde toutes les commodités de l'Europe. Pour notre *Journal des Modes*, il se publie à Londres dix journaux du même genre. Les Anglais dans l'Inde, et à la terre de Diémen s'y abonnent. Leurs femmes en recherchent la lecture, et tel ménage qui vit pendant des années entières dans quelque district reculé, sans aucun témoin européen de son existence, se ruine en chapeaux et en chiffons pour être à la mode : c'est le comble de la bêtise. A Simlah, je trouvai une société dont presque tous les membres seraient considérés chez nous comme ridicules, par l'importance qu'ils attachent à la forme de leurs bottes, de leur habit ou de leur chapeau ; et j'ai jugé politique de ne reparaître là qu'avec un habit dont l'étoffe méritera grâce pour sa coupe surannée.

Où diable es-tu, cher ami ? Peut-être retourné à Wilna ! car j'avoue que, cette fois-ci, je crois à la possibilité d'une guerre : à moins d'une révolution en Prusse, elle me paraît inévitable ; mais j'espère qu'elle ne durera pas longtemps, et que nous ferons justice, une bonne et dernière

fois, des rois et aristocraties européennes. Que de bêtises faites chez nous par la chambre des députés, pendant les huit premiers jours d'août dernier! Je vois par les journaux anglais que M. de la Fayette a quitté le commandement de la garde nationale, ce qui me prouve que la discorde est au camp de nos amis. Mais, maintenant que nous sommes rentrés dans le fameux ordre légal, comment balayer les pairs par une ordonnance? Peyronnet criera de sa prison : « Mettez-moi donc en liberté, puisque vous taillez dans la nouvelle charte comme je l'ai fait dans l'ancienne! » Mon plus grand souci dans tout cela est pour le sort de notre père, privé peut-être de la douceur de t'avoir près de lui. Cela est affreux. J'aurais eu le cœur plus gros en te quittant si j'avais pu prévoir le cours des probabilités politiques depuis la révolution. Adieu, pour aujourd'hui ; l'anxiété me dévore, et je ne suis pas propre à grand'chose. — Adieu.

Cachemire, 5 août 1831.

Voilà, mon cher Porphyre, le rouleau commencé, que j'ai annoncé dernièrement de Vernâgue. Je le retrouve à la ville avec quelques autres rogatons épistolaires ; et, me disant que tout est bon en ce genre, à quelques mille lieues de distance, j'expédie ce résidu à Chandernagor. J'y ajoute un mètre courant de cette grosse écriture pour l'obligeant M. Augustin Taboureau. — J'ai reçu hier un courrier de M. Allard. Il a passé pour mort vingt-quatre heures. Il ne m'écrit que quelques lignes pour me prouver qu'il est ressuscité, mais sans détails. J'ignore quelle ma-

ladie il a faite. Il n'y en a pas en ce moment dans le Pundjâb de contagieuse. Ici, la santé publique est parfaite. Je n'ai pas encore vu, malgré la curiosité que j'en ai, un seul cas de choléra-morbus, — pas plus que de lions et de tigres, — pas plus que de fièvres jaunes à Haïti. Il semblerait que le diable se place partout devant moi pour m'empêcher de *voir*.

Les gazettes de Calcutta, du 4 juillet, m'apprennent encore un nouveau changement de ministère chez nous. Le fameux ordre légal paraît toujours branlant dans le manche. Cela m'inquiète et me chagrine. Les nouvelles les plus contradictoires sur le sort de la Pologne arrivent par la Perse et Bombay. Des amis de Delhi me les transmettent. Puis je vois qu'il y a un régent indigène (sans qu'il soit question de roi) en Belgique, des révolutions en Italie, et cependant pas encore la guerre générale; quel grabuge!

Je me porte très-bien et travaille ferme. Dans mes semaines de travail sédentaire, sur ma chaise tout le jour, le soir j'étais malingre et sans appétit. J'ai paré à ce mal par une vigoureuse natation au coucher du soleil. C'est littéralement à l'eau chaude que je me baigne. La preuve de mes forces est que je nage une heure, sans efforts il est vrai, dans une eau dormante. Au moyen de cela, je dors la nuit, ce que je ne faisais pas auparavant à moins d'une fatigue équivalente. — Industrie-toi pour la transmission des lettres ci-jointes.

Ce n'est plus seulement une magnifique ambassade qu'il s'agit d'envoyer à Rundjet-Singh; le gouverneur général désire maintenant une entrevue personnelle avec le

maharadjah. Mon ami Wade est revenu à Lahore pour négocier l'étiquette de la rencontre des deux astres de l'Orient. On compte les pas et demi-pas, on règle d'avance les propos insignifiants à échanger, etc., etc. C'est une affaire à porter perruque, et je ne crois pas que Wade la mène à bien. Les hautes parties contractantes, comme on dit, ont des prétentions inconciliables ou *incompatibles*, ce qui est plus parlementaire par le temps qui court. Je ne puis deviner ce que lord William veut de Rundjet; — lui faire peur peut-être, et lui montrer combien il lui serait aisé de l'anéantir. Le colonel d'un des deux régiments de cavalerie anglaise, dans la présidence de Calcutta, m'écrit de Simlah qu'il est nommé pour commander, non l'escorte, mais l'armée qui accompagnera le gouverneur général à son entrevue avec Rundjet, si elle a lieu, ou l'ambassade à Lahore, au cas contraire. Il emmènera son régiment de lanciers, un régiment de cavalerie native, un régiment d'infanterie anglaise, deux de sipahis, et une batterie d'artillerie légère : tous corps d'élite choisis pour la circonstance. J'ignore jusqu'à quel point tant d'honneurs plairont au maharadjah.

J'ai ri beaucoup à Cachemire, et l'on n'a pas moins ri à Simlah, des grandes phrases orientales du général Lamarque sur la Russie, le Balkhan, le Caucase, la Perse, la Chine, et la cruelle oppression que font peser sur cent millions d'Indiens prêts à se révolter les perfides insulaires. Je souhaiterais que l'ordre légal allât son train à Paris comme du cap Comorin aux cimes de l'Himalaya. C'est à pouffer de rire. Je lâche sans pitié à la risée de mes amis anglais les compatriotes qui se permettent de

telles folies. Je ne sais si c'est que je lis ces choses à froid, à un an d'intervalle, mais les bulletins de l'armée d'Afrique m'ont paru prodigieux dans le même genre. Nos soldats sur l'Atlas étaient *grands comme l'Atlas lui-même!*... C'est du Victor Hugo tout pur. Je crois qu'on se f... terriblement aujourd'hui des bulletins de l'empereur, même de leurs blagues les plus heureuses. Honneur au sens commun!

Tu m'as recommandé dans une de tes dernières lettres de ne pas m'aventurer au retour au travers de pays qui pourraient être en guerre avec la France. Merci de l'avis. Il fait bon d'être prudent avec les Russes. Il paraît que ces misérables ont intercepté quelques voyageurs anglais en Perse, maintenant à rafraîchir en Sibérie. Sois tranquille, je serai prudent. Adieu, cher ami; le bateau est prêt, et le soleil baisse. Ne crains pas que je me noie. Je t'embrasse de tout mon cœur, et notre père aussi.

LXVI

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Vernâgue, à la source de l'Hydaspe, en Cachemire,
19 juin 1831.

Enfin, mon cher père, me voilà heureux! votre lettre des 1er et 3 novembre m'est parvenue hier. Il y avait juste un an que je n'avais reçu de vos nouvelles. Les événements de la révolution, avec leurs chances si diverses et si imprévues, remplissaient ce long intervalle, et ouvraient

ma pensée à mille inquiétudes cruelles. Dieu soit loué, et vous et cette chaîne de mains amies, par lesquelles votre lettre est venue me trouver au fond de ces solitudes!... Le courrier de M. Allard avait fait cent cinquante lieues en neuf jours, pour me l'apporter de Lahore. Mais je l'ai bien récompensé de sa vitesse. Je le garde un jour, au milieu des forêts où je suis campé, et où je fais une halte de vingt-quatre heures pour relire encore, après l'avoir lue déjà bien des fois, votre lettre et celle de Porphyre, pour parcourir les journaux français du mois de février, venus avec elles de Simlah, et pour y répondre. Mais par où commencer? L'émotion de plaisir que j'éprouve est un véritable accès de fièvre nerveuse; la main me tremble, le désordre est dans mes idées. Cette lettre du 1er novembre est numérotée 20, et je n'ai pas reçu vos numéros 17, 18 et 19. Mais M. Cordier de Chandernagor m'écrit qu'il m'a adressé successivement, à peu de jours d'intervalle, trois paquets de France avant celui-ci; et le courrier de M. Allard m'annonce qu'un autre messager, moins agile que lui, est sur la route de Cachemire, parti de Lahore depuis treize jours. J'ai donc décidé qu'il m'apportait ces trois paquets de France mentionnés par M. Cordier, et vous jugez si cette attente est propre à me calmer.

L'âge rend défiant, sinon timide. Ce que je redoutais le plus, c'était d'apprendre que les agitations politiques de notre pays vous avaient enlevé la sécurité habituelle de la pensée, à laquelle vous devez la douceur heureuse de votre vieillesse. Je craignais que Porphyre n'eût été éloigné de Paris, et que vous ne fussiez resté seul avec vos anxiétés. Mais vous avez dissipé toutes mes alarmes, et c'est avec

un surcroît de bonheur que désormais je penserai à vous. Ma nature n'est pas tournée à l'espérance. Je dois peut-être à cette disposition de mon esprit de jouir plus vivement du bien présent. Il est entier pour moi quand il vient : je n'en ai pas anticipé la jouissance dans des rêves d'avenir.

Je serai encore bien misérable avec mes douze mille francs. C'est moins que la paye d'un capitaine d'infanterie dans l'Inde : et je suis obligé à une foule de dépenses étrangères aux besoins d'un officier. Mes voyages et la formation de mes collections rendent évidente cette nécessité, surtout dans les montagnes, où ma caravane ne peut se mouvoir qu'à l'aide d'un grand nombre de porteurs. Ici, par exemple, dans des excursions de quinze jours hors de Cachemire, laissant à la ville le gros de mon bagage, et me faisant le plus petit possible, il me faut vingt-neuf hommes, et cependant, je n'ai pas à m'occuper, comme dans les États de la Compagnie, du soin de la subsistance de ces gens ni de mes domestiques. Le radjah pourvoit à tout. Comment y pourvoirais-je moi-même? Il y a plus de cent hommes dans mon camp ! Il y a des services qui répugnent excessivement aux habitudes des Asiatiques, Hindous et musulmans, et auxquels on ne peut les décider que par l'appât d'un gain très-considérable, et ce motif même souvent faillit à les retenir. Ainsi, à mon arrivée à Cachemire, j'avais appris à deux serviteurs cachemiriens à m'aider dans des préparations de zoologie. Ils y gagnaient en un mois plus qu'ailleurs en un an ; et cependant, ils m'ont quitté. L'un d'eux était un chasseur ; quand on le vit tuer toute sorte d'animaux, le peuple s'ameuta contre

lui, on le battit, on cassa son fusil. Je fis donner la bastonnade à trente des mutins, et les fis menacer d'un châtiment plus sévère en cas de récidive. Mon homme depuis ne fut pas battu ; mais il devint l'objet du mépris et de la haine générale, et il vint me dire un jour qu'il ne pouvait tenir plus longtemps à un métier qui le rendait si odieux. L'autre se retira aussi ; je n'ai pu les remplacer. La religion, dans ces contrées barbares, se mêle à tout, et suscite à la curiosité et à l'ardeur d'un voyageur européen une foule d'obstacles dont vous n'avez aucune idée.

Si M. Cordier est maintenu à Chandernagor, ce qui me semble vraisemblable, je lui expédierai de Delhi toutes mes collections, en le priant de les emballer lui-même de nouveau avec tous les soins que leur transport par mer exige, et de les embarquer. S'il n'est plus là, il n'est personne à Calcutta de qui je puisse réclamer un tel service. Les hommes avec lesquels j'y suis lié sont tous accablés d'affaires. Je l'ai écrit depuis longtemps au Jardin des Plantes, et j'espère que ces messieurs se rendront de bonne grâce à la nécessité d'attendre.

Vous me demandez ce que je pense de nos possessions dans l'Inde. J'ai entendu dire qu'il avait été question d'acheter du gouvernement français la possession de Pondichéry et de nos autres comptoirs. On indiquait même le prix qu'on y mettrait : un million sterling (vingt-cinq millions de francs). J'ignore toutefois quelles démarches ont pu être faites pour réaliser ce désir de la Compagnie. Si l'on me demandait mon avis sur la convenance d'accepter de telles propositions, il serait mille fois affirmatif. Nos microscopiques établissements dans l'Inde ne sont qu'une

anomalie, ridicule toujours, et humiliante en cas de guerre. Le jeune M. Desbassyns avait voulu donner à Pondichéry une importance dont ce point n'est aucunement susceptible. Quant au consentement des habitants à changer de domination, les Anglais, s'ils désiraient ce transfert, l'achèteraient à prix d'argent. Notre commerce avec l'Inde, en général ruineux aux spéculateurs qui s'y livrent, n'est pas susceptible d'une extension notable. Les produits que nous y portons ne sont consommés que par le peuple peu nombreux des habitants d'origine européenne : c'est du vin de Bordeaux, quelques soieries et du café de Bourbon, où la plupart des vaisseaux reportent du riz, acheté au Bengale. Les établissements élevés en serre chaude à Pondichéry par M. Desbassyns doivent périr, parce que les provinces anglaises ont des avantages naturels que cette localité ne possède pas pour se livrer aux mêmes industries : un sol plus fertile, et enfin des capitaux qui nous manquent.

Quelle est cette fantasmagorie dont vous me parlez, mon cher père, d'Afghans descendant de Cachemire à la conquête du Bengale ! D'abord, à Cachemire, il n'y a plus un Afghan. Rundjet-Singh les en a chassés depuis douze ans, et ce n'a pas été difficile. Le dernier roi de Kaboul, que j'ai vu à Loodianah, Schâh-Schoudja-el-Molouk, qui connaît bien ses anciens sujets, m'a dit qu'avec un régiment de cipahis anglais, il ne lui serait pas mal aisé de ressaisir sa couronne ; et il disait vrai. Tous ces gens-ci se battent peu, et de loin, lâchent leur coup qui ne tue personne, et tournent bride aussitôt. Si l'on a quelque peu de cavalerie pour les atteindre, ou assez de monde pour les envelopper, on

les extermine. Si Rundjet-Singh croyait pouvoir avec prudence s'éloigner quelque temps du Pundjâb, rien ne lui serait plus facile que la conquête de tout l'Afghanistan. Il n'y a en Asie, auprès de la puissance anglaise, que celle de Rundjet-Singh qui soit restée debout. Mais les revenus respectifs des deux États vous donneront le rapport de leurs ressources. Ceux de la Compagnie sont de vingt-six millions sterling; ceux de Rundjet, de trois; et il ne les porte à ce taux que par des exactions excessives, qui disposent son peuple à se jeter aux mains des Anglais. Ceux-ci n'ont rien à craindre de la guerre, à moins que ce ne soit avec les Russes. Ils écraseraient Rundjet en deux mois, s'ils le voulaient. Le seul danger intérieur possible pour la puissance anglaise serait une révolte partielle de l'armée native.

Je suis peu curieux de traverser quelques provinces de Perse pour retourner en Europe. Je crois pouvoir faire plus et mieux en prolongeant mon séjour dans l'Inde, et en m'attachant plus spécialement à la grande chaîne de l'Himalaya. Je désire infiniment que le ministre de l'intérieur approuve le projet que je lui ai fait présenter à cet égard, et sur lequel il peut déjà avoir prononcé. Il y aurait, dans un ouvrage sur l'Himalaya, une grande unité qui manquerait à mes travaux, s'ils devaient embrasser parallèlement, sous une série nombreuse de vues scientifiques, une très-vaste étendue de territoire dont je n'aurais traversé que quelques lignes à de grands intervalles. Je serais forcé d'emprunter à d'autres pour remplir ces vides: mon ouvrage manquerait d'originalité dans plusieurs de ses parties.

Je vous ai dit, depuis longtemps, mon mépris pour ce que l'on appelle bien gratuitement *l'histoire indienne*. Certes, ce ne seraient pas les traditions conservées à Cachemire qui pourraient modifier mon opinion sur ce point. Cependant, je fais faire une copie d'un livre assez rare, traduction persane fort moderne d'un texte sanscrit dont j'ignore la date, mais que je suppose être le même que celui d'où M. Wilson, de Calcutta, a extrait, pour les *Recherches asiatiques*, une kyrielle de rois indiens de Cachemire. Le traducteur persan, qui vivait il y a cent ans, a augmenté cet ouvrage ; j'en aurai presque une traduction toute faite en quittant le pays, car je le lis avec mon petit secrétaire mogol à mesure que le copiste en apporte de nouveaux cahiers. Il m'explique, en indoustani, les passages trop durs pour ma compréhension, et ment à sa barbe, quand il rencontre une citation arabe qu'il ne comprend pas plus que moi. Au reste, c'est une bien misérable rapsodie, du d'Eckstein tout pur, et pis que cela.

Mes lettres du Thibet vous auront détrompé, depuis longtemps, sur l'état des populations parmi lesquelles j'ai passé l'été dernier; elles sont bien différentes au delà du Sutledje, où l'influence d'ordre du voisinage anglais ne les a pas encore atteintes. Il y a chez les Sikes un penchant féroce que j'aperçois quelquefois. Tandis que je parcourais les plus hautes montagnes de ce pays, il y a un mois, les deux sectes de musulmans, confondues en nombre très-inégal à Cachemire, s'y querellèrent pour leur culte. La garde sike envoyée pour rétablir l'ordre mit le feu à la ville et troubla l'eau pour y pêcher. On se battit, on se tua, on se brûla pendant vingt-quatre heures.

Heureusement que j'avais laissé bonne garde chez moi, car les pillards s'y présentèrent ; mais ils furent reçus à coups de sabre et repoussés. Je trouvai toutes choses, dans mon pavillon, telles que je les avais laissées. Hier, en arrivant ici, le chef d'une forteresse voisine, qui, à mon passage sur son territoire, était venu me faire son humble visite, envoya des soldats, porteurs de l'ordre le plus insolent. Il disait qu'il m'empêcherait d'aller plus loin. Je lui fis écrire aussitôt une lettre menaçante. Il répondit qu'il obéissait aux ordres de Rundjet-Singh. Je soupçonnai un instant le radjah de perfidie. Cependant, j'écrivis de nouveau à mon homme qu'il mentait impudemment, et que j'allais demander à Rundjet-Singh une vengeance éclatante ; et le misérable vient aujourd'hui demander pardon ! Cependant, il disait peut-être vrai, en signalant le radjah comme l'auteur de la défense qu'il avait voulu m'imposer ; mais il savait qu'elle serait désavouée par le prince, et qu'il serait puni pour son zèle maladroit. Bassesse, perfidie, cruauté, arrogance, — voilà les traits dominants du caractère national. Malgré la réparation qui m'est faite, je viens d'écrire au roi pour que le coupable soit puni. Je ne puis pardonner le manque d'égard ; l'impunité d'un seul serait pour tous le signal de courir sus. Rundjet, ostensiblement du moins, continue d'être mon ami. Le courrier d'hier m'apportait encore une lettre de lui, aimable comme à l'ordinaire. C'est la troisième fois qu'il m'écrit depuis mon arrivée à Cachemire. J'allais lui demander mes passe-ports, malgré toute cette amitié, lorsque les excuses du gouverneur d'Islamabad sont arrivées.

Le général Cartwright, mon hôte à Delhi pendant l'hiver dernier, m'écrit qu'il sera appelé l'hiver prochain à Calcutta pour déposer dans une cause criminelle. C'est un bon et excellent homme, qui m'a comblé; cependant, son absence ne me contrariera pas; elle me permettra de vivre avec M. William Fraser, pendant mon troisième passage dans l'ancienne capitale mogole. Ma liaison avec M. Fraser est d'une tout autre nature: il y a beaucoup de ressemblance entre nous. C'est un véritable ami pour moi : nous désirions tous deux faire gamelle commune. Mais, tant que le général Cartwright était là, il n'y avait pas moyen d'y songer; il ne m'eût jamais pardonné de le déserter. Il m'écrit que le commandant en chef et le gouverneur général songent à quitter Simlah de fort bonne heure. Il serait donc possible que je manquasse ce dernier : je le regretterais beaucoup, car je ne suis pas au bout des obligations que je voudrais lui devoir. Si mon projet de l'Himalaya est approuvé à Paris, il faudra que lord William fasse pour moi, près du radjah de Katmandou, les démarches qu'il a ordonnées en ma faveur près de Rundjet, afin que le prince du Népaul lève l'interdiction faite aux Européens de voyager dans ses États. Il importerait que le gouverneur général eût été, à cette époque, déjà remercié par notre ministre de l'intérieur de ce qu'il a fait jusqu'ici pour le succès de mon voyage. Ses dispositions bienveillantes seraient ainsi vivement soutenues, et, pour obtenir l'entrée du Népaul, j'aurais besoin de toute sa faveur; car, à l'autre extrémité de l'Inde, le radjah de Katmandou est le représentant de Rundjet-Singh : il est puissant, et soupçonneux des Anglais. Le rapprochement de ma visite à l'un en

sortant de chez l'autre pourra, je ne me le dissimule pas, paraître singulier aux diplomates de Calcutta, qui ne sont pas forts, à force de vouloir être fins. Ils observeront que ce n'était nullement là mon projet en partant du Bengale, puisque j'annonçais alors l'intention de me rendre à peu près directement à Bombay. Comme je prévoyais de loin leurs objections, quand j'écrivis mon mémoire au ministre, j'eus le soin d'en informer le chevalier Grey; il connaît l'altération de mes projets de longue main, et, au besoin, il en informera sir Charles Metcalfe.

Les empereurs mogols étaient des rois de théâtre; les monuments de leur grandeur n'étaient guère que des décorations d'opéra. Akhbar, Djéhanguir, Schâh-Djéhan et Aureng-Zeb régnaient dans le dix-septième siècle: ils dépensèrent à Cachemire, leur nouvelle conquête, des trésors immenses. Il ne reste de leur extravagante magnificence que des arbres gigantesques. Leurs palais sont tombés en ruine, presque partout effacées. Cependant, les antiques sculptures du culte indien sont encore debout; leur nombre, leur immense travail, attestent une période bien longue de radjahs indigènes avant l'introduction de l'islamisme au onzième siècle.

Je n'ai pas encore de raison de me rendre au proverbe oriental sur la beauté des femmes cachemiriennes; j'en désespère. Le nombre des malades qui viennent à moi est sans fin. La foule des pauvres et des malades se presse souvent autour de ma tente, comme une foule plus gaie autour de nos théâtres. Ce sont malheureusement presque tous des incurables, des aveugles de toute espèce, des malheureux rongés des plus affreuses maladies, qu'ils nous

doivent. Je fais l'aumône à ceux que je ne puis soulager par des remèdes, et quelquefois je songe avec plaisir que quelques-uns ne s'éloignent pas sans emporter un sentiment de reconnaissance.

Je regrette que M. Cordier, du Muséum, qui a si vivement soutenu mes intérêts, n'ait pas trouvé un instant pour me dire lui-même les nouvelles obligations que je lui devais. Je lui écrirai prochainement pour l'en remercier, et réparerai en même temps le silence que je me reproche souvent d'avoir gardé depuis mon départ vis-à-vis de madame Cordier.

Mon banquier de Calcutta m'a écrit dernièrement pour le règlement annuel de nos comptes. Il en résulte qu'au 30 avril 1831, il possédait à moi deux mille six cents roupies. Je n'aurai pas besoin de toucher à cet argent avant de rentrer dans l'Inde anglaise, en ayant encore autant à Cachemire des présents du radjah. J'ai, de plus, le droit de compter sur le supplément de deux mille francs du Jardin pour les années 1830 et 1831, et aussi pour ces deux années les quatre mille francs de l'intérieur, ce qui ferait en tout douze mille francs de plus que mon banquier ne me connaît. Avec cela et les deux mille six cents roupies de Calcutta, je puis marcher, l'an qui vient, de quelque côté que ce soit. Mon ambition serait de rapporter en Europe la somme que je ne dois qu'au radjah, c'est-à-dire environ quatorze mille francs. Je la considère comme ma propriété, tandis que, des fonds du Jardin et du ministère de l'intérieur, je ne m'en regarde que comme l'économe, pour le plus grand avantage de mon entreprise. Je dois au radjah bien plus que ces quatorze mille francs, puisque,

depuis mon départ de Lahore, la lourde dépense de tous mes moyens de transport est presque entièrement à sa charge. Je devrais dire aussi celle de ma subsistance, à laquelle il ne me permet pas de contribuer. Je lui aurai mangé quatre ou cinq cents moutons, des milliers de volailles, etc., etc., etc., avant de rentrer chez les Anglais.

Ne croyez pas que j'en sois plus gras. On n'engraisse pas au métier que je fais : il y a trop de fatigues, et puis ma santé n'est pas excellente ; elle éprouve souvent de petits dérangements dont je ne m'apercevrais pas s'ils venaient à des intervalles plus éloignés, mais dont la répétition m'importune quelquefois. Je soupçonne que, dans ce climat européen, la privation absolue et si longtemps prolongée de liqueurs spiritueuses est préjudiciable à mon estomac : si ma campagne prochaine se fait encore dans les montagnes, je ferai en sorte d'y avoir tous les jours un verre de vin à boire à mon repas du soir. Je me referai à Simlah, chez Kennedy, au mois de novembre ou d'octobre.

Le choléra-morbus, dont vous me parlez, n'est pas inconnu à Cachemire. Il a fait deux apparitions depuis la conquête sike, et les Cachemiriens ne manquent pas d'en attribuer l'importation à leurs nouveaux maîtres. Mais cette maladie, prise au début, et combattue aussitôt par les remèdes violents que l'expérience a fait découvrir, n'est pas très-dangereuse dans l'Inde. Vous savez que le bon et savant médecin dont je recevais à Calcutta les conseils amis ne m'a pas laissé partir sans me donner ces remèdes préparés par lui-même. La boite me suit comme mon ombre. Soyez donc tranquille à cet égard. En général, ne croyez à aucune des nouvelles fâcheuses de journaux,

telles que séditions de troupes, révoltes, guerres, maladies contagieuses, etc., etc. : ces choses sont peu à l'usage du monde que j'habite. Il me semble qu'il faut être un peu sot pour se laisser mourir à trente ans, et j'ai la vanité de croire que je ne ferai jamais une telle sottise d'ici à fort longtemps. J'y regarde de fort près et ne vais pas à l'étourdie ; je ne suis pas distrait jusque-là. Porphyre me confirme ce que vous me dites, et ce que j'avais cru bien sincèrement sans la corroboration de son témoignage, — l'excellent état de votre santé ; — n'est-ce pas le temps de vivre que celui-ci, où il y a tant à voir? Quoique vous ayez un peu outré les conséquences du principe d'immortalité que vous trouvez dans l'expérience de la vie, c'est-à-dire dans le fait même d'un grand âge, je crois comme vous que cette expérience peut servir à racheter une partie de ce qu'elle coûte. L'activité cérébrale est certainement un principe de longévité. Voyez l'âge auquel sont parvenus la plupart des hommes célèbres par les travaux de leur esprit !

Adieu, mon cher et excellent père, adieu ! votre lettre m'a rendu la tranquillité que j'avais perdue. Je vais travailler avec une ardeur qui ne s'est jamais refroidie, mais avec une liberté d'esprit qui me manquait depuis quelque temps; et je ferai toute chose mieux et plus vite. Amitiés à nos amis. Ils comprendront que, dans une courte halte au milieu des bois, je ne puis leur répéter que collectivement mes tendresses. — Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

Le 19, au soir.

Le second messie du général Allard vient d'arriver avec tout ce que j'attendais de vous : c'est cinquante lettres à

lire, car il y en a de l'Inde une vingtaine, et toutes bien longues; une charmante lettre de lady Bentinck et de mon ami le colonel Fagan, que Porphyre ne connaîtra pas sans l'aimer.

LXVII

A MADEMOISELLE ZOÉ NOIZET DE SAINT-PAUL,
A ARRAS.

Montagnes du Cachemire, 20 juillet 1831.

Hier, après t'avoir écrit, ma chère Zoé, j'ai reçu, avec une cinquantaine d'autres à la fois, ta longue lettre écrite immédiatement après la révolution, et reprise ensuite à divers intervalles. C'est un volume. Tu sentiras qu'il m'est impossible d'y répondre sur tous les points. Ta lettre restera une couple de mois dans mon portefeuille, je la relirai plus d'une fois; et ma pensée y répondra, n'en doute pas, dans mes marches solitaires, ou dans mes nuits sans sommeil, lorsque la tempête des cimes me tient éveillé sous ma tente. Permets-moi de te dire seulement, ma bonne amie, que tu n'as pas assez de confiance en moi; ouvre l'*Annuaire du Bureau des longitudes*, où tu verras dans les tables de mortalité que les chances funestes à notre âge sont presque nulles; et je crois fermement que, pour courir le monde, je ne les augmente que d'une quantité absolument insignifiante. J'ai failli être écrasé autrefois dans les Alpes par une avalanche de pierres; j'ai failli me noyer dans le Niagara, et nagé pendant un

quart d'heure sans espérance de regagner le bord; enfin j'ai passé auprès de bien d'autres possibilités fâcheuses; mais la vie n'est faite que de cela; on manque bien des fois de la perdre avant de la perdre réellement. Je commence à me considérer comme un vieux vase, fragile par sa nature, mais endurci par le choc des accidents, et habitué à tomber sans se briser. Ne rêve donc jamais en noir de moi. Tu feras mieux, si tu veux bien continuer à m'accorder cette faveur, de rêver des scènes agréables où je puis me trouver dans le soi-disant paradis de l'Inde.

Tu me dis que mes amis ont regretté pour moi mon absence : je l'apprends de plusieurs d'entre eux directement, mais sans mieux comprendre ce qu'ils eussent voulu faire de moi. Je crois que, si j'eusse été à Paris, je ne serais pas resté spectateur tranquille des trois grandes journées. En supposant qu'elles m'eussent épargné, quel titre nouveau m'eût donné dans ma carrière la part que j'aurais prise à ces événements? Aucun. Mes amis savent très-bien que je n'ai pas de fortune, et que j'ai besoin avant tout d'un état: or, je me demande, comme toi, à quoi est propre, hors de sa spécialité, un homme de la mienne? La réponse, je l'avoue, m'embarrasse. On me dit qu'on m'eût fait préfet. Mais je me serais récusé, parce que je me serais senti incapable. Il est vrai qu'un de mes amis, homme de science comme moi, occupe un de ces emplois : il faisait du fer auparavant. Mais son métier de forgeron l'avait mis en contact avec une foule d'affaires dont il avait dû acquérir l'intelligence; il avait été maire d'une petite commune, c'était un Minos auprès de moi; et, de fait, on m'écrit que, placé dans une des situations de ce genre les plus déli-

tâtes, il y donne aux opinions les plus opposées une satisfaction complète. Dans la diplomatie, ne faut-il pas quelques études préparatoires? n'y a-t-il pas une routine à savoir, à moins que ce ne soit dans les postes élevés? Mais je ne pense pas que mes amis eussent fait de moi un ministre aux États-Unis. Reste donc la députation. Tous m'en parlent. Mais cela ne donne pas à manger. Je vais donc, travaillant fort et ferme, faisant de mon mieux, advienne plus tard que pourra. Je ne te cacherai pas que, si des chances imprévues me portaient un jour à la législature, je m'en réjouirais. Je t'avouerai même que j'ai depuis longtemps ce désir. Il me semble que je comprends un rôle à jouer dans une assemblée publique, qui, sans exiger de grands talents, attirerait l'assentiment général et l'estime, donnerait peut-être même quelque influence à celui qui le jouerait. Dans le tête-à-tête de l'amitié ou dans des cercles très-limités, j'ai eu le bonheur d'exercer plus d'une fois l'art de la persuasion sur des hommes qu'on n'aurait pas supposés prendre conseil de moi. Tranchant peut-être, sec, désagréable aux yeux du monde pendant les dernières années que j'ai passées près de mon père, j'étais tout autre dans les épanchements de l'amitié. Il me semble que, depuis mon voyage aux États-Unis, c'est-à-dire depuis que j'ai brisé avec la période funeste dont je t'ai parlé jadis, mon *moi* s'est notablement modifié et amélioré. Il y a un fonds de bienveillance plus grand; il me semble que je porte souvent vis-à-vis des indifférents une partie de cet art d'indulgence, de bonté et de persuasion, que les indifférents jadis ne me connaissaient pas. Art de bonté et d'indulgence! ne riras-tu pas de la con-

tradiction? Mais, ma chère amie, je connais bien des hommes dans le cœur desquels vivent ces sentiments, et qui pourtant n'ont jamais su les exprimer. Timidité, mauvaise honte, vanité quelquefois, voilà ce qui leur interdit l'expression. Or, je ne suis pas timide ; et peut-être, aux yeux de quelques-uns, je puis manquer même de modestie, quoique, dans la sincérité de mon âme, je me sente modeste et exempt seulement de fausse modestie. La chaîne non interrompue de bienveillance, que j'ai trouvée pour me guider et me soutenir dans ces quatre dernières années, peut-être l'ai-je souvent formée moi-même, à mon insu. Ce que j'ai trouvé partout dans des relations privées si nombreuses, peut-être le trouverai-je encore dans des rapports publics avec un plus grand nombre d'hommes à la fois! Te dirai-je que je l'espère souvent?

En attendant, je cherche à débrouiller la confusion des roches de l'Himalaya, et à démêler la vérité, au travers de leurs témoignages ambigus, sur les révolutions de cette partie du globe. Je décris des plantes nouvelles. Je cherche à pénétrer la forme intérieure de l'existence de ces peuples singuliers. Chaque chose a son temps.

Je ne t'écris pas en anglais par horreur pour le *you* qu'il me faudrait bien cependant employer sous peine de ne pas t'écrire en anglais. Le *thou* s'imprime et se chante, mais ne se dit ni ne s'écrit. Aucune relation de parenté ou d'attachement ne l'admet ; le père le plus tendre, l'amant ou l'époux le plus passionné, n'ont d'autre formule que *you*. Une mère parle ainsi à son enfant au berceau.

Les études que tu fais te donneront de la langue anglaise une connaissance plus étendue que la mienne, à

beaucoup d'égards. Quand nous nous reverrons, j'espère que je pourrai te servir de maître pour t'apprendre ce que, seule, tu n'auras pas pu deviner, la prononciation bizarre de cette langue, et peut-être pour te faire distinguer son double vocabulaire, l'un germanique ou saxon, et l'autre latin. Shakspeare emploie le premier; Milton aussi. Pope est exclusivement romain. C'est la tendance moderne; toutes les langues se rapprochent graduellement, en se latinisant chaque jour davantage.

Le choix du livre que tu traduis me surprend. La pensée de Sterne est presque toujours une réticence équivoque. Il est vrai que, dans le *Voyage sentimental*, cet équivoque ne cesse pas d'être honnête. *Tristram Shandy*, que j'avoue d'ailleurs être un de mes livres favoris, est, à mon regret, souvent fort grossier. La seule excuse de ses malhonnêtetés, c'est peut-être leur énormité, qui en rend à peine la pensée admissible. — Nous autres hommes, nous sommes à peine froissés par ces choses: les conventions sociales nous permettent des mœurs si différentes de celles qui sont imposées aux femmes! Nous n'avons presque pas de pudeur.

Je regrette bien davantage, à présent que j'en connais l'objet, la perte de ta lettre écrite pendant l'hiver de 1829. Il faudra que tu la recommences. Je t'ignore sous le rapport de la pensée. Laisse-moi te connaître complètement, et sois bien persuadée que je respecterai toutes tes opinions, quelque différentes qu'elles puissent être des miennes. Les miennes, au reste, sur ces grandes questions, ne sont que du scepticisme et de l'indifférence, mais sans parti pris. Adieu, ma chère amie, adieu.

LXVIII

A M. CORDIER, A CHANDERNAGOR.

Cachemire, 25 juillet 1831.

Cher monsieur,

C'est en mangeant ma glace à l'eau de rose que je prends la plume pour me rappeler à votre souvenir. Je suis rentré hier chez moi, après une excursion de dix-neuf jours dans des montagnes du diable; et, quoique je me trouve ici accablé de besogne, c'est néanmoins une douceur relative. Hier, par exemple, je montai à cheval à cinq heures du matin, et j'étais encore sur ma selle à neuf heures du soir. Je n'en étais descendu que pour faire plusieurs lieues sur la rivière, dont j'avais à relever le cours pour achever ma carte, et pour gravir des pentes escarpées qui me promettent la solution d'un problème géologique. J'ai eu le bonheur de mettre le doigt sur le nœud de la difficulté; mais j'ai laissé dans les buissons mes culottes de fine percale, et tous mes vêtements, à l'exception de mes grandes bottes de daim. Je ne me plains pas, puisque je reviens les mains et les poches pleines, et le coffre aussi bien pourvu de santé.

Je n'ai eu qu'un jour de pluie en dix-neuf; mais il fait très-chaud. Je déteste ma maison le soir, et ne puis travailler et souper que sous une tente dans mon jardin. C'est néanmoins un climat magnifique que celui-ci.

Le grand maître de la poste, M. Elliot, m'a écrit que j'avais le port franc pour vous écrire, ainsi qu'à M. de Meslay. Et, comme lord William Bentinck me donne un bel exemple d'infraction des règles de la poste, en m'envoyant toujours franc par le dâk les plus monstrueux paquets de journaux, je crois ne pouvoir faire mieux que de l'imiter, en vous priant, cher monsieur, de vouloir bien faire jeter à votre poste les deux lettres ci-jointes, pour des personnes de mes amies à Calcutta. Il y en a une qui est une espèce de mémoire. J'ai bien encore une queue de correspondance à liquider avec le doux pays de France ; mais ma table est couverte de pierres, qui se jetteraient d'elles-mêmes à ma tête si je ne leur faisais vite raison. Il y a près d'elles plusieurs immenses paquets de plantes, dont l'examen ne doit pas non plus être retardé ; puis quatre-vingts pages de persan à lire, — besogne non petite. Puis... c'est le diable de tous côtés !

Je ne tarderai pas, cher monsieur, à vous écrire encore. Contentez-vous pour aujourd'hui de ce peu d'hiéroglyphes. Mes respects et mes hommages à madame Cordier, et à vous, cher monsieur, l'assurance nouvelle de mon bien sincère attachement.

LXIX

AU MÊME.

Cachemire, 5 août 1831.

Mon cher monsieur Cordier,

J'ai eu hier le plaisir de recevoir votre aimable lettre du 1er juillet, et je me hâte de vous en remercier. Les courriers de Sa Hautesse sont à mes ordres pour courir jour et nuit de Cachemire à Lahore, d'où ils m'apportent mes paquets en quatre jours, malgré les cent cinquante cosses de distance ; ce serait pitié de m'en faire faute. Vous avez sans doute actuellement entre les mains une masse énorme de correspondance pundjâbienne et cachemirienne à diriger sur la France ; mais l'instinct de votre amitié ne s'est pas trompé sur sa préférence, il vaut mieux que les lettres vieillissent dans votre bureau que de les risquer par la voie détournée et douteuse de l'île de France. Il est fâcheux toutefois qu'il n'en soit pas de cet objet comme du vin de Bordeaux, et qu'il ne se bonifie pas par le temps comme lui. Oui, vraiment, j'ai rencontré dans les montagnes un coquin assez hardi pour m'arrêter avec toute mon escorte, et, pendant trois ou quatre heures que dura ma captivité, j'eus plus d'une fois une violente tentation d'en finir en brûlant la cervelle du brigand, et je suis persuadé que, si au même instant tous mes gens eussent dégainé, malgré l'excessive inégalité du nombre, la vic-

toire nous fût restée. Cependant, comme elle eût au moins coûté fort cher, car on nous aurait répondu, avant de tourner les talons, par une décharge de quatre ou cinq cents coups de fusil à bout portant, l'issue diplomatique que je parvins à donner à cette rencontre fâcheuse était assurément la meilleure qu'elle pût avoir. J'ai, d'ailleurs, sauvé l'honneur des formes, et, durant ma captivité, je n'ai pas permis à mon brigand de s'asseoir en ma présence. Il m'a protesté en recevant ma rançon qu'il était le plus humble et le plus fidèle de mes esclaves. C'était un homme comme il faut, en son genre pundjâbien, et il est difficile d'être volé avec plus de politesse que je ne le fus par lui. Rundjet sentait bien que, dans mes idées de justice européenne, un tel outrage méritait douze balles dans la tête : mais, par une de ses mille et une bizarreries superstitieuses, il ne condamne jamais à mort. Pour se tirer d'embarras et me donner pleine satisfaction, il remit le sort du gouverneur sike entre les mains de radjah Goulâb-Singh, qui est fort de mes amis, et qui est d'une célérité incroyable à pendre les bandits qu'il attrape. Néal Singh comprit ce que voulait dire cette délégation judiciaire, et il n'attendit pas que le radjah vînt le prendre dans sa forteresse. Il se sauva du côté de Peschawar, hors des possessions de Rundjet. Celui-ci, d'ailleurs, m'a fait sur-le-champ indemniser du vol fait sur moi, et il m'écrivit à ce sujet les compliments les plus flatteurs. Il n'y a pas de milieu dans ce pays entre le rôle de marteau et celui d'enclume. Je n'aime pas le premier; mais le second est encore pire, et j'ai dû faire un choix. C'est un grand poids à supporter que celui de la dignité du nom européen chez

un peuple barbare. Si l'on pliait un moment, tout serait perdu. Je n'accorde qu'à deux individus, dans tout le royaume de Cachemire, la distinction d'une chaise pour s'asseoir en ma présence. L'un est le gouverneur, l'autre un saint musulman d'une famille souveraine chassée du Turquistan, et l'aîné de cette famille. Quelques colonels sikes obtiennent, comme une rare faveur, un tout petit tabouret ; tout le reste, et dans le reste il y a des intendants riches de plus de vingt laks, s'assied par terre, je veux dire sur un tapis. Si je ne faisais ample distribution de coups de bâton à la foule qui se presse autour de ma cavalcade quand je sors, la foule n'aurait pour moi aucune considération, et peut-être elle me jetterait des pierres. Le système de porte-respect, que je dois imiter des seigneurs sikes, me répugne ; mais il n'y en a pas d'autre, il faut bien l'adopter. Du reste, comme je fais largement l'aumône, et soigne avec bonté les malades, j'ai l'agrément d'être fort populaire, malgré la grêle de coups de bâton qui tombe constamment autour de mon camp.

Depuis quelques jours, je suis occupé à coordonner les matériaux que j'ai rapportés d'une expédition récente de dix-neuf jours dans les montagnes qui séparent cette vallée de celle du Tchinâb. Il fait un temps superbe ; mais dans l'après-midi la chaleur me chasse de mon pavillon, et je vais en bateau, à deux petites lieues de chez moi, chercher dans le lac un endroit assez profond pour y nager pendant une heure. C'est littéralement à l'eau chaude que je m'y baigne. Je reviens à la nuit, mais sans rentrer dans mon pavillon, que le soleil couchant échauffe trop pour le rendre habitable. Je dîne sous une tente à l'ombre d'un

immense platane; et c'est pour la soirée ma salle d'étude, et ma chambre à coucher pour la nuit. Le temps coule bien vite.

Avec votre lettre, j'en ai reçu hier plusieurs autres de Simlah. Il semble que ce soit cette année le rendez-vous de tous mes amis et connaissances indiennes. Le capitaine Wade est revenu de Lahore, pour négocier le cérémonial d'une entrevue entre le gouverneur général et Rundjet-Singh. Comme elle est sans antécédents, c'est une affaire de la plus grande difficulté, à cause des prétentions réciproques de l'amour-propre des deux parties. Je doute fort que mon ami Wade réussisse à les lever. En tout cas, une ambassade brillante viendra, après le desserré, retourner le compliment de Son Altesse. Je tâcherai d'éviter toute la poussière de ces immenses *sowarris*; et je compte y réussir, en retournant dans les possessions anglaises au travers des montagnes de Koullou. Il m'est venu hier aussi des gazettes de Calcutta du 9 juillet, qui m'apprennent encore un nouveau changement de ministres. Les derniers nommés me paraissent devoir vivre encore moins longtemps que leurs prédécesseurs. Ils ont encore moins de couleur politique qu'eux. Dans cette macédoine ministérielle, je reconnais avec étonnement le nom d'un ami d'enfance, comme préfet de police, place des plus importantes et des plus difficiles à remplir par le temps qui court : et la couleur tranchée des opinions de mon ami achève de rendre inexplicable cette nouvelle combinaison. Tout cela, mon cher monsieur, me vexe furieusement dans mes montagnes; car il est évident que notre pauvre pays se traîne misérablement, et que tout y languit. Je désire

une guerre du diable, pour opérer la fusion des partis et ramener à un centre commun de volonté et d'action toutes les opinions divergentes du parti libéral. Aux grands maux les grands remèdes.

L'affreux docteur Cathcart est parti de Calcutta sans rendre compte de mes trésors, qu'il ne manquera pas de jeter à la mer s'il s'avise d'ouvrir la caisse en question. C'est déplorable! et irréparable!

Lady William Bentinck vient de m'écrire une lettre, d'ailleurs fort aimable, qui me chagrine fort : elle me dit que lord William quittera Simlah vers le 16 octobre. Il me sera impossible d'y arriver avant cette époque.

Je vous envoie encore un petit contingent épistolaire. Veuillez grossir d'autant le monstrueux paquet destiné à mon père.

Vous me demandez par quelle route je retournerai en Europe. C'est un objet sur lequel je ne suis pas décidé. Mon projet originel était de revenir par la Perse et la Syrie, en m'embarquant à Bombay pour Bushir, sur le golfe Persique; mais j'ai renoncé à cela. Il n'y aurait pas une juste proportion entre la dépense et les risques d'un tel voyage, et l'intérêt qu'il offrirait à mes recherches. Je me confinerai à l'Inde. Je voudrais même concentrer mes recherches dans l'Himalaya, dont voici que j'ai déjà vu une grande partie, et à l'ouest du Sutledje une partie presque inconnue; mais il me faudrait pour cela quelques milliers de francs de plus que je n'ai à dépenser par an. Si M. de Meslay avait transmis exactement à votre ministre une note que je lui ai fait passer il y a deux ans, cette affaire serait réglée à ma satisfaction. Mais cette note n'a

pu se trouver à Paris, et le ministre, qui ne demandait qu'un prétexte pour me servir, n'a pu en trouver un seul. Cependant, je me flatte qu'au jour qu'il est, c'est chose arrangée, et que, dans six mois, j'en recevrai la nouvelle. Il est donc probable que je me rapprocherai l'an prochain de vous, car je désire parcourir le Népaul. Il me faudra encore faire de la diplomatie à cet effet, ce qui ne me plaît guère : car Catmandou est prohibé à tous autres Européens que le résident anglais, et un nombre fort petit et rigoureusement limité d'officiers. Du Népaul, je voudrais passer dans les montagnes d'Assam, toujours à la poursuite de l'Himalaya, et, après cela, traverser de nouveau la presqu'île pour visiter les Ghattes occidentales. La solution d'une grande question de géologie, qui se lie à l'histoire générale du globe, est liée à ce système de recherches, que deux années suffiront à peine à terminer. Il est possible que je revienne à Calcutta, soit à la fin de ces voyages, soit au travers. Mais, en tout cas, je retournerai par mer en Europe : c'est presque arrêté.

C'est du 34e degré de latitude que je vous écris, et vous trouverez que je traite fort cavalièrement la distance de Cachemire au cap Comorin; mais il n'y a char si embourbé qui ne se débourbe et ne se remette à rouler. J'ai cru plus d'une fois, en venant à Cachemire, que jamais je n'y arriverais. Dans les nuits pluvieuses, tous mes gens disparaissaient comme s'ils eussent été de sucre. Je me trouvais seul au camp le matin, avec quelques domestiques et quelques cavaliers de mon escorte moins hydrophobes que les autres; seul dans un désert, sans qu'il y eût une âme à empoigner pour remettre à flot ma caravane. Et ce-

pendant, me voici fort tranquillement possesseur de ce paradis terrestre. Il en sera de même du cap Comorin, si je lui déclare la guerre ; la persévérance mène loin, surtout quand on a un bon équipage de chameaux. Si je juge convenable d'aller si loin, je rabattrai sans doute de là sur Pondichéry et Madras, pour m'embarquer dans l'un de ces soi-disant ports.

Je voudrais noircir le reste de ce papier ; mais il me pleut des marchands, auxquels je ne puis me dispenser de laisser bien de l'argent. Il n'y a pas de cachemires plus chers que ceux qu'on n'achète pas. J'ai reçu d'abord des présents de toute espèce de tous ceux qui venaient me faire leur salam : il faut maintenant restituer, et ma dignité d'Européen exige que je rende bien au delà de ce qu'on m'a donné. Comme, par-dessus le marché, on me vole à plaisir, c'est le diable ! Peste soit de Ma Seigneurie Cachemirienne !

Adieu donc, mon cher monsieur Cordier : croyez-moi votre très-affectionné, etc.

LXX

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Ile des Platanes, sur le lac de Cachemire, 8 août 1831

Mon cher père, si vous pouviez me voir aujourd'hui, vous me reconnaîtriez à peine, et me prendriez peut-être pour un indolent Asiatique. L'excessive chaleur a brisé depuis quelques jours mon énergie européenne. Je déserte

mon jardin, devenu une serre chaude, et je viens chercher sur le lac un souffle d'air. — Mais, ici même, au pied des montagnes, le même calme règne dans l'atmosphère. J'envie à l'Inde ses vents chauds. J'avais apporté de quoi travailler; mais il s'agit de vivre d'abord, ce qui est une besogne fort laborieuse depuis plusieurs jours. Ces chaleurs accablantes sont rares en Cachemire; elles ne viennent que lorsque les pluies périodiques de l'été manquent tout à fait, ce qui arrive cette année. Les rivières d'où le pays tire sa subsistance sont à sec depuis un mois. C'est une calamité publique. Le peuple voulait faire célébrer des rogations par les moullahs des mosquées, afin d'avoir de la pluie; mais le ciel en promettait si peu, que les moullahs, espérant peu de succès de leurs prières, se firent longtemps défendre par le gouverneur sike de les réciter. Hier, voyant des nuages orageux envelopper la cime des montagnes, ils firent lever l'interdit qu'ils avaient eux-mêmes provoqué; et la population des campagnes accourut de toutes parts dans un hameau que je vois d'ici, où l'on conserve un poil de la barbe de Mahomet. S'il y a de la foi, de la piété profonde sur la terre, c'est chez les musulmans; mais les pauvres gens n'en récolteront pas un grain de riz de plus. Les derviches, qui sont les moins dévots d'entre tous ces fidèles, auraient dû venir me demander l'avis de mon baromètre sur la probabilité d'un changement de temps avant que de le demander au ciel. Les nuages si menaçants d'hier se sont dissipés dans la nuit, comme je l'avais prévu et — par une sorte de fatuité chrétienne — prédit aussi. Nous sommes revenus au beau de fixe l'enfer.

L'eau du lac est tellement chaude, qu'il me semble ne rien gagner au changement d'élément quand je m'y plonge : il y faut rester un temps considérable avant de sentir quelque fraîcheur. Mais le seul lieu propre au bain est très-profond ; il faut y nager. Je suis devenu fort adroit à cet exercice, et le puis soutenir longtemps ; cependant, il ne laisse pas d'être laborieux dans une eau dormante, et, lorsque je remonte dans mon bateau, mes forces ne se trouvent guère retrempées. Le soleil ne m'a pas épargné : à l'exception des mains et du visage, depuis longtemps endurcis et noircis, tout mon corps est devenu du cramoisi le plus vif. Le frottement du vêtement le plus léger est un supplice ; j'ai laissé l'habit européen, et je profite des conventions de la pudeur orientale ; elles sont peu gênantes. Un serviteur debout près de moi, et armé d'un grand écran, m'administre une tempête artificielle, par laquelle seule il m'arrive par intervalles de sentir la vie comme une chose agréable.

Bernier, que vous avez lu, je pense, parle de cette petite île. C'est un colifichet des empereurs mogols ; elle est parfaitement ombragée par deux immenses platanes, les seuls qui restent des quatre plantés par Schâh-Djéhan ; c'est vous dire combien elle est petite. Le palais n'est qu'une grande salle ouverte à tous les vents, quand il leur plait de souffler, et dont le plafond est supporté par des colonnes d'un style bizarre, enlevées de quelque antique pagode. Schâhlimar est en face, avec sa belle avenue de peupliers. Nichâte-bâgh, avec ses beaux ombrages, paraît comme une grande tache noire au pied des montagnes jaunissantes. A l'opposite est Saïfkhan-bâgh, qui n'est plus

aujourd'hui qu'une forêt de platanes gigantesques. La petite mosquée, où les dévots musulmans viennent de l'Inde et de la Perse, adorer *azerette boll*, littéralement *Son Excellence le poil* de la barbe de leur prophète, montre la cime dorée de son clocher au-dessus d'un groupe d'arbres semblables. Derrière, est le trône de Salomon, dont la chronique cachemirienne fait un grand voyageur. Ce panorama qui m'entoure évoque une foule de souvenirs; les habitants de Cachemire passent leur vie à le regarder, il les console de leur misère. J'avoue que je suis resté trop Européen pour y trouver du charme. Les figures, dans l'Orient, sont pittoresques par le costume, mais le système entier des mœurs est très-prosaïque. La forme extérieure de l'existence matérielle varie autant, si ce n'est plus, que chez nous dans les diverses classes de la société; mais la vie intérieure est la même partout. Il n'y a presque jamais de passion pour lui donner du relief. L'amour, avec le système de la réclusion perpétuelle des femmes, de leur abjection, de leur impureté et de leur pluralité, vous pensez s'il doit être rare; l'amitié parmi les frères ne l'est guère moins. Le respect que les plus jeunes doivent à leurs aînés leur interdit un sentiment si familier. Les haines violentes ne produisent guère que des crimes ignobles; et je ne crois pas que, depuis l'islamisme, les mœurs aient jamais différé beaucoup de ce qu'elles sont aujourd'hui. Chez nous, ce sont elles qui font les institutions; mais le Coran est autre chose que l'Évangile, c'est le livre de la loi universelle. Quelles variations pourraient subir des mœurs modelées sur cette loi immuable?

Je viens de faire une découverte bien extraordinaire:

c'est aujourd'hui le jour de mes trente ans! L'*Annuaire du Bureau des longitudes* me dit que c'est la moitié probable du voyage; cependant, il me semble que je suis né hier; et ces trente années que voilà écoulées, elles me paraissent comme un rêve! Après tout, comme il n'y a de certain que le *moi*, tout cela n'est peut-être en effet qu'un rêve. Je ne suppose pas que les *Essences réelles* puissent me prouver le contraire: et je me tiens à cette idée, dans l'espoir que l'avenir va être la réalité et se déroulera moins rapidement.

Ne fût-ce que pour vous faire plaisir, je voudrais ne pas rester toujours garçon. Je souscris à la sagesse parfaite de ce que vous m'avez écrit à cet égard, dans une de vos dernières lettres: Lucilius ne recevait pas de conseils plus philosophiques. Mais la philosophie a peu de chose à faire là; elle n'est pas la raison suffisante de cette affaire: c'est une loterie qui n'admet pas de médiocres enjeux. J'ai du moins cette conviction que pour moi il irait du bonheur ou du malheur du reste de ma vie, — et je ne suis pas joueur par nature! Aurai-je encore, lorsque je retournerai en France, la faculté de perdre la tête? et ce n'est pas tout que la perdre soi-même: ce n'est pas même la moitié du miracle à faire, il faut encore inspirer à une autre cette folie; et quel talisman rapporterai-je de l'Asie pour opérer ce charme? Je vous reviendrai bien fané pour mes trente et quelques années, sans agréments personnels, sans jeunesse de manières ni d'esprit; — je vous le demande: de qui pourrai-je être remarqué? Certainement, à mon âge, un homme a laissé derrière lui plus de la moitié des chances qu'il avait de l'être. Nos mœurs n'admettent pas, entre

les jeunes gens, le degré de familiarité avec lequel je devrais être connu pour inspirer peut-être un sentiment profond d'attachement ; et, dans le monde que voient les jeunes filles, que peuvent-elles voir des hommes qui passent, et même de ceux que l'on fait passer devant elles? D'autre part, me voici arrivé à trente ans, sans jamais avoir trouvé qu'une jeune fille n'était pas une enfant. Je suis, pour elles, fraternel, paternel même, enfin tout ce qu'il ne faut pas. Elles me l'ont toujours bien rendu! Cette jeune Anglaise dont le sort vous a intéressé quelques moments, elle m'a écrit depuis qu'elle a quitté l'Inde. Ses lettres sont toutes filiales : elle me voyait à Calcutta former la société exclusive de son père, alors qu'une bande de jeunes hommes, dont quelques-uns cependant étaient moins jeunes que moi, partageaient occasionnellement l'hospitalité de sa famille. Elle m'a pris au mot. Ai-je rajeuni depuis ce temps-là?

Le plus sûr moyen de donner une existence réelle à vos châteaux en Espagne serait d'emporter de Cachemire une des beautés qu'on y dit être communes parmi les familles musulmanes d'un rang élevé. Ce ne serait pas une négociation dificile. Mais vous trouveriez votre bru, en toutes choses, une sorte d'animal si singulier, que vous vous hâteriez d'en faire présent au Jardin des Plantes, où je conviens qu'elle serait beaucoup plus à sa place qu'auprès de vous. La reliure des in 12 est en général d'une couleur plus foncée que celle des in-4 de Saint-Domingue : vous diriez qu'au delà de certaines limites, il n'y a aucune coquetterie à être brune. On n'est pas de cet avis à Cachemire : les plus brunes se noircissent une moitié du visage, et se bar-

bouillent l'autre de blanc, de rouge et de jaune. J'en demande bien pardon aux belles dames de l'Occident : mais ce barbouillage-là sied parfaitement. Il donne aux yeux une expression qui justifie tous les vers bons ou mauvais des Arabes ou des Persans sur les yeux de leurs maîtresses.

Une faible brise se lève, et le soleil va se cacher derrière les montagnes. Adieu donc, mon cher père; c'est l'heure de ma délivrance : je vais me jeter à l'eau, ce qui sera certainement fort pittoresque, dans le lac enchanté de Cachemire ; mais quand viendra le temps où je me baignerai en prose dans la rivière à Paris ?... Mes gens souffrent bien plus que moi de la chaleur. Couchés sur le gazon, au bord du lac, ils ont l'air de poissons échoués sur la plage. Ils maudissent de tout leur cœur le peu de force qui me reste. Comme ils ne sont pas flatteurs, mon fidèle officier sike va me dire que je ne suis pas moins *secunder beg* qu'*aflatoune;* et l'intelligent Mogol qui me sert ici de secrétaire et de cicerone, s'écriera que Dieu est tout-puissant et que je suis *restoum !*

Fermée le 16 août, en montant à cheval pour ma dernière excursion en Cachemire. Elle sera de vingt-cinq jours. Je n'ai que le temps de vous embrasser et Porphyre...

LXXI

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Camp dans les montagnes désertes qui séparent le Cachemire du Thibet, 26 août 1831.

Il y vente furieusement, mon cher Porphyre : et ce sera bien autre chose demain sur les cimes que je veux visiter. Voici que le froid me reprend la nuit par les pieds comme l'an passé en Kannawar, et me tient au lit éveillé, pour philosopher sur les marées atmosphériques des hautes chaînes de montagnes. Cette nuit, je faisais encore d'autres réflexions. Je songeais à la possibilité d'une visite de petits Thibétains ; car ils viennent quelquefois de cent lieues d'ici pour piller une caravane ou un chétif village, emmenant esclaves, hommes, femmes et enfants. Cependant, je suis bien gardé. Le seigneur de cette vallée, qui a environ vingt lieues de longueur, a quitté son castel pour me suivre, et sa cavalcade grossit considérablement la mienne. C'est un pauvre diable, que les exactions des vice-rois de Cachemire font mourir de faim. Il se révolte quelquefois, quand on le pousse à bout, et fait la guerre à Runjet-Singh ; et, avec ses deux cents fusils à mèche, il tient bon pendant six mois contre l'armée sike. Je lui ai fait l'honneur d'une visite, dans laquelle j'ai daigné boire une tasse de thé, pendant que lui dînait avec mon cicerone, *factotum* mogol, et l'officier musulman de mon escorte de lanciers. Il met, pour me faire honneur, son pays sens dessus dessous. Il a

mis son armée en campagne dans les forêts, et j'espère qu'elle va me rapporter du gibier pour le Muséum. Toute cette courtoisie est intéressée. Ce n'est pas pour le pur amour de ma sagesse platonique et socratique. Mon ami Ressoul-Malik espère, par mon crédit près de Rundjet, être déchargé de quelques lourdes redevances au trésor de Lahore : nous verrons. Tous les gens de ce pays ne sont pas des Néal-Singh. Par exemple, mon ami le saint, à Cachemire, Mouhammed-Schâh-Saheb, instruit du plan de mon excursion, avait envoyé un de ses sous-saints chez Ressoul-Malik, pour me servir de maréchal des logis, et le brave homme, qui ne sait pas combien il fait froid ici, m'envoie pour me rafraîchir, des melons d'eau. Une bonne bouteille de vin serait bien plus de saison. C'est une sotte boisson à la longue que le cristal liquide des fontaines. Il me faudra bien de la vertu pour ne pas me griser comme un Anglais, quand je redeviendrai l'hôte de l'artilleur Kennedy. Le thé vient à Cachemire par caravanes au travers de la Tartarie chinoise et du Thibet. Je ne sais pourquoi le thé de caravane, chez nous, a quelque réputation ; celui-ci n'a absolument aucun parfum : on le prépare avec du lait, du beurre, du sel, et un sel alcalin d'une saveur amère. Il résulte de tout cela un bouillon trouble et rougeâtre, d'un goût extraordinaire, exécrable suivant les uns, et décidément agréable suivant les autres, et je suis de ceux-ci. En Kannawar, on le fait d'une autre façon; on fait bouillir des feuilles pendant une heure ou deux ; puis on jette l'eau, et on accommode les feuilles avec du beurre rance, de la farine et de la chair de chèvre hachée. C'est un ragoût détestable : on l'appelle *thé*. Je fais le mien suivant la méthode pater-

nelle, c'est-à-dire que je le compose d'eau chaude et de sucre, sans thé; et, là-dessus, je m'étends sur mon grabat. Il me pousse une sueur dans laquelle je m'endors subitement. Mon *courtah* cachemirien, qui est un très-mauvais conducteur du calorique, conserve jusqu'à deux ou trois heures du matin celui dont je charge ainsi mon individu le soir. Ce courtah serait une énigme pour toi, si je ne te disais que c'est une grande robe de cachemire très-épais, dont Mouhammed-Schâh-Saheb m'a fait présent. J'ai découvert aussi qu'un châle moelleux, autour de la tête et du cou, était plus confortable que mon chapeau rond de feutre anglais et une cravate noire; et je me donne ce confort qui ne me coûte rien, car j'ai une quantité de châles.

Si nos amis pouvaient faire changer en une croix d'or la croix d'argent de M. Allard, je crois que cette distinction le rendrait parfaitement heureux. Une récompense me semble due à ceux qui, loin de l'Europe, ont porté comme lui avec honneur le nom français. J'écrirai plus tard en lieu convenable à cet effet. Son nom est cité dans toute l'Inde anglaise avec respect; et, dans ce pays, c'est mieux que du respect qu'on lui accorde : il n'y a qu'une voix sur sa justice et son humanité, comme sur sa sagesse. Si nous pouvions être l'instrument de la récompense de ses services dans le Pundjâb, nous acquitterions par là la dette qu'il m'a imposée. Crois-tu qu'il soit si difficile de faire, d'un chevalier de la Légion d'honneur, un officier de cet ordre, sur le *considérant* que l'on pourrait mettre en avant[1]?

Adieu pour aujourd'hui ; je t'embrasse. C'est la nuit, et

[1] M. Allard a été nommé officier de la Légion d'honneur le 5 novembre 1833.

l'heure du dîner. Les gens de Simlah, à l'heure qu'il est, boivent peut-être à ma santé, car les Anglais soignent de cette façon leurs amis absents, ou plutôt se soignent ainsi sous prétexte des amis absents. Malheur à ceux-ci quand ils n'ont comme moi, pour retourner le compliment, que l'eau de la fontaine ! Adieu encore, cher ami : je t'embrasse de tout mon cœur.

Safapour, dans la vallée de Cachemire, le 1er septembre.

Me voici redescendu des hauts, charmé de mon excursion à tous égards. Non, je dois faire une exception pour les pierres ; c'est le diable à débrouiller quelquefois que les calcaires primitifs et les calcaires secondaires, et il me reste çà et là des doutes ici sur leur distinction. Mais j'apporte des plantes nouvelles, et, ce qui marque davantage, deux animaux nouveaux, ou du moins un : et ce dernier est un quadrupède fort respectable. C'est une espèce de marmotte. Les sous-brigands de mon ami Ressoul-Malik m'ont apporté de leur côté un ours et une espèce de chamois ; celle-ci peut être nouvelle ; mais les coquins, malgré mes plus formelles recommandations, avaient tellement mutilé ces animaux, que je n'en ai pu rien faire. Comme j'étais en train de découvrir, j'ai trouvé ici un lac dont personne n'a parlé, et qui est le plus lac des lacs de Cachemire, car il est le seul profond. Je suis campé sur ses bords. J'ai eu un temps superbe lorsque j'en avais besoin, c'est-à-dire lorsque j'étais au plus haut de mon excursion, au partage des eaux de l'Hydaspe et de l'Indus, entre Cachemire et le Thibet. Ressoul-Malik m'a comblé de civilités jusqu'à

la fin. Je l'ai payé en bons conseils sur les inconvénients de manger de l'opium comme du pain, ce qu'il fait. Ce matin, arrive une lettre de l'excellent M. Allard. Il m'annonce que l'entrevue entre Rundjet-Singh et lord William Bentinck aura lieu sur la rive gauche du Sutledje, dans un petit canton sike au pouvoir du radjah. Il me dit aussi que le radjah lui a exprimé le désir de me voir, pour causer des airs, des eaux et des terres de Cachemire, et du reste encore, — d'une manière qui ne me permet pas de refuser une seconde visite à Lahore ou à Amritsir. Il ajoute que, si ce détour contrarie mes projets de montagne, il est nécessaire à leur accomplissement. Le pays de Koullou, par où je veux rentrer dans l'Himalaya anglais, est d'un accès difficile, et il est utile que j'aille *en cour* faire une nouvelle provision de crédit pour y voyager aisément : « Puis, dit-il, le radjah se propose sans doute, au foin que vous avez mis dans vos caisses, d'en ajouter dans vos bottes. » Je viens donc d'écrire au roi pour lui conter que je fais maintenant ma dernière campagne en Cachemire, qu'elle sera terminée dans une douzaine de jours, et que, dix ou douze jours après, je quitterai ce pays pour me rendre, selon son désir, en sa présence sublime. Je lui donnerai une carte que j'a faite, au fur et à mesure de mes courses, par des relèvements nombreux au compas, reportée sur une grande échelle, avec les noms des lieux en caractère persans, et les montagnes en projection horizontale, afin qu'il les comprenne, et j'espère que ma seconde visite à ce singulier personnage ne sera pas moins agréable que la première, sans parler des bottes et du foin.

Donc, tout est au mieux dans le meilleur des mondes

possibles. Avec mes pierres, mes plantes, mes bêtes et mes poissons, je ne pouvais zigzaguer dans l'Himalaya jusqu'au Sutledje. J'en ressortirai à Djamou, capitale de mon ami le radjah Goulâb-Singh, lequel aussi vient de m'écrire. La route d'ici là au travers des montagnes est assez bonne (pour des gens de pied et de chevaux s'entend). A Djamou, je trouverai ma tente, que je fais revenir de Loodianah, à la grâce de Dieu, de M. Allard et des chameaux du radjah. Le radjah sera probablement à Amritsir à cette époque. En six ou sept jours, j'irai de Djamou, et ne quitterai sans doute Amritsir que lorsque le radjah en partira pour se rendre sur le Sutledje. J'aurai escorté jusque-là mon précieux bagage, et je laisserai à M. Allard et aux chameaux du radjah le soin de son voyage jusqu'à Loodianah. Équipé à la légère, je me rejetterai dans les montagnes, du côté de Mondi (Mondinugur), où il y a des mines de sel que je tiens beaucoup à voir, évitant un district situé entre Djamou et cette province, où de vastes forêts de bambous exhalent, après l'automne, des fièvres terribles. La basse région des montagnes, que je désire visiter en partant d'Amritsir, ne sera pas trop froide au mois de novembre. — Au 1er décembre sans doute, je repasserai le Sutledje. Le temps me manque pour écrire à notre père. Je t'écris entre un panier de raisins gros comme ceux de la terre promise, et un panier de poires excellentes, en santé parfaite. Adieu, cher ami ; je t'embrasse et t'aime de tout mon cœur. Ma première sera sans doute de Lahore ou d'Amritsir.

LXXII

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Pergunnah de Kanmeradje, dans les montagnes de Cachemire, au bord du Pôhoor, 6 septembre 1831. (Expédiée de Sôpoor le 10 septembre 1831.)

Mon cher père, j'ai écrit il y a quelques jours à Porphyre, en revenant des montagnes par où l'on passe de ce pays en Ladak; or, si ma lettre voyage sûrement par les mains de *** (mais la liste serait trop longue, et je vous l'épargne), et si, arrivée à Chandernagor, elle trouve un vaisseau prêt à faire voile pour la France, vous saurez déjà en recevant celle-ci que j'avais tout lieu d'être satisfait du début de ma dernière excursion en Cachemire. J'ai eu depuis des surcroîts de félicité zoologique, suivis, il est vrai, de revers du même genre. Ressoul-Malik, fidèle à sa promesse, a mis ses montagnes et ses glaciers sens dessus dessous pour y trouver des bêtes à mon usage, et ses vieilles barbes d'Afghans ont couru plusieurs fois après moi dans la plaine, pour m'apporter leur chasse. C'étaient des ours monstrueux, et dernièrement une espèce de panthère qui me semble nouvelle. Une vingtaine de lieues faites au soleil du 34e degré de latitude avaient malheureusement mûri tellement ce gibier, qu'après m'être donné beaucoup de peine pour en tirer parti, j'ai dû, non sans un immense regret, en abandonner les dépouilles. J'ai dépensé ainsi beaucoup de temps et d'argent en pure perte. La faute en

est à la distance des lieux, puis au soleil, puis à la pluie, qui prend sa revanche sur la sécheresse inaccoutumée de l'été, aux dépens de la beauté de l'automne.

De Safapour, où j'étais campé quand je fermai ma lettre à Porphyre, j'allai à l'extrémité du lac de Voulleur, à Bandêhpoor. Tandis que j'y disséquais de grandes bêtes des airs, des champs et des eaux, on m'annonça l'arrivée près de mon camp d'un vakil, ou envoyé du roi du petit Thibet, et celle d'un chef montagnard du voisinage, en guerre ouverte avec les gouverneurs de Cachemire. Le premier apportait à Ma Seigneurie, me dit-on, des présents du roi son maître; l'autre venait seulement me faire hommage; il avait deux cents de ses montagnards avec lui, ce qui me déplut beaucoup. Néanmoins, je fis bonne contenance, et commandai qu'on fît attendre au loin, jusqu'à ce que je fusse prêt à leur accorder audience, le vizir thibétain et le chef cachemirien. Je repris mes habits européens, et m'assis majestueusement sur ma chaise, sous une sorte de dais tendu à la hâte; on étendit des couvertures à terre, et près de moi un tapis privilégié. Tous mes gens formèrent la haie de chaque côté; la plupart si déguenillés, que vous n'avez jamais rien vu de tel dans les rues de Paris; et, quand je fus satisfait de l'arrangement de cette cour, l'officier musulman de mon escorte alla chercher le Thibétain. Le plénipotentiaire était un lieu commun de brigand de mélodrame, quant à la figure et au costume. Il me rendit tous les *salams* que je fis autrefois au Grand Mogol, et, à genoux, me présenta la lettre du roi, écrite en persan et remplie de roses, de narcisses et de basilics, qui fleurissaient perpétuellement dans le jardin de l'amitié envers

moi, qui occupe tout le cœur de cette Majesté. Ahmed-Schâh avait reçu ma réponse à sa première communication; il m'écrivait cette fois que, pour m'être agréable, il avait fait faire une battue dans toutes ses montagnes, et que, malgré la saison, si contraire à la chasse, on avait pris quarante-deux animaux vivants, la plupart blessés; mais que tous étaient morts au bout de quelques jours de captivité, et qu'il m'envoyait les deux seuls survivants. Sa lettre énumérait les objets qu'il m'offrait à titre de khelat ou *habit d'honneur*. Cet habit se composait donc de trois gros blocs de cristal de roche, huit sacs immenses de fruits secs, deux jeunes antilopes vivantes, et une pièce de l'étoffe dont s'habille Sa Majesté Thibétaine, faite du duvet d'une de ces espèces d'antilope. Il décrivait son envoyé comme son vizir depuis trente ans, son homme de confiance, son autre lui-même. Aga-Cheragh-Ali-Schâh[1], pour ne refuser aucun de ses titres à ce singulier personnage diplomatique, ne tarda pas à me faire savoir qu'il avait une mission toute confidentielle; et, comme il me voyait entouré d'espions, il me dit qu'il avait à me consulter sur une maladie du radjah. Je l'engageai à m'en instruire sur-le-champ, afin que j'eusse plus de temps pour méditer sur le remède; mais il me dit que c'était une maladie dont on ne pouvait parler que derrière les rideaux. L'invention n'était pas mauvaise pour écarter tous les témoins d'un entretien secret. Il s'est présenté depuis pour cela, mais après avoir mangé une telle quantité d'opium, qu'il n'a su rien me dire, si ce n'est que son maître est passionnément amou-

[1] *Aga*, chef; *cheragh*, flambeau; *ali*, sublime, *schâh*, roi, en persan.

reux des Anglais (qu'il n'a jamais vus, et qui sont à trois cents lieues de son chétif empire), qu'il est leur très-humble serviteur, et que son pays est le leur, etc., etc. Je lui ai répondu que j'avais pour Ahmed-Schâh une passion furieuse, et que j'étais, avec toutes les tulipes, narcisses et bouquets de rose du monde, son inviolable ami.

Deux hommes de la suite de mon ambassadeur étaient morts de froid dans le voyage ; un autre avait le bras cassé ; un cheval était resté au fond d'un précipice... mais Cheragh-Ali-Schâh se sentait tellement vivifié par le soleil de ma présence, qu'il ne doutait pas que, s'il eût amené ses morts, ils n'eussent ressuscité devant moi. Enfin il me broya de la couleur locale à satisfaire les plus exigeants.

Après lui, on introduisit le chef montagnard. C'était un homme de mon âge, parfaitement beau, et d'une physionomie extrêmement douce et riante. Je l'aurais aimé de tout mon cœur, sans les deux cents coquins qu'il avait amenés avec lui; et, malgré cette adjonction, il me plut encore beaucoup. Je me hâtai pourtant, par prudence, de lui faire savoir mes intentions bienveillantes envers lui. Je lui dis que j'étais l'ami des opprimés et le promoteur de la paix; que je déplorais l'état de guerre et d'anxiété perpétuelle où il vit ; et que, s'il voulait me promettre de garder la paix désormais, je demanderais à Rundjet-Singh la liberté d'une de ses femmes et de ses filles, captives à Cachemire. Il me conta son histoire, qui me toucha beaucoup ; et certes je lui tiendrai parole quand je reverrai Rundjet-Singh. Mais je suis persuadé que le meilleur moyen pour lui de ravoir sa femme et son enfant était de m'em-

mener prisonnier dans ses montagnes; et je lui sais bien bon gré de m'avoir laissé être l'instrument incertain de leur liberté, au lieu de m'en faire le gage assuré, comme il le pouvait. Mon projet était d'abord de visiter ses montagnes; mais je crus imprudent de prolonger l'épreuve de sa justice, et je me décidai hier à continuer le tour du lac, sans pénétrer dans les vallées qui y descendent. Dellâveur-Malik (c'est le nom de mon nouvel ami) m'accompagna jusqu'au bord d'un large torrent qui forme la limite de son domaine contesté. Je n'aurais pas souffert, dans l'intérêt de sa sûreté, qu'il vînt plus loin, et j'allais le lui défendre, quand il descendit de cheval pour prendre congé de moi. Il me dit en souriant qu'il n'y avait pas de fusils plus justes, ni plus longs de portée, que ceux des deux montagnards qui marchent toujours à ses côtés, ni de sabre mieux affilé que le sien, ni de cheval plus vif que le sien. Je n'oublierai jamais cette figure-là, tant elle était belle, et bonne, et pittoresque. Walter Scott n'imaginerait pas mieux.

Aga-Cheragh-Ali-Schâh, lui, ne ressemble en rien à un héros de roman. Mais c'est un aventurier dont les récits seraient amusants si les fumées de l'opium ne les obscurcissaient autant. C'est un natif de Bombay, d'origine persane, sans doute; car il est chya de religion, blanc de peau, et de basse extraction. Mes domestiques indiens ont su de lui qu'il avait partagé autrefois leur condition. Après avoir essayé de vingt métiers, et voyagé de la Perse à la Chine, il fut retenu au petit Thibet par le radjah actuel, qui en a fait réellement son favori et son ministre. Il est fort connu à Cachemire comme l'homme le plus considé-

rable de ce pays-là, et, de plus, comme un fort bon homme, d'ailleurs très-brouillon. L'homme envoyé d'abord par Ahmed-Schâh est revenu cette fois-ci avec Cheragh-Ali, dont il est le premier domestique. Il est infiniment plus propre que son maître aux ruses diplomatiques ; et je pense que le radjah ne m'a envoyé son incomparable Aga-Cheragh-Ali-Schâh que pour me faire honneur et donner plus de lustre à sa mission, et que Nassim-Khan, le valet, me viendra faire son rapport quand il m'apercevra seul ; car, ce matin, en marchant près de mon cheval, il m'a montré dans le fourreau de son sabre le petit coin d'une lettre, pliée à la façon des messages diplomatiques d'Ahmed-Schâh.

Il m'est impossible de comprendre ce que veulent ces gens des Anglais (dont ils s'obstinent évidemment à me regarder comme l'agent). Ahmed-Schâh est une espèce unique en son genre, un roi-modèle (quoiqu'il ne soit pas un roi-citoyen). Il est très-aimé de ses sujets, et redouté de ses voisins. Il s'est affranchi depuis quelques années d'une sorte de tribut (presque nominal toujours, il est vrai) que le petit Thibet payait à la Chine. Sa pauvreté et les effroyables montagnes qui séparent son pays de Cachemire le mettent en sûreté complète contre l'ambition de Rundjet-Singh. Enfin, malgré mon génie diplomatique, je m'y perds! En attendant, son ambassade galope ou court à ma suite, et est déjà apprise à ramasser des plantes et des insectes ; et, qu'elle ait ou non rempli sa mission secrète, quand viendra de Cachemire le cavalier que j'y ai envoyé me chercher trois cents roupies, le *flambeau sublime* de l'empire petit-thibétain recevra son cadeau et son congé en

même temps. J'ai déjà répondu à Ahmed-Schâh, en lui rendant avec usure toutes les fleurs du parterre de son amitié. Je vais maintenant écrire à Rundjet-Singh pour l'instruire de tout, attendu que, s'il prend de l'humeur contre Ahmed-Schâh, il n'a absolument aucun moyen de lui nuire ; et je ne cacherai rien non plus à lord William Bentinck, parce que je suis persuadé que le caractère politique assumé ridiculement par M. Moorcroft en ces contrées, où il se donnait sous main pour un avant-coureur de la conquête anglaise, a été hautement et sincèrement désavoué par le gouvernement anglais. Ahmed-Schâh, qui règne au diable, n'a rien su de ce démenti. M. Moorcroft, sans aucun doute, lui fit directement des ouvertures ; et maintenant il persiste à vouloir que je sois Anglais et, comme M. Moorcroft, curieux d'autre chose que des pierres et des bêtes de ce pays. La conduite de M. Moorcroft fut très-blâmable ; il compromit la loyauté anglaise chez les Asiatiques.

Quant à moi, comme je suis parfaitement innocent de la méprise d'Ahmed-Schâh ; que j'ai même fait à son premier signe tout ce qui dépendait de moi pour la détruire, je me console aisément qu'il n'en veuille pas sortir, puisque sans elle il ne se fût jamais fait mon auxiliaire zoologique. Ses blocs de cristal n'ont aucune valeur scientifique. Mais on en travaille à Cachemire des vases très-estimés dans l'Orient ; et j'espère prendre avec vous le café dans les tasses de la petite Majesté Thibétaine. De son étoffe royale, qui est d'une douceur bien supérieure au cachemire, on me fait une immense robe de chambre, dans laquelle je ferai honneur à la munificence d'Ahmed-Schâh,

et dans laquelle vous ferez ensuite d'excellente métaphysique en hiver ; car j'entends qu'elle soit la vôtre à mon retour. Il m'en restera une moins admirablement belle, mais telle encore qu'aucun métaphysicien ou physicien n'en a porté. C'est un cadeau de mon ami Mouhammed-Schâh, le saint de Cachemire. Je regrette de ne pouvoir vous garder un des sacs d'abricots secs du jardin d'Ahmed-Schâh. C'est pitié de les voir dévorer à mes gens, dont les mâchoires sont peu accoutumées à jouer sur un tel sujet. Ils sont exquis. Tout cela va me coûter vingt-cinq louis de présent obligé à l'ambassadeur ; mais je ne les regretterai pas si mes deux bêtes, qui sont fort jeunes, veulent bien vivre assez pour montrer nettement les caractères de leur espèce. Après tout, je ne fais encore que jouer sur le velours, car il me reste au delà d'une centaine de louis des roupies de Rundjet-Singh.

Il serait absolument impossible à un Européen de mon métier de voyager en ce pays à d'autres conditions que celles auxquelles j'y suis venu. Je me souviens de certains conseils qui me furent donnés avec bienveillance par des gens qui avaient vu un petit coin de l'Orient ; rien n'était plus facile, suivant eux, que de traverser avec un lourd bagage toute l'Asie : on se mêle aux caravanes de marchands, etc., etc. Tout cela est du roman. Les marchands vont, il est vrai, à peu près partout ; toutefois, de Cachemire à Téhéran, et même à Mesched, ils vont par Lahore, Delhi, Bombay, Bushir, Schiras, etc., etc., sans passer, et pour cause, par le Kaboulistan. Les petits princes orientaux ne les volent qu'avec ménagement : c'est qu'ils sont de revue. Si on leur laisse quelques-uns des profits de

leur commerce, ils sont, pour les chefs sur le territoire desquels ils passent, comme la poule aux œufs d'or de l'avare : il y en a peu d'assez fous pour la tuer. Mais celui qui passe et qui ne doit pas repasser est dépouillé de sa dernière guenille, et les voyageurs européens n'ont pas, comme de raison, de priviléges à réclamer ; il n'y a pour eux que deux partis à suivre : aller en mendiants, comme M. Alexandre Csomo de Koros, sous le costume national des pays qu'ils traversent, ou bien s'entourer d'une force matérielle respectable, ou s'acquérir le crédit de celle qu'on ne peut se procurer. C'est ainsi que je partis à cheval de Calcutta, le 29 novembre 1829, au soir, sans la moindre protection immédiate ; qu'à deux marches de là, à Hougli, j'acquis une sorte de janissaire, lequel, à Burdwan, fut remplacé par un caporal et quatre hommes, et que j'ai fait la boule de neige, jusqu'à arriver avec un sergent et douze hommes sur les bords du Sutledje, où j'en trouvai cinquante pour me recevoir ; et, quoique depuis ce temps-là j'en aie toujours eu à peu près le même nombre, il s'est trouvé court quelquefois ; et il l'eût été partout, sans la crainte du long bras des puissances dont on me croit l'ami. Il y a eu, au reste, dans mes fortunes ambulantes, plus de bonheur que d'adresse : par exemple, si le hasard m'avait fait arriver en même temps à mon camp, il y a quelques jours, l'envoyé du roi du petit Thibet et le chef montagnard dont je vous ai parlé, celui ci peut-être m'aurait pillé ou emmené prisonnier. Mais, en s'affranchissant du joug de Cachemire, il est devenu le vassal d'Ahmed-Schâh ; en face du ministre de ce dernier, il ne pouvait songer à me faire mal ; et, pour remonter plus

haut, c'est l'excellent M. Allard qui, de Lahore, entendant parler de moi, m'envoya ses offres de service sur la frontière de la Chine ; sans lui, jamais je ne serais venu ici, quoique sans lord William cela m'eût été également impossible : pour cela, il fallait le concours de plusieurs bienveillances s'exerçant à mon égard, et dont une était le pur effet du hasard.

La justice dans celui qui a la force d'être injuste est un miracle en ces contrées ; c'est d'abord une énigme pour leurs habitants, mais ils ne tardent pas à la comprendre et à l'apprécier. Dans toute la vice-royauté de Cachemire il n'y a aucune espèce de tribunal pour accorder avec une sorte d'equité les querelles privées. Mais, depuis un mois, il m'est venu plusieurs fois, et de loin, des gens qui voulaient m'avoir pour arbitre. On parle de mon *adoulet* (justice), et cela me plait infiniment. Du côté de la sagesse, il est bon que vous sachiez que j'ai eu de l'avancement ; Rundjet maintenant me traite d'*Aristotelis* par-dessus notre ancien compte d'*aflatoune* et de *Bocrate* (Socrate).

Ma santé, depuis deux mois environ, est parfaite. Je demeure maigre comme par le passé, mais je suis plus calleux et plus filandreux que jamais. Pour preuve de force, je vous dirai que j'ai nagé plusieurs fois une heure et demie sans relâche et sans aucune fatigue, dans une eau dormante ; je crois que j'aurais pu soutenir cet exercice quatre ou cinq heures. C'est beaucoup plus que ne fit Léandre. Je ne saurais encore trop comment m'y prendre pour casser cinq cents têtes d'un seul coup avec une mâchoire d'âne, mais mon secret est le même que celui de Samson. Quelles mains, grand Dieu ! couperaient ici le fatal che-

veu? Je voudrais voir un chœur de Cachemiriennes de la campagne faire son entrée sur un de nos théâtres, en face des amateurs de l'exotique. — Le jour tombe, et mon domestique vient me disputer la moitié de ma table (qui est fort petite), pour y placer mon frugal dîner. Adieu donc; en vous écrivant si familièrement de telles misères, il me semble n'être séparé de vous que par les ponts, et c'est une illusion charmante qui rappelle, pour un travail sérieux, toute la sérénité de mon esprit. Adieu encore, adieu!

Rahammah, 8 septembre, au matin.

L'automne est venu, avec ses nuits fraîches et ses matins froids. C'est le même que le nôtre dans les belles années, à la différence du soleil, qui, dans le milieu du jour, est ici beaucoup plus ardent et encore presque vertical. J'ai congédié hier soir mon brigand, qui est reparti ce matin pour le petit Thibet avec toute sa suite. Immédiatement après lui avoir donné son congé, j'ai écrit une longue lettre au roi Rundjet-Singh. (Vous maudissez sans doute l'irrégularité de mon orthographe des noms asiatiques, c'est qu'ils sont très-difficiles ou impossibles à écrire dans nos langues européennes, du moins celles à mon usage. Les Anglais écrivent *Runjeet*. Nous autres, nous devrions écrire *Ronnedgite* ou *Rannedgite* ou *Rennedgite*; mais ni *o*, ni *a*, ni *e*, ne font l'affaire, quoique *o* soit la plus grande approximation du son persan. Quant au mot que les Anglais écrivent *Singh*, s'ils le prononçaient d'après les analogies de leur idiome, ce serait *sinfe:* ce

qui en approche le plus en français est *cygne*, cycnus. Le nom de cette contrée est exactement Cachemire pour nous, ou, en anglais, Cashmeer. — *Delhi* s'écrit par les Anglais de mille manières différentes, dont aucune n'est juste. La meilleure serait en anglais *Dellee*, et en français *Delli*. La mode anglaise actuellement est d'écrire Bunarus, pour Bénarès du français; en français, il faut écrire Bênâresse. Quant à l'*an* final dans Téhéran, Ispahan, Burdwan, etc., etc, ce son, très-facile à imiter par tous les Européens, n'existe et ne peut s'écrire en français, ni en anglais, ni en italien. *Am* des Indiens et des Persans est, comme *an* imprononçable pour celui qui ne l'a pas entendu de la bouche d'un natif. Le *ghur* final de maints noms de lieux, dans es cartes anglaises, est la traduction stupidement littérale du persan : c'est presque *gueur* en français, comme dans le mot ligueur; *gueur*, *abad*, *poor*, *nagueur* signifient tous également *habitation*. Ici, je clos la parenthèse.) J'ai donç écrit très-en détail à Rundjet-Singh pour lui compter ma petite aventure. Je m'imagine que ma lettre l'amusera; il y a une partie de son contenu qui sera du moins, j'en suis sûr, fort de son goût. Ce sont des pilules d'extrait de cantharides.

J'ai oublié précédemment de vous accuser réception de la note du jeune Robinet. Je l'ai reçue à la source de l'Hydaspe, il y a sept semaines. Elle m'a donné l'idée la plus avantageuse de ce jeune homme; mais qu'en faire ici? Il ne me serait sans doute pas plus aisé de lui être utile à Calcutta. Je connais peu de monde dans la société commerciale de cette grande ville ; je ne suis lié proprement qu'avec le seul M. James Calder, un riche négociant écos-

sais, très-zélé pour les sciences : la maison des autres est formée comme la sienne. Les commis destinés à avancer sont des neveux ou des cousins qu'on fait venir fort jeunes d'Europe, à seize ou dix-huit ans. Tous les autres sont des natifs hindous ou portugais (métis des anciens conquérants portugais et des Indiens). Tous les enfants nés dans l'Inde d'Européens aisés sont envoyés en Angleterre à six ou sept ans pour y être élevés. Il n'y a à Calcutta qu'une maison française, celle de M. Bonaffé, que les Anglais ne comptent pas : elle est minime. Je ne connais pas d'exemple d'un Français qui ait fait fortune en ce pays par les moyens à l'usage de M. Robinet. Il y en a à Calcutta un certain nombre venus avec une petite pacotille, et peut-être de la probité. Ruinés par une faillite, un vol ou un procès, ils se trouvent retenus dans l'Inde par l'impossibilité de payer leur retour en Europe. Ils vivent des profits d'un petit courtage clandestin, frauduleux : je ne connais leur existence que par les jugements du tribunal de police correctionnelle, insérés dans les gazettes et où leurs noms figurent. J'engage donc ce jeune homme à ne point songer à ce pays. Consulté de Calcutta sur les chances d'un établissement favorable en cette ville, par un jeune médecin qui m'était recommandé par M. Victor de Tracy, je m'empressai de lui répondre de Bénarès, où j'étais alors, que le mieux était de le quitter au plus vite. Dites de plus à M. Robinet que ce que j'ai aperçu en d'autres pays étrangers, de l'existence de nos compatriotes qui y vont chercher fortune, a suffi pour me convaincre que l'immense majorité d'entre eux sont très-malheureux : à New-York, à Rio-de-Janeiro, à Bourbon, c'est la même chose. Je l'en-

gage à préférer la médiocrité de sa position actuelle aux chances très-invraisemblables d'un sort meilleur loin de notre pays.

Sôpour, 10 septembre.

J'ai reçu hier au soir un courrier du roi, qui m'apportait une invitation directe de sa part à me rendre près de lui. Je pourrais me faire prier, mais cela aurait mauvaise grâce ; et, quoique contrarié de quitter Cachemire quinze jours plus tôt que je ne l'avais fixé d'abord, je réponds à Sa Majesté Sike que, dans dix jours, je reprendrai la route du Pundjâb. Il me faudra marcher avec diligence pour joindre Rundjet-Singh à Amritsir, avant qu'il parte pour Ropoor ; cherchez ce village sur la rive gauche du Sutledje, au pied des montagnes, et près de Bélaspoor. C'est le lieu agréé pour l'entrevue du radjah et du gouverneur général. Elle aura lieu le 25 octobre, avec toute la pompe possible. Wade et Kennedy me demandent si je ne m'y trouverai pas. Certes non. Un pauvre diable d'*aflatoune*, de *Bocrate*, d'*Aristotelis* comme moi, serait étouffé dans les nuages de poussière que soulèvera le contact de deux si grandes puissances. Puis ces magnificences de l'Orient ne sont, après tout, qu'un étalage de riches habillements, où les individus ne comptent absolument pour rien, qu'en tant que servant à draper autour ou boutonner dessus leurs magnifiques costumes. Je ne quitterai donc la cour du radjah que pour rentrer dans les montagnes vers Koullou, afin de visiter les mines de fer et de sel de Mondi; et j'aurai ainsi, dans mon retour à Simlah, l'occasion de faire connaissance avec votre

cher Bélaspoor. Lord William me fait renouveler par Kennedy toute sorte d'offres de services pour faciliter mes marches, quelles qu'elles puissent être, dans ma campagne prochaine. — J'irai d'ici à Amritsir par le col de Pirpendjal, Radjaori et Djamou, où je reverrai en passant le radjah Goulâb-Singh, qui me fit tant d'accueil à Pindaden-Khan, au mois d'avril dernier. Je me porte parfaitement bien, mais avec de la besogne par-dessus la tête, et ne puis écrire à personne aujourd'hui. Adieu, mon cher père ; je vous embrasse, ainsi que Porphyre, de tout mon cœur.

LXXIII

AU MÊME.

Djamou (Jummoo des cartes anglaises), 3 octobre 1831

Mon cher père, me voici sorti des montagnes. J'ai quitté Cachemire le 19 septembre. Le Sike stupide qui est pour le temps présent en possession de piller ce malheureux pays (à charge sans doute de rendre gorge dans le trésor de Rundjet-Singh, à la fin de son gouvernement) était venu la veille me faire sa visite d'adieu ; et il m'avait apporté de la part du roi un khelat, ou habit d'honneur, de quinze cents roupies (quatre mille francs). Après sa visite, j'allai en faire une à mon voisin Mouhammed-Schâh-Saheb, auquel sa naissance et sa réputation de haute sagesse et de sainteté me permettaient de faire cette politesse sans déroger. Il n'est sorte d'attentions que je n'aie reçues de cet

excellent homme. Je dus presque me fâcher avec lui en le quittant, pour le forcer à garder un cheval et quelques vases de porcelaine qu'il voulait me faire accepter. Je ne pris de tout cela qu'une fort jolie tasse, très-simple, dans laquelle j'aurai grand plaisir à boire quelque jour le café à Paris. Il y a de bonnes gens partout, et c'est ma bonne fortune de l'éprouver dans tous les lieux où je fais quelque séjour ; il me sera doux de me souvenir d'eux.

Quoique j'eusse fixé une semaine à l'avance le jour de mon départ, mon mehmandar Scheikh-Bodder-Box ne se trouva point prêt. Quoiqu'il ne soit pas pire que les autres officiers sikes, comme je le connais mieux, depuis le temps qu'il sert près de moi, je le hais davantage. Il avait acheté six femmes à Cachemire, dont il avait épousé trois par devant le moullah, et c'était la difficulté de les transporter au delà des monts qui le retenait à la ville. Il me demanda grâce pour un jour ; — je fus inexorable, et, le 19, comme je l'avais fixé d'abord, je montai à cheval à la pointe du jour, et pris la route du sud. Ma caravane était bien plus nombreuse qu'à mon arrivée. Soixante soldats formaient mon escorte. Cinquante porteurs montagnards portaient mon bagage : quelques animaux captifs suivaient, menés en laisse. Un officier confidentiel de mon ami Mouhammed-Schâh chevauchait derrière moi ; le Mogol, qui m'avait servi de secrétaire et de cicérone pendant mon séjour, me suivait aussi. Je lui avais fait la veille un présent de vingt-cinq louis, récompense bien méritée par ses bons services; et le pauvre diable, pour qui c'était chose nouvelle que la justice, et qui s'était, je crois, sincèrement attaché à moi, m'aurait suivi partout. Il espère, avec quelques chances

de succès, qu'en le présentant et le recommandant à Rundjet-Singh, je relèverai sa fortune. Comme Bodder-Box assurait qu'il rejoindrait mon camp à la seconde marche, je lui avais laissé par oubli tous les firmans de Rundjet-Singh. Mais il ne parut pas à la seconde couchée ni à la troisième, et je doute qu'il me rejoigne avant Amritsir. Il y avait de ma part quelque témérité peut-être à me jeter ainsi à corps perdu dans les montagnes sans mehmandar ; mais je comptais, en cas d'obstacles, montrer la dernière lettre du maharadjah, dans laquelle il me pressait de venir près de lui. Ce porte-respect est resté inutile dans la poche de mon secrétaire. Il s'est trouvé que des pervanahs ou firmans, adressés en mon nom, par moi-même, aux chefs sur le territoire desquels je devais passer, m'ont fait trouver près d'eux tout l'accueil désirable. Le radjah de Radjaori, retenu dans son lit par une maladie douloureuse, députa à ma rencontre son fils aîné, qui m'apportait ses regrets et ses excuses de ne pouvoir venir lui-même. Il me logea dans la tour la plus pittoresque de son château. Par une exception unique, ce radjah a la réputation de juste et de savant. J'allai le voir sans cérémonie, et restai plus d'une heure assis près de lui sur son lit à causer et à le consoler. — Je ne pouvais mieux faire, car je n'avais pas de remèdes à lui donner ni à lui prescrire.

J'avais résolu d'abord de descendre, de Radjaori à Djamou, droit au travers des montagnes ; mais le radjah me fit un tel tableau des difficultés de cette route et de son peu de sûreté, que je changeai mon projet et vins à Bimber. C'est là que je rentrai dans les plaines du Pundjâb. Mais j'en avais déjà retrouvé le climat à Radjaori, et

même à Thanna, où j'étais descendu, en un jour et demi de marche, du sommet du Pirpendjal. Ce rapide et immense changement de climat n'a pas même affecté mon épiderme; mais plusieurs de mes gens en ont éprouvé de funestes effets. Un de mes cavaliers a pris, à Radjaori, cette fièvre terrible des basses montagnes qui tue presque toujours son homme, après l'avoir épuisé pendant un an ou deux par des souffrances continuelles. Mes antilopes du petit Thibet sont mortes de la chaleur, près de Bimber. Pour ne pas faire comme elles, j'ai quitté ma flanelle, et je trouve qu'il est comparativement fort agréable de suer dans des habits de coton. Chose bizarre, cette chaleur de l'Inde (car c'est l'Inde que le Pundjâb), que tout le monde dit si énervante, ne m'accable aucunement. Elle me grille un peu l'épiderme, comme à un autre; mais je me sens aussi frais au dedans et aussi vigoureux, si ce n'est davantage, que dans les montagnes de Cachemire. Pour venir de Bimber ici en trois marches, j'ai dû rester quatorze ou quinze heures à cheval, chaque jour; et, en outre, je veillais la nuit, car il n'y aurait pas eu de sûreté à dormir. Les peuplades du pied des montagnes, dans ces districts, n'ont jamais pu être réduites par Rundjet-Singh. Elles descendent fréquemment dans les plaines adjacentes, souvent en bandes très-nombreuses, imitant les exploits des montagnards écossais de Walter Scott et des klephtes de Fauriel, et ne ménageant que leurs plus proches voisins, qui sont, je crois, en compte à demi avec eux. Je craignais d'être trahi par ceux-ci. Si j'eusse connu d'avance les risques de cette route, j'en aurais pris certainement une autre; car je ne conçois rien de plus sot, pour un homme

de mon métier, que d'attraper un coup de fusil dans une échauffourée nocturne, et de finir ainsi comme un chien, sans la plus petite fleur... jetée sur sa tombe. — Hier, en passant le Tchinâb, j'ai laissé ces dangers derrière moi. Je comptais trouver ici le radjah Goulâb-Singh, à qui j'avais écrit de Radjaori pour l'informer de ma prochaine arrivée. Je fus donc un peu désappointé d'apprendre, en montant à Djamou, que le radjah avait quitté sa capitale deux jours auparavant, et qu'il était campé à dix cosses sur la route d'Amritsir. Cependant, comme c'était lui qui devait me prêter une grande tente et des chameaux pour me rendre près de Rundjet-Singh, je persistai à venir ici. Goulâb-Singh est mieux obéi de loin que Rundjet-Singh. Son vizir m'a reçu comme l'ami de son maître. Tout ce que je puis désirer arrive comme par enchantement. L'abondance est dans mon camp : soldats, domestiques et porteurs montagnards, tous sont hébergés aux frais du radjah. Les pauvres diables avaient bien besoin de passer par cette terre de cocagne, après les privations et les fatigues qu'ils ont endurées depuis Cachemire ! Le fils aîné du radjah, demeuré ici pour me recevoir en l'absence de son père, voulait me venir voir hier soir au débotté. C'est un enfant de quinze ans, favori de Rundjet-Singh. Je ne l'ai reçu qu'aujourd'hui : il m'a intéressé par sa charmante figure et par sa modestie ; à cet âge, où les enfants cessent de l'être, et où va se décider pour eux la chance de ce qu'ils seront hommes, ils m'inspirent un intérêt extrême. J'ai donc promis au petit Goulâb-Singh de rester encore demain ici, afin de passer la matinée avec lui, sur le dos d'un éléphant, à voir les environs de Djamou, et à lui faire de la morale

sans qu'il s'en aperçoive. Je rendrai après-demain, sur la route d'Amritsir, au père, la visite que j'ai reçue du fils. Goulâb-Singh, qui m'attendait par la route directe de Radjaori, avait envoyé un de ses vizirs, avec un palanquin et des porteurs, et une petite armée à ma rencontre. Le jeune radjah m'a présenté une bourse de trois cent cinquante roupies. J'aurais trouvé le procédé fort brutal il y a huit mois. Bien appris maintenant des mœurs de ce pays, j'aurais, au contraire, été offensé s'il fût venu les mains vides, tout comme s'il n'eût pas laissé ses souliers à la porte de ma tente. — Je suis devenu, au reste, tout à fait insensible au plaisir de gagner à la loterie de la politesse pundjâbie, parce que l'argent, de ce côté du Sutledje, s'en va comme il vient, et plus vite encore peut-être.

J'ai fait aujourd'hui un calque de ma carte de Cachemire, sur laquelle j'écris tous les noms en persan : c'est le cadeau que je destine à Rundjet-Singh.

En descendant du Pirpendjal, je reçus un courrier de Rundjet, qui m'apportait, avec une lettre du roi, un paquet de Simlah, qui en contenait une de lord William Bentinck : c'était la réponse aux remercîments que j'avais exprimés au gouverneur général, pour l'accueil que sa puissante recommandation m'avait fait trouver près de Rundjet. Lord William veut me laisser tout le mérite du succès.

Voici ce qu'il m'écrit : je copie sa lettre au lieu de vous l'envoyer, parce que son écriture est si illisible, que l'anglais, je pense, ne vous est pas assez familier pour que vous puissiez la deviner.

« Simlah, septemb. 5 1831[1].

» My dear Sir,

» I have not acknowledged the receipt of your last letter, for which I beg to apologize. It gives me great pleasure to find that your accueil by Rendjit-Sing has been so satisfactory. It must be mainly due to your own address. You have the *singular* merit of having, *at once* (veni, vidi, vici), conquered the distrust of that most weary politician. You must have suffered great fatigue and privation in the course of your present expedition. The thanks and applause of the scientific world will be your best reward. — I was in hope captain Kennedy had sent you our last intelligence from Europe, but I find that he made you but a partial report. I send you therefore a copy of what has been receiven from Bombay. I have also seen a letter

[1] Simlah, 5 septembre 1831.

« Mon cher monsieur,

« J'ai des excuses à vous faire pour ne vous avoir pas accusé réception de votre dernière lettre. J'apprends avec grand plaisir l'accueil si satisfaisant que vous a fait Rundjet-Singh. Vous le devez entièrement à vous-même. Vous avez le singulier mérite d'avoir, du premier coup (*veni, vidi, vici*), triomphé de la méfiance de cet interterminable (*weary*) politique Vous avez dû souffrir de grandes fatigues et de grandes privations dans le cours de votre expédition actuelle : les remercîments et les louanges du monde savant seront votre plus douce récompense.

« J'espérais que le capitaine Kennedy vous avait envoyé nos dernières nouvelles d'Europe, mais je vois qu'il ne vous en a rendu qu'un compte partiel. Je vous envoie donc une copie de ce que l'on a reçu de Bombay. J'ai vu aussi une lettre d'un de mes amis, mais

from a friend of mine, but not addressed to me, who left Paris the 2d week in april. — He gives a favorable account of the stability of things in France, of which, my correspondent remarks, a less favorable opinion generally prevailed in England. We expect daily a ship which was to leave England ou the 11th of may. We have also still to come the *Circassian* that left England in the beginning of april, and which contains the missing french papers, which shall be forwarded to you as soon as received. — Lady William desires me to present her kind remembrances to you. I shall always be happy to afford you every assistance in my power, I remain with much respect and esteem, dear Sir, your faithful servant.

« W.-C. BENTINCK. »

Lord William avait joint à cette lettre une copie manuscrite d'une gazette russe venue par la Perse, et qui apprenait la grande nouvelle de la dissolution du parle-

qui ne m'était pas adressée; il avait quitté Paris la seconde semaine d'avril. Il rend un compte favorable de la stabilité des choses en France, dont mon correspondant me marque qu'on avait en général une opinion moins bonne en Angleterre. Nous attendons incessamment un vaisseau qui devait quitter l'Angleterre le 11 mai. Nous attendons aussi *le Circassien*, qui a quitté l'Angleterre au commencement d'avril, et qui apporte les journaux français qui nous manquent. Ils vous seront envoyés aussitôt reçus.

« Lady William me charge de vous présenter ses affectueux souvenirs.

« Je serai toujours heureux de trouver dans ma position les moyens de vous être utile.

« Je suis avec estime et grande considération, cher monsieur,

« Votre dévoué serviteur,

« W.-C. BENTINCK. »

ment anglais et le *statu quo* de la paix armée de l'Europe. N'est-il pas singulier que je fusse mieux informé des choses de l'Europe, seul au fond des montagnes de Cachemire, que n'étaient, à pareil jour, les habitants de Calcutta? Au reste, la politique de l'Europe m'intéresse moins depuis quelque temps : elle fait trop long feu.

J'ai rendu, ce soir, un jugement qui me fait à Djamou une réputation de *Soulimân-ne* (Salomon). Mon secrétaire vint se plaindre qu'un des soldats de l'escorte lui avait volé son châle. Je fis ce que le plus mince scribe, dans l'Inde ou le Pundjâb, ne daigne jamais faire en pareil cas. J'allai sur les lieux à trente pas de ma tente ; j'interrogeai là les témoins et l'accusé, et me convainquis facilement de la culpabilité de celui-ci. Le commandant me demanda aussitôt si mon bon plaisir était qu'on le pendît, ou qu'on lui coupât le nez et les oreilles. J'ai ordonné que demain, en mon absence, devant la troupe assemblée, un homme de la plus basse caste vînt briser le sabre et le fusil du coupable, et lui donner cent coups de bâton. Après quoi, mon domestique lui donnera un mois de paye, pour qu'il puisse quitter le pays, et on le chassera ignominieusement. Je crains que le coquin n'achète un sabre aussitôt avec les cinq roupies qu'il recevra après son châtiment, et qu'il ne vole sur les routes; mais, s'il le fait, sans tarder, la police le Goulâb-Singh a bonne chance de l'attraper, — et ma responsabilité finit là. Il n'y a pas de prisons en ce pays. Je suggérerai à Goulâb-Singh l'idée d'en établir dans ses États, et de remplacer par les travaux forcés les mutilations cruelles si fréquemment infligées par *la justice orientale*.

Bonsoir, mon cher père. Le reste à Amritsir.

Djamou, 4 octobre, au soir.

C'est pour vous remercier, mon cher père, de votre excellente et charmante lettre de février dernier, n° 24, qu'un courrier de M. Allard m'a apportée tantôt, avec une de Porphyre, un paquet de journaux très-récents de Calcutta et une lettre de mon banquier, lequel a reçu de MM. Delessert et Delaroche l'autorisation d'augmenter mon crédit annuel de six mille francs pour cette année, de trois mille francs pour l'année 1830 écoulée, ce qui fait pour cette année-ci neuf mille francs de surcroît, et qui l'étend à douze mille francs pour les années 1832 et 1833. J'ai donc cette année les quinze mille francs que je désirais.

Votre n° 23 est en retard, ce qui rend obscurs pour moi quelques passages du n° 24. J'espère que mes lettres du haut Kannawar et du Spiti ou Thibet vous seront arrivées peu de temps après celle de Simlah et de Tchini, et que la suite de ma correspondance jusqu'à ce jour aura confirmé votre foi à mon étoile. Me voyant si près de Leh ou Ladak, car c'est tout un sur la carte, vous désiriez que je poussasse mon expédition jusque-là. Votre ambition aura donc été un peu désappointée en me voyant revenir de la haute vallée du Spiti, sans y avoir touché barre; mais vous aurez eu pitié de moi pour le froid et la faim dont j'aurais eu à souffrir si je m'y fusse obstiné, sans parler d'obstacles d'un autre genre. Pinkerton, que vous vous mettiez en devoir de lire à l'article de la Tartarie chinoise et du Thibet, vous aura sans doute donné des Lamas (prononcez

lommmmmma) et des terribles Tartares une idée bien différente de leur réalité. — Vous paraissiez regretter beaucoup que je ne pusse pas voir Cachemire. J'espère que je me suis conduit en fils soumis, n'est-il pas vrai? Si vous aviez su toutes les difficultés de ce voyage, vous n'y auriez jamais songé pour moi, et l'auriez cru absolument impraticable. Plusieurs de mes amis anglais, bien à même de les estimer, Kennedy, par exemple, quand il me savait à Lahore, ne croyait pas encore que je réussisse à atteindre Cachemire. J'ignore quel est ce voyageur moderne dont vous voulez parler, et qui a fait aux Cachemiriens une si mauvaise réputation; Forster est le seul qui l'ait visité depuis Bernier, — cinquante ans avant moi, — mais travesti; et nul, avant moi, n'y avait porté l'habit et le caractère européens. Cachemire, cependant, est bien près de l'Inde anglaise, deux cents lieues tout au plus, et sa célébrité a constamment excité l'ambition des voyageurs anglais. J'oublie M. Moorcroft, qui périt misérablement peu de temps après l'avoir quitté.

J'ai ri beaucoup de vos conjectures sur les moyens que je dus employer pour faire l'argent nécessaire à ma campagne de l'an passé. Le Grand Mogol n'est pas si grand que vous l'imaginiez. Il n'attache au chapeau de personne un brimborion de mille écus. Réduit à n'être plus qu'un roi d'opéra, il a soin de n'habiller qu'en chiffons de théâtre ceux qu'il honore d'un khelat. Mais Rundjet-Singh fait les choses autrement. Je suis honteux vraiment de l'énorme malle de cachemire dont mon bagage s'est grossi depuis sept mois. A moins que l'argent ne vienne à me manquer dans la suite de mon voyage, auquel cas

ce sera une ressource importante, je ne sais ce que j'en ferai.— Je voudrais pouvoir les rapporter en Europe avec mes bêtes, mes herbes et mes pierres : ce serait un cadeau que j'aimerais à faire aux femmes de mes amis. Mais le moyen de les faire passer à la douane !

Mes lettres de l'hiver dernier vous exprimaient l'enthousiasme que m'avait inspiré la révolution, et le regret amer que j'ai quelquefois éprouvé d'être si loin de la France à cette mémorable époque. Depuis, mon opinion sur ces grands événements a bien changé. Elle s'est modifiée comme la vôtre, à mesure que j'ai vu sortir d'un si noble principe tant de conséquences ignobles, basses et absurdes. Je vois à la tribune bien des gens parler des événements de la grande semaine comme de leur ouvrage, comme s'ils eussent fait le coup de fusil dans les rues avec les ouvriers, et comme si ce n'était pas exclusivement par les coups de fusil des ouvriers que la révolution s'était faite. Le ton hostile de tous les partis à la Chambre est une erreur déplorable. Vous dirai-je, mon cher père, que je regrette quelquefois de n'être pas député?... Je ne sais si je ne m'abuse étrangement, mais il me semble qu'un honnête homme qui voudrait jouer le rôle de médiateur, sans art, sans finesse, tout simplement en laissant voir la douleur amère que lui causent ces dissensions envenimées entre des hommes si longtemps unis, et les malheurs dont elles menacent la patrie, ne parlerait pas en vain. Les procédés de la logique, dans ce que l'on appelle l'éloquence de la tribune, sont trop recherchés ; — ils sont presque toujours offensants pour l'amour-propre de ceux contre qui on les exerce. On cherche trop à convaincre, et

pas assez à persuader. D'autres visent au mouvement oratoire, à l'éclat; je voudrais que l'on visât à toucher. C'est là ce que j'essayerais, si j'étais à la Chambre, dans les circonstances actuelles. Ce qui est aisé dans le tête-à-tête ou dans un cercle étroit, est-il donc si difficile dans une assemblée nombreuse? Des méprises, des différends peuvent naître entre braves gens; mais il faut qu'ils soient bien aveugles et leurs conseillers bien mauvais, pour que ces querelles ne se terminent pas bientôt par un raccommodement sincère, à la suite duquel l'amitié et l'estime réciproques des partis se trouvent plus solides encore qu'auparavant. Tous les partis ont des torts les uns envers les autres; ils s'aggravent chaque jour par la déplorable opiniâtreté avec laquelle chacun d'eux s'isole dans ses vues exclusives. Pour n'être, dans notre pays, que le témoin impuissant de ces funestes dissensions, je préfère être au bout de l'Asie, loin d'elles par l'espace et la pensée.

Mon premier soin, en rentrant dans l'Inde anglaise, sera d'écrire une longue lettre au Jardin sur les résultats de mon voyage en Cachemire. Je n'ai jamais eu moins de loisir que depuis que j'ai passé le Sutledje. J'ai eu nécessairement, depuis cette époque, avec les gens du pays que je parcourais, une multitude de rapports qu'un voyageur européen n'aurait, même quand il le désirerait, aucune occasion de former avec ceux de l'Inde anglaise. De là bien des heures détournées du travail. Tantôt c'étaient des précautions de sûreté à prendre ; tantôt des visites à recevoir, des complaisances à montrer. Je ne puis passer en silence, inconnu. Hier, par exemple, je n'ai pu me dispenser de perdre une couple d'heures avec le petit radjah, pour vi-

siter les environs de sa capitale. Seul, à cheval, j'aurais fait cette reconnaissance en moins d'une heure. Aujourd'hui, me voici campé près de son père, Goulâb-Singh. Tandis que je chevauchais paisiblement dans la plaine en venant de Djamou ici (neuf cosses), regardant avec mes lunettes toutes les herbes sous le nez pour saisir les nouvelles, un officier de Goulâb-Singh est venu à ma rencontre me complimenter au nom de son maître. Je me repose un instant en attendant que le déjeuner arrive, et il est plus de midi, et j'ai été six heures à cheval. Puis viendra la cérémonie du *moulakâte*, ou visite du radjah, qui veut bien venir le premier. Il faudra lui rendre sa politesse. S'il se retire tard, ce sera presque impossible aujourd'hui, etc., etc. Dans l'Inde, c'est tout différent. Tel officier anglais a servi quinze ans dans l'Inde et voyagé par toute la presqu'île, sans avoir eu d'autres rapports avec les gens du pays qu'avec ceux qui le servent. Ce caractère-là, qui est excessivement commun dans la communauté européenne qui habite et gouverne l'Inde, serait éminemment impropre à faire ce que je vais avoir bientôt terminé, à faire son chemin dans un pays où il ne serait pas tout ouvert devant soi. Ma caravane, rentrée dans l'Inde et marchant silencieusement sur ses routes, m'aura tout l'air d'un enterrement dont je serai le mort, et je trouverai certainement le changement très-agréable.

A propos de mort et d'enterrement, la peste fait de terribles ravages en Perse, surtout dans les provinces méridionales et littorales du golfe. Des mesures sanitaires très-sévères sont prises à Bombay, Madras et Calcutta, contre les bâtiments arabes qui viennent de Bushir, Maskat et

Djeddah. Cette terrible maladie n'a jamais paru dans l'Inde jusqu'ici. Le choléra-morbus règne avec fureur à Bénarès et dans les villes riveraines du Gange, au-dessous : Patna, Dynapoor, etc., etc.

Dans une de vos précédentes lettres, vous regrettiez que que je n'eusse pas pris le grade de docteur en médecine, pour ajouter le poids de cette dignité à quelque rapport sur cette épouvantable maladie dont l'Inde est la terre classique. Mais... je serais fort embarrassé vraiment, tout autant que Pariset, pour discourir pertinemment sur la peste d'Égypte, et par la même raison, car je n'ai pas encore vu ni eu occasion de voir un seul cas de choléra-morbus. A Saint-Domingue et aux États-Unis, j'avais eu le même désappointement pour la fièvre jaune. Je compte en éprouver un semblable de la peste.

Les gazettes de Calcutta viennent de m'apprendre la mort d'un voyageur piémontais, appelé le comte de Vidua, qui avait couru pendant deux ans par toute l'Inde en palanquin, et qui, de là, était allé en Chine, puis aux Moluques, pour passer ensuite à la Nouvelle-Hollande. C'était, je crois, un simple *tourist*, avec un goût plus décidé pour les tas de pierres et les vieux morceaux de briques que pour tout autre genre d'observations. Il a eu la maladresse, j'allais dire la sottise, de se laisser tomber dans un bourbier brûlant, d'où sortent à Java des sources minérales chaudes ; et il a péri misérablement des suites de ses brûlures. A sa manière de faire en toutes choses, telle qu'on me l'avait rapportée, j'aurais parié que M. de Vidua ne reverrait jamais Turin. Pline est excusable de la curiosité fatale qui lui a coûté la vie. Il est mort de la manière la plus pitto-

resque certainement pour un physicien ; mais, pour un pauvre diable d'antiquaire italien, aller se faire bouillir à Java! qu'allait-il faire dans cette galère?

Je vais négocier avec M. Cordier de Chandernagor l'expédition de mes collections en France. Elles descendraient pendant l'hiver de Delhi à Chandernagor, par la Jumna et le Gange. Je crois qu'il vaut mieux courir la chance improbable du naufrage, que se résigner à la certitude des cahots effroyables de la route de terre.

Porphyre vous fait oublier toute votre philosophie ; vous voudriez qu'il perdit son identité ; et — *trahit sua quemque voluptas*. Sa volupté est d'être sauvage : il y en a peu d'aussi innocentes, et si, par le temps qui court, chacun se tenait comme lui à l'écart, soit par humeur, soit par goût ou par modestie, la chose publique en irait mieux. L'habitude douce et gaie de sa pensée est la preuve qu'il ne gagnerait rien en bonheur à changer d'allure ; d'ailleurs, on n'en change guère à quarante ans ; et, quelque extraordinaire que soit la chose, Porphyre a sauté ce redoutable fossé. Quand nous irons tous ensemble après dîner nous promener aux Tuileries, notre groupe ne sera plus, comme il y a dix ans au Luxembourg, celui du père Horace.

Djesser, sur les bords du Râvi ou Hydraotes,
8 octobre, au soir.

Ce n'est plus une lettre, c'est un journal que je vous écris cette fois, mon cher père. Le radjah vint me faire sa visite il y a trois jours, comme je l'attendais, un peu tard ; nous causâmes de ses montagnes, de Cachemire, de l'im-

voyage dans l'Inde sur le cheval de Goulâb-Singh, parce qu'il ne me l'a pas donné par la simple règle d'étiquette, mais évidemment comme un gage de souvenir. Dites, n'est-ce pas bien singulier, cette amitié tout à fait familière avec un demi-sauvage de l'Himalaya? Je n'y songeais guère en débarquant, il y a deux ans, à Calcutta. Je crois que ces bonnes fortunes ambulantes dérivent du même principe en deçà comme au delà du Sutledje. J'ai gardé tout entière la nationalité et l'individualité de ma pensée. Avec les Anglais, je ne me suis pas fait roide comme eux ; avec les Asiatiques, j'évite d'être froidement complimenteur comme c'est leur coutume. Je traduis dans le langage des uns et des autres mes idées françaises, mes sentiments personnels; enfin je reste moi-même, tant que je le puis, sous la gêne d'un idiome étranger.

Vous me demandez si mon grand juge de l'Inde, le chevalier Charles Grey, est parent du comte Grey, le premier ministre anglais. Oui, mais opposé en politique. Le chevalier Grey va se retirer après ses dix ans de services judiciaires, qui lui donnent droit à une pension à vie de cinquante mille francs. On dit que M. Pearson lui succédera. Il est naturel que lord Brougham dispose en sa faveur de la vacance, car c'est son ami intime que M. Pearson; son âge, sa réputation, et sa connaissance des choses judiciaires de l'Inde, depuis qu'il y exerce les fonctions de procureur général, lui donnent aussi de grands droits à cette haute dignité. Bonsoir.

Entre le Béas et le Sutledje, au camp du capitaine Wade,
19 octobre.

J'ai passé huit jours à Amritsir, près de l'excellent M. Allard. Le surlendemain de mon arrivée, j'eus une audience de Rundjet-Singh, sans témoin. Devineriez-vous ce qu'il m'offrit?... La vice-royauté de Cachemire. Je me moquai beaucoup de lui et de sa proposition, qui n'était sans doute qu'un piége pour connaître ma pensée. Il me plut bien mieux encore qu'à mon passage à Lahore, sans doute par les caresses qu'il me fit. Je trouvai que j'avais changé de nom à la cour sike, et que de *Jakmon Sahbe Bahadour*, j'étais devenu couramment pour tout le monde l'*aflatoune el Zeman*. Le capitaine Wade, avec deux autres officiers que je connaissais aussi, arriva à Amritsir trois jours après moi. Il venait de la part du gouverneur général prendre Rundjet Singh pour l'accompagner au travers de ses États jusqu'au lieu de l'entrevue des deux potentats, à Ropoor, sur la rive gauche du Sutledje. Je le revis avec grand plaisir. C'était l'époque de la fête du Desserré, où j'ai vu l'Asie dans toutes ses pompes pittoresques. Wade m'invita à me joindre à lui, et, depuis ce jour-là, je partage tous les priviléges des membres de la commission anglaise. La veille de la fête, le roi avait eu l'attention de me faire montrer le fameux bassin d'Amritsir, au centre duquel est le temple d'or où est gardé le *Grant* ou livre sacré des Sikes. Le fanatisme et la démence des *akhalis*, ou religieux guerriers, qui se pressent toujours dans le lieu sacré, menaceraient de dangers presque certains un Européen qui le visiterait, s'il n'avait une puissante sauvegarde. Elle ne

me manqua point. J'allai au temple avec une forte escorte de cavalerie sike, sur un éléphant qui poussait de droite et de gauche, sans en blesser aucun, les épouvantables akhalis, et le temple était occupé par un régiment d'infanterie sike. Je fis une visite, dans son enceinte, à un vieillard célèbre par sa réputation de sainteté : il m'attendait, et le gouverneur de la ville, vieillard également respecté, était là qui m'attendait aussi par ordre du roi, pour me conduire dans le temple ; il me prit par la main et me mena ainsi partout. S'il m'avait lâché, les akhalis sans doute m'eussent fait un mauvais parti ; mais j'étais sacré sous le bras du vieux Dessa-Singh. A la chute du jour, le temple, déjà éclairé par des lampes, offrait l'image du Pandémonium. J'offris humblement au *Grant* un nazzer de trois cents roupies, prises sur celles que le roi m'avait envoyées la veille en présent, et je reçus en retour un mince khelat. Le Desserré est une fête hindoue, et la plus grande de toutes. Les Sikes la célèbrent avec plus de bruit encore et d'éclat que leurs ancêtres et leurs frères hindous. Rundjet, ce jour-là, passe en revue son armée. J'allai, en diplomate d'occasion, m'asseoir avec Wade près du roi, dans une tente magnifique, tendue sur une plate-forme, au milieu de la plaine d'Amritsir. Tous les seigneurs de la cour sike vinrent faire leur hommage au roi, puis l'armée défila sous nos yeux ; elle ressemblait beaucoup aux armées que décrivent les historiens et les poëtes de l'antiquité ; la réalité, cette fois, surpassa prodigieusement mon attente.

Le lendemain (c'était avant-hier), le roi décampa au point du jour avec le capitaine Wade. Je ne pus me sépa-

rer assez tôt de M. Allard pour joindre la cavalcade royale sur la route, et n'arrivai que le soir aux tentes de Wade, que je ne quitterai plus désormais, pour ne pas me perdre dans l'effroyable mêlée devant laquelle le roi a l'air de fuir, et qu'elle suit réellement contre son désir. L'*aflatoune el Zeman*, hier matin, porté sur l'éléphant qui marchait côte à côte avec celui de Rundjet-Singh, discourait comme un oracle avec lui. Comme il n'y avait pas la plus petite herbe à ramasser dans les plaines sablonneuses et brûlées que nous traversions, je ne regrettais pas de ne pouvoir m'arrêter selon ma fantaisie. Au reste, croyant en apercevoir une aujourd'hui, j'ai fait sans cérémonie agenouiller mon éléphant, et en suis descendu pour voir de plus près une herbe que j'ai reconnue et négligée en la voyant mieux. Tout le monde s'est arrêté avec moi ; vous voyez que les aflatounes ont de grands privilèges !

Je ne dois pas oublier de vous dire que j'ai reçu à Amritsir deux lettres également longues et aimables de M. Pearson et de M. de Meslay. Le premier me mande qu'il attend bientôt sa fille, dont la santé s'est parfaitement raffermie, et qui revient, sans madame Pearson, lui faire compagnie à Calcutta pour le temps qu'il doit y rester encore.

Hatteli dans les montagnes d'entre le Bréas et le Sutledje, 28 octobre.

Le 21 au soir, à Ouchiarpoor, j'ai pris de mon cher Rundjet-Singh mon congé définitif. Dans la marche du matin, à cheval près de lui, nous avions causé du projet de voyage à Mondi, que j'exécute maintenant, et il avait eu la

candeur (vertu peu commune chez lui) de m'avouer que le chétif radjah de Mondi était le plus récalcitrant de ses vassaux radjpoutes de la montagne. C'est toujours une armée de huit à dix mille hommes qu'il est obligé de lui envoyer chaque année au printemps, pour recevoir un mince tribut de cent mille roupies. Cependant, il me laissa espérer qu'avec un peu d'adresse, ses firmans au radjah, et l'assistance d'un vieil officier sike, homme de confiance dont il grossissait mon escorte, je réussirais dans mon entreprise. Notre dernière entrevue fut longue et infiniment amicale. Rundjet me fit mille caresses; il me prit et me serra les mains plusieurs fois, aux bordées les mieux servies de ma flatterie, où, sans le chercher, je mettais un peu de sentiment. J'étais embarrassé de ses attentions exclusives, à cause du délaissement où il laissait l'officier anglais, commandant de l'escorte de Wade, qui était de la visite avec moi; mais les Anglais sont si gauches avec les Asiatiques, si insociables, que je ne m'en étonnais pas. Ils n'ont que *oui* et *non* à répliquer; et Rundjet aime qu'on l'amuse. Je ne quittai le roi qu'à la nuit noire, lui laissant tous mes vœux pour sa gloire et sa prospérité en ce monde-ci et dans l'autre, — s'il existe, — et emportant, en échange de ces paroles dorées, un khelat magnifique. En revenant à ma tente, je trouvai que le roi y avait envoyé en outre un présent de cinq cents roupies. Wade, avec qui je soupai ensuite pour la dernière fois, me donna un firman de sa façon pour le radjah de Mondi, qui, voisin de la frontière anglaise, y fera droit, je l'espère.

Il fallait, je vous l'assure, tout l'amour des pierres pour me faire quitter les douceurs et la sécurité que je trouvais

dans sa compagnie, et me rejeter de nouveau seul dans les montagnes. Je m'attendais à y rencontrer quelques difficultés : elles ne m'ont pas manqué. Dès le troisième jour de marche, j'eus à traverser les États pontificaux du Pundjâb, petit district montagneux, possédé et habité par un centenaire, le chef spirituel des Sikes, qui, il n'y a pas bien longtemps, dans un accès de colère contre son fils aîné, — jeune ambitieux de quatre-vingts ans, — se dressa sur ses pieds, et, sans dire gare, lui coupa la tête d'un seul coup de sabre. Rundjet, par politique, prodigue à ce terrible vieillard toutes les marques du respect. Je comptais apaiser le cerbère en lui jetant un gâteau d'une centaine de roupies. Mais on me fit tourner sa forteresse sans me permettre d'y entrer, de peur de souillure ; et, comme j'étais campé à quelques lieues plus loin, près du dernier village de sa frontière, ordre vint de vider au plus vite les terres de Sa Sainteté. Comme ses hérauts étaient d'affreux akhalis, porteurs de longs fusils dont la mèche était allumée, je ne me le fis pas dire deux fois. J'allai donc m'établir dans une vallée séparée de celle-là par une petite chaîne de montagnes. Je m'y croyais en pays ami, parce que j'étais fort près d'une des forteresses de Cheyr-Singh, le fils de Rundjet ; mais, le lendemain matin, comme j'allais monter à cheval pour continuer ma route, mon vieil officier sike, Kadja-Singh, me montra d'un air embarrassé une vingtaine de coquins, postés en face de mon camp, le fusil sur l'épaule, et me refusant le passage. Mes cavaliers me proposèrent de leur courir sus, et de les enfoncer à coups de lance : sotte proposition que je rejetai en levant les épaules. Au lieu de cela, je m'enveloppai dans ma su-

perbe robe de chambre de cachemire blanc à fleurs, m'établis confortablement dans ma chaise à bras, et me mis en devoir de fumer mon cigare et de boire ma goutte d'eau-de-vie, préservatif contre la fièvre de ces montagnes; et, dans cette attitude commode, je fis de la diplomatie avec mes ennemis. L'aventure, il y a huit mois, m'eût fort embarrassé; mais, au fait de ces coutumes à présent, je voyais bien que ce n'était là qu'un lieu commun, et des plus vulgaires, de mœurs pundjâbies. Je vous conterai quelque jour, au coin de feu, le détail de cette négociation; qu'il vous suffise de savoir aujourd'hui qu'après bien des pourparlers avec mes deux officiers, le chef ennemi se décida à m'approcher; que je lui fis des compliments sur sa vigilance, lui ordonnai d'appeler tous ses gens, qui reçurent les mêmes éloges; et qu'à leur grande stupéfaction, d'un air majestueux et protecteur, j'enfourchai mon cheval blanc en leur faisant un léger signe d'adieu de la main. Ils y répondirent par le salem le plus respectueux, bégayant quelques excuses (je ne sais pas encore pourquoi), et me regardèrent partir, confus comme des oies, tandis que mon bagage passait devant. Puis, pour venir ici, trois journées de marche en conquérant. Mais, ici, j'ai dû m'arrêter pour traiter avec le radjah de Mondi, qui, je pense, répondra ce soir à mes dépêches. Sa capitale est à quinze lieues, et c'est là que j'ai dû envoyer les firmans de Rundjet, de Wade, et celui que j'ai eu l'impudence de lui écrire moi-même. Bélaspoor n'est qu'à quatorze lieues d'ici. Instruit, je ne sais comment, de mon approche, le radjah de Bélaspoor m'a envoyé un officier de sa chétive cour et vingt soldats. Son vizir me recevra à six lieues de sa capi-

tale, de ce côté du Sutledje; en sorte que, si j'échoue sur Mondi, ce qui serait bien regrettable géologiquement, j'ai du moins une bonne ligne de retraite sur Bélaspoor directement. J'avoue que je repasserai le Sutledje avec plaisir. Ce n'est pas que, instruit comme je le suis à présent des difficultés certaines et des dangers possibles d'un voyage au delà de cette rivière, je ne voulusse recommencer, s'il était nécessaire, ma campagne de cette année; mais, si un de mes amis voulait la répéter, j'avoue que, jusqu'à son retour au sein des possessions anglaises, je penserais quelquefois à lui avec anxiété. Est-ce de ma part courage ou présomption? je ne sais; mais je crois démêler un peu de superstition dans le sentiment de ma sécurité. Je me fie à mon adresse pour sortir d'un mauvais pas, et à ma bonne étoile pour n'en pas rencontrer de bien mauvais; et je n'aurais pas la même confiance dans le bonheur et la présence d'esprit d'un autre qui me serait cher. Après tout, ce que je viens de faire (car désormais tout danger est passé), un seul l'a tenté, M. Moorcroft, et il y est resté! les uns disent de la fièvre, d'autres du poison; mais, à Cachemire, j'ai acquis la certitude que c'était de coups de sabre et de coups de fusil qu'il était mort misérablement, avec un de ses compagnons.

J'ai certainement épuisé, dans le Pundjâb et dans les montagnes, toutes mes chances d'aventures indiennes, et je m'en réjouis. Pour celui qui voyage en portemanteau, ce peut être une distraction fort intéressante que des aventures; mais, pour un pauvre diable de mon métier, à qui la besogne ne manque pas, c'est un surcroît fort incommode.

J'éprouve un sentiment bien agréable de satisfaction, à regarder derrière moi la route que j'ai parcourue déjà avec tant de succès et de bonheur. — J'ai rempli la moitié de ma tâche, et celle qui, du côté des obstacles humains, offrait le plus de difficultés. A l'exception du premier été que je passai dans l'étuve de Calcutta, je n'ai eu guère qu'à admirer le climat des lieux où j'ai vécu depuis; voyageant l'hiver dans les plaines, l'été dans les montagnes. Désormais il n'en sera plus ainsi. Je dois me préparer à une suée terrible pour l'été qui vient, à Bombay, et puis, en allant au cap Comorin, l'hiver sera tout à fait insensible. Mais il me semble que ma fibre, durcie dans l'Himalaya, ne s'affaissera que lentement sous l'influence enivrante de la chaleur humide du Malabar. Je serai prudent; j'achèterai pour vingt francs d'ombre par mois, au moyen d'un très-grand parasol que je ferai faire à Delhi, et qu'un domestique, marchant ou courant à l'épaule de mon cheval, tiendra constamment au-dessus de moi. J'achèterai une seconde grande tente double, afin d'en trouver toujours une de cette espèce tendue, en descendant de cheval chaque jour; et, si j'étouffe encore, je songerai, pour me rafraîchir mentalement du moins, aux scènes de glaces et de neiges des hautes cimes de l'Himalaya. Adieu.

Sabathoo, 22 novembre 1831.

Je n'étais pas encore au bout de mes aventures lorsque j'écrivais ces dernières lignes, il y a près d'un mois, à Hatteli. Pour arriver à Mondi, j'ai eu des sentinelles à forcer. Leur opposition m'était inexplicable, car le radjah

m'avait fait une invitation pressante et soumise de venir dans sa capitale : il me donnait littéralement carte blanche sur ses sujets, mettait à mes ordres son vizir, etc., etc. Je soupçonnai quelque perfidie de celui-ci, et, comme il n'était pas en force dans ma cavalcade, il me vint plus d'une fois à l'esprit de l'arrêter et de m'assurer de sa personne. A mesure que je forçais un nouveau poste, des députations arrivaient de la ville, qui me conjuraient de ne pas pousser plus loin. Ces gens m'assuraient qu'ils étaient envoyés par le radjah : ils me promettaient que leur maître viendrait me rendre visite le lendemain matin, à quelque distance de la ville que je voulusse camper. Je les crus tous fous, et ne tins aucun compte ni de leurs prières, ni de leurs remontrances : et, le soir, j'arrivai a Mondi. Toute la ville était en émoi. Cependant, j'étais reçu non-seulement en ami, mais en maître. C'était une énigme de plus en plus inexplicable. A la fin, comme j'étais campé dans des tentes préparées pour moi par les soins du radjah, un vieillard, son oncle, vint me voir, et, d'un air piteux, il me dit que c'était un jour néfaste, et que les astrologues avaient découvert, le matin, que, si mon entrevue avec le radjah avait lieu ce jour-là, il s'ensuivrait, pour la monarchie de Mondi, d'effroyables calamités.

C'était le 1er novembre. Je restai plusieurs jours à Mondi ou dans ses environs, embarrassé de l'humilité du radjah et de son hospitalité. Force me fut d'accepter quelques *nazzers*. L'argent, je le refusai ; mais il passa sur ma tête les sacs qu'il avait apportés, et les distribua à la foule, qui se pressait dans mon camp lorsqu'il vint m'y rendre visite. Je vis ses mines, qui se trouvèrent pleines d'intérêt géo-

gnostique: et, après avoir confondu, pendant quelques jours, grands et petits par les profondeurs et les merveilles de ma sagesse, je quittai Mondi, le 7, monté sur un petit cheval de la plus misérable apparence, mais de la plus noble race de Kolloo, présent que le radjah m'avait forcé d'accepter.

Comme je blâmais intérieurement la magnificence dispendieuse de mon écurie, portée maintenant à quatre chevaux, j'arrivai à Sookeitt, où mon camp était établi. Le premier homme qui vint au-devant de moi fut un palefrenier, apportant un doigt de sa main gauche dans la main droite : le malheureux était couvert de sang ; c'était l'étalon de Goulâb-Singh qui l'avait ainsi cruellement traité. Sans délibérer plus longtemps que Candide, quand son Issacar et le grand inquisiteur vinrent le troubler dans son entretien avec la belle Cunégonde, j'ajustai mon fusil, que je portais sur l'épaule, et je jetai roide mort par terre le terrible animal. J'avais eu la veille avec lui des différends si graves, que je redoutais quelque malheur pour l'homme qui en avait soin. Je pansai le malheureux, après lui avoir fait justice de son ennemi. Il sera guéri dans quelques jours, et recevra son congé pour avoir menti en déclarant, lorsqu'il entra à mon service, qu'il avait fait auparavant le métier de palefrenier. Cependant, pour le consoler, autant qu'il dépend de moi, de sa mutilation, il recevra avec son congé deux années de gages, cent roupies.

Le 9, je passai le Sutledje... Avec quelle joie, je ne saurais vous l'exprimer. Il me sembla que, de Bélaspoor, où je débarquai de mon outre enflée d'air, il n'y avait qu'un

pas à la rue de l'Université. Le jeune radjah, qui, par quelque nouvelle coquinerie, venait de provoquer une enquête de l'agent politique d'Ambalah, mon ami M. Clerk, se hâta de me rendre ses devoirs. Il espérait obtenir mon intercession près de M. Clerk ; mais il ne reçut qu'une admonition sévère, et se retira tout confus.

Tout mon équipage transsutledjique me devenait inutile, et je donnai à chacun son congé, avec une récompense proportionnée à ses services : il m'en coûta un millier de roupies ; de plus, aux gens de mon escorte, les promotions qu'à ma prière leur général, M. Allard, avait faites parmi eux. Ismaël-Beg reçut son brevet de capitaine, etc., etc., etc. Mon secrétaire cachemirien, qui m'avait été si utile, fut, comme il était juste, le mieux traité. Tous m'exprimaient leur gratitude et leurs regrets de me quitter, d'une manière qui me touchait infiniment. Vous savez, mon cher père, que je ne suis pas brave dans ces occasions. L'émotion me serrait la gorge. Sans attendre que chacun eût dit son mot d'adieu, et prié Allah et Mouhammmed pour mon bonheur, je montai à cheval, et m'éloignai avec une vitesse qui ne permit à personne de me suivre.

Je galopais sur la route de Sabathoo, vers la demeure de Kennedy, quand un de ses courriers m'apporta une lettre qui m'apprenait qu'il était à Simlah, et m'y attendait. Je fis diligence, et, le troisième jour, j'arrivai sous son toit hospitalier.

Il n'y était pas seul. J'y retrouvai quelques connaissances, et j'en formai une nouvelle, M. Maddock, un des hommes les plus distingués de ce pays. Il vient de quitter la rési-

dence de Luknow pour celle de Catmandou, et déjà il devrait être parti pour s'y rendre. Vous dirais-je que c'était pour me connaître personnellement que, au mépris de ses instructions, il restait chez Kennedy, qu'il savait m'attendre de jour en jour! Le froid nous a chassés de Simlah, il y a quatre jours. Mais M. Maddock restera avec nous à Sabathoo, tant que j'y demeurerai. De mon côté, il me faudra faire un grand effort de courage et de sauvagerie pour n'y pas rester tant qu'il y prolongera son séjour, car il ne me plaît pas moins que je ne lui plais.

Cependant, j'ai donné l'ordre nécessaire pour avoir des chameaux; et, quand ils seront arrivés à Bar, au pied des montagnes, je prendrai la route de Delhi. Lord William Bentinck, qui a été retenu à Kurnaul par une sérieuse indisposition, sera sans doute encore dans la ville impériale lorsque j'y arriverai.

L'excellent M. Allard m'a écrit depuis l'entrevue de Ropoor, entre le gouverneur général et Rundjet-Singh. Il a trouvé au camp anglais plusieurs de mes amis, qui lui ont fait l'accueil le plus distingué. Il est dans l'enchantement des honneurs qui lui ont été rendus de ce côté du Sutledje, et de ceux qu'il a reçus surtout chez milord William. Rien n'est plus propre à augmenter encore la grande considération dont il jouit si justement à la cour sike. Comme compatriote et ami, j'ai appris tout cela avec un véritable bonheur, et ce n'est pas sans un surcroît de plaisir que je pense l'avoir puissamment servi dans cette circonstance, malgré mon éloignement de la scène.

Le bon vieux général Cartwright vient d'être appelé à Calcutta, comme témoin dans une affaire criminelle. —

Ainsi je serai disponible à Delhi, cette fois, pour M. William Fraser, et pourrai, sans offenser personne, passer avec lui le temps qu'il me faudra rester à Delhi pour embarquer sur la Jumna toutes mes collections pour Paris. Le 30 ou le 31 décembre, je quitterai la ville impériale pour marcher sur Bombay; mais je vous écrirai auparavant. Adieu, mon cher père; je voudrais pouvoir vous envoyer de la santé, car j'en ai de reste : mais j'espère que vous n'en avez que faire vous-même d'autrui. Je suis accablé de besogne, et n'écris à personne qu'à M. Victor de Tracy cette fois. Un navire de Bordeaux, parti le 4 août, est signalé dans la baie du Bengale. J'espère qu'il m'apportera des lettres de vous. J'en suis toujours à celles de février, et elles me paraissent bien anciennes. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LXXIV

A MADEMOISELLE ZOÉ NOIZET DE SAINT-PAUL
A ARRAS.

Sabathoo, dans l'Himalaya anglais, 23 novembre 1831.

Ma chère Zoé, si aucune de mes précédentes lettres ne s'est égarée sur la route de Cachemire à Arras, tu m'auras trouvé presque bavard l'été dernier; mais, depuis quelques mois, tu ne m'auras pas reproché ce défaut. J'ai eu, après mon départ du soi-disant paradis terrestre, un surcroît de soins et d'occupations qui m'a fait négliger entièrement

ma correspondance d'Europe. Cependant, j'ai, dans cet intervalle, et au fur et à mesure de mes marches et de mes courts loisirs, barbouillé, à l'intention de mon père, une respectable chronique de mes faits et dires, que j'ai terminée hier assez brusquement pour l'expédier à Calcutta. Je ne saurais te parler de moi sans tomber dans la répétition de cette longue épître; et, comme mon père t'en enverra sans doute au moins quelques feuilles, celle-ci sera fort courte. Je suis gai comme pinson d'avoir fait ce que j'ai fait et de ne l'avoir plus à faire. Je vais cet hiver à Bombay, en faisant un détour considérable par Pounah, la capitale de l'ancienne monarchie mahratte. Je resterai à Bombay pendant la saison des pluies, durant laquelle tout voyage est impossible. Ensuite j'irai au cap Comorin : il y a d'ici là quelque vingt degrés de latitude, mais je les traite fort légèrement; il me semble qu'il n'y a plus qu'à chasser en avant, changer de jambe et assembler. Je n'ai plus à craindre d'obstacles humains; plus de coquins sur ma route, embusqués au détour d'une montagne, avec leurs longs fusils à mèche, avec leur *On ne passe pas!* plus de crainte, plus d'excursions nocturnes. Il est vrai que les *choses* m'incommoderont peut-être plus encore que les gens ne m'ont gêné dans mon expédition au delà du Sutledje. C'est dans un four et dans une étuve, alternativement, que je ferai le reste de mon pèlerinage indien. En attendant, je jouis de mon reste, et me donne encore le plaisir ici d'avoir froid.

J'ai cessé d'être le Platon du monde, le Socrate, l'Aristote du siècle, le haut et puissant seigneur Victor Jacquemont; je n'ai plus le droit de couper ni nez ni oreilles, de lever

des tributs. Je ne serai plus traité comme je l'ai été par le radjah de Mondi, qui m'a accueilli comme si j'avais été Rundjet lui-même, ou le mari de cette vieille dame sa voisine, dans laquelle les Indiens ignorants ont si plaisamment personnifié la *Compagnie* anglaise. J'ai perdu, en repassant le Sutledje, tous les priviléges seigneuriaux; je suis redevenu tout bonnement M. Victor Jacquemont, qui se promène seul, quand il lui plaît de n'avoir d'autre escorte que son bâton. Ce changement d'état me tient en gaieté perpétuelle. Quelque distance qu'il y ait de l'Himalaya à la bonne ville de Paris, je m'en sens rapproché de quelques cents milles, depuis que je suis rentré dans des États soumis à l'influence anglaise.

Après tout, c'est une chose bien singulière que mon voyage dans le Pundjâb, à Cachemire, et la manière dont il m'a été permis de le faire. Que de félicitations, de questions et d'envie il provoque !

Une seule journée de marche me conduira dans les plaines. Je désespérais de joindre milord William Bentinck ; mais il vient de faire une petite maladie qui le retardera dans sa route vers Jeipoor, et j'espère le voir à Delhi.

Adieu, ma chère amie. Je ne t'accuserai pas, toi, de bavardage ; mais l'excès en tout est un défaut, l'excès de silence surtout. Fais amende honorable pour le passé, et m'écris de ta plus fine écriture, sur la plus grande feuille de papier. Adieu encore.

LXXV

A M. PROSPER MÉRIMÉE, A PARIS.

Sabathoo, dans l'Himalaya anglais, près du Sutledje,
28 novembre 1831.

Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit, mon cher Prosper, mais vous-même avez été bien plus négligent encore.

Je suis au bout de mes aventures, sans doute. C'est chose si rare de ce côté du Sutledje, que je n'ai guère de chances d'en rencontrer désormais. Elles ne m'ont pas manqué hors des possessions anglaises; et, comme aucune d'elles n'a eu d'issue fâcheuse, malgré le préambule suspect de quelques-unes, je ne regrette pas d'avoir fait connaissance avec les désagréments orientaux du genre ambulant.

En revenant de Cachemire, j'ai vu, à Amritsir, la fête du Desserré. C'est sans doute la plus magnifique de tout l'Orient. Je me suis donné les gants de refuser la plus pittoresque des vice-royautés, celle de Cachemire, aux appointements de deux lacs par an (500,000 francs), bêtise suivant les uns, et, selon d'autres, acte d'éminente sagesse, et tel qu'il convenait à l'*aflatoune el Zeman*, *Bocrâte*, *Aristoûne el Feringuistane*, etc.

Mon refus, dicté par la prudence, a exalté encore ma réputation de sagesse; Rundjet, depuis, m'a considéré comme

un animal tout à fait à part, et que l'on ne saurait trop honorer. Si jamais vous pensez que, pour faire de jolis contes exotiques, il convient de passer le Rhin et l'Indus, comptez, mon cher, sur toute ma protection.

Malgré le *crescendo* des égards de Rundjet, je trouve néanmoins charmant d'être revenu chez les perfides insulaires. Mon hôte, pour le présent, est un aimable garçon, le mieux rétribué de tous les capitaines d'artillerie du monde sublunaire, roi des rois plus qu'Agamemnon ne l'était, sans Achille pour lui résister parmi tous les petits radjahs montagnards ses vassaux. Un régiment de gourkhas assure sa souveraineté absolue, de la Jumna au Sutledje. Ce matin, il me fit la politesse d'une grande revue, exercice à feu, etc., etc., pour me prouver qu'il connaissait quelque chose à son métier incidentel de colonel d'infanterie, ce que je lui contestais; mais il exigea que je fusse à cheval, en grande tenue d'*aflatoune* (habit noir européen), attendu qu'il me réservait tous les honneurs dus à un officier général qui ferait l'inspection de son corps. Je passai le temps de la revue à être sur le point de tomber à bas de cheval, et, quand mon artilleur eut fait faire à ses mille coquins toutes leurs drôleries, il conclut par une marche de front sur le guidon qui me servait de poste, ses gens présentant les armes, lui me saluant de son épée, et me criant : *Now, Jacquemont, take off your hat and make a speech!* Il blaguait : mais je le lui rendis avec usure. Avec le plus grand sang-froid, et du ton approprié aux *speeches* d'inspection, je lui commençai en anglais une histoire sans queue ni tête, qui compromettait tellement son sérieux, qu'il fit battre les tambours et rom-

pre les rangs sans en attendre la fin. — *Après huit mois de solitude absolue, toute gaieté m'est bonne,* — même celle des Anglais. Je les vois sans doute pour la plupart avec plus d'avantage qu'ils ne se sont montrés à vous. J'ai un bonheur tout particulier avec eux. Au reste, il n'y a pas grande vanité à tirer de ce succès. Ils s'ennuient tellement seuls avec eux-mêmes, dans leurs stations reculées, que toute figure nouvelle est pour eux une bonne fortune.

Ceux d'entre eux qui restent garçons, dans l'Inde surtout, ont une manière d'être qui n'est pas notre bonhomie; mais ils sont bien plus *good fellows* que nous autres, de trente à cinquante. Deux autres amis partagent avec moi l'hospitalité du capitaine Kennedy : c'est un camarade artilleur, et l'ex-résident de Luknow, la plus grande place de l'Inde.

Je ne sais comment *we do manage it*, *but* on nous emporte tous les soirs suffoquant de rire.

LXXVI

A MADAME VICTOR DE TRACY, A PARIS.

Sabathoo, dans l'Himalaya anglais, 1er décembre 1831.

Je réponds, chère madame, à votre lettre du 20 mars dernier, que je reçois seulement aujourd'hui. Vous me rappelez la date de la mienne que vous receviez alors, à plus d'un an d'intervalle : cette manière de correspondre

est triste en effet, le souvenir ayant tout le temps de se perdre. Mais, à la distance où nous sommes, dans l'impossibilité de s'écrire par demande et par réponse, le seul moyen de se rencontrer, c'est d'aller au-devant l'un de l'autre, et de recommencer souvent ces sortes de voyages : il ne faut pas attendre que l'on ait reçu une visite pour la rendre.

Quand vous lirez ces lignes, le temps aura effacé l'amertume des regrets que vous laisse la grande et douloureuse perte qui venait de vous frapper quand vous m'écriviez. J'étais bien jeune lorsqu'un malheur semblable m'atteignit : vous devez vous en souvenir. Mais il me semble qu'il n'en fut que plus cruel. Les affections de l'enfance se partagent peu : le hasard d'une adolescence innocente jusque sur le seuil de la jeunesse, ne m'avait encore laissé connaître le bonheur d'aimer que dans le sentiment de l'amour filial. Cette faculté d'aimer était encore là tout entière, et je crus perdre tout à la fois !

Je ne sais, mais je croirais que, quand le malheur vient nous surprendre au milieu de notre carrière, alors que la sensibilité, complétement développée dans toutes ses formes, s'est exercée successivement sous chacune d'elles, il doit être moins affreux. Il est des coupables qu'un châtiment barbare révolte, endurcit, fait rugir contre leur peine. — Eh bien, pourquoi ces douleurs déchirantes du mal moral sur la terre? L'âme navrée ne s'endurcit-elle pas aussi quelquefois par un malheur dont la justice est incompréhensible à notre intelligence? Pardon de vous parler ainsi, à vous qui avez pleuré si jeune : pardon, il vaut mieux ne jamais penser à ces choses.

Dans le monde que nous connaissons, il n'y a pas de vitalité qui ne soit au-dessous de l'espérance, et la vie la plus heureuse que je puisse concevoir est celle que l'espoir n'a pas abandonnée un seul instant. Heureux, mille fois heureux, ceux qui peuvent croire et espérer! Heureux aussi, l'enfant qui a pu embellir les vieux jours de ceux qui ont soigné sa jeunesse! Quel adoucissement cette idée ne doit-elle pas apporter à votre peine!

J'aurais mieux fait peut-être de ne pas vous écrire, si je n'ai fait que vous affliger davantage. Mais croyez que je m'affligerai toujours avec vous. Femme, je m'associe de toute mon âme au bonheur que vous trouvez dans votre mari, dans vos filles, dans toutes les qualités dont le hasard vous a comblée.

Adieu, chère madame, adieu.

LXXVII

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Bussi, dans le pays des Sikes protégés, à 24 milles au nord d'Ambalah, 5 décembre 1831.

D'abord, mon bon ami, excuse l'épaisseur du papier. Pour peu que je sois causeur, cette lettre pèsera un kilogramme; mais, comme, d'ici à Calcutta, c'est John Bull qui paye, et de là à Paris, notre estimable public, peu importe. Puis je n'ai pas l'embarras du choix.

C'est le diable que l'excessive lenteur de notre corres-

pondance! La seule compensation à cet ennui, c'est sa sûreté, depuis que nous avons adopté la voie du ministère de la marine.

Commençons par les affaires.

Je regrette fort que la décision ministérielle du mois d'octobre 1830, qui m'a accordé un supplément annuel de quatre mille francs à mon traitement, n'ait pas été rigoureusement exécutée, et qu'on ait borné son effet au dernier trimestre de ladite année, ce qui ne fait en tout que neuf mille francs; car l'envoi de mes collections va me coûter bien de l'argent, et la campagne de 1832 sera fort chère. Je viens de m'apercevoir que je devais trois mois de gages à mes gens, huit mois à d'autres. Il m'en cuira à Delhi, où de plus il me faudra acheter un cheval. J'en ai trois pour le présent. L'un, mon soi-disant persan, qui m'a porté ici de Calcutta, drôle qui m'a jeté une trentaine de fois par terre, avant que j'arrivasse seulement à Bénarès, et qui m'a mangé, en 1830 et 1831, plus du double de sa valeur, pendant les six à sept mois d'oisiveté dont il a joui à la plaine, tandis que j'étais dans les montagnes. Puis le fameux ghounte du radjah de Mondi, qui est excellent dans son espèce; mais, en vérité, je n'en ai que faire pour aller à Bombay : je le réforme donc aussi. Enfin, mon cheval d'escadron, celui que je monte depuis Lahore, a perdu son allure agréable : il continue à se dresser, et n'a plus de bouche; de plus, comme tous les chevaux des seigneurs pundjâbis, habitué à ne manger que du sucre, son entretien me coûte le double d'un autre. Je vais donc le renvoyer à M. Allard.

Or, le moins qu'il puisse m'en coûter, pour un rempla-

cement général, c'est douze ou quinze cents francs : et cela, attendu que je ne suis pas fier; car, si je voulais choisir un cheval dans un régiment de cavalerie de la Compagnie, il me faudrait le payer huit cents roupies ou deux mille francs, prix auquel les officiers sont admis à faire un choix de ce genre. Il y a, près de Delhi, deux haras que mon ami William Fraser connaît comme ses poches; et je l'ai prié d'y faire mon affaire.

J'ai été pour M. Allard l'occasion de dépenses assez nombreuses; et, comme, malgré ses cent ou cent cinquante mille francs de traitement par an, il n'est pas plus riche que moi, depuis la banqueroute de M. Palmer (le plus célèbre des banquiers de l'Asie; il faillit à Calcutta, il y a vingt mois, pour la modique somme de soixante-quinze millions de francs), cherchant les moyens de lui faire quelque cadeau, j'ai imaginé tout simplement de lui envoyer un billet de loterie, qui me coûte cent vingt-huit roupies, et peut lui en gagner cent soixante mille. Il faut te dire qu'il y a, chaque semestre, à Calcutta, une loterie composée de six mille billets à cent vingt-huit roupies la pièce, réglée de telle sorte, qu'un douzième seulement du capital des mises reste à la banque. Cette somme sert à couvrir la dépense de diverses institutions bienfaisantes. Ce n'est qu'un prétexte pour sanctifier ce jeu, et permettre aux dévots d'y jouer, ce que tous font, ainsi que les non dévots. Le nombre des officiers civils et militaires, dans toute l'Inde, est d'environ six mille, autant que de billets. Il en est peu qui, dès le jour de leur arrivée dans l'Inde jusqu'à celui de leur départ, ne s'imposent volontairement cette contribution semestrielle de cent vingt-huit roupies.

Entre nous, quand j'ai fait acheter un billet pour M. Allard, l'idée m'est venue de faire comme les autres, et, des roupies de mon bon ami Rundjet-Singh, d'en faire aussi acheter un pour moi.

Mais me voici très-embarrassé, et tu vas rire certainement de mon embarras. Il me paraît inévitable de gagner le gros lot, cent soixante mille roupies; ou au moins le second, quatre-vingt mille, c'est-à-dire cinq cent mille ou deux cent cinquante mille francs. Que diable ferai-je de cet argent? Si je te l'envoie, à mon retour, on me demandera: « Où donc avez-vous volé cet argent? Quel radjah avez-vous dépouillé? » etc., etc. En sorte que je fais des vœux pour que mon numéro sorte en blanc.

La seule considération qui pourrait me justifier publiquement et me faire avouer sans embarras l'origine de mes vingt-cinq mille livres de rente, c'est l'origine de mes cent vingt-huit roupies mises à cet hameçon; lesquelles, comme de raison, proviennent d'un de ces sacs monstrueux que Rundjet-Singh m'envoyait de temps à autre. Rien n'est plus loterie que le caprice ou la faveur d'un prince asiatique. J'y ai gagné une vingtaine de mille francs sans y mettre un sou; certes, il m'est permis d'en risquer une bribe pour attraper mieux. Thésauriser l'argent gagné de cette façon, ce serait faire charlemagne... Assez de cette folie!

M. Maddock est tombé malade chez Kennedy, quand je partageais avec lui l'hospitalité de l'artilleur himalayen. Je me suis emparé du malade, je l'ai purgé, je l'ai fait vomir, je lui ai fait prendre de la quinine, des lavements (chose horrible pour un Anglais), sinapismes, frictions cam-

phrées, etc., etc., et l'ai remis promptement sur ses jambes. Il n'y avait pas de temps à perdre; il avait pris la fièvre des montagnes, qui est presque endémique dans les basses vallées chaudes et humides tout autour de Sabathoo. C'est plaisir que de se déranger pour des gens reconnaissants! Si j'allais au Népaul au lieu d'aller à Bombay, je t'assure que je serais fièrement reçu, car le résident à la cour de Katmandou, c'est M. Maddock, mon ex-malade.

J'ai aussi appris à Kennedy à se guérir, sans médecins, d'indispositions auxquelles il est assez sujet. Le fait est que je me crois meilleur médecin indien que la plupart des docteurs de la Compagnie. Quand j'en ai rencontré d'instruits, je n'ai jamais causé avec eux que de leur profession, profitant ainsi de leur expérience; tandis que, de mon côté, mon camp, surtout cette année où il était si nombreux, m'a toujours fourni tous les jours quelque malade à traiter. Sois donc tranquille sur moi, et demeure persuadé que, s'il m'arrivait de tomber malade, je ne me droguerais pas avec moins de succès qu'un autre. Le choléra-morbus est de la fable. Je ne l'ai jamais vu, et m'apprête à étonner fort les gens à Paris, quand ils m'en demanderont des nouvelles. En repassant le Sutledje, j'ai aussi laissé derrière moi toute chance de voir brûler ou se brûler une femme. Mais, comme ce n'est pas une chose plaisante en Europe que le choléra, un mot de sérieux sur lui : il attaque quelquefois les grandes villes indiennes, et fait des ravages assez grands dans la population indigène; — les Européens en sont rarement victimes, les *gentlemen* surtout; mais les soldats des corps européens, tous Irlandais, tous perdus d'ivrognerie, y succombent en

grand nombre. Tu vois que cela ne me regarde pas du tout. Au reste, il est bien entendu que, s'il lui plaisait de régner à Bombay, au mois de mai prochain, je ne lui disputerais pas le séjour de cette ville, et me tiendrais ailleurs à une distance respectueuse.

Je tâcherai de profiter, quand il en sera temps, de ton conseil sur la convenance de retourner en Europe pendant la saison chaude. En vérité, la perspective des hivers parisiens m'ébouriffe un peu. Ici, dans la plaine si unie de l'Inde, 30° de latitude, avec des orangers et des dattiers de tous côtés, des cannes à sucre, des bananiers, manguiers et autres productions tropicales, je t'écris au coin du feu, dans une mauvaise baraque construite pour la commodité des malades qui vont chercher du froid à Simlah. Cependant je suis habillé dans mon déguisement d'ours blanc du Thibet, avec de la flanelle par-dessous, et par-dessus une longue et large ceinture de cachemire; et, quoiqu'il soit midi, sans un nuage, dans une maison, ou plutôt dans une espèce de maison, je me ratatine au coin du feu. Vêtu de la sorte, j'ai fait, ce matin, plus de la moitié de la route à pied, parce que, à cheval, j'avais trop froid aux pieds. Cette disposition frileuse est admirable dans un pauvre diable qui marche le nez au cap Comorin ; — mais, si elle se prolongeait au delà, force me serait d'arborer à Paris la douillette de soie puce ouatée, au risque d'être pris pour un abbé.

J'ai quitté Sabathoo avant-hier dans l'après-midi, et, si tu regardes la carte, tu verras que j'ai fait diligence dans la vallée de Pinjor que j'ai traversée, sans m'en ressentir, au nez et à la barbe de la fièvre quarte, qui y fleurit à peu

près toute l'année. Pour réparer le temps perdu à Sabathoo (M. Maddock ne l'appelle pas *perdu*), j'irai demain à Ambalah ; c'est une bien longue journée dans l'Inde que vingt-quatre milles anglais ou dix lieues de poste. Tu serais de mon avis et de l'avis général à cet égard, si tu voyais le dos écorché des chameaux affamés qui portent une partie du bagage, les chars et les bœufs qui traînent le reste; si tu savais la nécessité de tout ouvrir, délier, déplacer le soir; refermer, rattacher le matin, etc., etc., etc.; en cette saison, c'est un charme, parce qu'il fait habituellement le plus beau temps du monde; mais, quand vient la pluie, c'est la grêle et la débine. Tu en as tâté dans ton métier; je t'en épargne donc les phrases.

C'est l'agiotage sur l'indigo qui ruine toutes les maisons de commerce de Calcutta. Si elles voulaient se borner aux bénéfices de leurs commissions, toutes feraient de bonnes affaires. Il m'est toujours agréable d'entendre dire que MM. Cruttenden, Mackillop et compagnie ne jouent pas à cette roulette.

Ma seule objection contre eux, c'est la connaissance d'une quantité de dettes qu'on ne leur payera jamais. Il n'y a rien de si commun, dans l'Inde, que de devoir cinquante mille, cent mille roupies, le double même; et les débiteurs sont souvent des capitaines à six cents roupies par mois, des chirurgiens à mille ou douze cents roupies ; tout cela par la rage de dépenser au delà de ses ressources. Le principe du public est que les banquiers de Calcutta sont un tas de voleurs, et que c'est pain bénit que de les frustrer. Ces Anglais, si fiers, si chatouilleux sur l'honneur, se laissent traîner devant la cour royale de Calcutta pour des

dettes véritablement honteuses, car elles ne pourraient avoir d'excuse que dans l'insanité des débiteurs.

Voici comme ils raisonnent :

« Je suis un *English gentleman*, c'est-à-dire un des animaux les plus brillants de la création.

« J'ai quitté les joies de l'Europe, les charmes de la vie de famille ; j'ai dit adieu à mes amis pour venir habiter ce chien de pays.

« *Ergo*, j'ai le droit, par compensation, d'être admirablement nourri, abreuvé, vêtu, logé, voituré, etc., etc.

« Et, si mes appointements n'y suffisent pas, je m'endetterai pour faire face à cette nécessité. »

Au plus grand nombre, il semble qu'un *English gentleman* qui boirait de l'eau perdrait sa caste, deviendrait paria, comme l'Hindou qui boirait un verre de vin, ou le musulman qui mangerait une tranche de jambon. Je dois croire que c'est de même en Angleterre. Les *gentlemen* de l'autre côté de la Manche ont besoin de recevoir du peuple une forte leçon de politesse, pour apprendre qu'un *gentleman* peut faire un mauvais dîner sans en mourir, et porter un habit retourné sans prendre la gale. Au reste, le four chauffe de ce côté-là. Toi et moi sommes destinés à voir crever la bombe. L'abolition des bourgs pourris n'y fera pas plus que l'émancipation des catholiques en Irlande. Ce dont les Irlandais avaient besoin avant tout, avant l'égalité des droits politiques surtout, c'était de pommes de terre à manger; l'émancipation ne leur en a pas mis une de plus sous la dent. Ce qui manque au peuple anglais aujourd'hui, c'est du pain. Il a la bonhomie de croire qu'un parlement réformé lui en donnera : sottise, erreur

dont il se désabusera bientôt à l'épreuve de ses nouvelles lois électorales. Je ne troquerais pas l'avenir de la France contre celui de l'Angleterre d'ici à trente ans.

De peur que nos gazettes ne te fassent un monstre d'une mouche qui bourdonne autour de Calcutta, laisse-moi te dire qu'une bande de coquins, fakirs, mendiants, gens sans aveu ou sans emploi, et d'ailleurs tous musulmans, a pillé dernièrement quelques villages sur la rive gauche de l'Ougli. Elle a rossé les burkhondaz et les tchaokidars (gendarmes et gardes champêtres) du district, et s'est grossie jusqu'à deux mille hommes au moins, armés de sabres, piques, bâtons, fusils à mèche. Un régiment d'infanterie (indienne) a été expédié contre les moulabis (appellation religieuse que les voleurs se sont donnée), avec une centaine de cavaliers et deux pièces d'artillerie légère. On en a tué et pris beaucoup dans la première rencontre; une seconde affaire fera le reste. Tout cela se passait à dix ou douze lieues de Calcutta.

Adieu, cher Porphyre. Quelle admirable chose que mes mauvais dîners ambulants : un poulet dur comme du bois, des galettes grossières, et de l'eau pour boire! Me voici redevenu, après deux jours de ce régime frugal, l'homme que j'étais avant de passer quinze jours avec Kennedy, qui m'eût rendu malade infailliblement si j'eusse prolongé chez lui mon séjour. Les Anglais n'ont pas de conversation, ils restent à table des heures entières après dîner, en compagnie de nombreuses bouteilles qui circulent continuellement. Le moyen de ne pas boire? Le désœuvrement seul peut faire lever le coude. Je fumais comme une machine à vapeur, pour laisser passer les bouteilles,

sans les dévier de leur orbite elliptique autour de notre table ovale. Mais force m'était de hurler avec les loups. De là, sommeil laborieux; pesanteur dans les idées le lendemain matin; nécessité de galoper une couple d'heures, comme les Anglais, pour venir à bout de digérer et précipiter le dîner de la veille. J'ai donc résolu de garder mes mœurs sauvages, lorsqu'il m'arrivera de mouiller dans quelque port de la civilisation anglaise, et de boire mon eau et mon lait, de manger mes galettes, entre des convives qui souriront à la vue de ma mauvaise chère. Quel plaisir, mon ami, ce me sera de dire adieu à ce système, lorsque nous serons tous réunis à la petite table ronde de notre vieux père, en devoir de bien faire en face d'une bonne soupe, d'un gigot de mouton et de quelques bouteilles qui auront eu la patience d'attendre à la cave jusqu'à mon retour!

Delhi, 21 décembre 1831.

Mon cher Porphyre, j'ai trouvé ici, où je suis arrivé le 16 au soir, quatre énormes paquets de lettres qui m'y attendaient : aucune des précédentes ne manque depuis deux ans : je vais y répondre au fur et à mesure. Je t'envoie ce que j'ai déjà de prêt pour toi. Ceci n'est qu'un mot, parce que le jour tombe. Sache donc que je suis à merveille; que je suis arrivé à temps pour passer trente-six heures avec lord et lady William; que je suis enchanté d'eux; que dans dix jours je partirai pour Bombay, quand j'aurai mis à flot, sur la Jumna, mes collections, que l'on habille ici de fer-blanc et de bois dur, sec, épais d'un pouce. Je t'aime et t'embrasse de cœur.

LXXVIII

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Bussi, entre Sabathoo et Ambalah, 5 décembre 1831
(expédiée le 10 janvier de Delhi).

Il y a peu de jours, mon cher père, que je vous ai expédié de Sabathoo une longue lettre, commencée à mon départ de Cachemire, et continuée à diverses reprises pendant le reste de mon voyage au delà du Sutledje, terminée enfin au port de Simlah, chez le capitaine Kennedy. Porphyre vous dira pourquoi j'ai usé de son hospitalité plus longtemps que je ne me l'étais proposé, et qu'il ne convenait à la suite de mon voyage.

Votre nº 25 du 13 mars dernier m'est parvenu à Sabathoo le 1er décembre, et, de ces trois longues pages, il n'est pas une ligne qui ne m'ait fait plaisir. Il est charmant de passer ainsi, à notre satisfaction mutuelle, le temps de notre séparation.

Vous me demandiez, en commençant votre lettre, où j'étais ce jour-là; c'était le 13 mars. Eh bien, j'arrivais à Lahore, je me promenais dans un jardin des *Mille et une Nuits*, seul, pour rêver à ma bonne fortune, ou donnant le bras à l'excellent homme qui m'avait invité à y venir du fond du Thibet. Je débutais à la cour de Rundjet-Singh, et sortais, de cette première entrevue, charmé du prince sike. Dans l'élégant salon du petit palais qui me servait de

demeure, je trouvais, en revenant de chez le radjah, une table servie avec luxe et avec goût, selon la mode française, et, par une aimable fiction, j'en faisais les honneurs à ceux mêmes qui l'avaient fait dresser. Une troupe choisie des amazones cachemiriennes du roi venaient, par ses ordres, me donner l'amusement du concert et du ballet. Le concert, je vous l'abandonne : la musique de l'Orient est un des bruits les plus désagréables que je connaisse ; mais la danse lente, cadencée et voluptueuse de Delhi et de Cachemire est une des pantomimes les plus gracieuses qui se puissent exécuter. Je conviendrai aussi que mes danseuses cachemiriennes avaient un pouce de couleur sur le visage, du vermillon sur les lèvres, du rose et du blanc sur les joues, du noir autour des yeux. Mais ce barbouillage était fort joli ; il donne un éclat extraordinaire aux yeux déjà si beaux, si extraordinairement grands des femmes de l'Orient.

Et, comme les danseuses de Lahore sont tout aussi vertueuses que celles de Paris, il est inutile de vous parler davantage du 13 mars dernier.

Un an auparavant, et à pareil jour, si j'ai bonne mémoire, je faisais des études de révérences devant l'ombre du Grand Mogol, à Delhi. Que penser du 13 mars à venir ?

En jetant un coup d'œil paternellement complaisant sur le début de mes grandeurs ambulantes à Sourann, vous me demandez ce que j'ai fait du présent du radjah de Bissahir, de son sac de musc. Eh bien, j'ai fait le républicain, selon la pensée de Montesquieu ; j'ai fait abnégation de moi-même. Le musc du radjah pue au fond d'une malle

de cachemires, traité avec aussi peu de cérémonie que lui. Quand il fait assez froid pour que je m'enveloppe d'une ceinture, c'est d'une autre malle de châles, non infectée, que je m'en fais donner une.

M. de Meslay lisait à la mer le livre de M. Marlès[1] dont vous me parlez; mais il m'en disait tous les jours tant de mal, que je reculai devant ses six volumes. Ils vous ont confirmé, me dites-vous, dans votre mépris pour la littérature ancienne de l'Inde. Mais vous me demandez si l'on sait assez bien le sanscrit pour sentir toutes les beautés de la poésie mythologique des Indiens. A cela je répondrai que, sauf erreur, M. Horace Wilson est le seul Européen dans l'Inde qui sache parfaitement le sanscrit. Il n'y a qu'un des brahmanes de Benarès qui le sache mieux que lui; et, quelles que soient nos prétentions nouvelles à la connaissance de cette langue, et celle des Allemands, même sans excepter le baron d'Eckstein, je crois qu'aucun des adeptes de l'Europe n'en sait le quart de M. Wilson. Celui-ci, comme de raison, dit qu'il est superbe, comme fin et comme moyen; que la structure grammaticale de cette langue est admirablement logique, ingénieuse, parfaite; et que sa littérature, exclusivement poétique par la forme comme par le fond, est également digne d'admiration.

Je crois mérités et sincères les éloges donnés à l'instrument; mais je suspecte la bonne foi de ceux accordés aux ouvrages.

Il n'est pas douteux pour moi que les brahmanes n'aient

[1] *Histoire générale de l'Inde ancienne et moderne, depuis l'an 2000 avant J.-C. jusqu'à nos jours*; 6 vol. in-8°. Paris, 1828.

possédé beaucoup de connaissances qui leur sont maintenant étrangères. L'Inde, à cet égard, ressemble à l'Égypte, et la ressemblance ne se borne pas là entre les deux pays.

Vous êtes curieux de connaître le degré d'instruction que possèdent aujourd'hui les hautes classes dans l'Inde centrale. Je pourrais, sans leur faire tort, anticiper sur la suite de mon voyage, et vous assurer d'avance que, généralement, elles sont aussi ignorantes que les classes inférieures ; mais j'aurai sans doute occasion de voir bien des seigneurs radjpoutes et mahrattes, dans l'année qui vient. Alors, je vous dirai ce que j'ai vu. L'indoustani est, de Delhi à Seringapatam, la langue colloquiale des cours, comme le persan la langue écrite de leurs chancelleries : je parle maintenant la première avec une grande facilité, et comprends passablement la seconde. Ainsi ma curiosité ne sera ni sourde ni muette, quand je trouverai, dans la suite de mon voyage, l'occasion de l'exercer sur cet objet.

Le *Journal des Débats*, que vous m'avez envoyé, ne m'a rien appris que je n'eusse déjà lu à Cachemire, au mois de septembre, dans *le Constitutionnel*.

J'ignore quand et comment finira la domination anglaise dans l'Inde ; mais ce dont je suis très-certain, c'est que les pauvres Tartares n'y seront pour rien. L'Inde, sous un point de vue militaire, est trop civilisée pour avoir rien à redouter des hordes à cheval du Turkestan, même quand elle n'aurait pas d'officiers européens pour commander ses soldats. Voyez Rundjet-Singh. Il n'a que vingt-cinq mille hommes de troupes bien disciplinées : avec cela, il fait trembler tous ses voisins du Nord !

La puissance anglaise dans l'Inde ne périra pas, je

pense, par une agression étrangère. De la force physique, les Anglais en auront toujours plus qu'on ne pourra leur en opposer sur le Sutledje ou sur l'Indus; mais leur force matérielle n'a d'autre base qu'une force morale, aujourd'hui très-puissante, mais qu'un caprice peut ébranler. Alors, tout croule à la fois! Quel événement produira ce choc?... Le réveil de l'esprit religieux, sans doute. Cela pourrait être demain, comme cela n'arrivera peut-être pas avant un siècle. Mais, quoi qu'il y ait à dire là-dessus, je vais, mon cher père, en vous souhaitant le bonsoir (car il est fort tard), m'endormir avec la même certitude de retrouver demain matin toutes choses comme elles étaient aujourd'hui, que vous pouvez avoir à Paris. Je crois même mes chances d'un lendemain semblable à la veille bien plus grandes que les vôtres.

Adieu; je vous embrasse, et vous aime de tout mon cœur.

LXXIX

A M. PROSPER MÉRIMÉE, A PARIS.

Sooniput, à 30 milles au nord de Delhi, 15 décembre 1831.

Mon cher Prosper, excusez cette grande feuille de *foolscap* infiniment peu *select*. Puissiez-vous n'avoir jamais à écrire sur de tel papier avec une plume de paon! Dans l'Inde, elles ont toute la couleur locale désirable; mais, à part la couleur, elles ne valent pas le diable.

Grande est ma joie de me retrouver chez les Anglais. De l'autre côté du Sutledje, dans les montagnes surtout, il y a toujours une chance de rencontrer une bande de coquins armés de fusils à mèche, qui vous disent : *On ne passe pas!* et cette chance fâcheuse s'est réalisée assez souvent dans mon voyage. Mon secrétaire, là-dessus, tirait de sa poche un firman terrible de Rundjet-Singh, par lequel il enjoignait à ses amés et féaux de la plaine et de la montagne, non-seulement de laisser passer et circuler librement le Platon de l'époque, *alias* le seigneur Victor Jacquemont, mais il leur ordonnait de pourvoir de foin, de paille, etc., la suite dudit seigneur, et d'obtempérer à toutes ses réquisitions. Lecture faite de ce sublime passe-port, les coquins de fusils à mèche disaient fort tranquillement que c'était de l'hébreu pour eux que tout cela ; que pas un d'eux ne comprenait un mot de persan ; qu'ils n'étaient pas d'ailleurs les serviteurs de Rundjet-Singh, mais de tel ou tel petit djarguidar ou zemindar (seigneur vassal), et qu'ils ne connaissaient d'autres ordres que ceux de leur maître ; secouant là-dessus la cendre de leur mèche, et répétant : *On ne passe pas!* Je vous assure, mon cher ami, qu'il ne faut pas de médiocres talents diplomatiques pour *passer* malgré cela, et que plus d'un secrétaire d'ambassade y serait fort embarrassé : car, quelque nombreuse que fût mon escorte, les opposants se trouvaient d'ordinaire en si grande majorité, que c'était seulement par la voie des négociations que je pouvais réussir à obtenir le passage. Une fois seulement, et cela dans l'expédition par laquelle je terminai ma campagne au delà du Sutledje, je jugeai que la force était de mon côté, et je montrai laconiquement,

aux ayants fusils à mèche, les longues lances très-pointues de mes cavaliers. Ils me saluèrent jusqu'à terre, et présentèrent les armes à leur façon quand je passai. Je regrettai presque leur civilité ; elle m'ôtait le prétexte de houspiller à leurs dépens le corps odieux des fusils à mèche.

De ce côté du Sutledje, les gens sont fort apprivoisés. Nul ne se permet de dire au porteur d'une figure passablement blanche cet éternel : *On ne passe pas !* du Pundjâb. Les Anglais ont tué, dans leurs possessions, l'originalité des mœurs asiatiques hors du foyer domestique d'un chacun. Elles n'ont plus aucun agrément pittoresque ; mais, à l'user, c'est fort commode.

J'ai donné aux pierres de l'Himalaya une grande preuve d'amour, en quittant pour elles Rundjet-Singh trois jours avant son entrevue avec le gouverneur général. Nous autres Indiens, qui ne pensons pas moins de cette entrevue que de celle de Napoléon et d'Alexandre sur le Niémen, nous nous figurons que vos gazettes seront avides des détails que leur en donneront celles de Calcutta, comme si l'on s'occupait à Paris du Sutledje, de Ropoor, de Rundjet-Singh et de lord William Bentinck !

Afin que vous soyez passablement au fait de ces choses lorsque vous serez ministre des affaires étrangères, prenez une carte de l'Inde, et cherchez tout au haut le Sutledje, au point où il débouche des montagnes. Si elle est un peu détaillée, vous trouverez là, sur la rive gauche, Ropoor ou Roopur, Rupur, Ropour, Ropur, c'est-à-dire *Rouveur* en français.

En grand, vous pouvez considérer comme appartenant aux Anglais tout le pays sur la rive gauche du Sutledje, et

plus bas l'Indus, lorsqu'il a reçu la première de ces rivières.

C'est une mauvaise ligne de défense militaire.

L'Indus, au contraire, surtout dans la partie moyenne de son cours, entre Attock et Deyra-Ghazi-Khan, en serait une excellente.

Les Russes peuvent s'y présenter en force sans rencontrer presque aucun obstacle sur leur route. Ils traverseraient la Perse en se promenant ; et l'Afghanistan, divisé depuis une vingtaine d'années en une multitude de petites principautés indépendantes extrêmement faibles, serait hors d'état de les arrêter un jour. Il est d'ailleurs indubitable que les Afghans grossiraient volontiers une armée quelconque, qui marcherait à la conquête de l'Inde. C'était l'ancien métier des Afghans que de piller l'Inde ; ils en reprendront la route avec joie.

Ordre est donc venu ici, de l'honorable cour des Directeurs, de se ménager, par un traité avec les amirs du Sind et avec Rundjet-Singh, la navigation de l'Indus, afin d'y porter de Bombay, et à la vapeur, des armées anglaises, en cas de démonstrations menaçantes faites par les Russes en Perse.

Les amirs du Sind sont les seigneurs de Tatta, Hyderabad, et autres lieux circonvoisins de l'embouchure de l'Indus. Ils sont indépendants depuis la dissolution de l'empire afghan. Rundjet-Singh, depuis vingt ans, convoite leur pays, et depuis longtemps il s'en serait emparé, s'il n'avait craint le déplaisir des Anglais.

On vient de faire savoir à MM. les amirs que, s'ils n'entourent pas de facilités et de protection la navigation

marchande et militaire des Anglais sur l'Indus, on les laissera à la merci de Rundjet-Singh. Ils se sont hâtés de dire qu'ils étaient les esclaves soumis de la vieille Dame de Londres et qu'ils se feraient un plaisir et un devoir d'établir des chantiers sur les bords de leur fleuve, pour fournir aux bateaux à vapeur anglais.

En cas de menace russe, c'est sur la rive gauche de l'Indus que les Anglais, remontant ce fleuve, iraient prendre position, par conséquent dans les possessions de Rundjet.

L'entrevue de Ropoor avait pour but, sans doute, de cimenter plus fortement l'union des deux puissances, de flatter la vanité de Rundjet par les égards que lui a témoignés le mari *pro tempore* de la vieille Dame, et de le mieux disposer à faire avec elle un traité d'alliance défensive contre tout indiscret qui viendrait du nord ou de l'ouest.

On a dépensé pour cette fois quantité de beaux et bons lacs, sans avancer la besogne d'un iota.

Rundjet promettra, signera, jurera tout ce qu'on voudra, et, quand les Russes viendront, si jamais ils viennent, ce que je ne crois pas prochain, il se regardera tout aussi libre d'agir à sa fantaisie que nous l'avons trouvé bon de Sa Majesté Catholique, après la prise de Cadix par le héros du Trocadéro.

S'il croit qu'en aidant aux Russes, ceux-ci peuvent réussir à déloger de l'Inde les Anglais, sans aucun doute il les aidera, bien persuadé que ces nouveaux venus ne sauront garder leur conquête, et qu'alors viendra son tour à lui, Rundjet, pour tenter la conquête de toute l'Inde. Il est déjà un peu vieux et bien cassé pour achever une telle

besogne ; et, pour peu qu'une dizaine d'années se passent avant de la commencer, il y succombera s'il l'entreprend.

Sincèrement allié aux Anglais, Rundjet ôterait aux Russes toute chance de succès. La duperie du cabinet de Calcutta consiste à croire qu'il existe des moyens diplomatiques de s'assurer de la fidélité du roi sike.

Le gouverneur général lui a donné de belles fêtes, que Rundjet n'a pas rendues avec moins de magnificence. Les journaux de Bombay et de Calcutta, depuis un mois, ne parlent d'autre chose. Ces misères sont pour eux de la politique transcendante. Il n'y a pas de style assez noble pour les raconter. Ils se voient ainsi dans l'impossibilité de peindre le prince sike par ses traits les plus caractéristiques. Aucune des gazettes, par exemple, n'a osé dire que, dans la seconde visite à lord William Bentinck, Rundjet pissait fort gravement dans un coin de la superbe tente où il conversait avec lord William et toute la cour du gouverneur général.

En marchant avec lui à cheval, à la tête de son armée, pour venir à Roopeur, je l'avais vu invariablement descendre de cheval à mi-marche, et faire la chose contre son parasol, que le porteur abaissait pour l'occasion, cela sans s'interrompre aucunement dans la phrase qu'il avait commencée, soit avec moi, soit avec l'envoyé anglais.

A vingt ans, il faisait bien autre chose, à midi, dans les rues de Lahore, sur le dos de son éléphant, avec une fille appelée Moura, qu'il aimait éperdument. Cette fille était musulmane, et, comme toutes celles de sa religion et de son métier, elle fumait le houka. Or, vous savez, ou vous ne savez pas, que les Sikes ont la même horreur du tabac

que de la chair du bœuf. Personne ne s'avise de fumer en présence du plus chétif seigneur sike. Eh bien, ce pauvre Rundjet allumait lui-même le houka de sa maîtresse ; il mangeait son opium tandis qu'elle fumait sur l'éléphant ; et, quand ils avaient fini tous deux, au nez et à la barbe de toute sa cour et du bon peuple de Lahore, il recommençait avec elle ses expériences de physique expérimentale.

Le dos de mes chameaux n'est qu'une plaie ; mes bœufs sont tous boiteux ; et ce sera une grande prouesse si, avec cet équipage, je puis déjeuner après-demain à Delhi. Il me tarde bien d'y arriver ; car j'ai toute raison d'espérer y trouver deux paquets de lettres de France ; et les dernières que j'ai reçues sont du mois de mars.

Écrivez-moi, contez-moi ce qui est advenu de tous nos amis depuis le mois de juillet 1830. Quelques nouvelles du monde littéraire, s'il n'a pas été absorbé jusqu'au dernier par la politique. M. Gérard est-il toujours premier peintre du roi ? Quel est ce M. Cavaignac dont je n'avais jamais entendu parler, et qui, sans dire gare, a fait à la Cour royale un si magnifique discours ? que deviennent les Scheffer ? les Thierry ? les globistes et les globuleux ? le baron de Saint-Lazare et le baron de Stendhal ? une belle dame, à laquelle vous m'avez dit que j'avais fait grand'-peur, un matin qu'il pleuvait fort ?

Écrivez, mon cher ami, de votre plus gros[illegible]ne et sur le plus fort papier ; car c'est John Bull qui [illegible] les ports de lettres : et vous voyez que je ne m'en gêne pas.

Je voudrais grossir ce paquet d'une couple de feuilles pour madame Mérimée ; mais j'ai été trop bavard avec vous. Force m'est de reprendre ma besogne. Dites-lui, ce-

pendant, que, du substantif *mahogany*, acajou, nous avons dérivé, dans l'Inde, le verbe *mahoganise*, qui exprime non-seulement l'altération du teint, mais la momification radicale de l'individu, et assurez-la que, pour servir depuis trois ans de but aux rayons du soleil des tropiques, je ne suis pas trop *mahoganised*. Si j'allais à Londres, je n'aurais aucune chance d'être admis à l'*Indian Club*, tant je suis frais.

P.-S.—Nonobstant cette fraîcheur dont je me vante, voici, ce me semble, une preuve de *mahoganisation* fort honnête. Il y a quatre jours, je passais à Kurnaul, grande station militaire anglaise sur la frontière sike. J'y descendis chez un jeune officier de ma connaissance, dont le régiment donnait le lendemain un bal à toute la station. On me pressa de rester vingt-quatre heures ; on me promit que je verrais au bal plusieurs très-jolies personnes. Or, il y a près de dix mois que je n'ai vu de femme européenne, et, malgré cela, j'ai continué à filer mon nœud et refusé de mettre en panne. Je dirais volontiers de la plus jolie figure anglaise au bal : Qu'est-ce que cela prouve ?

Adieu, mon cher ami ; je vous embrasse de cœur.

LXXX

A M. NARJOT, CAPITAINE DU GÉNIE, A BREST.

Delhi, 22 décembre 1831.

AVERTISSEMENT PRÉLIMINAIRE.

Quand vous serez général en chef, avec un pauvre diable de secrétaire et quelques aides de camp à faire enrager pour prendre le mauvais temps en patience, quand il en viendra, alors, mon cher ami, libre à vous d'écrire aussi illisiblement qu'il vous plaira. Mais, tant que vous ne serez qu'un modeste capitaine du génie à la portion congrue, bourgeois, qui pis est, comme il paraît, hélas ! que vous le devenez insensiblement, barrez bourgeoisement vos *t* et mettez des points sur les *i* : vos hiéroglyphes m'ont fait enrager une bonne heure. Écrivez désormais en caractères romains bien conditionnés.

Au reste, mon aimable ami, vous m'en avez tant dit dans vos deux mètres courants de pattes de mouche du mois de juin dernier, et j'ai si peu d'instants à vous donner aujourd'hui, que je me bornerai à vous accuser réception de votre charmante lettre. Pourquoi ne me donneriez-vous pas de pareilles étrennes tous les trois mois ? A moins d'un naufrage, accident qui, depuis la révolution, n'arrive plus guère que dans les romans, vos lettres n'ont aucune chance de rester en route. Il y a dans le voyage tant de

sûreté que, de vingt-huit envois faits jusqu'ici par ma famille, un seul s'est perdu, et je sais comment, sur les brasses du Gange, avec une trentaine de chevaux arabes et une honnête proportion de chrétiens et de fidèles (musulmans, je veux dire) : il y a de cela deux ans.

En outre, vous voyez que six mois suffisent quelquefois pour faire la promenade de Brest à Delhi.

Avec votre lettre, que j'ai trouvée à mon retour à Delhi, il y a quelques jours, il y en avait une cinquantaine d'autres, dont la plupart crient réponse, et plusieurs si haut, qu'il faut obéir. Je serai donc bref, si je puis toutefois ; et, si je vous en dis long, ne m'en sachez aucun gré, car je vous déclare solennellement que c'est contre mon intention.

Comme milord W. Bentinck, que j'ai eu le bonheur de revoir ici, m'avait envoyé les journaux français de juin et de juillet avant que l'on m'apportât mes lettres de la poste, et que j'avais vu aussi les gazettes anglaises jusqu'au 8 août, votre politique est venue un peu tard. Cependant, pour de la politique de Brest, c'est-à-dire du bout du monde (Finistère ou *Finis terræ*), elle est si bonne, qu'elle m'a instruit et diverti. J'ai eu beaucoup de peine à déchiffrer votre formule abrégée pour *henriquinquistes*, que j'ai lue pendant deux jours *quinquinistes*, sans trop m'en étonner dans ce siècle de folie. Je prenais bonnement ces quinquinistes pour quelque société politique, association ou club, parti enfin de jeunes médecins ou pharmaciens devenus puissance, à ce qu'il paraît. Quinquinistes n'était pas mauvais, mais henriquinquiste est excellent. Quand mes stupides serviteurs indiens feront quelque sottise plus lourde

qu'à l'ordinaire, je leur dirai : *Henriquinquistes !* Cela fera merveilles.

Je ne me rappelle plus quand je vous ai écrit pour la dernière fois ; mais il y a bien longtemps.

Je rapporterai une charge de cachemires à faire trembler tous les maris. J'ai été pendant huit mois un fort grand seigneur ; fort riche, fort magnifique, fort bienfaisant, et, moyennant cela, aussi pauvre aujourd'hui qu'avant ce singulier voyage. Prisonnier quelquefois, diplomate souvent, guerrier le moins qu'il m'était possible ; car, malgré la forte escorte de ses propres gardes du corps que mon ami Rundjet m'avait donnée, rarement je me suis trouvé le plus fort dans les rencontres suspectes ou hostiles. Mais c'est surtout dans l'art de la politique que je brille : vous verrez qu'ils feront de moi un diplomate quelque jour; nos habiles, à ma place, y eussent souvent été dans l'embarras. Ces vastes contrées sont fermées à la curiosité des Européens par la jalousie assez logique de leurs maîtres. Jusqu'ici, tout va bien pour moi ; me voici revenu, vivant et très-vivant, je vous l'assure, de Cachemire, dont les montagnes ne sont pas si hautes, ni la vallée si pittoresque, ni les femmes si belles, ni les hommes si fripons qu'on le dit. Mon portefeuille est plein de lettres de rois. Le successeur de Porus m'écrivait tous les huit jours. Je lui envoyais de là-haut de la bien mauvaise physique pour le satisfaire, de la physique comme Sénèque en faisait dans les *Quæstiones naturales*. Mais le roi de Lahore se connait mieux en chevaux, sabres et fusils à mèche, qu'aux sciences de l'Europe, et mes dissertations persanes sur les quatre éléments avaient le don de lui plaire.

A vivre plus de six mois parmi des Mahométans et des Hindous (prononcez Inn-doû), je suis devenu fort tolérant. La religion est le sujet favori de la conversation des Orientaux. Elle était toujours sur le tapis dans la chambre-du-nette ou plutôt sous le dais de ma gondole, lorsque, dans les soirées chaudes de l'été, j'allais chercher un souffle d'air sur le lac de Cachemire, et que j'invitais à partager ma promenade quelques longues barbes fashionables. J'ai appris à ne parler qu'avec respect de monseigneur Mahomet, parce que mon prophète recevait les mêmes égards de mes invités musulmans, qui le traitaient toujours d'Excellence. Le christianisme est monstrueux, révoltant, exorbitant, comparé à l'islamisme : si jamais je me faisais dévot, je commencerais certainement par me faire Turc ! Il n'y a qu'un reproche à adresser à la religion musulmane, c'est l'abjection à laquelle elle condamne les femmes en principe. C'est une honte pour une femme honnête que de savoir lire et écrire, que de savoir danser ou chanter : ces talents décriés sont l'attribut exclusif des filles publiques, auxquelles la coutume accorde ainsi le monopole de l'art de plaire.

La conséquence de cette règle (qui est, au reste, celle de tout l'Orient, depuis la Chine jusqu'à Constantinople), c'est la dissipation des maris, la tiédeur de toutes les affections domestiques, et l'amour antique grec et romain.

Je m'occupe, ici, à embarquer sur la Jumna toutes les collections que j'ai rassemblées depuis mon arrivée dans l'Inde. Dans huit jours, habillées de fer-blanc et d'une double enveloppe du bois le plus sec et le plus dur, j'espère les voir à flot; alors, je dirai adieu pour toujours à la ville im-

périale, et je prendrai la route de Bombay. C'est fini pour moi des scènes de neiges et de glaces, de désolation de l'Himalaya. J'ai éprouvé un serrement de cœur en perdant la vue de ces montagnes, où j'ai passé deux années de ma vie, et que je ne reverrai plus jamais.

Des scènes toutes nouvelles m'attendent dans le reste de mon voyage, les scènes du tropique. J'irai devant moi, le cap au sud, tant que la terre me portera. Du cap Comorin, je reviendrai au nord par le plateau de Mysore, dans les montagnes Bleues, les plus hautes des Ghattes.

J'y passerai l'été de 1833, après lequel je songerai à retourner en Europe. Ce ne sera pas par la Perse. La politique de l'Europe ne me permet pas d'y penser. D'ailleurs, cela détruirait l'unité de mon voyage. Je préfère n'être qu'Indien.

Adieu ; mon bon ami, je vous embrasse.

LXXXI

A M. VICTOR DE TRACY, A PARIS[1].

Delhi, 22 décembre 1831.

Cher et excellent ami, le colonel Fagan, qui a été pour moi une providence bienfaisante dans l'Inde, à la veille de

[1] D'autres pourraient céder à la crainte que l'insertion de cette lettre dans cette correspondance ne parût dénuée d'intérêt. Pour nous, nous croirions méconnaître les intentions de Jacquemont, en ne la laissant pas exprimer publiquement la reconnaissance et l'amitié qu'il

quitter ce pays pour toujours, et de retourner en Europe, où la France sera sans doute sa demeure définitive, me prie de lui faire connaître quelques-uns de mes amis. C'est par vous que je commence le cercle de visites épistolaires que je vais donc faire pour lui et avec lui. Le colonel Fagan est de famille irlandaise, élevé en France; entré fort jeune au service indien, il fut de cette expédition que les Anglais envoyèrent contre nous, de Bombay en Égypte, et qui n'arriva qu'après notre capitulation. Il connut là M. la Fosse, revint en France avec lui, et y resta une couple d'années, pendant lesquelles se forma sa liaison avec M. la Fosse, qui est intime[1]. Il a depuis revu la France à deux reprises. C'est un officier de la plus haute distinction. Il est depuis maintes années *adjudant général*, c'est-à-dire major général de l'armée indienne; ce qui équivaut au commandement en chef, vu que le commandant en chef de nom est un grand seigneur anglais, renouvelé tous les quatre ans, qui arrive ici et s'en retourne après ses quatre ans, sans comprendre un mot du langage et des mœurs si particulières de l'armée à la tête de laquelle il est placé. Le colonel Fagan emporte avec lui les regrets, l'estime, le respect et l'affection de cette armée. C'est par le moyen de M. la Fosse que j'ai fait sa connaissance. Elle m'a été bien utile, car il n'est pas une station militaire dans l'Inde où il n'ait quelque ami, et, dans ces lieux-là, je suis sûr de trouver partout la plus admirable hospitalité.

professait pour M. le colonel Fagan. Les sentiments renfermés dans cette lettre font l'éloge de celui qui les exprime et de celui qui a su les inspirer.

[1] Jacquemont se trompe en faisant remonter la liaison de M. le

Je n'ai eu l'avantage de voir M. Fagan que pendant un temps assez court, à Calcutta. Mais nous nous sommes attachés rapidement l'un à l'autre, et notre connaissance est devenue depuis bien plus intime par notre correspondance. Ses mœurs sont nobles, sérieuses, élégantes; ses opinions sur les grandes choses du monde moral sont les nôtres.

Je lui donne une lettre pour votre père. Menez-le chez lui. M. Fagan ne peut qu'être jaloux de l'honneur de connaître M. de Tracy, et monsieur votre père trouvera certainement du plaisir à faire la connaissance d'un homme aussi distingué. Veuillez aussi, cher ami, le présenter à vos sœurs et à vos beaux-frères : faut-il vous prier de le présenter d'abord à madame Victor?

Adieu; c'est un ami que je vous adresse; j'espère qu'à mon retour en France, il sera le nôtre à tous deux. Je vous aime et vous embrasse de cœur.

LXXXII

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Delhi, le 23 décembre 1831.

Ta lettre Y est toute courte; l'*Annuaire* pour 1831 est venu avec elle, après onze mois de voyage. J'ignore où elle s'est promenée pendant ce temps; mais ce ne peut avoir

colonel Chatry de la Fosse avec le colonel Fagan à la campagne d'Égypte, que le premier n'a point faite. Cette liaison s'est formée pendant le séjour du colonel Fagan en France, après cette campagne.

été dans l'Inde, car j'y suis devenu un des individus les plus faciles à trouver, quoique le moins sédentaire de tous ses habitants. Tu me recommandais de me défier des puissances à mon retour. Tout est dit là-dessus, puisque j'ai décidé que je reviendrai par mer. Il y a, en effet, exemple d'Anglais interceptés en Perse par les Russes, et envoyés en Sibérie pour y patiner tout le reste de leur vie. Ces atrocités ont transpiré dernièrement ; et je suppose qu'elles sont maintenant l'objet de réclamations énergiques du gouvernement anglais.

Quand tu vois notre père préoccupé secrètement, mon bon ami, de quelque pensée qui l'inquiète et le tourmente, provoques-en l'examen. A vingt ans, on voit les choses en couleur de rose ; à ton âge, on les voit comme elles sont ; à celui de notre père, pires qu'elles ne sont. Ce sont des pensées d'avenir qui l'absorbent quelquefois ; eh bien, discute tranquillement avec lui les chances de l'avenir. Si tu dois le quitter pour aller faire la guerre, montre-lui la probabilité que la guerre serait courte, et que tu ne pourrais manquer d'y gagner les grosses épaulettes. Il concentre en nous toutes ses affections à mesure qu'il vieillit, et je suis convaincu que la pensée de nous revoir heureux lui ferait passer assez doucement la période de sa solitude. Aux mois de mai et de juin, il me croyait à Lahore, et il acceptait avec joie toutes les interprétations de mon voyage hors des possessions anglaises. La supposition qu'après avoir vu le Pundjâb et le Cachemire, je reviendrais dans l'Inde continuer mon voyage comme je l'avais commencé, lui plaisait infiniment. Toutes mes lettres, depuis ce temps-là, n'ont dû que lui faire du bien. J'ai joui

plus vivement du bonheur qui me suivait dans mon voyage, par l'idée qu'il le partageait. J'espère qu'à mon retour, ce qui concerne mon avenir s'arrangera de manière à ce que je ne sois plus pour lui une cause d'anxiété.

Quoique j'y pense bien souvent, je n'ai pas encore déterminé la forme que je donnerai à mes publications diverses. Néanmoins, je compte bien tirer, de la masse très-considérable des manuscrits que je rapporterai, un ouvrage assez instructif et assez généralement intéressant.

A propos de la nouvelle organisation de l'artillerie dont tu me parles, je t'apprendrai que, dans l'armée indienne, l'artillerie à pied est traînée par des bœufs, mais des bœufs de race toute particulière, fort grands et fort actifs (pour des bœufs s'entend). Les artilleurs à cheval, en parlant des autres, jamais ne disent artillerie à pied, mais toujours *bullock artillerie*, artillerie à bœufs, ce qui est pour ceux-ci l abomination de la désolation.

Que veux-tu dire par des craintes que les communications, plus ou moins indiscrètes, des lettres que j'écris, pussent exciter des soupçons chez les Anglais, mes hôtes, sur la nature réelle de mon voyage et de mes intentions, en visitant l'Inde dans tous ses coins? C'est d'un absurde pyramidal ; c'est à passer toute croyance. Je suis entièrement de ce pays. Je suis lié familièrement avec la plupart de ses officiers politiques. Ce sont eux surtout qui m'accueillent, parce qu'en général ce sont les plus hauts en grade, et les plus intéressants pour moi. Il n'est pas question de *monsieur* ou de *sir* entre nous. C'est « mon cher Maddock, » ou « my dear Maddock, my dear Wade, my dear Kennedy, » etc., d'un côté; et de l'autre, « mon cher Jacque-

mont, » ou « my dear Jacquemont. » Chez le gouverneur général, je suis comme de la famille, hors des règles de l'étiquette posée à tout autre. Agent secret ! N'est-il pas entendu par tous mes amis anglais que je saurai faire autre chose de mon voyage que de l'histoire naturelle, après que j'aurai vidé mon sac de pierres et épluché mes bottes de foin ? Parbleu ! ici, à la table du résident, entre lequel et moi son âge fait obstacle à des relations familières, croirais-tu que je craignisse de causer de politique, de l'administration financière et judiciaire du nord de l'Inde, dont il est le vice-roi ? C'est presque toujours le sujet des conversations dont j'ai lancé le premier mot. Quand je ne puis tirer à clair quelque point de statistique, et que mon ignorance m'ennuie, parbleu ! c'est au ministre d'État que j'écris pour le prier de faire chercher, préparer, calculer, dans ses bureaux, l'objet que je désire. Agent secret ! Cela m'irait bien, vraiment ! En vérité, c'est le comble de la sottise. Tout le monde dans l'Inde sait qui je suis. Je n'ai rien caché, et j'ai rencontré, presque partout, des gens qui m'inspiraient assez de confiance pour leur laisser connaître le plus exactement possible ma position. On sait donc que je suis arrivé à la ration de six mille francs : j'ai eu le courage de l'avouer : puis, que j'ai été mis à huit mille, puis à douze mille francs ; je ne cache pas ce que j'ai reçu de Rundjet ; enfin, mon ami, comme je ne joue qu'un jeu honnête, je le fais toujours cartes sur table. Cette manière ouverte et franche, je l'ai gardée avec le plus défiant, le plus faux, le plus menteur des princes asiatiques, Rundjet ; et je crois que Rundjet lui-même rirait au nez de qui lui insinuerait que les pierres et les herbes

plus vivement du bonheur qui me suivait dans mon voyage, par l'idée qu'il le partageait. J'espère qu'à mon retour, ce qui concerne mon avenir s'arrangera de manière à ce que je ne sois plus pour lui une cause d'anxiété.

Quoique j'y pense bien souvent, je n'ai pas encore déterminé la forme que je donnerai à mes publications diverses. Néanmoins, je compte bien tirer, de la masse très-considérable des manuscrits que je rapporterai, un ouvrage assez instructif et assez généralement intéressant.

A propos de la nouvelle organisation de l'artillerie dont tu me parles, je t'apprendrai que, dans l'armée indienne, l'artillerie à pied est traînée par des bœufs, mais des bœufs [illegible] race toute particulière, fort grands et fort actifs (pour des bœufs s'entend). Les artilleurs à cheval, en parlant des autres, jamais ne disent artillerie à pied, mais toujours *bullock artillerie*, artillerie à bœufs, ce qui est pour ceux-ci l'abomination de la désolation.

Que veux-tu dire par des craintes que les communications, plus ou moins indiscrètes, des lettres que j'écris, pussent exciter des soupçons chez les Anglais, mes hôtes, sur la nature réelle de mon voyage et de mes intentions, en visitant l'Inde dans tous ses coins ? C'est d'un absurde pyramidal ; c'est à passer toute croyance. Je suis entièrement de ce pays. Je suis lié familièrement avec la plupart de ses officiers politiques. Ce sont eux surtout qui m'accueillent, parce qu'en général ce sont les plus hauts en grade, et les plus intéressants pour moi. Il n'est pas question de *monsieur* ou de *sir* entre nous. C'est « mon cher Maddock, » ou « my dear Maddock, my dear Wade, my dear Kennedy, » etc., d'un côté ; et de l'autre, « mon cher Jacque-

mont, » ou « my dear Jacquemont. » Chez le gouverneur général, je suis comme de la famille, hors des règles de l'étiquette posée à tout autre. Agent secret ! N'est-il pas entendu par tous mes amis anglais que je saurai faire autre chose de mon voyage que de l'histoire naturelle, après que j'aurai vidé mon sac de pierres et épluché mes bottes de foin ? Parbleu ! ici, à la table du résident, entre lequel et moi son âge fait obstacle à des relations familières, croirais-tu que je craignisse de causer de politique, de l'administration financière et judiciaire du nord de l'Inde, dont il est le vice-roi ? C'est presque toujours le sujet des conversations dont j'ai lancé le premier mot. Quand je ne puis tirer à clair quelque point de statistique, et que mon ignorance m'ennuie, parbleu ! c'est au ministre d'État que j'écris pour le prier de faire chercher, préparer, calculer, dans ses bureaux, l'objet que je désire. Agent secret ! Cela m'irait bien, vraiment ! En vérité, c'est le comble de la sottise. Tout le monde dans l'Inde sait qui je suis. Je n'ai rien caché, et j'ai rencontré, presque partout, des gens qui m'inspiraient assez de confiance pour leur laisser connaître le plus exactement possible ma position. On sait donc que je suis arrivé à la ration de six mille francs : j'ai eu le courage de l'avouer : puis, que j'ai été mis à huit mille, puis à douze mille francs ; je ne cache pas ce que j'ai reçu de Rundjet ; enfin, mon ami, comme je ne joue qu'un jeu honnête, je le fais toujours cartes sur table. Cette manière ouverte et franche, je l'ai gardée avec le plus défiant, le plus faux, le plus menteur des princes asiatiques, Rundjet; et je crois que Rundjet lui-même rirait au nez de qui lui insinuerait que les pierres et les herbes

de ses montagnes n'étaient pour moi qu'un prétexte de voir le reste. Si l'on te parle jamais d'agent secret, mon cher Porphyre, dis hardiment qu'il n'y a jamais eu dans l'Inde un étranger au caractère duquel on ait prodigué tous les témoignages de respect que je reçois partout et sans cesse. Il n'y aura pas de modestie à le dire; mais enfin il est bon qu'on sache là-dessus la vérité.

Quoique plus loin que toi de l'Angleterre, j'en suis tellement rapproché par la lecture occasionnelle de ses journaux et ma connaissance des gens de ce pays-là, que j'ai sans doute plus que toi meilleur fond pour bâtir des conjectures sur son avenir. Il me paraît effrayant. Je suis persuadé que, si les pairs ont la folie de rejeter le bill de réforme accepté par la Chambre des communes, il y aura un coup d'Etat libéral fait par les ministres actuels, ou retraite de ceux-ci, et alors révolution à coups de fusil. La crise sera terrible, parce qu'il n'y a pas de pays en Europe, peut-être, où les inégalités sociales soient aussi effroyables. l'Inde ne reçoit pas, dans la mère patrie, l'attention qu'on devrait lui accorder.

Adieu. Je suis éreinté. Il y avait hier un bal à Delhi, donné par les ingénieurs de la garnison au reste des habits rouges et des habits noirs. Il a fallu y montrer ma longue figure brune et peu dansante: et des quiproquos de voitures, palanquins et chevaux m'ont fait galoper une bonne partie de la nuit; et je ne me suis couché qu'à trois heures, ce qui ne me va guère. Adieu, cher et bon ami; je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur.

19 janvier 1832.

Mes caisses ne sont pas encore prêtes ; c'est le diable. Comme il y a quantité de navires en partance à Calcutta pour le Havre et Bordeaux, j'écrirai encore. Rien de neuf. Je pioche ferme et me porte à merveille.

A toi de cœur.

LXXXIII

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Delhi, 26 décembre 1831.

Mon cher père,

Vous dirai-je que vos spéculations sur la politique indienne font mes menus plaisirs? Vos citations de mémoire, empruntées au sieur de Marlès sur l'histoire de Rundjet-Singh, sont délicieuses. — Mais est-il séant à un fils de parler ainsi à son père?... Vous me pardonnerez cette licence, je n'en doute pas, maintenant que, par mes lettres du Pundjâb et du Cachemire, vous devez être mieux appris des choses d'outre-Sutledje, et de la faillibilité de M. de Marlès, votre oracle. Je possède tous les matériaux d'une histoire du Pundjâb depuis une cinquantaine d'années; mais elle n'amusera personne. La biographie de Rundjet-Singh serait amusante peut-être, mais elle abonde en faits qu'il est impossible d'écrire en langue vulgaire, et qui de-

vraient être mis en notes latines. Malgré tout ce qu'il y a à reprendre en Rundjet, aimez-le un peu pour l'amour de moi. Vous craigniez qu'il ne me fît prendre femme, et, *volens nolens*, ne me gardât. Je pense avec plaisir que depuis longtemps vous devez avoir reçu mes premières lettres de Lahore, qui vous auront pleinement rassuré à cet égard.

Mais quelle était cette guerre de Rundjet, qui vous faisait trembler pour moi? Le radjah de Bélaspoor serait infiniment flatté de savoir que les troubles de son empire vous ont aussi alarmé. Si je devais revoir l'Himalaya, j'espère que vous me feriez l'honneur de me croire, à Bélaspoor, maître et seigneur absolu.

J'ai perdu le fil de la politique européenne, et ne saurais prophétiser comme par le passé. Vous ai-je dit que, six mois avant de les connaître, j'avais prédit à un ami de Calcutta les choses de juillet 1830, et que ma lettre, qu'il montra à d'autres, me fit alors une singulière réputation? Voici que tout le monde me demande ce qui arrivera du Pundjâb et de Cachemire à la mort de Rundjet : à quoi je réponds que, pour le présent, Rundjet, qui, malgré sa barbe blanche et son corps frêle, n'a que cinquante et un ans, ne songe nullement à mourir; et si l'on insiste, je fais mon *siege* comme Vertot; je dis quels chefs se battront dans la plaine, et quels à la montagne; les chances des uns et des autres. Wade, que bien vous connaissez à présent, m'écrira toutes ces choses à Paris, quand elles se réaliseront.

Je suis arrivé le 16 au soir. Fraser, que je croyais dehors, en tournée judiciaire, était ici. Il m'apprit aussitôt que le camp du gouverneur général était encore sous les murs de

Delhi, et serait porté pendant la nuit au Koutoub, sur les ruines de l'antique Delhi, à quatre lieues. Là-dessus, je me couchai dans son palanquin, et l'on me porta au Koutoub. J'y restai deux jours avec lord et lady William, dont j'ai été plus charmé encore que pendant mon séjour à Calcutta. Il n'est sorte d'égards flatteurs et d'attentions vraiment amicales qu'ils ne m'aient témoignés l'un et l'autre. J'ai causé bien au long avec milord des pays dont je revenais, et avec lady William de Paris, et de leur voyage à eux-mêmes; tant de choses se sont passées depuis que je leur avais dit adieu à Calcutta! Du reste, j'ai bravement bu de l'eau à la santé de tous ceux qui me saluaient de leur verre, selon la coutume de leur nation; et ce n'est pas ce que l'on a le moins admiré en moi. Il y avait au camp du gouverneur général plusieurs personnes de ma connaissance: M. Toby Prinsep, le secrétaire d'État; le général Wittingham, qui commande cette division; M. Metcalfe, le premier de mes hôtes à Delhi.

Lord William marche vers le Radjpoutana. Lord Clare, le nouveau gouverneur de Bombay, vient à sa rencontre; ils se connaissent particulièrement. Lord et lady William, à leurs recommandations verbales, ajouteront l'un et l'autre une lettre pour ce seigneur; je l'attends de jour en jour.

Je suis dans l'immense maison de M. Fraser, espèce de fort gothique qu'il a bâti à grands frais, sur la place même où jadis Timour planta sa tente pour assiéger Delhi. Mon hôte est au camp du gouverneur général, qu'il accompagne jusqu'aux limites de sa juridiction. Je travaille seul tout le jour, sans bruit autour de moi que celui des ouvriers qui

emballent mes collections, sans dérangement, sans gêne de société. Le soir, quand il fait beau, je monte à cheval, en palanquin lorsqu'il pleut, et je descends à la ville, où je dîne de fondation chez le résident, homme d'un esprit fin et orné, d'habitudes retirées, et qui cause mieux que la plupart des Anglais. M. Maddock demeurait chez lui, et, pour faire partie carrée, un jeune diplomate apprenti, pétillant d'esprit, ne manque jamais aux dîners de son patron; cela fait d'agréables soirées.

Le résident de Delhi reçoit par mois cinq milles roupies ou treize mille francs de frais de table. — Or, comme il n'a d'ordinaire que cinq ou six personnes à sa table, et qu'il se fait un scrupule de manger les treize mille francs, vous pouvez juger si les dîners que je fais là ressemblent à mes dîners ambulants. Cependant, j'édifie ma petite compagnie par ma sobriété stoïque. A dix heures, nous disons bonsoir à M. Martin (le résident), et Maddock et Bell (l'assistant si gai et si spirituel que j'ai dit), nous nous retirons dans l'appartement de celui-ci, et, serrés autour d'un bon feu, nous jasons jusqu'à minuit. Il n'y a pas de raison pour s'aller coucher, tant nous savons passer agréablement le temps à nous trois. D'ailleurs, on ne me laisse pas partir volontiers; quand le dernier mot est dit, j'allume un admirable cigare de la Havane, m'enveloppe de ma robe de chambre de cachemire, monte à cheval, et, précédé de deux hommes qui courent devant moi, des torches à la main, je reviens en un temps de galop à la forteresse de Fraser. J'avais le cœur gros en revenant cette nuit à ma demeure; c'est qu'avant de monter à cheval, j'avais donné à M. Maddock la dernière poignée de main. Il est parti ce

matin pour son nouveau royaume de Catmandou, et, avant de quitter Delhi, il m'a écrit une lettre d'adieu qui me touche infiniment. Si, au lieu d'aller à Bombay et dans les Ghattes, je m'entêtais jusqu'au bout de l'Himalaya, dans le Népaul, quel appui ne trouverais-je pas à Catmandou?

Vous me dites dans une de vos lettres que les Anglais, pour être si aimables envers moi, doivent être tout différents dans l'Inde de ce qu'ils sont chez eux: il y a, en effet, quelque chose de cela, surtout parmi ceux qui habitent les hautes provinces, au nord de Bénarès.

Frédéric vous a fait plaisir, me dites-vous encore, en vous assurant que mon anglais était parfait et de bonne compagnie. Je connais trop bien cette langue à présent pour souscrire à ce compliment fraternel. Je suis resté chez ce peuple étranger, trop complétement Français, trop moi-même dans la forme et le tour de ma pensée, pour que mon langage ne décèle aussitôt ma nationalité étrangère; quelquefois je m'en impatiente; plus souvent, je m'en félicite. Mon anglais est de l'anglais à part, qui, pour n'être pas parfait, n'en est pas plus mauvais. Excusez mon impertinence. J'ai renoncé à écrire en anglais à Frédéric, aussi bien qu'à Zoé, qui vient de me le défendre à cause du *vous*, qui est la seule manière de parler en cette langue. Zoé, dans sa réprimande, a cependant risqué quelques phrases dans ce langage, qu'elle condamne; — dites-lui que je n'y ai pas trouvé un mot à reprendre. Elle m'a tout l'air de le connaître déjà parfaitement.

Je vous écris ainsi à bâtons rompus.

Il est incroyable que les journaux de Londres aient dit que lord William Bentinck, comme vous le dites, ait em-

poigné le commandant en chef de l'armee. — Le général en chef était lord Combermere, quand j'arrivai dans l'Inde; actuellement, c'est lord Dalhousie, qui, après deux ans de commandement et de maladie, va remettre le commandement au chevalier Edward Barnes (ex-gouverneur de Ceylan). Les gouverneurs de Madras et de Bombay ne sont pas, en droit, aussi absolus que vous l'imaginez. Celui de Calcutta a le droit de les empoigner l'un et l'autre, aussi bien que tout autre Européen. Depuis trente ans, il n'y a que deux ou trois exemples d'empoignement. Celui qui fit le plus de bruit fut celui d'un M. Buckingham, éditeur d'un journal à Calcutta, qu'un intérimaire de Calcutta pria poliment de vider le pays, dont il compromettait la tranquillité par ses déclamations incendiaires. Ce Buckingham, qui est, d'ailleurs, un homme capable, prêche depuis ce temps-là la croisade à Londres contre le gouvernement de la Compagnie; mais il ne jouit d'aucune considération.—Lord William n'a encore empoigné personne, ce dont je le blâme hautement. Le nombre des officiers civils et militaires anglais, dans toute l'Inde, est de six mille; l'armée européenne n'est que de vingt mille hommes: voilà tout. Il est donc évident que ce n'est pas par la force matérielle que nous contenons l'immense population de cet immense pays. Le principe de notre puissance est ailleurs : dans le respect que notre caractère inspire à ces peuples. Un Européen qui a des mœurs basses devrait être immédiatement empoigné et embarqué pour l'Europe; il fait plus de tort au caractère européen, à l'avenir de la puissance anglaise dans l'Inde, qu'une révolte formidable. A Calcutta, où il y a tant d'Européens, et d'Européens de toutes classes, le plus

mince bourgeois bengali garde ses souliers chez le gouverneur général !

A Delhi, le plus grand seigneur mogol les ôte devant le plus petit sous-lieutenant anglais.

Rundjet-Singh, prince absolument indépendant, et la plus grande puissance de l'Asie après les Anglais, Rundjet était toujours nu-pieds pour me recevoir. Si, dans le Pundjâb, un seigneur quelconque se fût présenté chez moi sans laisser sa chaussure à la porte, je ne l'aurais pas reçu, et j'aurais écrit sur-le-champ à Lahore pour demander à Rundjet satisfaction de cette insulte : mais c'est une énormité qui ne pouvait venir à l'idée de personne.

A Calcutta, les Indiens voient tous les jours des matelots européens emmenés ivres par d'autres Indiens, soldats de police. Ils voient des Européens à la barre des accusés, au tribunal criminel. Là, le prestige de notre nom est tombé. Dans tout le delta du Gange, cultivé en grande partie par les planteurs d'indigo, la plupart Anglais ou métis, classe opulente, violente, grossière, le charme est également rompu. Nulle part les Européens ne sont plus nombreux par rapport à la population native, nulle part celle-ci n'est plus timide, et nulle part cependant les Européens ne sont moins respectés.

L'excellent M. Allard m'écrit de temps à autre depuis que j'ai quitté le Pundjâb. Rundjet-Singh a donné douze cents francs et accordé une pension de mille francs à mon secrétaire persan de Cachemire, Mirza Abad, à qui je n'avais pas donné son congé à Bélaspoor sans le charger d'une lettre d'adieux au maharadjah. Le pauvre diable de Mirza m'écrit cela dans toute la joie de son âme, et me promet

que lui, sa mère, ses frères et toute sa famille prieront Allah pour mon bonheur tous les jours de leur vie. Cela m'a touché. L'excellent Allard a reçu une lettre infiniment gracieuse de lord William ; il me l'envoyait pour que je la lui traduisisse. Avec la traduction, je lui ai adressé un billet de loterie que j'avais fait acheter exprès à Calcutta, et qui pourra lui gagner cent soixante mille roupies, s'il plaît au hasard. C'est un cadeau de cent écus que je lui fait. Je regrette d'être si pauvre, pour ne pouvoir mieux reconnaître les immenses obligations que j'ai envers ce brave homme-là !

Djeipoor, Adjmir, Nassirabad, Indour, Aurengabad et Poonah, voilà les points les plus remarquables de la route que je suivrai d'ici à Bombay. Chez les Radjpoutes d'abord, puis chez le Nisam, puis chez les Mahrattes. Djeipoor n'était pas tranquille l'an passé ; l'ordre y est à présent rétabli. Je connais le résident à Adjmir ; — de plus, son aide de camp diplomatique est le fils du colonel Fagan. Le gendre du même commande un corps de troupes considérables près d'Adjmir ; et ainsi jusqu'à Bombay. Toutefois, ces postes anglais sont fort éloignés les uns des autres dans l'ouest de l'Inde : ainsi ne vous inquiétez pas si mes lettres ne se succèdent qu'à de longs intervalles.

Il paraît que j'ai oublié, l'an passé, de vous parler de ma visite à la *begum* (princesse, en persan) Sumro, à Sirdhana, près de Mirout. Sachez donc que le colonel Arnold me mena chez elle, un dimanche matin du mois de décembre dernier, quand j'étais à Mirout avec lui. Je déjeunai et dînai avec cette vieille sorcière, et même lui baisai la main galamment. En véritable John Bull, à dîner, j'eus l'hon-

neur de trinquer avec elle. De retour à Mirout, le lendemain, j'y reçus d'elle une invitation à dîner le jour de Noël. C'est une vieille coquine qui a une centaine d'années, cassée en deux, ratatinée comme un raisin sec, une sorte de momie ambulante, qui fait encore elle-même toutes ses affaires, écoute deux ou trois secrétaires à la fois, tandis qu'en même temps elle dicte à trois autres. Il n'y a pas quatre ans qu'elle fit attacher à la bouche de ses canons quelques-uns de ses chétifs ministres et courtisans disgraciés ; ils furent tirés comme des boulets. On raconte (et c'est vrai) qu'il y a soixante ou quatre-vingts ans, elle fit enterrer vivante une jeune esclave dont elle était jalouse, et donna à son mari un *nautch* (bal) sur cette horrible tombe. Ses deux maris européens sont morts violemment. Au reste, elle était courageuse autant que cruelle. Des moines italiens se sont emparés d'elle, et lui ont fait une peur de diable du diable. Elle a bâti à Sirdhana une belle église catholique, et vient ces jours-ci d'écrire au gouvernement pour demander qu'à sa mort une partie de ses domaines reste attachée à son église pour en défrayer le service. Elle a écrit au pape pour avoir un évêque à Sirdhana : cependant, elle ne radote pas.

De ses seize lacs (quatre millions) de revenu, elle en enfouit huit chaque année dans ses jardins, qu'elle pourrait donner à qui bon lui semble, et qui, à sa mort, appartiendront au gouvernement anglais. Rundjet aussi, depuis quelques années, a la manie d'enterrer son argent. Depuis ce temps-là, sa cupidité n'a plus de bornes.

Mes amis les diplomates de Delhi voulaient me faire avoir de l'empereur quelque titre superbe, par exemple, « le pilier

de la science, le flambeau de la postérité, l'épée de l'État, haut et puissant seigneur, » etc., etc. Mais la chancellerie impériale est pire que la commission du sceau. Elle fait des comptes d'apothicaire à n'en pas finir à ceux que le Grand Mogol honore d'un titre; en sorte que j'ai renoncé à cette plaisanterie. Je continue donc à vivre sur mes titres pundjâbis, qui ne sont pas de bon aloi; car vous savez que Rundjet est un soldat heureux, un usurpateur.

Ce pauvre Jussieu, dans sa dernière lettre, me disait que sa femme était grosse, et qu'il espérait, à mes souhaits, avoir bientôt un garçon. Je l'en félicitais à l'avance dans une lettre commencée à Sabathoo, et qui, heureusement, se trouve encore dans mon portefeuille pour la détruire. Avec ses goûts retirés, et les mœurs toutes domestiques de sa famille, ce doit être un bien grand malheur pour Jussieu que la perte de sa femme.

Je me ferai aimable cette fois; et, puisque j'ai la main aux écritures, mademoiselle Duvaucel aura quelques lignes de moi. C'est plus de galanterie qu'à moi n'appartient; car, à vivre entièrement privé de la société des femmes, je ne fais que devenir plus ours de jour en jour, et je l'ai toujours été terriblement. Je me suis guéri de quelques défauts en prenant des années, mais je crains sérieusement de mourir avec celui-là.

Nous avons ici un hiver fort extraordinaire pour le pays. Il vente, il pleut, et ne fait pas froid. Il est fort heureux que cette veine de mauvais temps passe quand je vis dans une maison. En marche, c'est le diable que la pluie quand elle dure. Les tentes deviennent alors d'un poids énorme; les chameaux qui les portent glissent à chaque pas sur la

terre détrempée; leur cuisse, fort sottement articulée avec leur bassin (n'en déplaise à la divine Providence), se démet, et souvent ne peut se remettre; les chars à bœufs, qui traînent le gros bagage, s'enterrent dans la boue; tous les domestiques, bouviers, chameliers, soldats, ont l'oreille basse et la queue dans les jambes; ils deviennent sourds et muets, paralysés à demi. Tout n'est pas plaisir dans le genre ambulant.

Malgré cela, on finit toujours par arriver, tard, il est vrai, trempé jusqu'aux os, sans abri préparé, sans trouver beaucoup à manger, mais enfin l'on arrive, et, le lendemain, on recommence; et, à force de recommencer, dans une trentaine de mois, vous me verrez, mon cher père, arriver jusqu'à votre quatrième, ou troisième au-dessus de l'entre-sol (style de propriétaire).

Du 10 janvier.

Un mot d'adieu, mon cher père. Encore retenu jusqu'ici par mes ouvriers et une foule de menus détails domestiques difficiles à régler, je vais être aussi gueux à Bombay, avec mes 12,000 francs, que dans la résidence de Calcutta, à ma ration primitive de 6,000 francs; car toutes choses y coûtent exactement deux fois plus cher qu'au Bengale.

Il y a dans le Gange une demi-douzaine de navires français en partance. Chacun d'eux vous portera un de mes paquets.

Santé parfaite. Je vous embrasse de cœur.

Du 3 février.

Mon cher père, je comptais partir aujourd'hui après déjeuner, quand j'ai découvert très-heureusement que, fort malheureusement, les tonneaux qu'à grands frais j'avais fait construire, et emplir d'essence de térébenthine pour conserver les poissons, la laissaient échapper rapidement. Ma caravane s'ébranlait déjà. Ce n'était qu'une répétition du départ, mais, j'espère, la dernière; demain, ce subtil liquide, qui n'en doit guère à vos *Essences*, sera dûment emprisonné dans des vases de cuivre. C'est le diable! Dans l'épouvantable désordre de ma table, impossible de vous en dire davantage.

Je reverrai certainement milord William à Djeipoor, ou entre Djeipoor et Alwar. Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur, et Porphyre, et Frédéric aussi, s'il est encore là.

LXXXIV

A M. VICTOR DE TRACY, A PARIS.

Delhi, 11 janvier 1832.

Cher ami, j'ai trouvé en arrivant dans cette ville ce que j'y espérais de vous, une longue lettre. En vous en rappelant la date, peut-être vous rappellerai-je aussi les objets dont vous m'entreteniez alors? Elle est datée du 25 mai passé, peu de temps avant les élections.

Comme votre amitié a pris l'habitude de me faire mille compliments que je ne mérite pas, je dois prendre en retour celle de débuter par un petit acte d'humilité. Tel est aimable et spirituel en tête à tête, et n'a plus un mot à dire dès qu'un tiers intervient. Pour moi, je ne suis à l'aise, je ne me sens de confiance, et ne puis avoir quelque facilité d'expression, qu'avec ceux dont je sais que la bienveillance m'est acquise déjà. Je me commets trop pour avoir le bonheur de plaire généralement, surtout la plume à la main. Quand viendra le temps de faire, au lieu de visites épistolaires à mes amis, une profonde révérence d'auteur au public, il m'en coûtera excessivement : au point que, si je pouvais ne pas livrer mon nom avec ma prose, je me regarderais comme parfaitement heureux de saisir cet expédient. Le fond de ce sentiment, qu'on décore généralement du nom de modestie, est tout au contraire de la vanité souffrante ; mais ce n'est pas seulement de la vanité, il s'y mêle une sorte de pudeur morale. Pouvez-vous sans effort montrer comment vous pensez et sentez à des hommes que vous savez penser et sentir tout à fait différemment, et ne pouvoir même comprendre ni vos pensées ni vos sentiments?

Je ne me suis jamais essayé à peindre les scènes de la nature et de l'existence humaine. J'écris beaucoup en courant ; mais ces notes sont désordonnées. Il ne me suffit pas de faire un choix parmi elles ; et, avant de me livrer au travail qu'elles requerront, il me faudra accorder préséance à bien des herbes et des cailloux, et, d'ici là, peut-être acquerrai-je une facilité d'écrire qui m'a manqué jusqu'ici. Mais que pourrai-je jamais faire des immenses plaines cul-

tivées de l'Inde, y voyageant aussi lentement que je le fais avec des bœufs et des chameaux ?

A propos de mon frère Frédéric, vous me parlez, cher ami, du *juste milieu* dont il n'est pas, et m'expliquez ce que c'est que le juste milieu. Ce qu'il y a de pis dans ce juste milieu, c'est la politique extérieure. Il me semble qu'avec une armée de cinq cent mille hommes et deux millions de gardes nationales, il n'aurait pas été difficile, à tout autre que Sébastiani, de faire, l'arme au bras, la loi [illegible] de l'Europe, fortifiés comme nous l'étions d'ailleurs, par la sympathie des peuples. Dieu sait quand la Pologne avec sa faible population sera capable de recommencer la lutte sublime dans laquelle elle vient de succomber si héroïquement ! Et l'Italie... à nos portes ! Quelle bêtise... si ce n'était pas une infamie !

Au dedans, j'avoue que l'exercice du pouvoir devait être bien difficile. Le juste milieu est juste comme 11 pour somme entre gens qui prétendent que 5 et 5 font 10, d'autres disent 12. Cependant, tous les partis me semblent avoir fait des fautes. La plus grande de toutes est celle de la Chambre, lorsqu'en remettant à neuf la Charte de Louis XVIII, elle laissa intacte la question de la pairie héréditaire. D'un trait de plume et sans bruit, il me semble qu'on aurait pu faire alors ce que vraisemblablement on ne réussira point à accomplir maintenant sans de longs débats qui augmenteront l'aigreur des partis.

Les tergiversations des divers cabinets qui se sont succédé depuis la révolution, devaient exciter l'impatience et quelquefois l'indignation des patriotes.

C'est bien aimable à vous de me causer de sciences,

d'arts et de littérature. Deux amis, savants de leur métier, et qui n'ont autre chose à faire que d'être savants, me font passer de temps en temps leur bulletin : Adrien de Jussieu et Élie de Beaumont. Mais ils ont peu de goût, je crois, pour les arts, le dernier du moins, et ne m'en parlent jamais. Il est naturel que le Louvre soit couvert de *Barricades* à l'exposition annuelle des tableaux. En me parlant de Scheffer, dont j'aime comme vous le talent plus que celui d'aucun autre, j'aurais voulu que vous me disiez s'il ne faisait toujours que peindre.

L'annonce des spectacles au bas de nos gazettes de Paris m'avait appris depuis longtemps l'envahissement de la scène par Robespierre, Marat, Napoléon, voire même leurs contemporains vivant encore. Tout cela est de bien mauvais goût. En mettant sous la remise les Grecs, les Romains et les marquis de notre vieux théâtre, nous n'avons pas été heureux dans le choix de leurs successeurs. Delavigne et Lamartine sont-ils donc mis tout à fait hors de cause par Messieurs de l'horrible ?

Mais c'est trop causer par demandes et par réponses. A la distance où nous sommes, mieux vaut ne parler à l'autre que de soi. Eh bien donc, je suis arrivé ici le 16 du mois dernier, juste à temps pour joindre à quelques lieues le camp du gouverneur général, qui venait de quitter la ville impériale. J'ai passé deux journées charmantes avec lord et lady William Bentinck, et suis revenu ici pour embarquer sur la Jumna mes collections de tout genre. C'est une grande et ennuyeuse besogne, plus longue de beaucoup que je ne pensais, et je me trouve par elle retenu à Delhi bien au delà du temps que je comptais y passer. Le terrible prin-

Temps de l'Inde me surprendra avant que j'aie passé la Nerbudda. D'autres n'oseraient peut-être entreprendre si tard le bien long voyage de Bombay; mais mon excellente constitution et ma grande sobriété me font porter légèrement les chaleurs excessives de l'Inde. Je me plais infiniment dans le cercle étroit des relations de société, ou, pour mieux dire, d'amitié que j'ai formées ici. Mon hôte, l'intendant de cette province, est un caractère célèbre à plus de cent lieues à la ronde. C'est un homme passionné pour l'émotion du danger, qui va en amateur à la guerre partout où elle se fait, n'en revient jamais sans y avoir attrapé quelques coups de fusil, mais si humain, que, dans la multitude des scènes de carnage où sa monomanie l'a jeté, il n'a jamais donné un coup de sabre, le cœur lui manquant quand il était prêt à frapper. D'ailleurs, à moitié Asiatique dans ses habitudes, et, pour le reste, un montagnard écossais : homme excellent, original de pensée, métaphysicien par-dessus le marché, avec la plus belle réputation d'ours du pays. Je l'ai complétement apprivoisé, ce qui ne laisse pas de me faire passer moi-même pour un peu ours auprès de quelques-uns, et avec plus de justesse, je crois, chez quelques autres, pour parfaitement sociable. Le résident est un homme de mœurs très-retirées et d'un esprit très-orné. Malgré la grande différence de nos goûts et de nos caractères, il se trouve que nous nous plaisons ensemble; enfin, mon cher ami, c'est de tous côtés que je reçois en ce pays des témoignages de bienveillance.

Je vois ici beaucoup d'Indiens. Ce sont presque tous des musulmans, d'extraction mogole, les débris de la noblesse de cette cour. Mon hôte est le seul officier du gouverne-

ment, à ma connaissance, qui entretienne avec les natifs des rapports de société. Dimanche dernier, je rendis avec lui quelques visites à ces longues barbes, politesse, condescendance blâmées, je crois, par les autres officiers anglais. Quelques jours auparavant, c'était l'anniversaire de l'avénement nominal de l'empereur ; et le résident, qui, ce jour-là, doit à l'ombre royale un tribut annuel de félicitations officielles, eut la bonté de me mener avec lui au durbar.

Le vizir me voulait offrir quelque titre, comme c'est l'usage d'en conférer au *big wigs* du gouvernement anglais ; mais il y a à Dehli une commission du sceau qui envoie de terribles mémoires aux gens qui ont quelque affaire avec elle. Ainsi j'ai dû rester tout simplement ce que Rundjet-Singh m'a fait pour rien : le Platon du monde, le Galien de l'époque, l'Aristote du siècle, le Socrate de l'âge, etc., et me priver de la fantaisie de devenir la colonne de la science, la sagesse du conseil, l'étoile de la postérité, ou la lumière du monde.

Mon voyage dans le Radjpoutana se prépare parfaitement. A la cinquième marche d'ici, je sortirai du territoire anglais, mais je n'aurai pas à en regretter la protection chez les princes radjpoutes. Le résident, qui est le successeur du Grand Mogol, leur seigneur suzerain jadis, a écrit à chacun d'eux ; je compte entièrement sur leur hospitalité. Il me tarde d'être à Bombay pour redevenir petit, vu ce qu'il en coûte pour être grand ; mais il est absolument impossible de faire autrement. Chez ces nations encore indépendantes, il n'y a d'autre protection que l'amitié du prince. Un voyageur qui ne peut l'invoquer comme sa

sauvegarde est exposé à mille vexations, sans parler de la chance à peu près certaine d'être pillé. A mon corps défendant, je me vois donc forcé de grossir ma petite caravane d'un secrétaire persan, pour me déchiffrer l'abominable *chékesté* des chancelleries radjpoutes et tenir la plume pour moi, quand besoin sera. Le département des affaires étrangères fait une brèche fâcheuse à mon budget. Ce secrétaire est un descendant du Prophète, ce qui n'est pas toujours une recommandation ; mais il me semble habile, et je me propose de lui faire gagner ses cinq louis par mois, de façon qu'en arrivant à Bombay, il n'y ait plus d'hiéroglyphes persans pour moi.

Rundjet-Singh est en froideur avec nous, je veux dire avec le gouvernement. Les Anglais veulent occuper le bas Indus pour porter leur commerce dans cette direction. Ils seront incontestablement obligés d'établir sur les rives quelques postes militaires pour le protéger. De là l'humeur de Rundjet, qui n'y peut mais, et se doit résigner.

Ce qu'il m'a permis l'an passé par compliment pour le gouverneur général, il le refuserait sans doute à présent. Malgré son mécontentement contre les Anglais, il me garde bon souvenir. J'ai reçu dernièrement une lettre de lui, dans laquelle il m'apprend qu'il vient d'accorder une pension au Cachemirien qui me servait de secrétaire à Cachemire et dans le Pundjâb. Du reste, point de guerre : il n'y a plus personne pour la faire aux Anglais. La dernière querelle avec les Chinois, quoique plus sérieuse que toutes les précédentes, s'est encore terminée à l'amiable. Cependant, le jour viendra, et sans doute nous le verrons, où les Anglais seront obligés de prendre le thé qu'on refusera

de leur vendre. Il serait très-facile d'envahir la Chine; mais j'ignore s'il ne serait pas malaisé de l'occuper.

Bonsoir, cher ami. J'ai passé la journée tout entière dans les herbes, les bêtes et les pierres; c'est pourquoi je ne vous parle point de choses qui y aient rapport. L'hiver ici est presque aussi froid que dans le midi de l'Espagne, et je vous quitte pour aller, selon la locution du pays, *manger l'air*, l'air frais, que je ne respirerai plus dans le reste de mon séjour dans l'Inde. Je vous souhaite à vous et aux vôtres une santé égale à la mienne. Adieu; je vous aime et vous embrasse, cher ami, de toute mon âme.

LXXXV

A M. DE MARESTE, A PARIS.

Delhi, 6 février 1832.

Si ce n'est pas là de la couleur locale, allez-en chercher ailleurs, mon cher de Mareste. Sachez même que c'est la plus belle, et qu'on ne traite ici de ce papier[1] que des altesses royales et sérénissimes; mais on ne commence à écrire que vers le milieu de la feuille, ou plus bas encore, si l'on veut être plus poli. On tire à bout portant sur la vanité de son correspondant, l'espace de six à huit lignes: le haut, l'exalté, le sublime, le juste, le miséricordieux, le charita-

[1] Cette lettre était écrite sur un large rouleau de papier appelé chez nous *papier de Chine*, parsemé d'applications de parcelles de feuilles d'or.

ble, le généreux, le puissant, le victorieux, l'invincible, le sage de haut renom, l'ornement de l'univers, le pilier du monde, le grand prince, le prince des princes, le roi des rois, le maître du monde, l'arbitre de ses destinées, à lui salut! après quoi, l'on entre en matière, par des protestations toutes parfumées d'une amitié inaltérable. Le jasmin et le narcisse jouent le plus grand rôle dans ces métaphores à l'eau de rose, convenablement embaumées de cette essence. C'est un désir violent comme un caprice de femme grosse, de voir le roi des rois, et une peine cruelle de ne pouvoir lui faire que la demi-visite d'une lettre. Enfin, quand l'éloquence de l'écrivain est comme un jardin desséché par le vent brûlant du désert, où il ne trouve plus une fleur à cueillir pour ajouter à son bouquet épistolaire, alors il songe à dire ce qu'il a à dire. L'affaire, si simple qu'elle soit, est toujours couchée en termes ambigus, dubitatifs, et flanquée de réserves sans nombre. On finit laconiquement comme les Indiens de Cooper: *C'est tout*, ou *j'ai dit;* ou, si l'on se pique de recherche, par *Après cela, que pourrait-il me rester à dire?*

Quand une femme honnête a besoin d'écrire à son mari absent, elle fait venir un vieux prêtre, l'habitué de la maison, et lui explique derrière un rideau ce qu'elle a à dire. Le scribe, s'il est un homme bien appris, écrit la dépêche au nom d'une autre personne que la dame, car il est monstrueusement grossier pour une femme d'écrire directement à son mari. Ainsi, quand elle a à lui dire qu'elle est accouchée récemment, c'est souvent un petit garçon de six ans qu'elle fait accoucher à sa place. Malgré cette furieuse délicatesse des femmes, les maris de l'Orient n'en

doivent pas à leurs confrères de l'Occident, surtout dans la classe moyenne et inférieure. Chez les Radjpoutes, que je vais voir tout à l'heure dans leur propre pays, les fautes d'orthographe sont aussi communes dans les châteaux que dans les chaumières. Leurs mœurs ressemblent étonnamment aux mœurs chevaleresques de la France féodale. Parcourez le gros livre du colonel Tod.

Adieu, mon ami. Comme on n'écrit jamais au revers de ce papier, force m'est de vous faire mon salam sans transition. Que Mouhammed vous soit en aide, et qu'Allah le tout-puissant vous conserve! Allégé de mes herbes, de mes pierres et de mes bêtes, que je vais embarquer sur la Jumna pour le pont d'Austerlitz, je me remets en marche, le cap sur Bombay, en santé parfaite.

LXXXVI

A MADEMOISELLE ZOÉ NOIZET DE SAINT-PAUL, A ARRAS.

Alwar, entre Djeipoor et Delhi, 21 février 1832.

Je n'ai guère fait que t'accuser réception de ta longue lettre et de ton petit billet de je ne sais plus quand, ma chère Zoé. Je me proposais d'y répondre en route, après avoir quitté Delhi. Eh bien, me voici en route depuis huit jours, mais j'ai encore sur les bras tant de besogne arriérée à mettre à jour, que, de peur de passer avec toi plus de temps que je ne puis m'en donner, je ne relirai pas tes

deux lettres. Voilà de la bonne foi qui ressemble un peu à de la brutalité. Mais, que veux-tu, ma chère amie! sans un peu de brusquerie dans l'occasion, je ne m'en tirerais jamais. Sais-tu à quoi je pensais ce matin, en venant à cheval de Ramgurh?... A notre promenade de Saint-Cloud, que tu me rappelais d'une manière charmante dans ton dernier billet. Tu me disais que tu étais retourné plus d'une fois te promener seule dans ces beaux lieux ; eh bien, souvent aussi mon imagination, comme la tienne, les a visités depuis que nous les avons parcourus ensemble. J'en ai vu de bien plus beaux depuis: les forêts de l'Amérique du Nord en automne, Haïti, Rio-de-Janeiro, l'Himalaya, Cachemire ; mais, depuis que je les ai quittés, j'y retourne moins souvent qu'à Saint-Cloud. — L'humeur d'un voyageur varie comme le temps et selon le temps. Il était gris ce matin. Bœufs et chameaux, exposés toute la nuit à un orage terrible, se traînaient lentement sur les routes détrempées. Le cheval que je montais, qui n'avait pas plus qu'eux perdu une goutte de ce déluge nocturne, avait l'oreille basse et ne répondait pas à la bride. J'étais pour le moins sérieux. Je pensais qu il serait bien triste de mourir sans revoir ces lieux où nous nous connûmes, sans les revoir ensemble. Que de douceur à nous y retrouver! que de choses à nous dire alors! J'en ai tant vu depuis, tant senti ! Tu sais que je ne prodigue pas le saint nom d'ami; eh bien, je l'ai voué à un homme dont je crois t'avoir déjà parlé dans une de mes précédentes lettres. Il s'appelle William Fraser. Je viens de vivre six semaines avec lui, et, grâce à lui, Delhi restera le plus tendre de mes souvenirs de l'Inde. Que ma fortune est bizarre avec les Anglais! Ces hommes, qui pa-

raissent si impassibles, et qui entre eux demeurent toujours si froids, mon abandon les détend aussitôt ; ils deviennent caressants malgré eux, et pour la première fois de leur vie. Ton amitié pour moi, ma chère Zoé, jouirait vivement des miracles que je fais en ce genre sans effort. Pourrai-je rapporter ma recette en Europe? C'est douteux. Il semble que je ne l'y possédais pas. J'y étais peu sociable, et n'y ai laissé que peu d'amis. Tu as pu y voir ma disposition dans la courte visite que tu vins nous faire à Paris en 1826. Il est vrai que j'étais alors extrêmement malheureux ; mais je n'avais jamais été heureux vingt-quatre heures de suite; et, depuis mon retour des Alpes, en 1824, mon humeur avait toujours été bien inégale. C'est mon voyage en Amérique qui m'a changé et fait meilleur. J'aime à le devoir à Porphyre.

Mon herbier est une bibliothèque de souvenirs. C'est à la Grange que je commençai à le former, au mois de mai 1818. Chaque année depuis y a ajouté, non-seulement par mes propres récoltes, mais par les présents de divers amis. Que d'associations attendrissantes d'idées et de sentiments ! — Paray à diverses époques, avant que je fusse homme, dans les joies innocentes de l'adolescence, prolongée heureusement au delà de son terme accoutumé, en 1818 et 1819 ; Paray en 1821, dans le premier trouble des passions de la jeunesse ; Paray en 1822, à mon retour des Alpes, changé en homme, initié aux grandes pensées de la vie, né au sentiment des arts, de la poésie ; Paray en 1824, dans le tumulte des passions.—Herry [1] à diverses époques.

[1] Terre de M. le comte Jaubert, pair de France.

Quand tu vins à Paris, mes rapports avec Jacquemont avaient cessé. Au fond de mon cœur, je l'accusais de faiblesse, et presque d'ingratitude avec moi. Mais je lui ai depuis pardonné de s'être séparé de moi, et les souvenirs de notre amitié me sont redevenus bien doux aussi. Voilà pour Herry. Je t'expliquerai un jour comment j'ai perdu un ami que j'avais possédé. Il savait la botanique mieux que moi quand je le connus, et donna une direction plus philosophique à mes études en ce genre. J'aime encore à me le rappeler.—Un brave homme d'Allemand, avec lequel je me liai en Suisse, et qui m'aima presque en frère, a enrichi mon herbier des plantes du nord et de l'orient de l'Europe ; il s'appelle Charpentier. C'est un géologue du premier ordre. — Un vieillard qui a laissé quelques beaux ouvrages dans les sciences, M. Ramond, le premier qui s'avisa des Pyrénées, m'en a donné des plantes, dont un grand nombre étaient inconnues avant ses voyages dans ces montagnes. Il était bien bon et bien aimable pour moi, au contraire de sa disposition envers les autres en général. Sa mémoire m'est chere. Mon herbier me le rappellera souvent, car j'y retrouverai sans cesse ses plantes des Pyrenees, étiquetées de sa main. — Je passe les autres, pour venir à te dire, ma chère Zoé, que tu devrais fournir ton contingent à ce dépôt de souvenirs. Je t'ai envoyé quelques plantes de Cachemire et du Thibet. Pour des gens du métier, chacune de ces etrangères vaut une centaine des plantes de Barly. Ton amitié, j'en suis sûr, n'y met pas un moindre prix que la sèche passion des savants. Eh bien, paye ta dette, si tu en as l'occasion. N'aie pas peur de ne m'envoyer que des plantes très-communes.

C'est pour penser à toi, plutôt que pour l'étude, que je te les demande. D'ailleurs, ce n'est qu'à mon retour d'Amérique que je me décidai à empoisonner mon herbier de sublimé corrosif : et les vers y avaient fait de notables ravages parmi les plus vieux échantillons, ceux des plantes communes que j'avais recueillies les premières. Tes remplacements viendront fort à propos.

Bonsoir, ma chère amie ; je te rends enfantillage pour enfantillage ; mais qu'y a-t-il de plus aimable ? Je ne te parle pas de moi au présent, parce que mon père te fera passer les lettres que je lui adresserai d'Adjmir, où le sujet du *moi* sera traité de la façon que les pères le veulent avoir de leurs fils, c'est-à-dire en grand détail Après la bouffée de société que j'ai respirée à Delhi et à Sabathoo, ma vie nomade et solitaire me plaît infiniment. Pour t'apprendre à te moquer de ce que tu appelles mes caractères soi-disant (c'est toi qui dis cela) indoustaniques, qui étaient de bel et bon persan, je ne causerai avec mon ami Fraser qu'en cette langue, si jamais le hasard nous réunit tous les trois à la même table. Je ne saurais être trop modeste ; je lis assez facilement une lettre assez mal écrite, ce qui est bien difficile, ce que bien des Anglais ne font pas après dix et vingt ans de séjour dans l'Inde. Mais je m'y donne de la peine, sans parler de l argent. Mon secretaire persan me coûte cinquante roupies par mois et un chameau, c'est-à-dire plus de cent cinquante francs Le drôle a trois domestiques. Impossible d'en trouver un à moins, et de m'en passer, obligé que je suis de correspondre avec les princes dont je traverse le territoire. Qui croira cela à Paris ? Qui en douterait à Londres ? Adieu, ma

chère Zoé. Écris-moi souvent. Amitiés à Georges, s'il est là ; qu'il m'écrive aussi.

LXXXVII

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Férozpoor, au S.-O. de Delhi, entre cette ville et Djeipoor,
19 février 1832, dimanche.

Mon cher père, je vous traite en tête couronnée, car il n'y a qu'à elles qu'on écrit sur ce papier semé d'or et d'argent, et le plus beau qui se fasse à Delhi ; ce qui, par parenthèse, ne fait guerre honneur à l'industrie indienne. Mais, tout grossier qu'il est, la plume coule dessus plus légèrement que sur le nôtre ; il n'y a guère qu'à s'asseoir devant la table à écrire, et, pour peu qu'on ait une plume à la main, au bout d'une demi-heure, sans qu'on y pense, la longue feuille se trouve noircie sur ses deux faces.

Férozpoor, que l'on prononce Férauze-pour, ne sonne guère moins agréablement à l'oreille que Bélaspoor, votre favori. Je le trouve encore plus joli, à cause de son étymologie persane. *Féroze*, en persan, signifie sublime, excellent. — C'est le nom de la jolie pierre que nous appelons turquoise ; — et ce n'est pas tout. A deux lieues de ce Férozpoor, comme je venais ce matin à pied de Naguina, par un temps délicieux comme nos molles matinées d'avril, je vis s'avancer, à la tête d'une troupe de cavaliers de bonne mine, un charmant jeune homme que je reconnus

pour le nawâb. Il descendit de cheval pour m'approcher. Nous nous embrassâmes sur l'une et l'autre épaule, comme on le fait au théâtre ; et, après avoir échangé quelques autres formules de politesse asiatique, nous nous remîmes en selle l'un et l'autre, et il me mena à l'élégante *villa* d'où je vous écris. On tira le canon du fort voisin quand je descendis de cheval à la porte du jardin. Le déjeuner était servi quand nous entrâmes dans le salon, servi à la mode européenne, et avec toute la recherche et l'élégance possibles. Comme c'est le ramazan, mon hôte, qui est musulman, ne pouvait avec convenance me donner l'exemple à table ; mais il m'en fit les honneurs avec une grâce parfaite ; il n'insista point pour me faire prendre du thé, ni pour que je goûtasse les bonnes choses dont la table était couverte. Il me laissa boire ma jatte constitutionnelle de lait, et manger quelques oranges seulement. Mais sa politesse sut tirer bon parti de ma frugalité. Il me dit que les plus brillantes créations de Dieu ne vivaient que du miel des fleurs, et qu'il ne s'étonnait pas de voir un *aflatoune*, un *aristourne* de ma force, imiter leur délicate frugalité.

Je congédiai Schemseddine (ainsi s'appelle mon jeune homme) après déjeuner. A midi, je lui rendrai sa visite dans le fort, où est son petit palais, et où je suppose qu'à cette heure il déjeune en cachette, à cause du ramazan. Nous ferons une promenade d'une couple d'heures sur un éléphant, pour voir les environs de sa capitale, et je reviendrai pour travailler le reste du jour.

Ce jeune homme est l'aîné d'une grande famille mogole, dont le chef eut le bon esprit de joindre l'armée

de lord Lake contre les Mahrattes, il y a trente ans. Le gouvernement anglais reconnut ses services en le confirmant dans la possession de la principauté qu'il s'était faite dans les temps de troubles. C'est comme un duc allemand. En cas de guerre, il doit un contingent de cavalerie au gouvernement anglais, s'il en est requis, et le contingent est proportionné à ses revenus. Le grand-duc de Férozpoor est plus riche que maints membres de la diète germanique. Il a quatre lacs, ou un million par an.

Mon intimité très-connue avec M. William Fraser suffisait pour m'assurer du jeune nawâb la réception polie qu'il me fait. Mais le résident, M. Martin, qui est pour tous ces nawâbs et radjahs ce que M. de Metternich est pour les ducs d'Allemagne, avait écrit lui-même dès longtemps pour annoncer mon arrivée. Ce sera de même jusqu'à Bombay.

Il m'en a coûté beaucoup pour quitter Fraser. Afin de nous épargner la peine des adieux, nous étions tacitement convenus que je partirais, et qu'il me laisserait partir comme un voleur, sans dire gare! mais, quand mon domestique vint me dire que les chameaux étaient partis déjà, et que mon cheval était prêt, j'oubliai mes résolutions stoïques de la veille ; Fraser avait le cœur aussi gros que moi, et nous nous éloignâmes l'un de l'autre après une poignée de main silencieuse. C'était mardi dernier, le 14. J'allai camper au Koutoub, sur les ruines de l'antique Delhi. Je ne pouvais dissiper l'impression de tristesse de mon départ. Dans la nuit, un des gens de Fraser vint au galop, porteur d'un billet de son maître, qui me disait qu'il éprouvait la même peine, et qu'il avait résolu

de planter là sa besogne pour courir après moi, et passer quelques jours encore avec moi. Je le désirais plus que je ne l'espérais; car je savais que, depuis cinq semaines déjà, Fraser aurait dû quitter Delhi pour présider les assises de son intendance; et que, pour me faire compagnie, il négligeait les devoirs de sa place, et s'exposait à la censure du gouvernement. J'allai donc le lendemain camper à Gourgaon, l'oreille fort basse. Toutefois, je rencontrai très à propos deux originaux qui firent diversion à ma tristesse. Le premier était un jeune officier qui se souvenait de m'avoir vu à Calcutta chez M. Pearson, et qui me salua par mon nom. Il venait d'Agrah pour faire changer d'air à sa jeune femme malade. Je ne sais comment il découvrit que je n'étais pas un forcené de christianisme; mais enfin il le découvrit, et, là-dessus, pour me convertir, il me conta son histoire, qui ne ressemble pas du tout à celle du Vicaire savoyard. Querelleur, duelliste, il avait tué un de ses camarades, à Calcutta même, lorsque j'y étais. Toutes les circonstances de ce duel en rendaient la funeste issue plus déplorable. Mon jeune homme me dit qu'il faillit en perdre la tête; il aurait dû dire qu'il la perdit tout à fait. Il tomba entre les mains des prêtres et d'une jeune fille dévote, assez jolie, qui ont réussi à faire de lui le plus enragé chrétien que j'aie jamais vu. Il avait bonne provision de Bibles avec lui, et me supplia tant d'en accepter une, que je lui fis ce plaisir. Il me promit que lui et sa femme prieraient milord Jésus-Christ de toute leur force pour ma conversion; et, lui souhaitant toute sorte de succès pour ses prières, je lui dis adieu, et à revoir dans le paradis.

Cependant, comme j'allais à pied, la Bible très-compacte de mon furieux me parut fort lourde à porter dans ma poche. — Elle tomba bientôt à la charge de mon secrétaire, descendant du Prophète, qui, peu soucieux de ces œuvres divines, les relégua dans le sac géologique avec les pierres et les marteaux.

Arrivé à Gourgaon, j'y reçus la visite du nazir ou juge hindou. Par une exception unique dans le nord de l'Inde, il parlait anglais, et tout aussi bien que moi. Il me conta aussi son histoire, dans laquelle il n'y avait pas d'hommes tués, mais dont la conclusion était damnable. Mon homme brahmane de haute caste, mais très-pauvre, avait intéressé par son intelligence précoce, sa jolie figure, et les malheurs de sa famille, un vieil officier anglais du rang le plus élevé qui l'avait emmené à Calcutta, et lui avait fait donner une éducation européenne. Ses maîtres, qui étaient des missionnaires anglais, l'avaient voulu faire chrétien ; mais il trouva que la Bible n'en devait pas à ses *chasters;* soutint que, sans être excellents, ses *védas* valaient mieux que la Bible, et que ses védas mêmes n'étaient pas assez bons pour lui. De la sorte, il était devenu, ce que j'ai entendu dire à Philadelphie, un *affreux déiste.* — Ce brahmane était homme de sens ; je le gardai jusqu'au soir, pour lui faire expliquer le détail de ses devoirs judiciaires.

Je me promenais seul, assez tristement, dans la grande plaine déserte où j'étais campé, — entre chien et loup, — quand je vis venir de loin une grande figure blanche. C'était Fraser. J'allais dîner : il partagea ma jatte de lait et mes galettes. Là-dessus, nous dînâmes comme des rois, sous ma petite tente de nuit, celle que j'ai portée au

Thibet et à Cachemire, sous laquelle je me suis tant de fois éveillé parmi les scènes les plus belles et les plus étranges de l'Himalaya, et que j'aime comme un vieux compagnon de voyage, qui me rappelle ce que je ne verrai plus. — Impossible d'achever cette simple histoire ; les éléphants du nawâb viennent me chercher, et la politesse de tous est l'exactitude. Je pars pour ne pas me faire attendre.

Le dimanche soir.

Le passe-temps favori du nawâb consiste à faire battre ses éléphants. Il en résulte qu'ils sont méchants comme des diables ; et, pour n'avoir rien à démêler avec eux ce matin, j'allai rendre ma visite en calèche, car Schems-eddine m'en avait envoyé une. Je rentrai plus tard que je ne pensais, et ce ne fut que pour remonter à cheval, afin d'aller voir les mines voisines, — voisines ? — pas si voisines ! mais je ne regrettai pas la distance, car l'espace était rempli de la manière la plus agréable. Une forêt de dattiers au fond d'une gorge sauvage, entre des montagnes noires et nues. La mine était, comme je m'y attendais, un lieu commun du terrain d'alentour. En revenant, je vis quatre pauvres petites cailles qui s'ébattaient innocemment au soleil couchant ; je m'approchai sans bruit, traîtreusement comme le serpent, et, d'un coup de fusil, les tuai toutes quatre : addition notable à mon dîner de demain. Croiriez-vous que mon hôte m'a traité de glaces au dessert? Je viens, à sa prière, de lui délivrer son certificat d'hospitalité en bonne et due forme pour M. Martin. Il le mérite.

Pour revenir à Fraser, de Gourgaon nous vînmes à Sonah ensemble, à pied, le 16; le 17, à Nhoun, sur la frontiere de son intendance et du territoire anglais. Il est aussi simple que moi dans ses goûts, et nous n'acquîmes pas la certitude que nous nous convenions admirablement en voyage sans regretter encore de n'avoir pas vu Cachemire ensemble. Hier matin, il décampa de Nhoun avant le jour; et, quoique fort matinal moi-même, quand je sortis de ma tente, je ne trouvai plus aucune trace de la sienne, au lieu où nous avions dîné et passé la soirée ensemble, la veille. Quelque jour, il viendra me voir à Paris. Qu'il y a de braves gens et d'aimables gens chez ces Anglais du nord de l'Inde! Au Bengale, je ne sais pourquoi, mais ce n'est pas absolument de même. Il y a moins de cordialité et moins d'esprit. La différence est proverbiale dans l'Inde; et, pour être proverbiale, elle n'en est pas moins vraie. Bonsoir, mon cher père; il se fait tard, et je mentirais si je vous disais que je ne suis pas un peu fatigué. Ainsi, je vais me coucher. Bonne nuit.

Oodjin, en Malwa, 5 avril 1832.

Je continue, mon cher père, ma longue histoire de Férozpoor. Fraser, donc, m'accompagna jusqu'à la frontière anglaise, à Nhoun. Je comptais sans mon hôte quand je m'attendais à des politesses du radjah d'Alwar; il fut impoli d'une manière marquée. Je le lui rendis, ce que je pouvais et devais me permettre. Je le rencontrai qui allait lui-même à la rencontre du gouverneur général, revenant alors d'Adjmir, où il avait tenu une espèce de congrès,

fort inutile, des princes radjpoutes. Je reçus du camp de lord William, l'invitation la plus aimable de m'y rendre, et les moyens de le faire sans perdre de temps : des chevaux de selle en relais et des cavaliers échelonnés pour me servir de guides. Laissant donc ma caravane filer à pas de bœufs vers Djeipoor, je me jetai au galop sur la gauche, et, de Radjgurh, joignis à Kalakoh le camp du gouverneur général. C'était le samedi matin. Lord William halte toujours le dimanche, parce que Dieu, dit-on, s'est reposé ce jour-là. Je restai donc deux jours avec lui, et reçus plus d'attentions que jamais auparavant. J'ai écrit tout cela à M. Victor de Tracy, mais, par mégarde, en anglais, et mon écriture est si mauvaise, que je doute que vous puissiez déchiffrer cet anglais. Me trouvant bien de l'eau, depuis mon départ de Delhi, j'ai résisté au champagne et au sauterne, qui circulait activement à la table du gouverneur général. — Un orchestre excellent me jouait *la Parisienne* pendant ce temps-là. Au milieu d'un désert du Radjpoutana, qu'en dites-vous? Pour me montrer un échantillon de cour radjpoute, lord William me prit avec lui, pour recevoir la visite du radjah d'Alwar, et, le lendemain, lady William me prêta son éléphant pour accompagner lord William, qui lui rendait sa politesse. Mais le pauvre diable de radjah s'en retourna cependant fort désappointé, car il ne reçut pas de kehlat. — Nombre de plaintes avaient été faites contre lui, et on lui refusa cette distinction accordée aux autres princes radjpoutes, pour le punir de son incivilité. Lord William passa la meilleure partie du dimanche à politiquer avec moi, de l'Inde comme de raison. Il me fit aussi bien des questions sur le

Pundjâb. — Nous nous quittâmes bons amis. Lady William me prit tout le temps que son mari me laissa, et, quand je la quittai, elle me donna une lettre d'introduction pour le nouveau gouverneur de Bombay, lord Clare, qui est de sa connaissance intime. En quelques heures de galop, je rattrapai ma caravane ensablée, dont je n'étais nullement inquiet, gardée, comme elle l'est depuis Delhi, par un sergent et quatorze hommes. J'arrivai à Djeipoor le 1er mars, y restai trois jours pour voir la ville et ses environs ; c'est la plus belle de l'Inde sans comparaison, et ses environs sont pleins d'intérêt. De là à Adjmir, qui est la plus jolie que j'aie vue, dans les plaines s'entend, car Nahan et Mondinaghur, dans l'Himalaya, me plaisent encore bien mieux. D'Adjmir, je fis une excursion à Béawr, capitale du Mhairwarra, contrée montagneuse habitée par une race indigène de l'Inde; sans autre industrie, depuis des siècles, que le brigandage dans les plaines adjacentes de Marwar et de Meiwar, et convertie miraculeusement, depuis dix ans, à l'ordre et à la liberté : cette dernière, toutefois, n'est qu'à l'usage des hommes. Le mari achète sa femme ; le père vend sa fille ; le fils vend sa mère. Le déshonneur pour les femmes consiste à n'être pas vendues ou à être mal vendues. Je vous montrerai, dans mon portefeuille, quelques-uns de ces pères tendres, de ces époux délicats, de ces fils respectueux. Priez M. Victor de Tracy de vous lire ou de vous traduire mon histoire du Mhairwarra. Il m'en a coûté quatre-vingts milles, ou trente-quatre lieues en trente-six heures, à cheval et à éléphant. J'étais rompu en revenant à Adjmir. Entre Delhi et Radjghur, j'avais eu le bonheur de mettre le doigt sur des phénomènes géolo-

giques très-intéressants.—J'eus la même bonne fortune à un autre Radjghur, dans les montagnes qui séparent la ville d'Adjmir de la plaine de Nassirabad, où je ne restai qu'un jour pour changer mes bœufs, mes chameaux et mon escorte. Ces Radjghur doivent vous faire enrager, par leur répétition continuelle sur la carte; *ghur*, que l'on prononce *gueur*, comme dans *liqueur*, signifie fort, château; or, chaque seigneur de village a une grande tendance à se qualifier de radjah. Ainsi chaque village a son radjgueur et souvent n'a pas d'autre nom, à moins que ce ne soit *radjpour* ou *radjpoura*, ou *radjkôte*, ou *radjkôti*; *poor*, *poora*, *kôte*, *kôti*, et *nagueur* que j'oubliais, ayant à peu près la même signification que *gueur*.

J'ai campé au pied du fort de Tchittour, célèbre dans l'histoire indienne. J'aurais voulu le pouvoir visiter, non pour ses antiquités dont je me soucie peu, mais pour les pierres de la montagne qu'il défend. J'ai dû le trouver trop vert, car, n'ayant pas d'ordre exprès de la cour d'Oudipoor afin de m'y faire admettre, je ne pouvais y entrer.

J'ai écrit à Porphyre de Katchrode, que vous trouverez près d'ici; mais j'ai fait un détour considérable pour y venir. Je suis allé à Ruttlam, où m'attirait le désir de voir en place des roches singulières, que j'avais vues employées à Jowra, et où je n'eus qu'à me laisser porter dans le palanquin du capitaine Borthwick, l'agent politique du gouvernement anglais dans ces provinces alliées ou tributaires de Malwa. Il vous faut ajouter ce nom à la liste, déjà longue, de vos saints indiens; car M. Borthwick m'a comblé. J'ai vu les carrières dont j'étais, à bon droit, si curieux, et, revenu à Katchrode, hier matin, j'en suis reparti

pour Oodjin avec le ministre du jeune nawâb de Jowra, que M. Borthwick a prié de m'accompagner jusqu'ici, et qui va me servir de *cicerone*. C'est un des Indiens les plus intelligents que j'aie rencontrés, musulman d'ailleurs, comme presque tous les gens de ce pays dont il y a quelque bien à dire.

Nous avons grand'peur ici d'une révolution en Angleterre, non qu'elle dût ébranler fortement le pouvoir anglais dans ce pays, mais à cause des faillites sans nombre qui en seraient la suite. Moi, j'ai peur de bien autre chose encore, de tout en vérité. Notre révolution me paraît beaucoup moins forte qu'il y a un an, quand elle avait des alliés. Wade, à grand'peine, vient de faire consentir Rundjet-Singh à ouvrir aux Anglais la navigation de l'Indus : il y a de la peur des Russes au fond de cette négociation. Vers Hazaroubag et Ramghur, sur la route de Calcutta à Bénarès, il y a quelques régiments occupés à faire un terrible exemple des Côles révoltés.

Adieu.

Mundleysir, sur les bords de la Nerbudda, 25 avril.

Mon cher père, j'ai passé Indour sans y trouver de lettres d'Europe; Mhow, également. De là, j'allai à Mhandhou, ruines immenses et peu connues, sur le bord du plateau que supportent les montagnes de Vindhya. La chaleur était devenue excessive. J'y ai bien enrichi mes herbiers. La table sur le coin de laquelle je vous écris est couverte des pierres que j'en ai aussi rapportées. De là, je descendis à Mheysœur, sur les bords de cette rivière; et, il y a trois

jours, j'arrivai à Mundleysir. C'est la résidence d'un agent politique anglais, le capitaine Sandys, dont l'extrême obligeance avait envoyé au-devant de moi, sur les montagnes de Mhandhou, des cavaliers et des guides pour me montrer ces lieux, si beaux et si étranges. Je n'avais d'autre recommandation près de lui qu'une lettre de M. Martin, l'ex-résident de Delhi et maintenant le résident d'Indour, dont l'agent politique de Mundleysir est un des lieutenants, et puis mon nom est maintenant connu de tout le monde dans l'Inde. Comment? Je l'ignore; car j'évite de paraître devant le public, de quelque manière que ce soit, ce que d'autres, à ma place, sans doute auraient voulu faire pour s'attirer plus de considération : je me retire ici devant toute espèce de publicité, je ne m'offre qu'aux individus. Il y a quelques *faiseurs* très-ignorants qui n'ont pas la même réserve, et qui se mettent sans cesse en évidence. Je serais peu flatté d'avoir rien de commun avec eux, et ne fais donc aucun bruit. Mais ma vie nomade me met en contact avec un si grand nombre d'hommes, dans un pays où les hommes (ceux de notre pays, j'entends) sont peu communs, que je me trouve connu de la meilleure partie de cette communauté d'Européens. Bref, M. Sandys m'accable de politesses et d'amitiés; et, quoique Mundleysir soit un des lieux les plus chauds de l'Inde, je m'y refais chez lui. — Mes gens avaient plus besoin que moi de repos. Ils avaient plus que moi souffert de l'épouvantable chaleur de mes dernières marches. Mes chars à bœufs s'étaient brisés dans les montagnes. Je laissai la moitié de mon armée et le plus intelligent de mes serviteurs pour veiller à leur garde et à leur réparation, et

poussai ici avec les chameaux. — Maintenant, l'arrière-garde a rejoint le camp. Les malades n'y manquent pas. Je les drogue de mon mieux et avec succès; et je jouis, moi, du luxe immense d'une maison. Il y a, dans la vie des villes, en Europe, une quantité d'avantages admirables dont nous jouissons sans en jouir; et, quel que soit mon avenir, je crois que je trouverai toujours, dans mon existence européenne, de quoi bénir la vie. Il y a une multitude de choses dont nous ne sentons le prix que lorsque nous en avons été privés : le luxe de manger du pain tous les jours, de s'asseoir sur une chaise, d'écrire et de manger sur une table, de dormir sur un matelas, de boire du vin bon ou mauvais. Après mon voyage en Asie, peu de choses, je l'espère, suffiront à mon bien-être physique.

C'est ici le pays des Bhils (Bheels, sur les cartes anglaises), peuple indigène de l'Inde, brigand par profession. Leurs souverains mahrattes étaient inhabiles à les gouverner, et, depuis une dizaine d'années, les Anglais ont entrepris d'administrer leur pays, en en remettant les revenus au prince mahratte : déjà ils ont produit un immense et salutaire changement dans les mœurs de ces sauvages.

En passant demain sans doute la Nerbudda, qui coule à cent pas d'ici, j'entrerai sur les terres de Bombay, et, à Adjuntah, sur celles du Nizam. Cette contrée, dont la structure géologique est tout à fait particulière, a aussi une configuration qui lui est propre. Elle diffère entièrement de tous les pays de l'Inde que j'avais vus auparavant. La Nerbudda a un caractère original de beauté qu'aucun autre fleuve ne m'a présenté : il est bien étrange !

Ce matin, j'ai reçu un paquet de Chandernagor, dont l'arrivée me remplit de joie, car sa grosseur me faisait espérer d'y trouver des lettres d'Europe. — Il n'y en avait qu'une, du Jardin, pour m'annoncer le supplément d'indemnité que le ministre du commerce et des travaux publics m'a accordé, de trois mille francs sur l'exercice de 1831 et de trois mille francs sur le présent exercice : en tout, et une fois pour toutes, six mille francs, que je prie mon banquier d'ajouter à mon crédit. Ces messieurs m'écrivent qu'ils n'ont pas encore vérifié sur la proposition de qui M. d'Argout m'a accordé cette indemnité. J'imagine que c'est sur la demande de fonds que j'avais adressée de Kurnaul au ministre, en février 1831. Ils m'accusent réception de deux de mes lettres ; la dernière datée de Lahore en mars 1831. J'espère donc qu'au temps où ils m'écrivaient (au 21 novembre 1831), vous aviez aussi reçu votre part de mon premier courrier du Pundjâb. — La dernière lettre que j'ai eue de vous est du mois de juin 1831 : c'est bien vieux déjà! Adieu, mon cher père, amitiés à la ronde autour de vous. Un mot encore : M. de Meslay, que j'avais consulté sur les moyens de convertir un simple chevalier de la Légion d'honneur en un officier de cet ordre, m'écrit de lui adresser un petit mémoire au sujet de M. Allard, qu'il l'appuiera de toute son éloquence bureaucratique en le transmettant au ministre, et qu'il ne doute aucunement du succès de nos proses réunies. Je vais donc en écrire d'aussi bonne que je pourrai, et je serai bien heureux si je puis faire avoir à ce brave compatriote une récompense de l'honneur qu'il fait au nom français, au fond du Pundjâb.

Adieu encore, et pour la dernière fois, cette fois-ci. Gardez-vous du froid, du chaud, de l'humide ! adieu, mon cher père ; conservez-vous pour vous et pour moi. Songez au plaisir de causer, sur vos tisons, de cette fournaise ardente de Mundleysir, et de tant d'autres choses dont je serai plein quand nous nous reverrons. Je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

LXXXVIII

A M. CORDIER, A CHANDERNAGOR.

Camp à Bhinnaï, Zilla de Marwar ou principauté de Djoodpoor, 17 mars 1832.

Mon cher monsieur Cordier, hier, après avoir expédié de Nassirabad une couple de pages de ma mauvaise écriture, j'ai reçu votre aimable lettre du 3 courant. Je suis charmé de savoir que messieurs du Dâk ne se soient pas approprié le chiffon que j'avais prié madame Cordier de vouloir bien accepter, tout indigne qu'il était d'elle : car vous savez que ces messieurs sont coutumiers du fait. M. Bonaffé se trompe, lorsqu'il dit que, de ces sortes de cachemires, on fait des robes. La vérité est qu'à Cachemire, et en Perse et en Turquie, on en fait surtout des culottes pour les dames, d'immenses culottes, très-larges par le haut, très-étroites par en bas. Les messieurs (les messieurs d'Ispahan, Caboul, Cachemire, Boukara, et autres lieux où l'on se soucie peu du *Journal des Modes* de

Paris) les portent en ceinture, ou en châle autour de la tête et sur les épaules ; ou bien encore ils en font une sorte de robe de chambre appelée *tchôghra*, qui ne se porte guère que pour monter à cheval. Quand j'étais un bon bourgeois de la capitale de ce paradis terrestre de Cachemire, je portais une de ces robes de chambre à fleurs, dont je m'affuble encore quelquefois, quand je voyage dans des districts où l'on voit peu d'Européens, pour éviter que les petits garçons ne courent après moi, que les vaches ne montrent les cornes à ma figure exotique, et que les chiens ne me mordent les mollets, dont je n'ai tout juste que le strict nécessaire. C'est la bizarrerie de la couleur et du dessin qui me séduisit à Cachemire ; mais je crains d'avoir eu mauvais goût, et que madame Cordier ne dise que je m'entends mieux aux pierres et aux herbes des montagnes qu'aux chiffons des dames. Car, entre autres vanités ridicules, comme sont toutes les vanités, j'avais jadis, au temps heureux de vingt-quatre et de vingt-cinq ans, la prétention de faire changer au moins une épingle à la toilette ou au costume de celles que j'aimais à voir admirer ; et, quoique je fusse en ce temps-là, comme vous m'avez vu depuis, un grand homme maigre, pâle, et noir de la tête aux pieds, aussi peu fashionable qu'aujourd'hui, je me souviens avec plaisir, ici, au milieu d'un désert, parmi les Radjpoutes et les Bhîls, que *una bella bocca spesso mi disse : « Come vi piace, mio caro, il mio turbante o la mia ghirlanda ? »*

Ma sono passati adora tutti questi bé giorni! Aujourd'hui, vous me demandez des nouvelles politiques, si j'en accroche avant vous. A un Radjpoute comme moi demander

de la politique européenne! Je n'en sais plus le petit mot, j'en ai perdu le fil et ne le retrouverai que lorsque vous voudrez bien m'envoyer à Indour quelques-uns de ces monstrueux paquets de lettres de Paris, dont, grâce à vous, cher monsieur Cordier, vingt-sept déjà me sont arrivés sains et saufs. — En revanche, je pourrais vous parler de la politique du pays, qui n'est pas sans intérêt pour nous autres semi-Indiens. Tout ceci peut durer des centaines d'années, et peut-être, à l'heure qu'il est, cette grande boutique dégringole. J'ai des lettres très-récentes de Lahore, reçues à Adjmir. Il courait là de singuliers bruits sur de certains arrangements entre Abbas Mirza, Kamrânne-Schâh, Schâh-Schoudja el Molouk, Hérât, Kandahar, Caboul, Peischawer, Rundjet-Singh et la Compagnie. Il me faudrait vous faire connaître trop de gens, dont vous n'avez, sans doute, jamais entendu parler, pour vous bien expliquer cette histoire. Avez-vous lu *the Account of an Embassy to Cobul, by the honorable Elphinstone?* Si oui, cet ouvrage, quoique déjà ancien (publié en 1815), vous mettra au fait de Schoudja el Molouk, Kamrânne-Schâh, Dost Mouhammed Khan, et, dans ma première lettre, je vous risquerai mon paquet de nouvelles de Lahore. Mais il y a des Russes au fond de cette histoire, et c'est pour cela que je n'en crois pas un mot. Malgré qu'ils aient triomphé de la Pologne, ils ont autre chose à faire que des rois de Kandahar. — Les princes radjpoutes, tributaires de la Compagnie, sont tous extrêmement mécontents du congrès d'Adjmir. Les journaux de Calcutta vous en instruisent de reste; mais, comme ils ont coutume de mentir grossièrement sur ce qui se passe hors de Calcutta, vous

pourriez ici douter de la vérité de leurs rapports. Or, cette fois, ils disent vrai. Ceci, bien entre nous. — Nous prenons fort tranquillement ici l'insurrection des Côles, dans ce district où je passai quinze jours après vous avoir dit adieu à Chandernagor, en novembre 1829. Dans ce nord de l'Inde, tous les officiers anglais sont des officiers militaires ; ils s'ennuient de la paix, qui les empêche d'avancer, et ne demandent que plaies et bosses. Je forme des vœux tout contraires, et ne prie le bon Dieu que pour le *statu quo* des douceurs de la paix.

Bonjour pour aujourd'hui. Je garde le reste du blanc pour Nimutch, d'où cette feuille partira dans une huitaine de jours, j'espère ; car je fais de très-longues marches : 20, 22 et 25 milles par jour.

LXXXIX

A M. VICTOR DE TRACY, A PARIS[1].

Camp in Malwa, between Chittor and Indor, 29 march 1832.

My dear friend,

About the middle of february I have left the beautiful Delhi, to see it never more. And since that time I march

Camp en Malwa, entre Tchittour et Indour, 29 mars 1832

Mon cher ami,

Vers le milieu de février, j'ai quitté la belle ville de Delhi pour ne la revoir jamais, et, depuis ce temps, j'ai marché dans une direction

in a southerly direction. I border already on the tropic, the sun at midday appears to be almost vertical. Not a cloud in the sky; and the breeze which rises gently on the morning when it is not yet wanted, becomes a gale of hot wind about nine o'clock. Yet this is only the beginning of the mousoon. It will be fairly set in, and rage in all its fury when I shall have to cross the valleys of the Nerbuddah and of the Taptee. I should not think so much of it since I am doomed to it for the remainder of my travels in India; and I hope I shall get by and by accustomed to it. But it is a hard trial for one lately from the Himalaya.

I wish I were again on my way to Cashmeer; flying from the sun every day, instead of facing it as I do. How gladly would I take again the chances of the adventurous journey! but alas! the drama of human life is performed once only, and my imagination which pictures to me such

méridionale. J'approche déjà du tropique. Le soleil, à midi, paraît presque vertical. Pas un nuage au ciel, et la brise, qui s'élève doucement le matin, alors qu'on ne le désire pas encore, devient un vent brûlant dès neuf heures. Cependant, ce n'est encore que le commencement de la mousson. Elle régnera dans toute sa furie, quand j'aurai à traverser les vallées de la Nerbudda et du Tapti. Je n'y devrais pas penser autant, puisque je suis destiné à l'endurer pendant le reste de mes voyages dans l'Inde. J'espère que j'y serai bientôt accoutumé; mais c'est une rude épreuve pour quelqu'un qui arrive de l'Himalaya.

Je voudrais être encore sur la route de Cachemire, m'éloignant chaque jour du soleil, au lieu de lui faire face, comme je le fais maintenant. Avec quel contentement je courrais de nouveau les chances de cet aventureux voyage! Mais, hélas! le drame de la vie ne se joue qu'une fois, et mon imagination, qui me peint de si belles scènes de l'Himalaya, me fait sentir amèrement que je suis déjà mort à la

beautiful scenes of the Himalaya makes me feel bitterly that I am dead already to the reality of their actual enjoyment. You remember Dante's lines :

. . . . . . Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria. . . . .

Well, there is no great difference between hell itself, and a tent exposed to this indian sun, as far at least as temperature goes ; and this is true misery, and is felt the more so, when one thinks of the cool shades of Cashmeer, of its streams, of its forests.

You know already how I was detained at Delhi so much beyond my anticipations. And now, suffering as I do from the excessive heat, I cannot yet say that I regret to have made so long a stay in the imperial city. Then I lived

réalité de leur jouissance. Vous vous rappelez ces vers de Dante :

. . . . . . Nessun maggior dolore,
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria [1]. . . . .

Eh bien, il n'y a pas grande différence entre l'enfer lui-même et une tente exposée à ce soleil indien, du moins sous le rapport de la température; et celle-ci est une véritable *misère*, qui n'est que plus sentie lorsqu'on pense aux frais ombrages du Cachemire, à ses ruisseaux, à ses forêts.

Vous savez déjà comment j'ai été retenu à Delhi si fort au delà de mon attente ; et maintenant, souffrant comme je le fais de l'excessive chaleur, je ne puis cependant dire que je regrette d'avoir fait un aussi long séjour dans la cité impériale. J'y vivais avec un ami, et les doux souvenirs de l'amitié se confondent avec ceux du lieu où cette

[1] Il n'est pas de peine plus poignante que de se rappeler, au jour de malheur, les instants heureux qu'on a passés.

with a friend; and the sweet remembrances of friendship are handed with those of the place where that friendship originated. Delhi shall ever be one of my dearest recollections of the East.

My route to Jeypore led me first through a country exceedingly interesting in a geological point of view; Ferozpoor and Alwur. I spent a pleasant day at the former place with the young nawab Shemkooddeen Khan, whom I had met with already as a visitor at my friend Fraser's; he enternaited me with the utmost hospitality. By way of compensation the Alwur radjah proved very industriously uncivil towards me. Had I been there an obscure traveller, I would not have taken the least notice of his want of courtesy; but introduced as I was to his notice by the very highest british authorities, I could not but resent it for them; and acquainted as I am since my journey across the Sutledge with eastern manners, I found it little dif-

amitié se forma. Delhi sera toujours un de mes plus chers souvenirs de l'Orient.

Pour me rendre à Djeipoor, j'avais à traverser des contrées extrêmement intéressantes sous le point de vue géologique, Férazpoor et Alwar. Je passai une journée agréable dans le premier endroit, avec le jeune nawâb Schemseddine-Khan, que j'avais déjà rencontré comme visiteur chez mon ami Fraser. Il me traita avec la plus magnifique hospitalité. Par manière de compensation le radjah d'Alwar s'étudia à être incivil envers moi. Si je n'avais été là qu'un obscur voyageur, je n'aurais pas fait la moindre attention à son manque de courtoisie; mais, recommandé à ses soins comme je l'étais par les autorités britanniques les plus élevées, je ne pus m'empêcher d'en être blessé pour elles, et, familier comme je le suis, depuis mon voyage au delà du Sutledje, avec les usages de l'Orient, il me fut facile d'obtenir de ce prince des excuses pour son inconvenante conduite.

Le gouverneur général allait, en ce moment, d'Adjmir à Agrah; sa

ficult to make the foolish prince apologize for his backwardness. The governor general was then marching from Adjmir to Agrah : his route was almost parallel to mine in opposite direction. I received from his camp and exceedingly flattering invitation to join it; horses were sent to me and stationed in the way, with horsemen to guide and to escort me; and leaving my caravan on the 25th of february long before day light, arrived before noon at the tents of the governor general after many an hour of hard riding, Lord W. Bentinck was to stay two days, in the place where I met him; however attentive he and lady William had always been to me since the day of my arrival in Calcutta, never did I receive from them so kind a reception. I spent with them two days wich I shall never forget. The camp was pitched in weary desert of Rajpootanah. It appeared like a moving city. Tho' exceedingly averse to any thing like state, lord W. Bentinck cannot

route était presque parallèle à la mienne, dans une direction opposée. Je reçus de son camp une invitation extrêmement flatteuse de l'y aller joindre; des chevaux m'étaient envoyés, et il y en avait de stationnés sur la route, avec des cavaliers, pour me guider et m'escorter; et, quittant ma caravane le 25 février, longtemps avant le lever du soleil, j'arrivai avant midi aux tentes du gouverneur général, après avoir galopé pendant plusieurs heures. Lord William Bentinck devait passer deux jours dans le lieu où je le trouvai. Quelques prévenances que j'eusse constamment reçues de lord et de lady William depuis le jour de mon arrivée à Calcutta, jamais je n'avais été reçu par eux d'une manière aussi aimable. J'ai passé avec eux deux journées que je n'oublierai jamais. Le camp était établi dans un désert aride du Radjpoutana : il semblait une cité mouvante. Quoiqu'il ait beaucoup d'éloignement pour toute espèce de faste, lord Bentinck ne peut se dispenser entièrement de la pompe dont les précédents gouverneurs généraux de l'Inde s'entouraient dans leurs voyages. Beaucoup des premiers

dispense altogether with the pomp, by which the former governors general of India surrounded themselves in their journeys. Many of the chief-officiers of the State must accompagny him to dispatch the business of the various branches of the service. Every one of the heads of departements has a number of deputies and assistants. Then comes the personal state of the gov. general, then his escort, consisting of a regiment of infantry, one of cavalry, his life guards, a light battery, and after all an immense number of camp followers. The sight was quite new to me, and very interesting as you may fancy. To welcome my arrival at head quarters, my friend the Alwur radjah arrived there also on the same day. He had been informed, that after paying a visit to His Lordship he might receive one in return : an attention which had been paid by the governor general to all the other rajpoot princes, except to him in a first occasion. The rad-

officiers de l'État avaient dû l'accompagner pour expédier les affaires des divers services. Chacun des chefs des différents départements a un grand nombre de secrétaires et d'aides; puis vient la suite personnelle du gouverneur général; puis son escorte, consistant en un régiment d'infanterie, un de cavalerie, ses gardes du corps, une batterie d'artillerie légère, et, après cela, un nombre immense d'individus de toute espèce qui suivent le camp. Ce spectacle était entièrement nouveau et très-intéressant pour moi, comme vous pouvez l'imaginer. Pour fêter complétement mon arrivée au quartier général, mon ami le radjah d'Alwar y arriva aussi le même jour. Il avait été prévenu qu'après avoir fait une visite à Sa Seigneurie, il en recevrait à son tour une d'elle, politesse qui avait été faite à tous les autres princes radjpoutes, lui excepté, dans une occasion précédente. Le radjah s'attendait aussi à recevoir un khelat ou habit d'honneur, distinction accordée à beaucoup d'autres chefs de son rang. Sa réception me fournit une occasion de voir une cour radjpoute dans toute sa

jah expected also to receive a khellat, or honorary dress: a distinction bestowed on many other chieftains of his rank. The reception afforded me an opportunity of seeing a rajpoot court in all its gaiety and glittering. After the asiatic exhibitions of the day,I sat on the evening, by the right of lady William Bentinck at a large table to a superb dinner. The party was numerous. An excellent band was in attendance in a contiguous tent; lady William told me she had lately received from the Palais-Royal *la Parisienne*, and desired it to be performed for me.

What a strange concourse of circumstances! I felt inwardly grateful for it! I enjoyed it thoroughly! The evening before, at that time, alone in my little tent pitched in a solitary spot at the foot of a hill, sitting to my usual meal a plain pillau, a single candle burning on my small table often blasted away by the wind, no noise but the loud shricks of the jackalls about my cattle, bullocks and ca-

pompe et dans tout son éclat. Après les spectacles asiatiques de cette journée, je m'assis, vers le soir, à la droite de lady William, à une vaste table couverte d'un superbe dîner. La compagnie était nombreuse. Une excellente troupe de musiciens était placée dans une tente contiguë. Lady William me dit qu'elle avait reçu récemment du Palais-Royal *la Parisienne*, et la fit exécuter pour moi.

Quel étrange concours de circonstances! je m'en sentais intérieurement reconnaissant! j'en jouissais pleinement. — Le soir précédent à la même heure, seul dans une petite tente plantée dans un lieu agreste, sur le revers d'une colline, assis en face de mon repas accoutumé, un frugal pilau sur une petite table, une seule chandelle, souvent éteinte par le vent, aucun autre bruit que les cris aigus des chacals qui rôdaient autour de mes bœufs et de mes chameaux, tout ce qui m'entourait appartenait au pays où je me trouvais; — et, rien qu'en vingt-quatre heures, quel changement à l'entour de moi! tout le luxe et tous les raffinements de l'Europe! — Le jour suivant, lord

mels; every thing about me, told of the country where I was. And but for 20 hours, what a complete change around! all the luxuries and refinements of Europe! Lord William, the next day, was able to command some hours of leasure which we spent together in his tent, talking of this country, of its probable destinies, glancing too at Europe, and concluding by exclaming how strange was our meeting *there*, and talking *there* of such things! He a man from England, one of the crowd there absolute ruler of Asia; I quietly engaged in my philosophical researches amidst barbarous tribes! We smiled at the idea of deeply laid combinations to bring in such extraordinary circumstances which have arisen chiefly from chance and necessity. How little understood is this political phænomenon in Europe!

On 27th, long before day light, the tents were struck down. I found a horse and a couple of horsemen in wai-

William put disposer de quelques heures de loisir, que nous passâmes ensemble dans sa tente, causant de ce pays, de ses destinées probables, jetant aussi un coup d'œil vers l'Europe, et finissant par des exclamations sur la singularité de notre rencontre en ce lieu et de notre conversation même sur de pareils sujets. — Lui Anglais, simple particulier dans sa patrie, ici maître absolu de l'Asie; moi, tranquillement engagé dans mes recherches philosophiques, parmi des tribus barbares : nous sourîmes à l'idée des profondes combinaisons qu'il eût fallu employer pour faire naître des circonstances si extraordinaires, que le hasard et la nécessité ont seuls produites. Combien ce phénomène politique est peu compris en Europe!

Le 27, longtemps avant le jour, on leva les tentes; je trouvai un cheval et une couple de cavaliers m'attendant à la porte de la mienne. Je me mis en selle, et, me confiant aux bons yeux de mes guides et à la solidité de ma monture, je partis au grand trot par un chemin pierreux entrecoupé de ravins; et, changeant de chevaux et de guides

ting at the door of mine. I mounted, and trusting to the good eyes of my guides and to the sure footing of my charger, I pushed forwards at a sharp canter on a rough path intersected by ravines; and changing horses and guides on my way, in a few hours I joinèd again my poor little wretched camp where I could not but fancy that the whole of the two days past was a dream.

I have seen since the superb Jeypore, and the delightful Adjmir. And during my very short stay in the latter, I have contrived to visit Mhairwarrah, the former *Abruzzi* of Rajpootanah. It was well worth 80 milles riding in little more than 24 hours, I saw a country, whose inhabitants since an immemorial time had never had any other means of existence but plunder in the adjacent plains of Marhwar and Meywar, a people of murderers, now changed in a quiet, industrious, happy people of shepherds and cultivators. No rajpoot chiefs, no moghul emperors had

sur la route, en quelques heures j'atteignis mon pauvre petit misérable camp, où je ne pouvais me défendre de croire que les deux précédentes journées étaient un rêve.

J'ai vu, depuis, le superbe Djeipoor et le délicieux Adjmir. Et, durant ma courte station dans ce dernier lieu, je me suis arrangé de manière à visiter le Mhairwarra, anciennes *Abruzzes* du Radjpoutana. Cela valait bien les quatre-vingt milles que je fis à cheval en un peu plus de vingt-quatre heures. Je vis un pays dont les habitants, depuis un temps immémorial, n'avaient jamais eu d'autres moyens d'existence que le brigandage qu'ils exerçaient dans les plaines adjacentes de Marwar et de Meiwar; un peuple de meurtriers, changé maintenant en une paisible, industrieuse et heureuse nation de bergers et de cultivateurs. Aucun chef radjpoute, aucun empereur mogol n'avait été capable de les réduire. Il y a quatorze ans, tout était à faire pour eux, et il y a six ou sept ans que tout est fait. Un seul homme a accompli cet étonnant miracle de civilisation, le major Henri Hall, gendre du

ever been able to subdue them; 14 years ago every thing was to be done with them, and since 6 or 7 years every thing is done already. A single man has worked that wonderful miracle of civilization; major Henry Hall, the son-in-law of colonel Fagan of whom I have written to you at Delhi. As I know it will be gratifying to your feelings and to your opinion on the subject, I shall add, my dear friend, that major Hall has accomplished this admirable social experiment without taking a single life.

The very worst characters of Mhairwarrah, he secured, confined them, or put them in irons at work on the roads. Those who had lived long by the sword without becoming notorious for wanton cruelty, he made them soldiers; they became in that capacity the keepers of their former associates and often of their former chiefs; and the rest of the population was gained to the plough. Femal infanticide was a prevalent practice with the Mhairs, and generally

colonel Fagan, pour qui je vous ai écrit de Delhi. Comme je sais que ce sera flatter et vos sentiments et vos opinions sur ce sujet, j'ajouterai, mon cher ami, que le major Hall a accompli cette admirable expérience sociale sans qu'elle ait coûté une seule vie. Il s'assura des plus dangereux, les enferma ou les fit travailler, enchaînés, aux grandes routes. Ceux qui avaient vécu longtemps de leur épée sans être connus pour avoir exercé des cruautés inutiles, il les fit soldats; ils devinrent, en cette qualité, les gardiens de leurs anciens associés, et souvent de leurs anciens chefs. Et le reste de la population se soumit à cultiver la terre. Le meurtre des enfants du sexe féminin était généralement pratiqué chez les Mhairs, comme dans tout le Radjpoutana. Maintenant, les décès ne sont pas moins nombreux parmi les enfants mâles que parmi ceux de l'autre sexe, ce qui prouve que cette pratique barbare a été abandonnée. Cependant, à peine un seul homme a-t-il été puni pour ce fait. Le major Hall, au lieu de sévir contre les coupables, s'attacha à détruire la cause du crime : il le rendit inu-

throughout Rajpootanah, and now female casualties amongst infants exceeded not male casualties : a proof that the bloody practice has been abandoned ; and scarcely has a man been punished for it. Major Hall did not punish the offenders, he removed the cause of the crime, and made the crime useless, even injurious to the offender; and it is never more committed.

M. Hall has shown to me on the field the corps which he has raised from amongst those former savages. And I have seen none in the Indian army in a higher state of discipline. He was justly proud of his good work, and spared no trouble to himself that I might see it thoroughly in the few hours I had to spend with him. Upwards of a hundred of villagers were summoned from the neighbouring villages and hamlets; I conversed whith them, of their former mode of life, and of their present avocations. Most of theses men had shed blood. They told me they knew not then any

tile et nuisible même à ses auteurs, et jamais il ne reparut.

Le major Hall m'a fait voir sous les armes le corps qu'il a levé parmi ces anciens sauvages, et je n'en ai vu aucun dans l'armée indienne qui fût mieux discipliné. Il était justement fier de sa bonne œuvre et ne s'épargna aucune peine pour me la montrer tout entière, dans le peu d'heures que j'avais à passer près de lui. Plus de cent paysans furent appelés des villages et des hameaux voisins. Je causai avec eux de leur ancien genre de vie et de leurs occupations présentes : la plupart de ces hommes avaient versé le sang humain ; ils me dirent qu'ils ne connaissaient alors aucune autre manière de vivre. D'après leur recit, elle était on ne saurait plus misérable. Ils étaient nus et mouraient de faim. Maintenant, quoique le sol de leurs petites vallées soit pauvre et leurs montagnes stériles, tous les bras étant employés à la culture, il y a abondance de vêtements et de nourriture ; et ils sentent si bien l'immense bienfait qu'ils doivent au gouvernement britannique, qu'ils lui payent volontairement déjà un tribut de

other mode of life. It was a most miserable one by their account. They were naked and starving. Now, poor is the soil of their small valleys and barren their hills, but every hand being set at work there is plenty of clothes, of food: and so sensible they are of the immense benefit conferred upon them by them by the british government, that, willingly they pay to it already a tribute of 500,000 fr.; which they increase every year as their national wealth admits of it.

Often I had thought that gentle means would prove unadequate to the task of breaking in populations addicted for ages to a most unruly, savage life, such as the Greeks for instance. Yet, the Klephtes were but lambs compared to the Mhairs, and the Mhairs in a few years have become and industrious, laborious, wel behaved people. I see by the Bombay papers that M. Capo-d'Istrias has been murdered. I wish major Hall were his succes-

cinq cents mille francs, qui s'accroîtra chaque année en proportion de l'augmentation de leurs richesses.

J'avais souvent pensé que les moyens de douceur seraient insuffisants pour soumettre et réformer des populations livrées depuis des siècles à une vie sauvage et désordonnée, comme les Grecs, par exemple. Cependant, les Klephtes ne seraient que des agneaux, comparés aux Mhairs, et les Mhairs, en quelques années, sont devenus un peuple industrieux, laborieux et rangé. J'apprends par les feuilles de Bombay que M. Capo d'Istrias a été assassiné. Je souhaiterais que le major Hall fût son successeur; car, maintenant, j'ai la plus grande confiance dans l'efficacité des *moyens de douceur*. Mais un talent particulier, qui est un don de nature, est nécessaire aussi à celui qui entreprend une semblable tâche, et sans lui les meilleures intentions deviendraient inutiles.

Nous apprenons, par un courrier persan, la chute de Varsovie, ainsi que le rejet du bill de réforme par la Chambre des lords et les violences qui l'ont suivi. Quelque peu satisfaisant que soit l'état de notre

sor, for, now, I have the greatest confidence in the efficiency of *gentle means*. But a peculiar talent too, which is a gift of nature is required in the ruler, without which the most benevolent intentions would prove useless. We know by a persian express the fall of Vasaw and the rejection of the reform bill by the Lords, with the outrages which have taken place immediatcly after it. Unsatisfactory as may be the state of our country, England is much worse. Things might be settled in France without collision, whilst in England it appears to me that it cannot be done without hurting many private interests. Inequality in every thing there has grown to a monstruous degree. It must be somewhat lessened : will the gentle measures of laws of inheritance, etc , etc., etc., be quietly waited for? The working classes in the large towns of England are horribly degraded by usual drunkenness. I believe that in the course of our first revolution, atrocious as

pays, celui de l'Angleterre est bien pire encore. Les choses peuvent s'arranger en France sans collision ; tandis qu'en Angleterre, il me semble que cela ne peut se faire sans blesser beaucoup d'intérêts privés. L'inégalité en toutes choses est arrivée à un degré monstrueux. Elle serait un peu diminuée par des mesures législatives sur le droit de succession : mais seront-elles attendues patiemment ? Les classes ouvrières, dans les grandes villes de l'Angleterre, sont horriblement dégradées par une ivresse habituelle. Je crois que, dans le cours de notre première révolution, quelque atroce qu'elle ait été, il y eut à peine une scène plus honteuse pour l'espèce humaine que la dernière émeute à Bristol. Grâce à cette révolution, il y a actuellement en France une transition si graduelle entre les classes les plus élevées et les plus basses de la société, et une telle absence de lignes de démarcation sociale, que nous n'avons rien à craindre des calamités dont l'Angleterre est menacée En Angleterre, il y a deux classes parfaitement distinctes : les gentilshommes (en y comprenant la haute no-

it were, there was scarcely a scene more shameful for the human species than the late riot at Bristol. Thank to that revolution of ours, there is now in France such a gradual transition between the higher and the lower classes, and such an absence of lines of social demarcations that we have nothing to fear of the calamities which England is threatened with. In England there are two classes perfectly distinct. The gentry (which includes the nobility) and the people. The natives of India have long since smartly enough made the distinction. They have two expressions only to mention a European. A *saheb logue*, a lord, a gentleman; or rather, one of the lords or gentlemen; and a *gora logue*, or one of the cast of the whites; a white man. The former character is much respected by them; the latter may be dreaded, as it is indeed very often quite dreadful, but respected never.

There are disturbances in a district of central India,

blesse) et le peuple Les natifs de l'Inde en ont depuis longtemps fait la distinction avec finesse. Ils n'ont que deux expressions pour désigner un Européen : un *Saheb logue* (un lord, un gentlemen, ou plutôt un individu de la caste des lords et des gentlemen), et un *Gora logue*, ou un homme de la caste des blancs, un homme blanc. Le premier de ces caractères est très-respecté par eux; le dernier peut être redouté, d'autant qu'il est souvent fort redoutable, mais n'est jamais respecté.

Il y a des troubles dans un district de l'Inde centrale que j'ai visité il y a deux ans, en quittant Calcutta; ils sont d'une nature plus sérieuse qu'on ne l'avait d'abord supposé; je crois cependant que l'insurrection est déjà complétement étouffée. Elle n'était nullement politique, mais provoquée, à ce qu'il paraît, par la mauvaise administration des autoritée locales. Plus je connais les détails de cette machine, plus elle me semble extraordinaire. On ne peut former aucune conjecture sur sa durée. Elle peut subsister pendant des siècles,

which I have visited two years ago, just after leaving Calcutta. They are of a more serious nature that it was first anticipated : yet I believe the insurrection completely put down already. It was not political at all ; but called for, it appears by the mismanagement of the local authorities. The more I know of this fabric, the more extraordinary it appears to me. No guess can be made at its durability, it may last centuries, and may be swept away in a few months. However, this I will foretell : the british power in India will not perish by foreign aggression. Foreign aggression indeed may do much towards its destruction, but more by the spirit of rebellion it will raise everywhere throughout the provinces of the empire, than by the actual collision of the invaders with the british armies. *Si vis vacem, para bellum*, has been of late a maxim too little acted upon. For the sake of economy, several corps, which, it is true, were but very little useful, have been disbanded.

et peut être renversée de fond en comble en quelques mois. Je crois cependant pouvoir prédire que la puissance anglaise dans l'Inde ne périra pas par une agression étrangère. Une agression étrangère pourrait, il est vrai, avancer de beaucoup l'heure de sa destruction, mais plus par l'esprit de rébellion qu'elle éveillerait sur tous les points de cet empire, que par une collision réelle entre les envahisseurs et les armées britanniques. *Si vis pacem, para bellum* est une maxime qui a été trop négligée ici dans ces derniers temps. Par économie, plusieurs corps, qui, à la vérité, étaient fort peu utiles, ont été licenciés, et l'Inde est le pays du monde où les hommes sont le moins disposés pour un changement de profession. Il y a peu de majors Hall pour faire les miracles qu'il a opérés. Des soldats licenciés deviennent des voleurs. Il y en a de nombreuses troupes sur les grands chemins, et fort bien organisées, dans ces États indépendants ; il est certain que je serais dépouillé si je voyageais sans une forte escorte. Lord William laissera à son successeur un budget des plus satisfaisants ; mais

And India is tne country of the world where men are the less prone to change their profession. There are few *major Hall*, to work the miracles he has done. Disbanded soldiers turn out robbers. There are many well organised gags of highway men in these independant states, and without a strong escort I should be plundered to a certainty. Lord William will leave to his successor a more satisfactory budget, but I apprehend he will leave to him also ample occasion for many new expenses. I hear from Lahore sometimes by M. Allard. Some uneasines is felt there regarding a claim from the english government supported by its diplomatic agents to have the navigation of the Indus freely open. Rundjet-Singh is very reluctant to it. But he is too wise not to submit, tho' reluctantly. His son Cheyr-Singh is now vice-roy of Cashmeer. 'T is a great pity he did not fill that situation a year ago when I was there: for he is a great friend with the french officers in his fa-

je crains qu'il ne lui laisse aussi des causes bien multipliées de nouvelles dépenses.

J'ai quelquefois des nouvelles de Lahore par M. Allard. On avait là quelques inquiétudes au sujet d'une demande du gouvernement anglois, présentée par ses agents diplomatiques, pour obtenir la libre navigation de l'Indus. Rundjet-Singh répugne beaucoup à cette concession; mais il est trop sage pour ne pas s'y soumettre malgré lui. Son fils, Cheyr-Singh, est actuellement vice-roi de Cachemire. Il est très-fâcheux pour moi qu'il n'ait pas occupé cette place, il y a un an, lorsque j'étais dans ce pays ; car il est grand ami des officiers français au service de son père et très-bien disposé pour les Européens. En outre (pour un Sike, bien entendu), c'est un jeune hemme plein d'élévation et de noblesse. Le vil coquin qui pressurait tous les pauvrès Cachemiriens durant mon séjour dans ce pays, rend probablement ses comptes en ce moment, et probablement aussi il subit sévèrement la peine du talion! Le trésor de Rundjet-Singh et la faveur

ther's service, and very friendly to the Europeans: besides, for a Sykh, let it be well understtood, a high feeling, noble young man. The low villain who pressed so hard upon the poor helpless Cashmeerians during my stay in Cashmeer is likely now brought to his accounts, and severely retaliated upon. Rundjet-Singh's treasury, and Cheyr-Singh's favour with his father, will benefit by it, but not the poor Cashmeerians, certainly.

But what do you care about Rundjet, and Cheyr-Singh, and Cashmeer? I wil speak of me to atone for so much *lunary* matter. My health has been lately a little tried by the immense changes of temperature I was subject to. In the sandy deserts of Rajepootanah such is the dryness of the air, the transparency of the sky, that in the starry calm nights of the winter, the thermometer reaches the freezing point, owing to the principle of radiation. I marched two or three hours in that cold atmosphere, every

de Cheyr-Singh auprès de son père y gagneront, mais non à coup sûr les pauvres Cachemiriens.

Mais que nous font et Rundjet-Singh, et Cheyr-Singh, et Cachemire? Je veux vous parler de moi, pour vous dédommager de toutes ces choses d'un autre monde. Ma santé a été un peu éprouvée dans ces derniers temps par les immenses changements de température auxquels j'ai été exposé. Dans les déserts sablonneux du Radjpoutana, la sécheresse de l'air et la transparence du ciel sont tels, que, dans les nuits calmes et étoilées de l'hiver, le thermomètre atteint le point de congélation, et cela, par l'effet du rayonnement. Je marchais chaque matin pendant deux ou trois heures dans cette atmosphère glacée; et bientôt le soleil avait assez de force pour élever la température de ma tente, où j'arrivais l'après-midi, à 35 et 36 degrés. Nécessairement, elle ira à 43 et 44, sinon plus; mais les nuits seront alors presque aussi chaudes.

J'attrapai un très-mauvais rhume, pour lequel je fus forcé de m'ar-

morning : and the sun early was so powerful as to raise the temperature of my tent, where I spend the afternoon, to 35 and 36 degrees. By and by it will be 43 and 44 if not more, but then the nights will be almost equally hot. I caught a very bad cold, for which I was obliged to put three days at Nimutch, the last english station which I have passed through; and where I was most kindly taken care of by a good old gentleman whom I had seen at Simlah and at Delhi, now the superintending surgeon of the army in these quarters. I made there a new acquaintance with a swiss family; the gentleman having got a commission in the Company's service, some 20 years ago, is now in command of a regiment, with the reputation of an excellent officer. Ten years ago he went on leave to Europe and married in his country, at Berne : just at the time when I travelled in Switzerland, — they knew some of my acquaintances in their country, and most of the places

rêter trois jours à Nimutch, la dernière station anglaise que j'ai traversée; j'y fus soigné de la manière la plus affectueuse par un bon vieux gentleman que j'avais vu à Simlah et à Delhi, et qui est maintenant chirurgien en chef de l'armée dans ces quartiers. Je fis là une nouvelle connaissance, celle d'une famille suisse. Le mari, ayant obtenu une commission dans le service de la Compagnie, il y a une vingtaine d'années, commande maintenant un régiment, avec la réputation d'un excellent officier. Il alla en congé en Europe, il y a dix ans, et il se maria dans son pays, à Berne, précisément dans le temps où je voyageais en Suisse. Ils connaissent quelques-unes de mes connaissances dans leur pays, et la plupart des lieux que j'ai visités. Nous parlions des uns et des autres, entr'aidant nos mémoires et oubliant complétement que la France et la Suisse sont deux États distincts : il nous semblait être compatriotes. La simplicité de leurs manières était une chose que je n'avais pas rencontrée depuis mon départ de France; j'en étais réellement enchanté. Nous parlâmes des Anglais

which I had visited. We spoke of them, helping each other's memory, and forgot entirely the Jura which makes France and Switzerland two distinct countries. We felt like countrymen. The simplicity of their manners was a thing which I hat not witnessed since I have left France; I was quite delighted with them. We spoke of the English as of foreigners to us, although we were adopted members of their society. Both husband and wife proved very accomplished persons. I have spent some happy hours with them, and not parted with them without a sincere promise to enquire after them whenever I may visit their country again, as the intend to retire there in a short time.

Adieu, my dear friend; through the bamboo screen of the door of my tent I see the sun setting behind a grove of date trees. No such things in your Paray; but your temperate countries have their poetry also. Variety makes up abundantly magnificence. It is time for my hot spiced pil-

comme des gens qui nous étaient étrangers, bien que nous fussions des membres adoptifs de leur société. Le mari et la femme se montrèrent des personnes parfaites. J'ai passé heureusement quelques heures auprès d'eux, et ne m'en suis pas séparé sans leur avoir sincèrement promis de les chercher, s'il arrivait que je visitasse leur pays de nouveau, car ils ont l'intention de s'y retirer bientôt.

Adieu, mon cher ami; à travers le rideau de bambous qui est à la porte de ma tente, je vois le soleil se couchant derrière un bosquet de dattiers. Il n'est pas de choses semblables dans votre Paray; mais nos pays tempérés ont aussi leur poésie, et la variété compense amplement la magnificence. Voici l'heure de mon pilau épicé et brûlant; après quoi, j'écrirai encore une couple d'heures, avant de faire marcher ma caravane pendant la fraîcheur de la nuit.— Cet anglais supposé que je vous donne est tout à fait français, et dix fois plus que lorsque j'écris à un Anglais. Pourquoi cette différence? Je vous assure, sans vanité, que je le parle et l'écris tout à fait autrement avec

law, after which I write a couple of hours more, before sending my caravan a head by the cool of the night, This would-be-english of mine is quite french : ten times more so than when I write to an Englishman. Why the difference? I assure you without vanity that I speak and write it quite differently with the English, much more like them. Perhaps because with them I think more like them, hand for english expressions, Whatever may be the uncorrectness of my speech in their tongue, I have seldom to be ashamed of it with English in this country, as lady W. Bentinck is the only person who ever offered to speak french with me. Adieu, again; the blank beneath, I shall fill it up at Indore, whence I shall forward this to Calcutta.

Il me faut renoncer à finir en anglais, puisqu'il me serait impossible de vous dire dans cette langue que je vous aime et vous embrasse de cœur.

eux, et bien plus comme eux. C'est peut-être parce que je trouve plutôt sous la main des expressions anglaises pour des pensées et des sentiments anglais. Avec quelque incorrection que je puisse m'exprimer dans leur langue, j'ai eu rarement l'occasion d'en rougir dans ce pays. Lady Bentinck est la seule personne qui m'ait jamais offert de parler français avec moi. Adieu encore. — Je remplirai le blanc qui reste lorsque je serai à Indour, d'où j'enverrai cette lettre à Calcutta.

Oodjin, the 5th of april.

Quelques mots encore, mon cher ami, pour noircir la feuille jusqu'au bout : ce n'est pas que la besogne me manque ; mais je ne puis travailler, exposé comme je le suis ici à des visites sans nombre. Cette ville est la plus grande et la plus célèbre des États de Scindia, soumis maintenant au protectorat anglais. J'y ai été annoncé de telle manière, que j'y trouve un joli petit palais, préparé pour me recevoir ; et les autorités constituées et autres me viennent faire leur salam ; je leur réponds du plus gracieux de mon indoustani. On m'a envoyé de Nimutch les dernières gazettes de Calcutta, et, ce matin, à cheval sur la route, j'ai lu les seize immenses colonnes du speech de lord Brougham à la chambre des pairs, le 7 octobre dernier. Que de talent ! Mais quel usage malheureux du talent ! quelle espèce désagréable de talent, aliénant ses auditeurs au lieu de se les concilier ! Si j'étais homme public, j'étudierais lord Brougham pour ne pas lui ressembler. A quoi bon cette ironie sanglante, ces sarcasmes amers, cet orgueil méprisant ? A quoi bon ces citations de vers grecs et latins ? Les Anglais ont un grand mépris pour nos débats parlementaires, fond et forme tout ensemble. Je le leur rends de tout mon cœur pour la forme des leurs. Et vous... Adieu encore ; je me repose ici deux jours. Cette lettre partira d'Indour. Rappelez-moi au souvenir de votre famille.

XC

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Katcherode, en Malwa, 31 mars 1832.

Quelques mots, mon bon ami, avant que ma jatte de lait avec accompagnement de tchepatties fasse son entrée, et que, le déjeuner tordu et avalé, je me mette à l'ouvrage pour tout le jour. Dans l'après-midi, je ne serai pas de si bonne humeur sans doute. C'est qu'alors il y aura quelque trente-huit ou quarante degrés de chaleur dans ma tente, et qu'un pauvre diable mis à cuire n'a pas le plus petit mot pour rire. Depuis six ou sept jours, l'été a commencé, comme un coup de canon, sans dire gare! et j'y suis pris. Tu dois te rappeler avoir lu, dans les Revues du temps, que le docteur Oudney passait pour être mort de froid dans les déserts d'Afrique. Eh bien, il n'y a pas huit jours qu'au lever du soleil, dans les plaines désertes et sablonneuses du Radjpoutana, le thermomètre s'abaissait jusqu'à cinq degrés; dans le jour, il montait à trente, et, sous une tente au soleil, à quarante. Les bains d'air froid et chaud que je prenais, bon gré, mal gré, à peu d'heures d'intervalle, m'ont donné un méchant rhume de poitrine. J'ai perdu la voix pendant quelques jours. Je voulais me couvrir la gorge et la poitrine de sangsues en arrivant à Nimutch, où je descendis et demeurai trois jours chez un bon vieil homme de ma connaissance, médecin

en chef de l'armée dans ces provinces. Mais le bonhomme avait ses préjugés contre les sangsues, et, quoique je n'eusse pas la moindre foi dans son habileté médicale, par politesse, je me laissai faire comme il le voulut, et me contentai de jeûner et de boire des tisanes expectorantes. Il y a cinq jours que je me suis remis en marche, et je suis presque rétabli. Cependant, mon *sol* est encore singulièrement creux et sépulcral. Il est évident que la gorge est toujours chez moi la partie faible. Au reste, cette anicroche me paraît être un retour tant soit peu périodique de celle ou celui (car je ne sais pas si les anicroches sont mâles ou femelles, et n'ai pas là *Boiste* pour me l'apprendre) qui m'arrêta l'an passé à Prountche, entre le Pundjâb et Cachemire, un mois plus tard que cette année, mais dans des circonstances de température semblables. L'an passé, le mal était beaucoup plus grave ; je ressentais des douleurs vives dans la poitrine, qui ne se sont pas réveillées ce printemps. Il est vrai que j'avais souffert alors de grandes fatigues, depuis mon entrée dans les montagnes, à Mirpoor ; au lieu que, depuis mon départ de Delhi, j'ai, relativement, voyagé très-confortablement : je n'ai été à pied qu'autant qu'il me plaisait. J'ai fait cependant de beaucoup plus longues marches que dans aucune de mes campagnes précédentes : mais j'ai deux chevaux, et même trois, depuis que j'ai renvoyé le mounschi (secrétaire persan) que j'avais engagé à Delhi, et monté sur le ghounte de Koullou que me donna, au mois de novembre dernier, le radjah de Mondi, et, malgré le triste état de cette cavalerie, il se trouve toujours, cependant, une bête capable de me porter. L'un est boiteux de la

façon du massacre qui l'a ferré; le ghounte n'a qu'une plaie sur l'échine, de la façon de la selle de mon mounschi; et, sans mon fidèle alezan de Calcutta, je serais obligé de me promener une partie du chemin, et d'aller à pied le reste. Il est plus méchant que jamais : et, il y a une quinzaine de jours, il m'a jeté par terre, sans que j'aie encore compris comment, sur un tas de pierres d'où je me relevai fort meurtri. C'était près d'Adjmir; il y avait deux ans qu'il n'avait pris cette liberté avec moi. J'ai été mis dedans à Delhi par mon ami Fatteh-Oulla-Beg-Khan; le cheval tourqui qu'il m'a vendu quatre cent vingt-cinq roupies, c'est-à-dire près de onze cents francs, n'est qu'une rosse fort tranquille. Quand le dos du ghounte sera séché et pourra porter selle de nouveau, je me déferai du tourqui à quelque prix que ce soit. Les mauvais plaisants de Bombay feront sur mes longues jambes et la petitesse de mes chevaux tous les quolibets qu'il leur plaira.

C'est fort heureux pour moi d'avoir rencontré le gouverneur général dans le Radjpoutana. Lui et lady William Bentinck m'ont assuré que je pouvais compter sur l'hospitalité du comte Clare, le gouverneur de Bombay, qu'ils connaissaient personnellement avant de le voir à l'espèce de congrès indien que lord William venait de tenir à Adjmir, et où le gouverneur de Bombay s'était rendu, ainsi qu'une douzaine de princes radjpoutes. J'ai vu la queue de tout cela. Je ne donne pas dans les Radjpoutes. Je suppose que le bel ouvrage du colonel Tod les a mis fort à la mode à Londres et même à Paris, et qu'ainsi tu as entendu parler d'eux. Sans la protection du gouvernement anglais, il n'y a pas un de ces orgueilleux roitelets qui ne

serait depuis longtemps pensionnaire et prisonnier de Rundjet-Singh. Blague que tout cela ! Je voudrais voir seulement deux ou trois cents des vieilles barbes de Rundjet au milieu d'autant de mille de ces fiers-à-bras du Radjpoutana.

Dans l'Inde, mon cher ami, tout le monde a la prétention de fumer le tabac de Bhilsa. Les experts ont quelques doutes fondés sur l'extrême petitesse du territoire de Bhilsa (que tu trouveras quelque part dans la principauté de Bhopal, Inde centrale). Mais voici bien mieux : on me ure ici qu'il n'y a jamais eu une plante de tabac à Bhilsa, et que le fameux tabac de Bhilsa n'est autre que celui de Katchrode, qui va s'y vendre; je vais en essayer pour voir, et, si je le trouve bon, je t'en rapporterai un petit paquet. Je n'ai pas pris la coutume de fumer. Je ne le fais qu'accidentellement, souvent à des mois d'intervalle. Depuis mon départ de Delhi, je suis à l'eau pure et au lait (ce qui est un régime de mon choix, entièrement *ad libitum*), et m'en trouve bien. Je ne mange pas de viande tous les jours et je m'en trouve bien encore. Grâce à ce régime, je souffre beaucoup moins de la chaleur qu'aucun Européen. Par ce temps-ci, il n'y en a plus sur les routes. Tous les mouvements de troupes ont cessé vers le 10 mars. Chacun se tient coi dans sa maison, derrière des paillassons de vétiver sans cesse mouillés, qui produisent une fraîcheur agréable par l'évaporation de l'eau, et sous le vent d'écrans attachés au plafond, ou d'éventails à la main, agités par des serviteurs ; occupé principalement à maudire le pays, à boire de l'eau et de l'eau-de-vie, et à fumer le houkha. A l'aube du jour, un temps de galop dont le lever du soleil marque

le terme ; le soir, quand il se couche, une promenade en voiture ; voilà tout. Il y a loin de là avec la vie que je mène. Voilà trois ans pourtant que je dure à ce métier ; et j'espère fermement durer jusqu'au bout. Je pense avec plaisir qu'au retour une chose au moins me restera : moi-même ; et ça n'aura pas été la plus facile à rapporter ; car vois combien peu reviennent ! A Delhi, j'ai trouvé plusieurs personnes qui m'ont avoué qu'ils pensaient fort peu me revoir jamais, quand ils me virent partir pour Lahore, il y a quinze mois.

Il se commet beaucoup de brigandages dans ces provinces ; mais, en deçà du Sutledje, il est presque sans exemple qu'un Européen ait jamais été attaqué. D'ailleurs, j'ai une forte escorte ; elle suit mon bagage, qui, sans cette protection, serait indubitablement pillé ; et je marche seul de ma personne, avec quelques domestiques, mais bien armés. Tes armes sont excellentes. Dernièrement, j'ai tué une antilope à deux cents quatre-vingt-quatorze de mes grands pas, avec ton fusil à deux coups ; et tu verras, par l'extrême petitesse des deux trous faits à la peau, que la balle n'avait encore rien perdu de sa force. Au reste, les chasseurs ne s'imaginent pas combien loin une balle va, et va droit.

T'ai-je dit que j'avais envoyé, de Delhi, un châle de Cachemire en cadeau à madame Cordier : je craignais qu'il ne fût volé à la poste, comme il arrive quelquefois ; mais j'ai trouvé à Adjmir une lettre de son mari, qui me remerciait pour sa femme de mon souvenir, arrivé sain et sauf à Chandernagor. Seulement, il paraît qu'il y a eu délibération à Chandernagor pour savoir ce qu'on ferait de mon cadeau ;

car on n'avait jamais vu de châle de cette espèce. M. Cordier m'a écrit qu'on hésitait entre un châle et une robe, et m'a demandé mon avis. Il le surprendra ; car j'ai opiné pour des culottes, suivant la mode de Cachemire et de Perse, où ces châles, appelés djamévars, servent à faire les immenses pantalons des dames.

La nouvelle du rejet du bill de réforme par les pairs anglais, fait trembler le commerce à Calcutta. Déjà les maisons les plus solides avaient branlé au manche.

J'ai quitté Delhi à la tête d'une livre de thé vert, chose toute nouvelle dans mon office. J'en fais usage de temps à autre, selon que l'esprit me le chante, et je m'en trouve bien dans l'épouvantable chaleur. Je le bois froid, peu sucré, et très-fort. Notre père jetterait les hauts cris s'il voyait sa couleur, et prendrait le deuil de mes nerfs ; car, quoique je le fasse de moitié plus faible que les Anglais, cependant j'use en un jour, de thé, ce qui lui suffirait en un mois. Cela me soutient dans le jour, et m'empêche souvent de jeter le manche après la cognée, et de m'étendre à terre, sous ma table. Cette liqueur prévient aussi la soif excessive, que je ne puis apaiser autrement que par une énorme quantité d'eau sucrée. Je ne porte plus de bas ni de cravate ; mais je m'enveloppe la face et la tête de linges pour aller au soleil. A propos de thé, comme je me suis moqué des Thibétains, qui jettent l'eau dans laquelle il a bouilli, et ne mangent que la feuille bouillie, je ne dois pas épargner les Parisiens, qui jettent la première eau versée dans la théière ; c'est précisément la meilleure. Oublie quarante ans de préjugés de famille, et essaye.

Je ne te rapporterai pas de tabac de Bhilsa ; peut-être

est-il fort bon; mais, comme je n'ai guère fumé dans l'Inde que la mixture accoutumée de cassonade, de raisins secs, de conserve de rose et de tabac, le tabac seul, même après que sa fumée a passé au travers d'une bouteille d'eau, me paraît si fort, si âcre, que je ne saurais le fumer.

Je t'ai dit que j'avais renvoyé mon mounschi, j'aurais dû ajouter pourquoi. Il était fort doux, fort soumis, fort exact même; mais il paraissait si profondément malheureux de l'obligation d'aller à pied, quelquefois de trotter et de galoper, que sa vue seule me mettait en humeur triste. C'était un Séid ou descendant du Prophète. Avant d'arriver à Djeipoor, j'avais été obligé de chasser un autre serviteur de haute caste, à sa façon, un brahmane. Je suis passablement satisfait du reste de mes gens; mais leurs gages me ruinent. Dans quatre jours, je serai à Indour; j'ai quelque espérance d'y trouver des lettres d'Europe. Mes dernières ont neuf mois de date; mais, par les gazettes anglaises, j'ai attrapé quelques nouvelles de France du mois de novembre; et le *Hugh Lindsay*, bateau à vapeur qui court entre Bombay et Suez, et qui est attendu incessamment à Bombay, nous en apportera de bien plus récentes. Je ne sais comment les choses finiront en Angleterre. La ligne de démarcation entre les pauvres et les riches est là bien plus tranchée qu'elle ne l'était en France, il y a quarante ans. Le peuple, qui est si misérable et si maltraité, est abruti par l'usage des liqueurs fortes : il est profondément dégradé. — S'il y a révolution, elle sera effroyable.

M. Lé, président du comité de la guerre, etc., etc., re-

double d'insolence, à Canton, vis-à-vis des Anglais. Lord W. Bentinck lui a écrit dernièrement une lettre parfaite. Il s'agissait de faire comprendre à ce Chinois de paravent que tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se brise. Il n'a pas tenu compte de l'avertissement : il a refusé péremptoirement de recevoir le capitaine de vaisseau, chargé par lord William de lui remettre sa lettre, n'a reçu celle-ci que par main tierce, et n'y a fait faire qu'une réponse verbale évasive, par l'entremise de tiers d'un rang très-inférieur. Cela finira par des coups de canon ; mais il n'en faudra pas beaucoup pour casser la cruche de M. Lé. C'est une chose incroyable que l'insolence de ces gredins-là : leurs moyens de résistance sont *nuls*, et M. Lé ne nous appelle jamais que des barbares d'*Europe;* il parle de sa commisération infinie pour nous, pauvres petites bêtes que nous sommes, atomes, poussière !

A l'exception des journalistes de Calcutta, personne, en ce pays, ne songe guère au renouvellement du bail de la Compagnie, et il est probable qu'en Angleterre, on n'a pas le temps de s'en occuper davantage, au milieu des grands intérêts domestiques qui s'y débattent.

Adieu ; en voilà bien plus long que je ne voulais t'en dire en commençant ; mais il y avait longtemps que je n'avais causé avec toi. Je reprends ma besogne, ou plutôt je vais m'y mettre. Adieu ; je t'embrasse.

Mundleysir, 4 avril, sur les bords de la Nerbudda.

Je me suis reposé à Oodjin, et le fais encore ici ; ici, le lieu le plus chaud de l'Inde : mais je suis parfaitement

remis à flot. Je serai heureux si j'atteins Bombay avant les pluies. Accablé de besogne, je ne puis qu'expédier quelques lettres que je trouve dans mon portefeuille, commencées en route. Adieu, cher Porphyre ; je t'embrasse de cœur.

XCI

AU MÊME.

Yedlabad, rive gauche du Pournah, dans le Deccan,
10 mai 1832.

42—, 43 — 44—, quelquefois 40 degrés seulement, centigrades, s'entend : voilà, cher Porphyre, l'ordinaire du milieu, fort peu ambiant, dans lequel je vis pendant le milieu du jour, c'est-à-dire la température de l'air dans ma tente. A beaucoup moins que cela, à 36 et 37 degrés, il n'y a pas un mois que j'étais réduit aux abois. Toutefois, j'espérais m'y accoutumer, et j'avais raison ; car voici que je me trouve parfaitement, confortablement, à 43 et 44 degrés. Qu'en dis-tu? je ne voudrais pas t'y voir, et j'aimerais mieux te savoir recommençant une promenade à Moscou : un gros et fort homme comme toi fondrait ici comme du beurre ; il n'en resterait rien que la peau et les os, au bout d'une semaine. C'est ici que triomphe l'axe mathématique, la ligne comme moi, sans autres dimensions que longueur ! Cette incroyable chaleur est incroyable de tous points. Assis à écrire, je ne garde d'autres vêtements qu'un

épais turban de mousseline blanche pour me tenir la tête fraiche, et des culottes, parce que, bien que le nom de cet objet soit peu décent (en anglais, du moins, il est d'une affreuse indécence), je tiens l'objet lui-même, les culottes, pour une des inventions les plus décentes dont jamais la sagesse humaine se soit avisée : veste, gilet, chemise et chemise de flanelle, bas et souliers, au diable! Du tout, je fais un coussin sur lequel je m'assieds, et qui, au bout d'une heure est trempé à tordre, attendu qu'il devient le réservoir, la citerne de tous les pores de l'animal, au-dessus de la ceinture. Eh bien, chose incroyable! je me sens aussi frais d'esprit et aussi léger (j'allais dire frais encore!) de corps, que si, au lieu de 43 degrés, il y en avait seulement 14 ou 15.

Il est fort heureux que l'équilibre de mes humeurs soit parfait ; car, si j'étais obligé de prendre des lavements à cette heure-ci du jour, dans ma tente, l'eau, par la grâce de Dieu (je suis le seul dans l'Inde, qui dise, dans ce cas, par la grâce,—tous les autres diraient par la malédiction céleste), l'eau, dis-je, est chaude à 43 et 44°. Or, tu sais que la chaleur animale n'est que de 39 1/2 ou 40 : donc, le lavement serait trop chaud.

Ce qu'il s'agissait de prouver.

Je déjeune avec du lait et des bananes, ce fruit de tous les pays chauds, dont tu as souvent entendu parler, et qui ressemble à la pommade rance au jasmin, fort sucrée. Je dîne avec des oignons cuits dans du gui, c'est-à-dire le représentant du beurre dans l'Inde, du beurre fondu, fort comme un Turc. Je bois de l'eau tiède avec cela, et, dans le jour, de la limonade tiède ou chaude, parce que tout

est tiède ou chaud. Je suis devenu assez Indien pour aimer le beurre fort; et, dès le jour de mon arrivée à Haïti, le 18 février 1827, je trouvais que les bananes étaient un fruit parfait, au contraire de beaucoup d'Européens qui se fâchent tout rouge contre celui qui leur offre la première, et qui répondent, après l'avoir goûtée, qu'une banane est une fort mauvaise plaisanterie à faire à un honnête homme.

Je suis depuis quatre jours sur les terres de Bombay, dont le premier poste, dans ces provinces, est la forteresse célèbre d'Assirghur. J'y ai été reçu admirablement par le commandant; et, de plus, j'y ai trouvé une lettre du gouverneur de Bombay, qui m'annonce qu'il a envoyé à tous les officiers civils et militaires, stationnés sur la route que je compte suivre jusqu'à sa capitale, les ordres nécessaires pour que rien ne me manque.

Comme je t'écris ceci, un homme (un de mes serviteurs) est là dans ma tente, qui, fouillant dans mes malles pour chercher quelque chose que je lui demande, à ma confusion, en extrait, ce que je n'avais pas vu depuis plusieurs mois, mes habits d'honneur (khelats) du Pundjâb et de Cachemire. Comment diable ferais-je comprendre aux gens de la douane que ce sont là mes habits, et que conséquemment j'ai droit à les importer?

En voici approximativement le menu :

Cinq paires de grands châles de cachemire; huit châles de cachemire, impairs, grands et petits; cinq pièces de soie de Chine et de Moultan; châles de soie à larges bordures d'or; sept turbans de mousseline (*nota bene* qu'un turban n'a pas du tout l'air d'un turban; hors de l'exer-

cice de ses fonctions, c'est une pièce de magnifique mousseline très-étroite, longue de quarante à soixante pieds); deux écharpes de cachemire noir, brodées en soie et or; sept ou huit pièces de mousseline; deux pièces de brocart d'or, etc., etc., toutes drogues prohibées en France. Je trouverais fort dur de les vendre en ce pays pour une très-petite partie de ce qu'elles valent, et mettrais un prix infini à les rapporter en France, pour me donner le plaisir de faire des cadeaux tout le reste de ma vie. Je voudrais t'installer, toi, mon cher ami, dans une immense et superbe robe de chambre de cachemire, chaudement ouatée, et je suis persuadé que tu aimerais à te dorloter dans la susdite robe de chambre.

Puisque j'en suis sur le sentiment, je te dirai encore que j'aimerai singulièrement à te voir fumer le houkha que le brave Fraser m'a donné : d'abord, parce que je suis persuadé que tu trouveras que c'est une charmante manière de fumer, et ensuite, parce que cet élégant petit appareil, fabriqué à Delhi, et donné par le meilleur ami que j'aie acquis dans l'Inde, me rappellera et Delhi, et cet ami, et l'Himalaya, où je le rencontrai pour la première fois, enfin un monde de souvenirs agréables.

Je te rendrai tes charmants et excellents pistolets de poche, sur lesquels j'aurai dormi dans des lieux bien étranges, et où quelquefois leur présence sous mon oreiller (oreiller! je voudrais que tu visses ce que je désigne de ce nom) m'a fait dormir avec plus de sécurité. Tu les trouveras à peu près tels que tu me les as donnés; mais, si le bois en est un peu rayé, tu ne les aimeras pas moins pour cela, n'est-il pas vrai, cher ami? Oh! qu'il sera char-

mant de nous retrouver tous ensemble après tant d'années d'absence et pour moi d'isolement? Quelles délices de dîner tous les trois, et mieux tous les quatre, à notre petite table ronde, aux lumières; de manger un potage et de boire du vin rouge de France, et de ne bouger de là que pour aller dans ta chambre, ou dans celle de notre père, laissant les autres chercher du plaisir hors de leur maison, et, nous, restant dans la nôtre, autour du feu, à nous conter les accidents de notre séparation les uns des autres! J'aurai mangé seul, et seul bu de l'eau pendant si longtemps! Quel plaisir de vivre dans une maison après tant d'années passées en plein air, ou sous une toile légère perméable à la pluie, au vent, au soleil! Quel plaisir de coucher sur un matelas! La larme me vient à l'œil en pensant à ces joies. Si je me rappelle bien, cher ami, nous nous sommes embrassés pour la dernière fois sans pleurer, et c'était mieux comme cela; mais, la première fois que nous nous embrasserons, nous laisserons nature faire à sa guise. Ce ne sera que du bonheur qu'elle pourra nous donner. Et notre père, comme il sera heureux! surtout si nous sommes là tous les trois près de lui! Quel tour j'aurai fait! Londres, Philadelphie, Haïti. J'ai vu de l'Amérique plus que Frédéric, qui n'a guère bougé de New-York pendant les deux premières années qu'il a passées aux États-Unis; le Niagara, une forêt du Brésil, l'hiver boréal des États-Unis, le pic de Ténériffe, le mont Blanc, tous les lacs des Alpes, la Méditerranée, la montagne de la Table au cap d'Afrique, un ouragan à Bourbon, le Gange à Bénarès! Delhi et le Grand Mogol, la source de la Jumna, une des sources de l'Indus, les Lamas! des Chinois, Cachemire en-

fin ; les plus hautes montagnes du monde ! une vie pendant tant d'années si complétement différente, matériellement et sensiblement, de celle pour laquelle je m'étais cru né, où je rentrerai après de longues navigations. L'usage tant prolongé, la possession si complète de langues étrangères! Mon Dieu ! Porphyre! quand nous serons réunis dans ta petite chambre, que tout cela me paraîtra extraordinaire ! Je douterai peut-être de mon identité !

Écoute, mon ami, tu te fais vieux, et, d'ailleurs, tu es resté trop pauvre pour le mariage, qui est une triste chose sans argent. Je ne serai pas non plus des plus jeunes quand je te reviendrai, et serai sans doute des plus pauvres; de sorte donc que la probabilité, pour tous deux, est de rester garçons. Eh bien, nous ferons de notre mieux pour vivre ensemble. Quand nous serons vieux, nous ferons notre promenade, notre trictrac ensemble, et ensemble, de loin en loin, nous irons entendre de la bonne musique. Il vaudrait bien mieux que l'un ou l'autre trouvât une femme bonne et riche, qui fût la femme de l'un et la sœur de l'autre. Nous verrons... Après tout, pourquoi pas?...

Adieu, mon ami ; il va sans dire que ce tendre et ridicule bavardage est pour toi seul et notre père.

XCII

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Ellora, 22 mai 1832.

Mon cher père, me voici campé, ce matin, dans un lieu si célèbre, que je ne veux pas le passer sans vous en écrire au moins quelques lignes : entre les montagnes de Vindhya et celles d'Adjuntah, dans les vallées de la Nerbudda et du Tapti, je m'étais habitué parfaitement à 42 et 43 degrés de chaleur. J'avais presque fini par trouver qu'il n'y avait rien de trop. La contrée est très-montueuse et très-sauvage. Mes chars à bœufs s'y sont rompus bien des fois dans leurs marches de nuit ; mais il y a une Providence pour les charrettes brisées, pourvu qu'il y ait près d'elle un caporal et quatre hommes, lesquels vont chercher, dans les hameaux voisins, un ouvrier et un essieu pour remplacer celui qui s'est rompu, et requièrent d'office tous les passants de relever le char versé ; car la Providence toute seule, sans son caporal et ses quatre hommes, est tout à fait manchote. Les tigres aussi ont mis deux fois l'émoi dans ma caravane, et mangé un pauvre diable de paysan. Ce n'était pas un de mes serviteurs : mes gens n'ont pas la permission d'être imprudents. Je ne les laisse pas s'éparpiller sur la route, quand il y a le moindre danger. Bêtes et gens marchent alors en une petite troupe serrée ; pour moi, je suis toujours d'une autre bande, fort peu nombreuse, ar-

mée à la légère, sans soldats, trottant et galopant de droite et de gauche, et regardant à toutes choses sous le nez. Il va sans dire qu'aucun tigre ne s'est trouvé sur mon chemin. Il est certainement écrit là-haut que je n'en verrai pas dans l'Inde. Au reste, à moins qu'on ne soit sur un bon éléphant, c'est une rencontre, dit-on, fâcheuse : témoin le pauvre diable de paysan qui fut enlevé, l'autre jour, derrière ma caravane. Les coups de fusil n'y font presque rien. Un tigre reçoit une vingtaine de balles souvent avant de mourir, et, quand il est blessé, il devient furieux.

La fameuse forteresse d'Assirghur était sur ma route; c'est là que j'ai fait mon entrée sur les terres de Bombay. Bourhanpoor, que vous voyez à quelques lieues de là sur les bords du Tapti, appartient à Scindia, le prince mahratte de Gwalior. Enfin, à Adjuntah, je suis entré sur le territoire du Nizam, et en même temps dans l'immense bassin du Godavery. Le 17, je suis arrivé à Aurengabad, restes misérables d'une grande ville fondée par Aureng-Zeb. J'y étais attendu par l'officier qui y commande : un colonel de l'armée du Bengale, qui a sous ses ordres une division des troupes du Nizam. Le nawâb d'Hyderabad a aussi seize mille hommes de troupes anglaises, ou commandées par des officiers anglais à sa solde. C'est la raison suffisante de son existence, comme prince d'un grand État. Livré à ses propres ressources militaires, à l'inhabilité et à la trahison de ses officiers musulmans et hindous, il serait détrôné en peu d'années, et sa monarchie partagée en plusieurs centaines de seigneuries indépendantes, ravagée continuellement par des hordes de Mahrattes.

Mon hôte, le colonel Seyer, est un officier très-distingué dans son métier et hors de son métier : il m'a littéralement bourré d'instruction ; et, quand je le quittai, il remplit mes sacs des livres les meilleurs. Ils y resteront longtemps, car je n'ai pas le temps de lire. Venant du Bengale, y ayant connu tant de personnes, j'étais presque un camarade pour M. Seyer. Je lui étais beaucoup moins étranger qu'un officier anglais de l'armée de Bombay ou de Madras, qui serait arrivé chez lui en même temps que moi ; car il y a peu d'amitié entre les officiers des trois présidences : ils se jalousent les uns les autres, se rencontrent très-rarement, et s'évitent presque alors.

J'espérais trouver à Aurengabad des lettres de vous ; mais il paraît que, depuis bien des mois, il n'est pas arrivé un vaisseau français dans l'Inde. Il en vient même fort peu d'Angleterre en cette saison; mais les voici qui vont venir.

Lord Clare, le gouverneur de Bombay, à qui j'avais écrit d'Indour quelques lignes officiellement pour l'informer de mon arrivée dans sa résidence, et à qui j'avais envoyé en même temps une copie de mes passe-ports de Calcutta, a écrit à tous les officiers de son gouvernement, stationnés sur la route que je compte suivre, Amednagghur, Serrour et Poonah, pour les prévenir de ce grand événement, afin qu'ils s'y préparent, et je trouvai à Aurengabad des lettres de ces messieurs qui m'offrent leurs maisons, leurs porteurs, leur palanquins, etc., etc. Je les ai remerciés sur-le-champ, eux et leur gouverneur ; et leur ai dit, c'est-à-dire écrit, que j'étais véritablement confus, autant qu'honoré, de leurs attentions hospitalières. Le colonel Seyer, quand je pris congé de lui, me dit qu'il avait aussi reçu du gou-

vernement de Bombay des instructions également bienveillantes pour moi, et que, sans doute, lord Clare m'inviterait à vivre chez lui pendant mon séjour à Bombay. Si je ne dois rester que très-peu de temps dans cette ville, la politesse du gouverneur pourra m'être très-commode; mais, si je dois prolonger mon séjour, je verrai à louer quelque baraque où il ne pleuve pas trop, et je m'y camperai roi absolu, comme un voyageur de mon métier le doit être chez lui. Mais on dit tant de mal de Bombay dans la saison que je comptais y passer, que, si je puis l'utiliser également à Poonah, je m'établirai probablement dans cette ville, pour trois mois, maître de maison pour la première fois depuis mon arrivée dans l'Inde; car mon joli pavillon à Cachemire ne méritait guère ce nom pompeux de maison. Or, j'ai tout lieu de penser que Poonah aura de grands mérites comme quartier général d'un naturaliste. S'il en est ainsi, tout sera pour le mieux; car Bombay est très-malsain pendant les pluies; et Poonah, au contraire, a une grande réputation de salubrité à cette époque.

Quand j'aurai rempli mes caisses à Poonah, et que les pluies se seront apaisées, je descendrai à Bombay pour les embarquer avant de marcher au sud : je voudrais pouvoir alors vous envoyer ma garde-robe cachemirienne, avec les bêtes, les herbes et les pierres du Jardin des Plantes; car, outre qu'elle remplit deux malles, ce qui est incommode à traîner, j'ai quelqufois la crainte qu'elle ne me soit volée. J'avoue que je serais sensible à sa perte ; elle me priverait de la seule occasion que je puisse avoir de faire, à mon retour, de jolis présents, pleins de *couleur locale.*

Aurengabad est tombé avec son fondateur, comme c'est

la coutume dans l'Orient. Il y a un mausolée mogol, fort admiré de ceux qui n'ont vu que le sud de l'Inde ; mais, après Lahore, Agrah, Delhi et leurs superbes mosquées de Schâh-Djéhan, d'Akbar et de Djéhanguir, les ruines d'Aurengabad méritent à peine d'être regardées.

Ce qu'il y a de plus remarquable autour de cette ville, ce sont les magnifiques souterrains qui y sont creusés dans les montagnes, de là jusqu'ici, où sont les plus célèbres. La conclusion de tous les mémoires dont ils ont été l'objet est qu'on ne sait quand, ni par qui, ni pourquoi ils furent excavés. Les Hindous les revendiquent pour leurs et comme l'ouvrage d'un de leurs dieux si nombreux. Il n'y a plus, dans l'Inde, de bouddhiste pour les leur disputer ; mais plusieurs chrétiens, désintéressés dans cette querelle, la jugent en faveur des bouddhistes. Nous croyons, dans l'Inde, que Bouddha, jadis, régnait au nord, jusque par delà le Caucase indien. Près de Caboul, il y a des caves et des idoles assez semblables, dit-on, à celles de Ceylan et d'Ellora ; mais, depuis cinquante ans que plusieurs Européens savent très-bien le sanscrit, et en ont lu tant de volumes, on n'est pas encore parvenu à savoir quand Brahma, dans l'Orient, fit à Bouddha le tour méchant que Jésus-Christ joua dans notre Occident à Jupiter et Compagnie, il y a 1800 ans.

L'autre jour, à Aurengabad, j'ai lu une analyse faite par le savant et ingénieux M. Wilson, des Traductions thibétaines de mon ami de Kanum, M. Csomo de Koros. C'est à dormir debout : il y a une vingtaine de chapitres sur la chaussure qu'il convient aux Lamas de porter. Entre autres platitudes extravagantes dont ces livres sont remplis,

il est défendu aux prêtres de prendre la queue d'une vache pour s'aider à passer à gué une rivière rapide. Il ne manque pas de dissertations profondes sur les propriétés de la chair des griffons, des dragons, licornes, et sur les vertus admirables de la corne des chevaux ailés. A juger de ce peuple par ce que j'en ai vu, et par ce que les traductions de M. Csomo en font connaître, on dirait un peuple de fous ou d'idiots.

Hier, j'ai visité la fameuse forteresse de Douletabad. Hindous et musulmans en attribuent la construction à quelques divinités inconnues. Pour moi, je ne sais qu'en penser.

Ce matin, au clair de la lune, je suis venu camper ici. J'ai passé près du tombeau d'Aureng-Zeb, qui était un fort méchant homme, mais un assez bon roi pour le pays. Il faisait des routes et creusait des puits, au lieu de bâtir des palais. Il y a, de lui à son père Schâh-Djéhan, la différence de Louis XI à François I[er] ou à Louis XIV. Baber est le Henri IV de cette famille de Tamerlan.

Comme je chevauchais sans penser à mes conditions d'équilibre, je faillis être deux fois désarçonné par les écarts de mon cheval, sous le nez duquel deux grandes hyènes passèrent fort tranquillement. Je tirai un coup de pistolet à la seconde, ce qui ne la fit pas courir plus vite, mais ce qui fit sauter de plus belle mon cheval déjà effrayé. Je suis trop mauvais cavalier, trop peu classique pour tomber souvent. Je branle au manche quelquefois, mais c'est là tout. Cela me rappelle une petite querelle que me faisait souvent la bonne madame Micoud, parce qu'à ses terreurs de voyage, je répondais tranquillement : « On ne se tue pas. »

Jaubert en Provence, et quelquefois aussi dans les montagnes d'Auvergne, qui étaient bien chaudes au mois de juillet, m'en voulait beaucoup, parce que je disais quelquefois : « Il fait bon au soleil. » S'il était ici avec moi, malgré les 40 degrés de chaleur, je ne pourrais dire autre chose ; car j'en suis venu à trouver que c'est une bonne chose que 40 et 41 degrés de chaleur. Je le mettrais hors de lui par cette réflexion involontaire.

Cela me rappelle les lettres que vous m'écriviez à Grenoble et à Genève, et les détails curieux des précautions que votre tendresse me recommandait alors. Depuis, vous êtes converti à ma croyance, ou plutôt à mon incrédulité. Quoique assez mal conditionnés vraiment, puisque notre machine si souvent se dérange, et à la longue finit par s'arrêter sans remède, nous ne sommes pourtant pas de verre, Dieu merci ! Ayons grand soin de ce violon, sans lequel notre âme ne me paraît qu'un archet inutile ; gardez-vous du froid et de l'humide, tandis que je me défends ici des éléments contraires. Je voulais vous écrire la moitié d'une page, à cause du nom de l'endroit, et voici deux feuilles déjà couvertes de mes hiéroglyphes !

Adieu donc jusqu'à Poonah, si d'ici là la fantaisie ne me reprend pas de vous faire une autre visite. Il y en a peu que je puisse me passer dans le désert ; et celles qui me viennent, j'ai coutume de me les accorder. Adieu encore.

XCIII

A M. VICTOR DE TRACY, A PARIS.

Mundleysir, sur les bords de la Nerbudda, le 24 avril 1832.

Eh bien, cher ami, voici que j'ai passé Indour sans vous adresser ma longue épître, mais je n'irai pas plus loin sans le faire. Je voudrais avoir le loisir de vous dire combien la Nerbadda est belle ; mais je suis enterré sous un tas de pierres qu'il me faut éprouver et décrire avant de me remettre en marche. J'ai retrouvé toute ma santé nonobstant l'épouvantable chaleur, dont plusieurs de mes gens sont malades.

Le steamer de Bombay est enfin arrivé ; mais il ne nous a apporté presque aucunes nouvelles. Cependant, j'ai trouvé ce matin dans une gazette de Calcutta les pairs de M. Périer. Il me semble qu'il y en a la moitié qui auraient dû être nommés par M. de Villèle et l'autre moitié par M. de Cazes. Cette liste me déplaît bien. Tous militaires ! Comme s'il y avait une classe de la nation qui, depuis seize ans, ait montré si peu de vertu politique ! Ils brûlaient presque tous d'aller en Espagne avec le duc d'Angoulême, il y a neuf ans ! et c'est à eux qu'on prodigue, pour ainsi dire exclusivement, ce que l'on regarde comme la plus haute récompense politique à la disposition du gouvernement !

La petite guerre des côtes continue et durera un ou plusieurs mois. Les *Bhiles* qui ravageaient ce pays-ci, d'où je

vous écris, sont maintenant assez tranquilles. Toutes les races indigènes dans l'Inde sont les plus barbares. Adieu, cher ami; je vous quitte pour écrire quelques mots à madame Victor, qui devra se contenter de peu.

Tout à vous de cœur.

XCIV

A MADEMOISELLE ZOÉ NOIZET DE SAINT-PAUL, A ARRAS.

Camp près d'Ellora, dans le Deccan, 24 mai 1832

Comme tu n'as aucune occasion, à Arras, d'apprendre les choses de l'Asie, peut-être, ma chère amie, que tu ignores jusqu'au nom de ce lieu plein de merveilles. Jadis, nous avions la peste de temps en temps en Europe ; à présent, c'est le choléra-morbus. De même, dans l'Inde, où le brahmanisme est, depuis plusieurs centaines, ou même depuis plusieurs milliers d'années, la maladie endémique des esprits, le bouddhisme jadis faisait avant lui les mêmes ravages dans le sens commun des pauvres Indiens. Ellora, qui n'est plus qu'un chétif village, était sans doute alors une cité florissante et le quartier général des fous, des imbéciles et des coquins, qui vivaient de la crédulité stupide des peuples de l'Asie méridionale. Toutes les montagnes, au levant, sont percées de salles spacieuses, de galeries, de palais souterrains, d'une structure

colossale et souvent d'un travail exquis. J'ai un gros volume in-4°, plusieurs in-8°, et force notices manuscrites, pour m'apprendre qui exécuta ces ouvrages immenses, leur âge, leur objet, etc., etc.; mais, après avoir lu, je n'en sais pas plus que les hôtes brahmanes qui m'en font les honneurs, et qui ne manquent pas d'en attribuer le mérite à quelques-uns de leur cinquante mille dieux.

Ce matin, j'ai découvert un de ces temples souterrains dont la forme, absolument différente de toutes les autres, est celle d'une église gothique en miniature. Rien n'y manque : nef, chœur, et l'espèce de grande loge où les orgues sont placées dans nos églises.

Le travail des pyramides d'Égypte n'est que peu de chose, comparé à celui qu'il fallut pour excaver, dans des rochers très-durs, ces palais et ces temples. L'effet en est extraordinaire; mais les idoles me donnent toujours un peu d'humeur : c'est pour moi comme un mauvais raisonnement, et les caves d'Ellora en sont abondamment peuplées. Un artiste anglais a fait de ces étonnantes ruines de superbes dessins qu'on a gravés à Londres, il y a plus de vingt ans. J'espère pouvoir te les expliquer un jour à Paris.

Les curiosités se pressent ici les unes sur les autres.

Avant-hier, j'étais campé sous le fort célèbre de Douletabad, qui joue un si grand rôle dans l'histoire moderne de l'Inde : je suis très-persuadé que l'ingénieur qui le construisit en savait moins que notre oncle Saint-Paul dans son petit doigt ; mais Douletabad, cependant, a meilleure mine que Lille, et même que Mons, où toutes les découvertes de Carnot ont été mises en pratique. Georges et Por-

phyre, et tous leurs frères, tueurs en gros, perdraient leur poudre et leurs boulets ici. Un de nos compatriotes, cependant, M. de Bussy, qui était un fort grand personnage dans l'Inde, il y a cinquante ans, a pris le fort imprenable, non pas à coups de canon, qui n'y eussent rien fait du tout, mais par cet argument irrésistible qui faisait céder Basile aux fantaisies peu honnêtes du comte Almaviva.

Demain, je verrai le tombeau d'Aureng-Zeb, homme abominable, et roi très-passable pour le pays, d'ailleurs le dernier de sa race qui mérite le nom d'homme.

Depuis que j'ai passé la rivière Nerbudda, la chaleur est très-forte : 40, 42 et 43 degrés de dix heures à trois heures et demie ou quatre heures de l'après-midi. Dans la vallée de la Nerbudda, la nuit était presque aussi chaude que le jour. La chaleur du sol pique au visage et aux yeux comme celle d'un tas de paille enflammée, sous le vent de laquelle on se placerait à peu de distance. Je m'y suis habitué, parce que les Français, comme les chiens, s'habituent beaucoup mieux que toute espèce d'animaux à la chaleur excessive ; et maintenant que, sur le plateau élevé du Deccan, il n'y a plus que 38 à 40 degrés, je trouve presque les nuits froides. *Les autres*, à Aurengabad, où j'ai passé ces jours derniers, étouffaient néanmoins et maudissaient leur existence ; mais ces autres étaient des Anglais, qui buvaient une ou deux bouteilles de vin, et mangeaient une ou deux livres de viande par jour.

Mais bientôt la pluie va venir, dont il tombera, en six semaines, autant qu'en trois ans et demi à Arras, et elle mettra le soleil à la raison. J'espère arriver avant elle à Poonah.

Depuis hier, à pareille heure, j'ai écrit la bagatelle de soixante-sept pages dans lesquelles j'ai réduit plusieurs mémoires manuscrits d'un grand intérêt, en anglais, et j'ai la main engourdie ; on l'aurait à moins : aussi ce sera tout pour aujourd'hui. En outre, sans être même indisposé, je suis chiffonné depuis deux jours, dors peu et ne mange pas ; et l'âme enfermée dans un corps un peu souffrant n'est pas guillerette. Je te quitte donc en te demandant pardon de ne l'avoir pas fait plus tôt ; car il n'y a rien de si ennuyeux qu'un homme ennuyé. Et pour quoi faire te quitté-je? pour m'étendre sur mon grabat et essayer de dormir. Un homme est debout derrière moi, qui m'évente : quel luxe! diras-tu ; quel faste ! A quoi je réponds que le thermomètre est à 40°, et que je voudrais y voir les censeurs de ma mollesse. Bonne nuit donc, quoiqu'il ne soit que midi.

XCV

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Poonah, 6 juin 1832.

Mon cher père, je suis arrivé hier dans cette ville, la capitale des Mahrattes, quand il y avait des Mahrattes, pour autre chose que la forme et le nom. Lord Hastings, en 1818, a fait justice de cette nation dont le dernier chef, Peschwa, reconnut par une affreuse trahison les bienfaits du gouvernement anglais, dans l'alliance duquel il s'était

jeté volontairement. C'est maintenant une des plus fortes stations militaires des Anglais dans la Péninsule.

Vous me voyez sur le revers oriental des Ghattes; et, par la distance à la mer de Coromandel et la proximité des sources de la Kistnah et du Godavery, vous pouvez juger de l'élévation de la contrée au-dessus du niveau de la mer. Elle n'est pas moindre de six cents mètres, ce qui est suffisant pour produire une différence sensible dans le climat. Il est beaucoup plus tempéré ici qu'à Bombay. Les pluies, dont la saison va commencer, n'ont pas la violence ni la continuité de celles de Bombay et du reste de la côte. Elles me tiendraient prisonnier chez moi à Bombay, me dit-on, pendant des mois entiers. Je vais donc fort probablement planter ici ma tente pour la saison pluvieuse, et, mieux que cela, je vais y louer une maison dont je ferai mon quartier général pour le trimestre, profitant des éclaircies pour fouiller la nature d'alentour. La position de Poonah me paraît favorable à des recherches d'histoire naturelle. Tout est donc pour le mieux.

J'ai trouvé hier en arrivant une quantité de lettres de toutes les parties de l'Inde et même du Pundjâb. Il y a quelques jours, il m'en était venu une de la Chine, que je vous envoie, parce qu'elle vous fera connaître, mieux que les politiques chinois de nos gazettes, la querelle actuelle entre la Compagnie et le vice-roi de Canton. M. Inglis, qui me l'écrit, est le bon et aimable homme dont je fis la connaissance, il y a deux ans, en Kannawar, et dont je vous ai sûrement parlé dans mes lettres d'alors; c'est un très-riche négociant de Canton, destiné au gouvernement ou au contrôle des affaires de l'Inde, à Londres, soit dans la

cour des directeurs de la Compagnie, soit dans le parlement. Faites-vous traduire cette lettre par Zoé, si vous ne pouvez comprendre de l'anglais si mal écrit.

Mais le plus beau de la fête qui m'attendait ici, c'est votre lettre d'octobre 1831, n° 31, écrite à diverses reprises; avec celles de Porphyre, de Frédéric, le contingent de Zoé, d'Adélaïde et une très-longue et très-amicale épître de M. de Mirbel. Je vous ai, selon ma coutume, gardé pour le dessert, et relu le soir dans mon lit; sur quoi, je me suis endormi le plus gaiement, le plus doucement du monde.

Vos numéros 29 et 30 me manquent; mais l'essentiel est ce 31. Vous saviez, en me l'écrivant, mon arrivée à Lahore; et, avec pleine raison vous concluiez de ces heureuses prémisses à une terminaison non moins satisfaisante de mon expédition au delà du Sutledje. Ce n'était que bonne logique : jamais je ne vous démentirai. Votre lettre m'a charmé par sa gaieté, que je prends pour le meilleur signe de la santé. Les miennes de Cachemire n'auront pas diminué votre amitié pour mon petit roi de Lahore. Vous me demandez ce que font ses fils. Il n'en a qu'un de sa façon, appelé Kurruk-Singh, homme de trente ans (Rundjet en a cinquante-deux), sans talent, sans distinction aucune, et, à mon avis, sans aucune chance de succéder à l'intégralité du pouvoir de son père. Mais cet homme si défiant, ce prince de Machiavel, est un bonhomme de mari; et, pour peu qu'il s'absentât quelques mois de sa capitale et de son sérail, engagé, comme il l'était sans cesse jadis, dans des expéditions lointaines, sa race multipliait singulièrement. Toutes ses femmes (dont

il a une douzaine) accouchaient à qui mieux mieux, et toujours lui donnaient des garçons, de superbes encore, et rarement moins de deux à la fois. De quelques-uns de ces enfants, Rundjet-Singh voulut bien se croire ou faire semblant de se croire le père, et il y en a un qu'il a élevé à de grands honneurs. C'est le *Cour*, ou prince Cheyr-Singh. Malgré son nom rébarbatif (littéralement *Lion-Tigre*), Cheyr-Singh est un fort bon jeune homme; il exècre fort naturellement Kurruk-Singh, et lui fera la guerre le jour de la mort de Rundjet. Je lui souhaite bon succès. Il est brave à l'excès, et, pour un Sike, passablement humain, mais sans talent. Je le rencontrai chez le roi le jour du Desserré, et causai une heure avec lui. Il me connaissait parfaitement pour l'ami d'Allard et le *Platon du siècle;* aussi m'accablait-il d'amitiés. Rundjet ne se soucie pas plus de son aîné légitime que de son équivoque cadet. Ses principes en politique se réduisent à ceci : « Après moi le déluge. » Vous n'avez sans doute aucune idée des relations de famille dans l'Orient, dans les hautes classes surtout. Je vous les expliquerai quelque soir au coin de votre feu. Que ce monde est différent du nôtre !

Vous me demandez si Rundjet m'a laissé cheminer sur l'humble et modeste Tattou, puisque Tattou il y a, qui m'avait porté de Calcutta à Lahore ? Oui, jusqu'au jour du Desserré. Le soir de la fête, son ministre Fakhir-Ezis-el-Din vint au camp de l'envoyé anglais auquel je m'étais rallié, avec les compliments du maharadjah et des chevaux qu'il nous offrait en présent. Ils étaient superbement harnachés, mais c'étaient des rosses vicieuses. Wade, par les règles du service, ne pouvait accepter aucun présent du

roi. Il fit donc enregistrer son cheval au *crédit* de l'honorable Compagnie, à laquelle j'abandonnai aussi le mien. Le cheval pouvait valoir dix écus, et la selle mille. L'un et l'autre auront été vendus à Loodianah ou à Delhi au profit de la susdite Compagnie. Je jugeai que cette magnificence d'un pauvre diable aurait bonne grâce, et, en effet, on le trouva ainsi. Mon extrême économie contre moi-même me permettait de jeter, dans l'occasion, l'argent à la tête des gens de Rundjet. Enfin je soutenais de mon mieux mon caractère d'*aflatoune el Zeman.*

Vous me reprochez de ne vous avoir pas admis assez familièrement dans mon palais à Lahore. Les officiers français voulaient bien se donner à déjeuner et souvent à dîner chez moi ; il y avait donc, dans mes cuisines, un congrès de cuisiniers indiens, géorgiens, persans, arméniens, cachemiriens et pundjâbis, les gens de ces messieurs ; ceux d'Allard étaient les serre-files de cette bande. Leurs maîtres venaient dès huit heures du matin, allaient quelques instants chez le roi, et revenaient ensuite. Quand ils étaient tous là, je donnais l'ordre de servir, et faisais en français, en anglais, en italien, indoustani ou mauvais persan, les honneurs de la table. Dans l'après-midi, j'allais souvent chez le roi, auquel mes visites étaient fort longues ; de là, je passais chez Allard, à une couple de lieues des tentes royales. Le brave homme était affamé de France et ne se rassasiait pas de moi. Le soir, nous allions, sur son éléphant, voir la ville et les curiosités de ses environs ; ou bien, c'était son ami, M. Ventura, qui me servait de cicerone, et, quand je restais à dîner chez eux, ils ne me permettaient pas de retourner de nuit à mon

jardin, de peur des Akhalis, qui, le jour, sont au moins importuns, et, la nuit, pis que cela. A la pointe du jour, je retournais chez moi au galop, bien escorté, et cependant quelquefois insulté. Les Akhalis ne ménagent pas Rundjet lui-même. Les gens sages les traitent comme des chiens, auxquels le mieux est de ne rien dire, tant qu'ils se contentent d'aboyer.

J'espère que, de Cachemire, je vous aurai servi à vos souhaits. Le début était scabreux ; mais les écoliers que l'on fait commencer par Tacite et Horace trouvent tous les autres livres latins fort aisés ensuite, et c'est ce qui m'est arrivé. Après mon affaire un peu épineuse de Toloutchi, je me suis tiré fort aisément de quelques autres passages difficiles.

Vous avez justement deviné que M. Allard restait un de mes correspondants obligés, pendant le reste de mon séjour dans l'Inde ; mais vous n'aviez pas prévu que Rundjet aussi en grossirait la liste. Je vais cependant faire une invocation aux muses persanes et composer pour ce roi, fort bon homme, fort original et un peu braque, une mixture *secundum artem*, un élixir flatteur de roses, de jasmin, jacinthes, tulipes, musc, ambre gris, vie éternelle, gloire, fortune, renommée, etc., etc., qui sera fort de son goût, et je conclurai pathétiquement par *Wauh Gourou Ke folteh!* Gloire au grand Gourou Govind-Singh ! ce qui mettra le comble à la satisfaction de mon original. Les Anglais ont pour l'Olympe chrétien un respect si exclusif, qu'il les rend presque grossiers à l'égard des autres Olympes. Ils monseigneurisent leurs évêques et non les nôtres, non plus que les saints du calendrier de Mahomet.

A des musulmans je ne dis jamais *Mahomet*, *Ali*, *Omar*, *Houssaine*; mais *monseigneur Mahomet*, *Son Excellence Ali*; *Son Altesse Houssaine*; *la sainte Mecque*, au lieu de *la Mecque* tout court. Cette attention, qui coûte peu, va droit au cœur des gens. Quant aux Hindous, on ne sait par quel bout les prendre; les coquins n'ont pas plus de religion que des chiens. Les Sikes, qui, comme eux, se soucient fort peu du Père éternel, ont du moins une grande affection pour la mémoire de leur gourou, ou prêtre, Govind-Singh. Un coup de fusil administré à un chien qui aboie après une vache et la menace, va loin avec eux : j'ai tiré dans le Pundjâb plusieurs de ces pauvres animaux, à la grande satisfaction des longues barbes de mon escorte. Cette petite cruauté (à petit plomb pourtant) me faisait une grande réputation d'humanité.

Mais, sur place déjà, je vous en ai tant dit de mon Pundjâb, que j'en terminerai ici le chapitre.

Votre indiscrétion, mon cher père, me défend de vous conter à l'avenir aucune histoire croustilleuse, puisque vous m'iriez vendre aussitôt. Au reste, heureusement ou malheureusement, la prudence ne m'oblige cette fois à aucune réticence. Les in-12 du Deccan n'en doivent pas, pour la couleur de la reliure, aux in-4° de Saint-Domingue; et, revenant de Cachemire, je trouve le noir de jais fort sérieux.

Le choléra fait d'épouvantables ravages à Mhow, Indore, et dans le pays de Meiwar, où j'ai passé dernièrement. Il régnait avec violence à Amednagghur, quand j'y passai ces jours derniers; mais il n'attaquait guère que les Indiens. On dit que les buveurs d'eau y sont plus exposés

que les autres. Je vais donc rougir au moins la mienne. J'ai d'ailleurs des remèdes prêts, toujours sous la main, et, administrés au début de la maladie, ils sont si efficaces contre elle, que je m'en soucie fort peu.

Ce que M. de Mirbel m'écrit du dévouement de Jaubert à mes intérêts me touche extrêmement, quoique ce soit une chose toute naturelle. Il m'a pris le désir de lui écrire à ce sujet, et voici ma lettre.

On attend à Pondichéry et à Calcutta plusieurs bâtiments français, quelques-uns partis de France depuis des siècles. J'espère que ces traînards m'apporteront vos numéros 29 et 30. Une partie du mémoire de M. de Mirbel doit se trouver dans ces paquets.

Le gouvernement de l'Inde envoie en ce moment, dans la Transoxiane, un jeune officier de l'armée de Bombay, appelé Burnes, par lequel on avait déjà fait, l'an passé, sonder le bas Indus pour connaître ses qualités navigables. M. Burnes, sur l'Indus et le Râvi, arriva en bateau à Lahore l'été dernier, quand j'étais à Cachemire, et, revêtu d'un caractère politique officiel, il portait au maharadjah des présents du *padischâh de London*, comme on appelle ici le roi d'Angleterre. Ses chevaux anglais et son carrosse pour Rundjet n'étaient, à mon sens, que le prétexte de son voyage sur l'Indus pour y faire des sondages. Avec l'agrément de Rundjet, il vient de traverser le Pundjâb, de Loodianah à Attoch. Nous le savons sur la rive droite du fleuve défendu, comme il allait continuer sa marche sur Peschawer ou sur Caboul, d'où il se propose de franchir le Hindou-Cosh et de voir le bassin de la mer d'Aral et les côtes orientales de la Caspienne. J'ignore

l'objet précis de son voyage, et je crois qu'il n'en a pas. Il a choisi pour compagnon le médecin du corps que commande Kennedy à Sabathoo; or, les gens de Sabathoo me connaissent tous très-bien, et j'ai trouvé ici une longue épître du susdit docteur Gérard, datée des bords de l'Indus. Le pauvre diable parle déjà du martyre qui l'attend. Au fait, à moins de voyager en mendiants, ce qui n'est pas une position commode pour faire des observations, ils sont fort exposés à être dévalisés, et tués s'ils résistent.

XCVI

A MADEMOISELLE ZOÉ NOIZET DE SAINT-PAUL, A ARRAS.

Poonah, dans le Deccan, 7 juin 1832.

Ma chère amie, j'ai trouvé avant-hier, à mon arrivée ici, ton billet de je ne sais quand et ta lettre du 10 octobre, qui m'attendaient au passage. Ton billet était fort lugubre, comme s'il n'y avait pas moyen de rester en vie au Népaul. Fille et sœur de militaire, comment as-tu donc encore de ces frayeurs d'enfant? Qu'y a-t-il donc de si rébarbatif au Népaul? J'ai renoncé à le visiter pour d'autres raisons que celles qui te faisaient craindre pour moi ce beau voyage, parce que j'y aurais été constamment un peu prisonnier; ce qui est, pour un voyageur de mon métier, un supplice à petit feu. Au reste, tu t'es fait justice toi-même dans ta lettre du 10 octobre, en riant un peu de tes peurs du mois

d'avant. En m'écrivant la dernière fois, tu connaissais ma première lettre de Lahore ; tu me traites de *lucky fellow*, c'est-à-dire d'heureux drôle ; ta mère, m'appelle « impudent coquin». *Amen!* Il y a du vrai dans ces compliments, quoique mon impudence après tout ne soit que candeur. Il me manque une de tes lettres et deux de mon père avec lesquelles la tienne viendra quelque jour, vieille d'un an ; c'est alors que j'attends ta critique du fameux *speech* de Delhi. Il est réellement fort stupide, et fort stupidement imprimé. Un des toasts à la mode, en ce temps-là, dans l'Inde était : *France and England against the world* (contre le monde !) — Et, quand ces messieurs étaient un peu gris, ils ajoutaient pour leurs voisins : *And, by God, we will give them a good licking* (et, pardieu, nous les rosserons bien)*!* ou, ce qui est plus énergique : *A d.....d good licking!* — Or, pour un tant soit peu quaker de mon espèce, cette hostilité contre le genre humain était de mauvais goût, et elle me mettait de fort mauvaise humeur ; et, en disant à Delhi : *France and England* (pour) *for the world*, j'étais de la minorité, dans l'opposition, contre cette grosse bête de public. A recommencer, je *n'improviserais pas d'avance* un *speech* mais je me donnerais, comme les autres, du madère et du porto à plein verre.

Il m'est évident, par quelques lignes d'anglais que tu as pu insérer dans ta lettre sans y introduire ton ennemi *you*, que tu as le sentiment de cette langue tout autant que moi ; il n'y a pas un mot qui ne soit parfait.

Il est réellement inouï qu'il faille six à sept ans pour ne pas savoir très-bien la vieille langue qui a fourni à la nôtre presque toutes ses racines. C'est une bagatelle que le latin

pour un Français : c'en est une plus légère encore pour un Italien et pour un Espagnol, et surtout pour un Portugais. Les langues de l'Orient sont autre chose. Je ne connais qu'une dizaine de mots qui soient les mêmes en sanscrit, en persan ou arabe, grec et latin, et leurs dérivés modernes européens. *Nao* en sanscrit, bateau ; *nao* aussi en vieux persan ; *navis* en latin ; en grec de même à peu près, *naus* ; *naval*, *nautique* chez nous, et très-peu d'*etc.*, *etc.* Le vocabulaire de ces langues est à apprendre tout entier. C'est le diable, en vérité ! Je voudrais avoir le loisir d'apprendre assez le persan pour en faire justice quelque jour, et montrer aux Parisiens combien est puérile la littérature de la Perse ; mais j'en sais tout juste assez pour avoir le droit d'avoir une opinion à moi là-dessus, non pas pour l'imposer aux autres.

Poonah est une grande ville sur le revers oriental des Ghattes de Bombay, à 18° 1/2 de latitude, ce qui est très-chaud, mais à deux mille pieds au dessus de la mer, ce qui est plus frais. Les gens de Bombay y viennent passer la saison des pluies (l'été) ; ainsi j'y demeure pour trois mois. Il m'en coûte la bagatelle de deux cent soixante francs par mois pour une grande vilaine maison couverte en paille, la seule vacante ; j'y campe à l'abri de la pluie, et vais y rudement travailler.

Le gouverneur de Bombay est un grand seigneur anglais. Il est aux petits soins avec moi et me fait toute sorte de coquetteries. Hier, je suis allé à sa campagne faire ma première visite. J'ai refusé l'honneur économique, mais gênant, de rester l'hôte de lord Clare, qui voulait me garder.

Mon petit cheval grimpeur de l'Himalaya est ici une grande curiosité. Mon tourqui de cérémonie, avec sa selle mogole de brocart et ses rênes de velours noir, embossées d'or et d'argent, n'en est pas une moindre. Enfin, des pieds à la tête, au dedans et au dehors de mon animal, j'ai, pour ces gens de Bombay, un certain parfum d'étrangeté qui les attire singulièrement. Leur ignorance des choses du Bengale et de l'Hindoustan est extrême. Je les conte à ceux qui en valent la peine ; mais ne crois pas que je me prodigue, pas si bête ! Les perdrix rouges, chez nous, sont estimées en raison de leur rareté. Je me fais rare aussi. Ta mère dirait que je suis non-seulement un impudent coquin, mais un fier blagueur. Que veux-tu ! il le faut bien. Tu m'as taxé de platitude en anglais. Avec toi, j'ai pu être plat ; mais, comme je suis *un impudent rogue*, j'ajouterai que c'était de ma part exception. A tous les Anglais avec lesquels je suis familier, ou auxquels je n'ai à parler que d'affaires, je préfère écrire en anglais, parce que, avec les premiers, je suis *humorous* à l'excès (soufflette, soufflette l'impudent !), et qu'avec les autres, j'ai la roideur polie qui convient, et qu'il ne conviendrait pas de détendre. Il faut te dire encore que mes amis sont des hommes, des garçons, et qu'avec eux je ne crains pas, dans l'occasion, d'être un peu malhonnête, pour être plus *humorous*.

La femme anglaise est un être fort extraordinaire. La plus passionnée, celle qui plantera là mari, enfants, considération, pour courir après un autre homme, celle-là même aura pour cet homme, à de nombreux égards, une réserve incompatible avec l'intimité française, qui est, à

mon sens, la plus douce des formes de l'amitié. Il y a une barrière de glace entre elle et moi, que la passion la plus ardente de ma part ne fondrait jamais entièrement. Elle y ferait quelques percées isolées ; mais je n'en aurais jamais possession entière. Il est bien entendu que, quand je dis *moi*, j'entends un homme quelconque de France, et même d'Angleterre, et non Victor Jacquemont.

La vie d'une femme anglaise est un rôle qui lui a été appris dès le berceau par sa mère et sa nourrice. L'esprit de corps, de caste, se perpétue ainsi chez elle, et, en Amérique, il les sépare complétement de l'autre sexe, sensiblement, intellectuellement et socialement. Lis un livre anglais en deux volumes : *Domestic Manners of the Americans*, *by mistress Trollop*. — Mais je te conterai cela quelque jour.

XCVII

A M. CORDIER, A CHANDERNAGOR.

Poonah, 26 juin 1832.

Cher monsieur Cordier,

Peste soit du persan ! Mon mountchi de Delhi était bête et mauvais marcheur. Je lui donnais 50 roupies par mois, un cheval et un chameau ; et pour ce prix je croyais avoir le droit d'exiger de mon homme un peu d'esprit, beaucoup de bonne volonté et de bonnes jambes au moins. Il n'avait rien de tout cela. Donc, à Nimutch, je fis l'économie de 50 roupies par mois, d'un cheval et d'un chameau, et

donnai à mon flâneur son congé ou *rokhsoutte*. J'espérais qu'au besoin je trouverais à louer au jour un scribe persan, quand j'aurais une lettre à déchiffrer ou à écrire : mais non. Le persan ici est de l'hébreu pour tout le monde. La langue vulgaire, la mahratte, est celle qui sert aux transactions publiques : or, j'ai reçu, d'un de mes amis de Cachemire, *monsieur* Mouhammed-Schâh-Saheb , une lettre fort aimable à laquelle il me faut répondre sous peine d'ingratitude. Je viens donc de m'expédier sur une feuille de papier dorée convenablement ; j'ai appelé à mon aide le Dictionnaire (lequel, pour vous donner une idée de son étendue, ne pèse que 14 livres et demie), et, après un vigoureux coup de collier, j'ai couvert d'hiéroglyphes l'immense feuille de papier, 21 pouces de haut et 8 de large. Ma foi, *monsieur* Mouhammed-Schâh-Saheb s'en tirera comme il pourra pour déchiffrer ce grimoire, c'est son affaire ; mais, tout grimoire qu'il est, je ne laisse pas que d'en être un peu fier ; car vous n'ignorez pas combien le persan est difficile, non pas à parler ni à comprendre de l'oreille, mais à lire et à écrire. Voici pourquoi : on n'écrit pas les voyelles ; ainsi, Victor Jacquemont est réduit à *Vctr Jcmnt;* Joseph Cordier serait écrit *Jsf Crdr*. C'est au lecteur à placer entre chaque consonne les voyelles sous-entendues, ou à n'en placer aucune lorsqu'il n'en faut pas, comme entre le *c* et le *t* de mon prénom Victor. Comme, de plus, il n'y a ni points, ni virgules, ni séparation de mots dans l'écriture courante, cela devient de l'hébreu effrayant. Pour vous faire une bonne idée de lire le persan (l'arabe et le turc sont de même), amusez-vous à copier une page d'un livre français en supprimant toutes les voyelles et en

ne séparant pas les mots. Quelques jours après, essayez de lire cette copie : vous n'y comprendrez rien. Il vous faudra beaucoup de travail pour rétablir les voyelles omises et récrire cette page au complet.

Faites la même expérience sur une page d'anglais, que vous lisez avec facilité; au bout de huit jours, reprenez votre page d'anglais sans voyelles : il vous en faudra autant pour la deviner.

Je vous envoie mon épître persane, incluse dans une lettre au chevalier Allard, incluse dans une lettre au capitaine Wade, incluse dans une lettre au capitaine Kennedy, lequel l'enverra à Loodianah, d'où Wade l'enverra à Lahore, d'où M. Allard l'enverra à Cachemire. Que de ricochets! 1,300 milles d'ici à Chandernagor; 1,200 de Chandernagor à Simlah; de Simlah à Loodianah, 150; de Loodianah à Lahore, 150; de Lahore à Cachemire, 3 à 400; total 3,200 milles. Ce n'est rien à la mer; mais, à terre et dans l'Inde surtout, où la poste se promène fort tranquillement à pied, à raison de 4 milles à l'heure, c'est fort loin.

Je fais faire à ce ballot épistolaire le détour de Chandernagor pour éviter le désagrément de payer une quinzaine au moins de ces maudites roupies, qui s'en vont Dieu sait comment.

Tout est fort cher ici. Une grande chaumière, 100 roupies par mois. La nourriture du bétail, le triple de Calcutta et de Delhi. Le reste à proportion. Aussi les officiers de Bombay ignorent le luxe de leurs camarades du Bengale. J'ai trois chevaux qui me ruinent; mais, sans eux, il me faudrait vingt-quatre porteurs et un palanquin qui me coûteraient encore plus cher, et, avec mes vingt-quatre

porteurs, je ferais encore moins de besogne qu'avec mes trois chevaux.

J'ai à répondre, cher monsieur Cordier, à votre longue et aimable lettre du 6 juin qui m'est arrivée avant-hier, moitié française et moitié italienne. J'ai vu, dans vos gazettes de Calcutta, les clameurs des *Quoihaèt* (sobriquet des Européens bengalis, de ce côté), sur la chaleur. Or, le maximum dont ils se plaignent est précisément celui dont je ne me plaignais pas, quoique j'eusse à le supporter en entier, à cheval dans cette fournaise, ou, qui pis était, dans une tente, voyageant. Quoique cette excessive chaleur ne m'eût pas rendu malade, le miroir me dit pourtant, les jours de barbe, que j'ai beaucoup meilleure mine maintenant que le jour de mon arrivée.

Il y a onze ans, au mois de mai, j'étais à Nice pour ma santé et mes études d'histoire naturelle, voyageant aux alentours. J'ai tâté de la Corniche... mais, en vérité, il est inutile d'aller si loin pour trouver des gîtes également mauvais. C'est à pied que j'ai visité les coins et les recoins des Cévennes, de la Lozère, du Vivarais, du Velay et de la haute Auvergne, du Cantal et des monts Dores. Quels cabarets, grand Dieu! quelle cuisine! quelle huile! et quels taudis pour coucher! C'est pourtant à ce métier-là que, d'un grand jeune homme de vingt ans, faible et presque mourant, je suis devenu le grand, mince, pâle, maigre homme, mais, en dépit des apparences, robuste, ou, du moins, coriace et filandreux; et je me souviens avec un plaisir infini de toutes mes misères ambulantes de ce temps-là. En Provence déjà, il fallait que j'eusse l'âme rudement chevillée au corps, pour garder certaines omelettes

à l'huile, qui n'étaient pas à l'huile vierge d'Aix, je vous assure. Une de mes objections contre la Provence, c'est la longueur des lieues : celles d'Auvergne ne leur en doivent guère.

Lord Clare est parfaitement aimable à mon égard ; mais nous demeurons à trois lieues l'un de l'autre, et, comme il dîne à sept heures et demie, il m'est incommode d'aller dîner chez lui, et je le fais rarement. Les Mahrattes meurent à force du choléra, qui veut bien respecter les Européens. Adieu ; vous direz que voilà un bien long bavardage ; je suis certain pourtant qu'il y en a moins dans ces dix feuillets que dans vos quatre dernières pages de votre belle et régulière écriture que j'envie, que je pourrais imiter si je pouvais me résigner à écrire lentement, mais que je désespère d'écrire jamais. Je crois que mon barbouillage n'est pas trop illisible, et c'est là toute mon ambition. Mes hommages à madame Cordier ; à vous, mon cher monsieur, l'assurance nouvelle de mon bien sincère attachement.

XCVIII

A M. CHARLES DUNOYER, PRÉFET, A MOULINS,

Poonah, 6 juillet 1832.

J'ai reçu ce matin, mon cher ami, votre lettre du 1er octobre 1831. Elle est venue en fort bonne compagnie ; car mon père, Porphyre et M. Victor de Tracy avaient aussi fourni chacun leur contingent à cette expédition

épistolaire, laquelle tout entière était absorbée entre les feuilles d'un nouvel ouvage de M. de Humboldt. En me tâtant bien, je trouve que c'est à vous que j'aurai le plus de plaisir à répondre sur-le-champ ; et, comme je suis, malgré mon indifférence à une foule de plaisirs, un animal fort voluptueux, à vous le mouchoir!

On n'a jamais vu de sultan si pauvre diable, même au carnaval de Venise; et, pour le présent, vous admireriez fort peu, si vous pouviez les voir, mes grandeurs ambulantes. J'ai cessé d'être le Platon de l'époque, l'Hippocrate du siècle, l'hôte d'un barbare spirituel et de bon goût, à 80 millions de rente; je suis redevenu purement et simplement M. Victor Jacquemont tout court, — ce qui est bien court. Aussi, je vous l'avouerai sons détour, je regrette Cachemire, malgré tous les *mais*, les *si* et les *car* qu'il y a à dire contre ce charmant séjour. J'ai de l'humeur contre Poonah, et vous en comprendrez facilement la raison, car le budget de nos recettes est exactement le même; et le quart, et un peu au delà du quart, y passe pour la location d'une grande chaumière que je suis encore trop heureux d'avoir trouvée vacante, et où je resterai remisé tant bien que mal (car il y pleut), jusqu'à la fin de la saison des pluies. Vous êtes obligé, me dites-vous, d'avoir sept serviteurs ; j'en ai précisément le double. Deux chevaux sans doute vous suffisent : j'en ai trois à nourrir. Mais ce ne sont pas des Arabes, et, à cause de cela, je suis certain que la très-grande majorité des nombreux habitants anglais de Poonah me *méprise*. Je suis tellement gueux, que je n'ai pas de chapeau, et, dans ce pays, fort anglaisé, suis réduit à porter une espèce de bonnet de

velours à moitié pundjâbi et à moitié je ne sais quoi. C'est qu'on me demandait 76 francs pour un mauvais chapeau anglais, et j'ai déclaré que je reprendrais plutôt le turban que de me soumettre à cette indignité. Ma table ressemble fort à celle d'un pauvre Indien, et cependant il me faut un cuisinier et un aide : et le drôle hier se plaignait et me demandait un second aide! A Calcutta, où j'étais deux fois plus pauvre (ce qui, en anglais, peut se traduire très-exactement par deux fois plus méprisable) qu'ici, j'avais eu le bonheur de tomber au début sur des hommes distingués, qui m'avaient accordé dispense de richesse. Mais ici les bêtes prévalent et l'on ne me prend absolument que pour ce que je vaux, — en roupies, s'entend. J'excepte de cette censure le gouverneur de Bombay, lord Clare, homme de sens, d'un goût cultivé et de parfaites manières et le général anglais qui commande ici. Mais lord Clare, qui est à mon égard d'une extrême amabilité, demeure à plusieurs lieues de chez moi, en sorte que je ne vois guère que mon voisin le général, quinze fois plus estimable que moi, c'est-à-dire à cinquante mille écus par an.

Je ne vous dirai pas ce qui m'est arrivé depuis un an. Le temps me manque pour vous écrire un journal, comme il vous manquerait à vous pour le lire. Mais peut-être mon père vous aura envoyé mes lettres du Pundjâb et de Cachemire, et ainsi vous aurez su le plus joli de mon histoire.

Revenu à Delhi au commencement de l'hiver, j'ai repris bientôt ma vie nomade et continué à cheminer au sud, au travers du Radjpoutana, du Malwa, Candèche et le Deccan jusqu'ici. Mon intention était de passer à Bom-

bay la saison des pluies ; mais on m'a représenté le séjour de cette ville, dans cette saison, comme si désagréable et si malsain, que je me suis arrêté ici, sur le revers des Ghattes. Le climat est beaucoup meilleur : il n'exclut pas entièrement la possibilité de courtes excursions dans les alentours ; et les environs ne laissent pas que d'être favorables à l'objet de mes travaux. J'ai souffert un peu de l'épouvantable chaleur, mais cependant beaucoup moins qu'aucun autre Européen, sans doute à cause de la bonne médecine que j'ai faite pour moi-même, c'est-à-dire point de médecine, mais de l'hygiène. Les Anglais, au reste, savent fort bien que leur régime est détestable, mais ils aiment mieux bien dîner, trop dîner pendant quelques années et avoir mal au foie ensuite tout le reste de leur vie, que mal dîner et garder leur foie en bon ordre. Leur raisonnement me rappelle celui d'un de mes amis de Cachemire. C'était un vieux brahmane, fermier général d'une grande partie de la province, homme d'une respectable famille, l'un des plus spirituels Asiatiques que j'aie connus. A Cachemire, il vivait comme un prince, entretenait à son service deux ou trois cents secrétaires et autant de milliers de domestiques ou de pauvres ; mais, quand il allait rendre ses comptes à Lahore, le roi le faisait mettre à la torture pour arracher de lui sa dernière roupie. Fouetté impitoyablement pendant un mois ou deux, le vieillard dégorgeait tout ce qu'il avait amassé, et retournait à Cachemire dans l'équipage d'un mendiant, pour reprendre aussitôt l'exercice de ses fonctions de financier, qui le remettaient à flot sur-le-champ. Comme je m'étonnais de son obstination à garder un poste qui l'exposait à

ces supplices périodiques, il me dit que le plaisir de vivre en prince pendant dix mois de l'année valait bien la peine d'être battu et torturé de mille façons pendant six semaines. Chacun son goût.

Que je vous dois de remercîments, mon ami, pour m'avoir écrit si longuement au milieu du tracas d'affaires dont je vous vois obsédé dans votre hôtel de Moulins !

J'avais vu dans les journaux du temps un *Lami* parmi les victimes de juillet, et je croyais que c'était le nôtre. Par orgueil pour la classe moyenne, je m'étais résigné fort aisément à sa mort. Je ne lui en veux pas cependant d'être encore en vie. Mais il reste très-vraisemblable à mes yeux (c'est de bien loin que je regarde, il est vrai) que *nous*, comme classe, aurions le droit d'être plus fiers si nous avions pris une part plus active au dépavement des rues et à la besogne des coups de fusil. Le peuple a été superbe; mais, si nous avions fait ce qu'il a fait, notre action eût eu un bien autre caractère de grandeur et de sainteté. Le courage animal est commun dans notre nation comme chez les Anglais; la masse, dans les deux pays, aime assez l'occasion de se battre : ici, la cause était superbe; mais était-ce bien en parfaite connaissance de cause et dans la conviction réfléchie de son droit que la masse se battait? J'en doute un peu. Il me paraît assez difficile de faire comprendre à un pauvre ouvrier, qui ne sait pas lire et qui ne sait pas ce que c'est qu'élection, l'iniquité de la censure et d'une loi électorale tout arbitraire. Le peuple haïssait le gouvernement depuis son origine : cette haine était légitime. Un jour, le gouvernement donna à la nation tout entière le motif le plus évident de résistance légale ; vous

donnâtes l'exemple avec plusieurs autres, et le peuple se dit : « Voilà le moment d'en finir avec notre ennemi ; la guerre ! »

C'est ainsi, mon cher Dunoyer, que je me rends compte de ces grands événements. Voilà comme *j'ai fait mon siége*. Ne le montrez à personne, car on me traiterait de carliste, d'henriquinquiste... que sais-je encore ?...

Ce que vous ne nierez pas, c'est qu'il y a, dans les très-grandes villes, une population, malheureusement bien nombreuse, sans aucune instruction, sans éducation morale, abrutie par une misère excessive et habituée à ne chercher de répit que dans l'ivresse, avide de désordre, insouciante du danger, et toujours ennemie du gouvernement, non parce qu'il est mauvais, mais parce qu'il est le gouvernement. Elle le hait d'office, et se jettera toujours avec emportement dans toutes les attaques, justes ou criminelles, que d'autres dirigeront contre lui. Notre révolution est bien glorieuse ; mais, pour sa plus grande gloire, j'aurais voulu qu'elle se fît sans ce concours. Or, dans les émeutes qui ont déshonoré depuis le mois de juillet la ville de Paris, que d'hommes de la grande semaine compromis ! J'ai suivi tant bien que mal la série des événements dans les journaux français ou anglais, jusqu'au commencement de mars dernier, et ce n'a pas été sans donner plus d'un soupir à la gloire des héros de juillet ! Tout ceci bien entre nous. Quelle censure de nos amis que cette réserve de ma part !

Dans votre triste catalogue des folies du jour, vous n'avez pas oublié l'Église nouvelle de Saint-Simon. Depuis que j'ai vu les États-Unis, j'ai en abomination les mar-

chands de religions nouvelles; mais celle des pères Enfantin et Bazard me paraît si géométriquement absurde, que je lui pardonne plus volontiers, à raison même de son énormité. J'ai un ancien camarade de l'École des mines dans cette bande de fous, fils d'un habitant de Paris, ayant pignon sur rue, et qui gagnait lui-même 12,000 francs par an dans une usine dont il dirigeait les travaux. Il a laissé cet établissement, vendu le bien de sa femme pour en remettre la valeur aux pères suprêmes, qui doteront sa fille quand il en sera temps, selon sa capacité, et qui le salarient lui-même, j'ignore sur quelle mesure et à quel titre. C'était un garçon sensé, très-fort de notre parti en tout temps, mais que j'aurais cru du métal le plus réfractaire au feu de l'enthousiasme religieux.

Les formes de nos débats, mon ami, ont un caractère d'hostilité et d'aigreur bien funeste. Des hommes qui ne diffèrent que d'un rien, en viennent par là à se croire opposés de tout point, à se soupçonner mutuellement, à se haïr. Nous avons oublié notre bonhomie française. Il y a, ce me semble, dans tous nos débats un système permanent de méprise, qui, s'il s'expliquait, rapprocherait infiniment des hommes que lui seul divise autant. Je vous ai *introduit* jadis (comme disent les Anglais), ou, en français, fait connaître mon ami Chaper, qui depuis a été privé de l'occasion qu'il désirait ardemment de se faire lui-même connaître de vous et de vous connaître autrement que par vos livres. La plume à la main, il est persuasif, entraînant comme Rousseau. J'ignore, il ignore sans doute lui-même ce qu'il serait à la tribune; je voudrais qu'on lui permît d'essayer.

C'est là, cher ami, que la révolution aurait dû vous placer en même temps qu'au conseil d'État. Cependant, conseiller ministériel, seriez-vous en meilleure mesure que vous ne l'êtes à Moulins de donner votre avis, quand il serait sévère pour le pouvoir? Peut-être vaut-il mieux, pour votre avenir, apprendre assez tranquillement, plus tranquillement du moins à Moulins qu'ailleurs, la routine des affaires administratives. Votre expérience et vos succès comme préfet, dans des temps difficiles, donneront un nouveau poids, un crédit de pratique à vos travaux théoriques d'économie sociale, que vous reprendrez plus tard avec un plaisir bien plus vif après cette longue infidélité. Dans les discussions législatives où l'avenir vous appellera, cette connaissance des affaires qui ne peut s'acquérir que par le travail fastidieux dont vous vous plaignez aujourd'hui, vous donnera souvent des avantages qui appartiennent à peu de nos hommes politiques. Ce n'aura pas été du temps perdu pour votre fortune politique, que vous faites consister, en honnête homme et en vrai patriote, dans l'exercice le plus étendu et le plus efficace d'une influence utile à la chose publique.

Après être resté si longtemps sans vous écrire, je n'ai pas de cœur pour vous dire adieu. Ma mauvaise plume, sur ce papier si lisse, court presque aussi vite que la poste, et je m'oublie à causer avec vous, comme si j'étais dans votre cabinet de Moulins, où vous n'auriez pas le loisir de me donner une si longue audience. Il faut bien pourtant vous quitter; ce ne sera pas sans vous dire encore combien vous me faites plaisir en aimant Paray.

Mais j'ai oublié quelque chose.

Les États-Unis, mal compris des populations de l'Amérique méridionale, inintelligibles à ces populations ignorantes, ont causé leur ruine, ou du moins compromis gravement leur avenir par le modèle d'un meilleur gouvernement qu'ils offraient à leur intempestive imitation. Il me semble qu'ils nous nuisent aussi, sous le même rapport. Il manque à l'Europe un tableau politique et social des États-Unis. J'entends un ouvrage de statistique bien discutée. Je voudrais avoir les moyens de faire quelque jour ce livre-là. Moi aussi, je suis républicain, et vois clairement que le monde partout (en exceptant l'Asie, toutefois) va à la république. Mais il faut prendre garde de n'y pas aller trop vite, et de n'y pas arriver trop tôt avant d'être préparé pour elle; par exemple, avant que les paysans du Bourbonnais et d'ailleurs sachent lire. Or, les pauvres gens ont la tête bien dure, et ce n'est ni vous ni moi qui vivrons assez pour les voir *éduqués*. Certes, le bien ne manque pas aux États-Unis, mais il y est mêlé : il me fâche d'y entendre parler d'un bien sans mélange. Mais le jour tombe, adieu donc pour de bon. Mes compliments à madame Dunoyer sur la belle proportion qu'elle sait observer entre garçons et filles : pour de pauvres diables de préfets d'*une monarchie à institutions républicaines*, il n'y a rien de tel que des garçons. Mais, après les deux que vous avez maintenant, et dont l'aîné doit être déjà fort grand, c'était bien le moins que madame Dunoyer se donnât une petite fille.

Adieu; je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

XCIX

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Poonah, 7 juillet 1832.

Mon cher père, toutes vos lettres arrivent à la fin. Voici venir, après votre n° 31 que j'ai reçu le 6 juin dernier, votre 32, venu avant-hier, et hier le n° 29, qui est resté un an en route, à bord d'un navire appelé *le Diligent*. Il est désagréable de ne pas les voir toutes arriver dans l'ordre de leur départ de France : le n° 30, seul, est encore à se promener par le monde.

J'ai reçu également les Mémoires de M. de Humboldt, que l'obligeant M. Cordier coupe et divise à Chandernagor, en paquets acceptables par la poste. Votre n° 29, fermé le 11 août, répondait à mes lettres de Kurnaul, de février 1831. Il est si vieux, et depuis ce temps-là je vous ai écrit si souvent, qu'il n'y a guere lieu à réplique de ma part. Vous me demandiez pourtant si la dyssenterie, dont je vous avais dit l'existence et les ravages à Delhi, pendant mon séjour en cette ville, n'était pas le choléra. Nullement : c'était la dyssenterie, comme je vous le disais. Si c'eût été le choléra, je vous l'aurais dit; mais ce n'est que depuis trente-six heures que je connais cette maladie de vue. Elle règne ici maintenant : un de mes domestiques en a été attaqué avant-hier au soir. Je la connais aussi bien que le peut faire un homme qui ne l'a point observée lui-même, mais qui s'est

fort enquis d'elle. Dès le premier moment, je l'ai donc reconnue avec une certitude complète. Ses signes sont tels, qu'elle ne peut être confondue avec aucune autre : ils sont d'ailleurs surabondamment nombreux. L'état du pouls seul l'indiquerait, — ou l'état de la peau des mains et de la plante des pieds, — la température du corps, — la langueur de la circulation, — l'aspect des yeux et de la face, — ou enfin le caractère et la nature des évacuations.

J'ai traité mon pauvre homme de mon mieux ; et, après trente-six heures de maladie, il vit encore, ce qui est beaucoup [1] ; mais je doute qu'il passe le jour et même la matinée. C'est un Hindou et le meilleur de mes serviteurs, presque le plus ancien. Les autres, Hindous ou musulmans, le veillent sans cesse, font bonne contenance près de lui, cherchent à l'égayer par des contes qu'il n'entend plus, et se retirent dans le jardin pour se rouler à terre et sangloter. Mon *sirdar* ou intendant, qui est de la même caste que le malade, son camarade d'ailleurs par l'espèce de service que tous deux faisaient près de moi, et qui est de beaucoup le plus actif, le plus sensé, le plus homme de cette bande de grands enfants, vient à l'instant de me donner ici même, dans ma chambre, la scène la plus violente de désespoir.

J'espère que vous n'êtes pas contagioniste ; car je vais continuellement dans la chambre du malade et le touche, et reviens prendre la plume et continue à écrire. Cette

[1] Nous insérons à la fin de cette *correspondance* deux notes trouvées dans les papiers laissés par Victor Jacquemont : l'une contenant un mémoire du docteur Ainslie sur le choléra ; et l'autre où Jacquemont lui-même décrit la maladie de son domestique.

épouvantable maladie, dans l'Inde du moins, n'est certainement pas contagieuse. Il n'y a pas un dissentiment sur ce point parmi les médecins européens non plus que parmi les Indiens; et, comme les nombreuses descriptions du choléra de Russie et d'Angleterre que j'ai lues depuis quelque temps sont absolument semblables au choléra indien, je regarde comme à peu près certain que le choléra actuel d'Europe n'est pas contagieux par contact. Je ne connais aucune analyse satisfaisante des circonstances de climat dans lesquelles le choléra paraisse se développer davantage. Les médecins anglais dans l'Inde, du moins l'immense majorité d'entre eux, sont loin d'être assez instruits, assez physiciens pour faire cette analyse. Le choléra est dans tout le Deccan cet été. Beaucoup de natifs y succombent, ici même; mais, de deux mille soldats européens et de plus de cent cinquante officiers, pas un seul n'a encore été attaqué à Poonah dans cette saison. Nous y sommes toujours moins sujets que les Indiens. Mais, cette année-ci et en ce lieu-ci, la différence en notre faveur est absolue; c'est pourquoi je n'hésite pas à vous dire, et comme un sujet fort indifférent, qu'à quelques pas de moi, dans une chambre voisine, il y a un pauvre homme qui se meurt de cette maladie.

Je me soigne bien, bois une goutte d'eau-de-vie le matin; du vin à déjeuner, lorsqu'il m'arrive alors, ce qui est rare, de manger de la viande; du vin à diner, — et, quand je prolonge ma soirée dans les écritures, une grande tasse de thé mêlé de rhum; sur quoi, je me couche. Je me couvre extrêmement la nuit, et, le jour, porte toujours un très-long châle de cachemire, roulé en ceinture, non au

tour de la taille, mais sur les hanches de manière à me tenir l'estomac et le ventre à l'étuve, dans une température égale. Je crois qu'un grand nombre des maladies de ce pays proviennent d'un refroidissement, le plus souvent non perçu, de cette partie.

J'ai répondu déjà, au moins en partie, à votre lettre numérotée 31. Je passe à 32, petite feuille toute courte, et le tiers seulement de ma ration accoutumée; elle est du 29 octobre 1831. Vous me croyiez alors retourné parmi les Anglais. J'étais effectivement fort près de chez eux, à deux journées de marche seulement du Sutledje, mais cependant plus ennuyé des longues arquebuses des gens de l'Himalaya que je ne l'avais encore été. Grand merci de la très-longue lettre de Dunoyer : elle est charmante d'amitié, et parfaite à tous égards : elle m'a fait bien plaisir. Son allocution aux gens (mille pardons, je voulais dire aux citoyens) de Moulins m'a prouvé qu'il n'avait pas appris, dans son nouveau métier de préfet, la blague du genre.

Adieu; j'ai des arpents d'écriture pour vous; mais il n'y a pas de vaisseau en partance à Calcutta. Je garde donc tout cela, et n'en ferai qu'un ballot. Je vous embrasse de cœur.

Au soir.

Mon pauvre homme est mort ce matin, comme je m'y attendais, pendant mon déjeuner, que je n'ai pas eu le cœur d'achever. Il avait été à Cachemire avec moi. C'était le plus actif et le plus utile de mes gens, le plus doux; il n'avait jamais servi que moi. Ce matin, il me reconnais-

sait encore, et répondait *khroudavond* (monseigneur), quand je l'appelais par son nom. A midi, il était déjà brûlé. J'ai dû aller demander à dîner à un voisin, parce que tous mes gens étaient allés au convoi. Je regretterais davantage le pauvre homme, si je ne l'avais toujours bien traité; mais, en deux ans, il n'a reçu de moi que peu de paroles rudes, et, engagé d'abord à cinq roupies par mois, depuis longtemps je lui en donnais le double.

C

A M. DE MARESTE, A PARIS.

Poonah, 11 juillet 1832.

Sachez, mon cher de Mareste, que mon seul motif pour vous écrire est de donner le temps à la feuille que je viens de barbouiller, de sécher : opération qui exige plusieurs minutes dans cette saison, près de laquelle le déluge de Moïse n'est qu'une ondée; car il ne dura que quarante jours; et, dans ce pays-ci, quand il se met à pleuvoir, c'est pour trois mois et demi sans interruption. Il résulte de là que les bêtes et les plantes du voyageur moisissent ou pourrissent; et que, jusque sur les étiquettes de ses pierres, il pouse des *mucor*, *byssus* et autres champignons que le *profanum vulgus* honnit en masse sous le nom, abusivement collectif, de moisissure, mais qui sont, je vous l'assure, de beaux et petits champignons (meilleurs à décrire qu'à manger), mais extrêmement *untoward* dans la défroque

d'un naturaliste. L'hygromètre, depuis un mois au maximum d'humidité, n'en bouge pas. Il ne sortira de là qu'en septembre. C'est le diable que la pluie, ou une incarnation du diable ! Vive le doux pays de France, quoique j'y aie été trempé plus d'une fois !

Vous êtes, mon cher ami, un misérable, et, si contre cette aménité vous vous regimbez, un infâme ! J'en pourrais dire autant à bien d'autres qui, de même que vous, ne m'écrivent non plus que si j'étais allé, depuis mon arrivée dans l'Inde, me réunir à la grande âme du monde. Vous en êtes resté avec moi à M. de Martignac, et à la loi municipale, départementale ; que sais-je ! Depuis ce temps-là, il n'a pas manqué de pièces nouvelles, coups de théâtre, changements à vue, etc., etc. De vous pas un mot. Le brillant baron de Stendhal m'a également planté là ; mais à lui chose permise, de lui chose excusable. C'est un jeune homme volage, tiré à quatre par les belles dames de Livourne, je m'imagine, ou de quelque autre ville d'Italie où il représente, au petit pied, S. M. T. C. — Tandis que vous, honnête bourgeois de Paris et bonhomme de mari, qui n'avez plus affaire aux vanités du monde, vous êtes absolument sans excuse. La politique a absorbé tous mes amis depuis deux ans; et, depuis ce temps-là, je ne dirai pas qu'ils me négligent, tout au contraire ; mais ils ne m'écrivent guère : c'est ennuyeux à crever. Les Anglais de Poonah ne sont pas amusants. Dans le nord de l'Hindoustan, où chacun d'eux est une espèce de pacha, ils grandissent avec leur dignité, selon le principe que noblesse oblige ; et, chose *mirabile dictu !* ils deviennent même aimables. Ici, je les retrouve au naturel, ce qui n'est pas un

compliment à leur faire. Toutefois, comme je suis accablé de besogne, il vaut mieux peut-être qu'il en soit ainsi. Je n'ai aucune tentation d'aller chercher du plaisir chez eux, hors de mes paperasses. Ils me rappellent milord *What-Then* de *la Princesse de Babylone* par leur prodigieuse indifférence à tout ce qui est en dehors du cercle étroit et routinier de leur monotone exixtence. Je préfère les Cachemiriens, qui formaient seuls ma société de l'an passé. Je crois qu'ils avaient plus de mouvement dans l'esprit que les mécaniques vivantes en habits rouges et noirs qui peuplent ce quartier général de la puissance anglaise, dans l'Inde occidentale. Poonah est une grande ville (pour l'Inde, s'entend, où elles sont, en général, fort médiocres) : Calcutta renferme environ 400.000 âmes ; Bénarès, 180,000, au lieu de 5 à 600,000; Dacca, 50,000, au lieu de 150,000 ; Allahabad, 38,000, au lieu de 150,000, selon le dire général; Delhi environ 120,000; Poonah, sans doute 40 à 50,000, dont le choléra ne sort guère; depuis un mois, il tue 50 à 60 personnes par jour ; que cela vous console ! Cependant, je suis vivant et très-vivant; assez pour l'être encore, j'espère, dans dix-huit ou vingt mois, époque à laquelle je compte sur le plaisir de vous revoir. Faites-moi quelque conte d'ici là.

Convenablement plié et cacheté, remettez-le à Mérimée ou envoyez-le à mon père. Écrivez-moi donc, et cessez d'être maussade comme vous l'avez été depuis trois ans.

CI

A M. CORDIER, A CHANDERNAGOR

Poonah 12 juillet 1832.

Cher monsieur Cordier, aucune de vos lettres depuis le 1er mai jusqu'au 25 juin n'a manqué à l'appel. Je les trouve toutes empilées sur ma grande table. Mille remercîments de votre admirable exactitude. Le livre de M. de Humboldt est arrivé en quatre *colis*.

Nous avons ici des nouvelles d'Europe jusqu'au 1er avril.

La paix partout. Don Pedro, disait-on, avait pris Madère. Messieurs de Vienne, Berlin et Pétersbourg avaient aussi envoyé leur tardive adhésion au protocole n°..., je ne sais lequel, qui a réglé les affaires de la Belgique et de la Hollande. Mais l'obstiné Guillaume dit encore : « Je proteste. » Sa protestation, au reste, est du même poids que l'excommunication méditée par notre saint-père le pape contre ces coquins de Français, qui, sous le prétexte de l'obliger, occupent Ancône et y montrent le pavillon tricolore.

De ce côté-ci :

Il est probable que les forces navales anglaises au Bengale avaient en vue la possibilité et la nécessité d'une démonstration vigoureuse dans la rivière de Canton. Mais vous devez avoir appris par les gazettes de Calcutta que

les directeurs ont donné une perruque à leurs facteurs en Chine, et leur ont enjoint, si les Chinois leur donnaient du pied au ..., sans toutefois refuser de leur vendre du thé aux prix accoutumés, de prendre l'un et l'autre, gardant pour eux paisiblement les coups de pied, et envoyant à Londres le thé.

Ainsi le vice-amiral Goore est sans objet, car les colonies hollandaises et espagnoles peuvent dormir tranquilles, la clef sur la porte, sans crainte d'attaque traîtresse ou de visites indiscrètes : d'abord parce que ce serait une abomination que ne pallierait même aucun mauvais prétexte, ensuite parce que le gouvernement anglais se soucie fort peu d'agrandissements coloniaux, à l'exception de ceux qui feraient passer dans ses mains des colonies dangereuses pour lui-même si elles étaient occupées par d'autres.

Or, les *autres*, pour le gouvernement anglais à la mer, les *autres*, dis-je, se reduisent à la Russie dans les mers méditerranées de l'Europe et de l'Asie, et à la France dans la Mediterranée proprement dite, et le reste du monde, Maurice, le Cap, etc., etc.

Quant au roi Guillaume le Têtu et à Ferdinand le Catholique, ils sont exactement comme non avenus pour nos voisins.

Enfin les Anglais dans l'Inde ont présentement d'autres chats à fouetter. Les *Northern Circass*, près de chez vous, sont un peu sens dessus dessous ; et vous y verrez marcher, après les pluies, quelques régiments dont il crèvera un bon nombre de la fièvre des jungles. A Malacca, la bêtise du résident a donné quelque importance au baron

Pangoulou, seigneur de Nannins et autres domaines voisins, le tout du produit de dix-sept mille écus ou roupies par an : chétif seigneur par conséquent vis-à-vis de la Compagnie, qui encaisse annuellement 24 millions des susdites roupies ou écus. Mais il y a des jungles d'une épaisseur extrême, et le sieur Pangoulou a des voisins qui ont pris fait et cause pour lui; puis la fièvre est aussi pour lui.

On l'étrillera, comme de raison, quand on voudra bien en faire la dépense; mais il en coûtera des hommes et des roupies. Lord William cependant se décide à cette dépense nécessaire.

Enfin il est question de rassembler cinquante mille hommes dans le Doâb, l'hiver qui vient, au dire de vos journaux. Un de mes *Quoihaèt*, c'est-à-dire Bengali, ou officier du Bengale, m'écrit d'Aurengabad, où il commande une division, qu'il s'agit de former à Agrah un camp de 15,000 hommes pour les exercer à de grandes manœuvres, et, en même temps, montrer le fouet dans la main du maître, ce qui de temps en temps est une exhibition prudente et politique. Mon général d'Aurengabad ne donne point dans la blague de 50,000 hommes. Il sait bien, et sait trop bien que je sais parfaitement moi-même que l'armée du Bengale tout entière, — y compris les troupes europennes royales, infanterie et cavalerie; l'infanterie européenne de la Compagnie; l'artillerie européenne de la Compagnie; infanterie, cavalerie, artillerie natives; corps provinciaux ou locaux, à pied et à cheval, — ne s'élève qu'à 86 mille hommes. Qui de 86 ôte 50 reste 36, ce qui serait bien court pour l'occupation du pays, de Calcutta à Loodianah, distance de 1,200 milles, et de

Chittagong à Mhow, distance de 1,200 milles encore.

Vous me demandez des nouvelles du Nord. J'ai reçu très à propos hier des lettres des bords du Sutledje et de Simlah, des *plenipos* de ce pays-là, à l'un desquels, Clerk, je vous prie de vouloir bien acheminer la réponse ci-incluse.

Voici donc le peu que je sais. Le bruit de la mort de Rundjet-Singh s'était répandu ici et à Bombay, et tout le monde y croyait bêtement (excepté moi), quand des lettres d'Amritsir m'arrivèrent, qui prouvaient à chacun que Rundjet se portait parfaitement. Il n'a que cinquante-deux ans, malgré son ancienne célébrité. Ceux qui ne le connaissent que de réputation lui donnent le double de son âge : c'est qu'il a fait parler de lui, et beaucoup, avant d'avoir vingt ans. Rundjet-Singh est de 1781. En 1800, il prenait Lahore, et, en 1805, poussait par les épaules, hors de son Pundjâb, Holkar, le roi des Mahrattes, qui avait cherché derrière le Sutledje un refuge contre l'infatigable lord Lake. Le fils aîné de Rundjet, Kurruk-Singh, est à Moultan. Le cadet (qui n'est qu'un enfant adopté), Cheyr-Singh, et qui est mon favori, est à Cachemire depuis plusieurs mois, vice-roi de cette province, où il ne fait que des bêtises. Je pense quelquefois aux deux lacs par an que Rundjet me proposait pour faire le *bondeboste* de Cachemire, c'est-à-dire lever l'impôt coûte que coûte, administrer la justice et garder le pays. D'un roi moins capricieux et meilleur comptable, j'aurais accepté avec joie, car c'eût été une occasion superbe de faire un bien infini et en même temps ma fortune, à raison d'un demi-lac mis de côté chaque année. Je n'ai vu aucun pays que

celui-là où le pouvoir m'ait tenté, parce que c'est le seul, sans doute, où j'aie vu la possibilité de faire, en très-peu de temps à un très-grand nombre d'hommes, un bien extrême.

Le Pundjâb est tranquille comme à l'ordinaire, c'est-à-dire qu'il y a tous les jours quelques têtes brisées; mais c'est l'ordre du pays.

Les voyageurs anglais sur l'Indus, le lieutenant Burnes et le docteur Gérard, ont quitté depuis longtemps les bords de ce fleuve. Le 20 mai, ils ont dû quitter Caboul, pour traverser le Hindou-Cosh ou Hindo-Coosh, selon qu'il plaît aux géographes d'adopter l'une ou l'autre orthographe.

Depuis que la monarchie afghane est détruite, Peschawer, Caboul et Kandahar ont toujours appartenu à des chefs séparés, frères ou demi-frères entre eux, et au fameux Futteh-Khan, le dernier ministre et le destructeur de la monarchie. Celui de Peschawer reconnaît la suprématie de Rundjet, son formidable voisin, qui lui envoie quelques milliers de garnisonnaires quand il fait attendre son tribut annuel de chevaux, riz, grenades, raisins, etc., etc. Il s'appelle *Sultan Mahmoud-Khan*. C'est un assez triste sujet. Le chef de Caboul s'appelle *Dost-Mouhammed-Khan*. C'est un assez brave homme. Les gens qui passent par chez lui en disent du bien. Il me faudrait consulter mes manuscrits de Cachemire, pour vous dire le reste de cette fournée de *khans*. Le seul individu de la famille royale de Caboul, le seul des descendants d'Ahmed-Schâh, son fondateur, qui ait gardé du pouvoir, c'est *Kamrann-Schâh*. Il règne à Hérat, qui est plutôt en

Khorassan qu'en Afghanistan. Les deux derniers rois du Caboulistan sont réfugiés à Loodianah, pensionnaires des Anglais. L'aîné, Schâh-Zemân (ou le roi du siècle), a eu les yeux crevés par un de ses frères qui jadis le dégomma de son emploi de roi. Le cadet, Schâh-Schoudja-el-Molouk (le monarque, le pilier, la force de l'empire), est celui qui régnait encore, mais dès lors branlait au manche, lors de l'ambassade de M. Elphinstone, en 1805.

Maintenant, mon cher monsieur Cordier, j'ai vidé mon petit sac de nouvelles, nouvelles fort peu neuves, et je vous quitte pour retourner à mes moutons, c'est-à-dire à ma carte de Cachemire que je termine, et à un mémoire que je refais, mécontent que j'étais du mode d'exposition que j'y avais suivi d'abord. Le climat est charmant ; mais il meurt cinquante à soixante individus par jour du choléra, et Poonah n'est pas plus peuplé que Chandernagor. Je bois force mauvais vin de Bordeaux, à trois roupies la bouteille.

Adieu. Mes respects à madame Cordier. Tout à vous de cœur.

CII

A M. PROSPER MÉRIMÉE, A PARIS.

Poonah, 16 juillet 1832.

C'est à ma grande confusion, mon cher Prosper, qu'en faisant ce soir une inspection de toutes mes écritures, j'ai trouvé au fond d'une boite, parmi les catalogues de pierres

de l'Himalaya, les deux chiffons himalayens que je me décide à vous envoyer, malgré leur date scandaleuse. Ils vous prouveront qu'il me manque au moins une des vertus théologales, je crois, l'ordre, — à moins que ce ne soit un sacrement. (*I will be damned, if I have not forgotten my catechism.*) Mais ils m'acquitteront du péché, plus que véniel, de laisser s'écouler des années sans écrire à un ami. (Personnalité ! ! !) Je croyais bonnement vous avoir envoyé mon épître de Sabathoc, il y a six mois. C'est une petite indignité à vous, à de Mareste et au baron de Stendhal (si toutefois les belles dames laissent à ce dernier un instant de répit); c'est, dis-je, une indignité que de ne pas écrire, et de me laisser aussi ignorant dans mon Inde, des choses de votre monde parisien, que si j'étais un habitant de la lune.

Les Anglais ont des lettres de chez eux jusqu'au 1er avril; mes dernières à moi sont du mois d'octobre! Nos estimables capitaines havrais et nantais restent six et sept mois en route; ils prétendent que leur navires se plaisent tant à la mer, qu'ils n'en veulent plus bouger une fois qu'ils s'y trouvent : cela est exorbitant.

Nos gouverneurs pondichériens et chandernagoriens viennent de m'annoncer que je suis nommé chevalier de la Légion d'honneur. Pour moi, je reste *plain, monsieur* Jacquemont, pour la rareté du fait, n'ayant pas encore rencontré, hors de France, un Français qui ne fût comte, marquis, baron, vicomte ou chevalier.

J'ai vu, je ne sais où, une épître de Béranger, le grand poëte, à Chateaubriand, le grand prosateur, et la réponse du prosateur au poëte. Malgré la *liberté qui se passe*

d'aïeux, tout cela m'a fait dire que nous sommes oublieux, nous autres Français.

Poonah n'a que quarante à cinquante mille habitants, mahrattes pour la plupart; il en meurt cinquante à soixante par jour du choléra. J'ai perdu moi-même un de mes domestiques, il y a huit jours, et voici que les soldats européens, dont il y a deux mille ici, commencent à descendre la garde; les natifs seuls, jusqu'ici, avaient été attaqués. Mais, ce que c'est que l'habitude! nul ne s'en inquiète. Il est probable qu'une des causes de cette maladie, c'est un refroidissement subit, soit intérieur, soit extérieur. A proportion de leurs nombres respectifs, les gentlemen meurent moins que les soldats. Adieu, mon cher ami; écrivez-moi quand les soins de votre empire vous en laisseront le loisir. Notez bien que cette dernière phrase est de la prose, malgré sa ressemblance avec les vers d'Hugo.

CIII

A M. CORDIER, A CHANDERNAGOR.

Poonah, 27 juillet 1832.

Cher monsieur Cordier,

Me voici de nouveau sur mes jambes, ou plutôt sur mon fauteuil, après avoir été cinq jours dans mon lit, très-fort entre le ziste et le zeste, d'une attaque violente et soudaine de dyssenterie, venue comme un coup de pistolet et partie de même hier, à la suite d'une terrible quantité de *blue*

pells, calomel, rhubarbe, opium, magnésie, crème de tartre, huile de ricin, ipécacuanha, etc., etc., et d'un lavement bénin de gomme arabique qui me paraît avoir tranché la question.

Un voyageur de mon métier a diverses manières de faire *fiasco*, comme disent les Italiens; mais le *fiasco* le plus complet, c'est de crever en route. Quelques pauvres diables ont été moins heureux que moi; et, de par la dyssenterie qui règne ici, sont allés voir ce qu'il y a derrière la grande muraille. Grand bien leur fasse!

Adieu, cher monsieur Cordier. Les gazettes vous auront appris que les gens de Bombay n'y vont pas de main morte pour écarter la peste de leurs rivages. Ils ont raison; ici, le choléra ne tue presque plus personne. Il pleut moins fort qu'à Calcutta, mais plus continuellement. C'est triste et ennuyeux à crever.

Adieu; je vous quitte pour mon potage de convalescent, de l'arrow-root. Gardez-vous de mal!

Tout à vous de cœur.

CIV

A MADEMOISELLE ZOÉ NOIZET DE SAINT-PAUL, A ARRAS.

Poonah, 21 août 1832.

Ma chère Zoé, j'ai reçu ce matin un paquet de Paris, passablement bien arrondi, et, avant de me coucher, je répondrai par quelques lignes à tes huit petites pages du 12 novembre et du 3 janvier 1832. J'ai tant écrit aujourd'hui, que j'en ai la main engourdie, et, d'ailleurs, il est fort tard, et demain au point du jour je dois galoper à six lieues d'ici, où je trouverai mon ghounte, un petit cheval tartare, sellé, bridé, prêt à grimper sur les montagnes, et deux serviteurs botanico-minéralogistes, équipés au complet, à leur poste, à la tête desquels j'herboriserai, géo ou zoologiserai, s'il y a lieu ; et, mes sacs pleins, je reviendrai ici sur le cheval qui m'aura porté là, comme si j'avais le diable à mes trousses ; car il sera midi, et je n'aurai encore rien mangé après une quinzaine de lieues à cheval, à pied, dans la boue, dans la pluie. Donc, il faut que je me couche, car il est déjà bien tard.

Tu te moques de mon *en* et *dans le Cachemire* : tu as tort. Je ne saurais comment désigner autrement la province dont la ville par nous appelée Cachemire, et par les Cachemiriens *Chaér*, ou la ville par excellence, est la capitale.

Tout en prétendant ne pas le faire, tu as épilogué traîtreusement sur l'orthographe de je ne sais quel mot de ma lettre : *épisode*, je crois? Eh bien, en pensant à son étymologie grecque ὠδή, il doit être féminin ; mais sache qu'il y a une dizaine de fautes d'orthographe dans tes huit pages, et sois moins superbe désormais. En persan, il n'y a pas de genre pour les noms des choses inanimées ; mais, dans le misérable patois indoustani, dérivé surtout du sanscrit, cette folie existe.

J'ai failli mourir d'une attaque de dyssenterie, la première maladie que j'aie faite dans l'Inde. Pendant trois jours, j'ai rudement branlé au manche. Mes douleurs étaient cruelles; mais la tête, entièrement libre, avait une fraîcheur et une netteté singulières. Je mâchais à vide. Mon médecin était un honnête Écossais, — comme tout le monde, — incapable de me renvoyer la balle quand je causais avec lui. L'activité de ma pensée me tuait. Il me sembla que de beaux airs de Mozart, joués par un bon violon, me charmeraient et me doreraient la pilule ; et, comme il y a ici, par hasard, un musicien plus que passable, j'allais le faire venir pour mourir en musique, quand les remèdes opérèrent une réaction, et décidèrent de ma convalescence. Le pauvre médecin écossais était peu édifié de cette fugue en musique; mais il n'osa pourtant me proposer son brahmane presbytérien. Je suis parfaitement rétabli, et me porte mieux que jamais, après cette secousse. La maladie était endémique. Le choléra, ici, a tué bien du monde ; mais on y est habitué, personne n'y pense, pas plus qu'à la mer aux chances de verser.

Bonsoir, ma chère Zoé ; écris-moi ; bonsoir.

CV

A MADAME FANNY DE PEREY, A PARIS.

Poonah, 25 août 1832.

Je compte, ma chère Fanny, ouvrir prochainement une boutique de rubans. Il m'en arrive de tous côtés. Je ne vous en remercie pas moins tendrement de la demi-aune que vous m'avez envoyée, et que je viens de recevoir ce matin. Votre lettre m'a trouvé en pantoufles jaunes, robe de cachemire feuille morte, et turban blanc; costume d'enrhumé, enfoncé jusqu'au cou dans les écritures, véritable Turc d'opéra. Le moyen, je vous le demande, de consommer tant de rubans! Mais Porphyre me menace d'un compte de ports de lettres (lettres congratulatives) à payer au retour; le ruban fera l'affaire. Cependant, j'en ai arboré un petit bout à mon habit noir des grands jours. Mon père m'a envoyé une croix. Je ne la porte pas, parce que je ne sais pas plus comment cela s'attache à un habit de pékin, que Porphyre ne savait, il y a vingt ans, attacher une dragonne à son épée. Demandez-lui cette histoire de dragonne. Adieu; je n'ai pas le temps de vous en dire davantage.

CVI

A M. CORDIER, A CHANDERNAGOR.

Poonah, 3 septembre 1832.

Mon cher monsieur Cordier,

Soyez assez bon pour faire jeter à la poste la lettre ci-incluse pour MM. Cruttenden, Mackilop et compagnie.

Je lis dans la gazette de Bombay que j'ai été mordu par un chien, sans doute enragé. « Quel malheur s'il allait mourir ! » dit le journaliste, en son jargon pompeux de journaliste, et allongeant la sauce jusqu'à faire de mon accident un bon alinéa. Cet accident m'est arrivé à Hyderabad (où, par parenthèse, je ne suis jamais allé). Rassurez-vous donc, je n'ai pas été plus mordu que je n'ai été à Hyderabad. Cette histoire n'a pas le sens commun. Je ne suis pas enragé.

Rien de nouveau ici, si ce n'est qu'il y pleut de plus belle des chats et des chiens, comme disent les Anglais, d'une manière qui me paraît très-comique et très-expressive : *it rains cats and dogs*, ce qui me vexe beaucoup, car je me prépare à passer les Ghattes, et à descendre au bord de la mer, dans la boue des îles de la côte, Salsette et Bombay, et j'ai peur de rester enterré ou emboué dans les rizières. On m'en menace, mais il faut que le service se fasse. Ainsi je me dis à moi-même : « En avant! marche! » et, sans tam-

bour, le 13 de ce mois, je marcherai ou pataugerai, pluie ou non.

M. Garcin de Tassy ne s'est point trompé en disant que le *bhang*, d'où l'on extrait une liqueur enivrante et une poudre bien plus enivrante encore, est le chanvre. *Cannabis sativa* est le nom botanique du chanvre, lequel a dû être importé en Europe d'Asie, car il ne croît spontanément nulle part en Europe, et il est indigène des montagnes de l'Himalaya, depuis le Gange jusqu'à l'Indus. Il paraît l'être aussi dans les montagnes de l'Afghanistan, Caboul, Kandahar, Ghizni. Le chanvre sauvage est commun dans les hautes vallées de Cachemire, au bord des forêts et des torrents. On ne l'y cultive pas. Mais on recueille la plante sauvage pour en extraire la poussière enivrante, laquelle est un objet de revenu pour le trésor de Rundjet-Singh (environ vingt-cinq mille roupies par an), à raison des droits perçus à l'exportation; car le bhang de Cachemire est le meilleur et le plus estimé dans toutes les contrées voisines, et il est fort recherché.

Adieu; mille hommages respectueux à madame Cordier; et à vous, cher monsieur Cordier, dévouement et affection.

CVII

AU MÊME.

Poonah, 6 septembre 1832.

Mon cher monsieur Cordier,

Il était minuit ou une heure du matin, et je ronflais de la manière la plus sonore, quand mon imbécile de domestique m'apparut, non en songe, mais en chair et en os, d'un air terrifié, et me dit, que, sous mon oreiller, il y a un paquet de lettres arrivées dans le jour, et qu'il avait entièrement oublié de me remettre à mon retour de Dapoory, où j'étais allé le matin. Je l'envoyai au diable, comme de raison ; et cependant, m'étant composé, je passai la main sous l'oreiller et j'y pêchai, à ma très-grande joie, votre volumineux paquet du 18 août.

Vous remarquerez d'abord que j'ai profité de votre anecdote de M. Dupuy, et que j'ai réformé notablement mon écriture. Dieu sait combien durera cet accès de vertu. Mais le fait est que je n'ai qu'une plume, que je ne taille jamais, par la raison que, si je me mettais une fois à la tailler, n'en n'ayant qu'une, je n'en aurais bientôt plus. Tous les trois ou quatre mois, j'achète pour une quinzaine de roupies de papier; mais je n'ai jamais acheté une plume depuis que je suis dans l'Inde. C'est une manie que j'ai héritée de mon père. Il passe sa vie à écrire, écrit aussi li-

siblement que de l'imprimé et n'a jamais, en sa vie, possédé de canif. Il écrirait avec un trognon de chou aussi admirablement qu'avec la meilleure plume.

Ma plume régnante pour le temps présent me sert depuis le mois de janvier, et est aussi neuve qu'à l'époque où elle entra à mon service. J'ai écrit avec elle deux ou trois mille pages pour le moins ; elle n'a jamais été meilleure. Elle me mènera, haut la main, à Pondichéry, et sans doute à Paris, où elle méritera de figurer dans quelque cabinet de curiosités, n'est-il pas vrai ?

Ce qu'il y a de bizarre, c'est qu'insouciant comme je le suis sur le bec de ma plume, nul n'est plus difficile que moi sur le choix du papier ; et c'est une de mes misères dans l'Inde, de n'avoir plus le même papier dont je me sers à Paris. La perfection du plaisir, c'est d'écrire sur le papier lisse de Cachemire avec de l'encre indienne. Mais c'est une affaire à porter perruque que de préparer cette encre ; peu de gens s'entendent à ne la faire ni trop claire, ni trop épaisse, ni trop gommeuse, et je ne suis pas de ces gens-là. Le capitaine Troyer s'en sert toujours parce qu'il a sans doute des mounchis qui la lui préparent. L'encre anglaise, dont nous sommes réduits à nous servir, est fort laide ; elle ne noircit qu'en séchant. J'aime à voir ma prose ressortir en noir brillant à mesure que je l'étends sur le papier. Le petit papier de Chine à bord rose est délicieux, à mon gré, mais d'un côté seulement. N'êtes-vous pas de cet avis ? J'avais rapporté de Cachemire une grande quantité du plus beau papier qu'on y fasse, et je regrette de l'avoir donné à mes amis, les diplomates du Nord : vous saurez que c'est le plus fashionable de tous les papiers dans

les chancelleries asiatiques, persanes, je veux dire ; les marchands apportent rarement dans l'Inde les plus belles qualités ; aussi chacun tombait sur moi, et j'avais aussi grand plaisir à me voir dévaliser de bagatelles semblables par des gens dont j'avais reçu tant d'amitiés. Ils se moquaient grandement de mes herbes et de mes cailloux, et prétendaient que j'aurais dû leur rapporter des Cachemiriennes. En vérité, c'était denrée fort commune à Cachemire, et si peu chère, que j'aurais pu me permettre d'en faire la galanterie à chacun de mes amis de Loodianah, de Simlah, d'Ambalah, de Mirout et de Delhi. Mais cela me parut besogne de boucher : tellement, que je ne m'en accordai pas la fantaisie à moi-même.

Venons à vos tables.

Le registre du pluviomètre est le plus curieux, parmi les tableaux météorologiques que vous m'avez envoyés. Il aura plus de prix encore à mes yeux, quand vous m'aurez dit où vous placez votre instrument, à quelle élévation au-dessus du sol et de la rivière ; si c'est dans un lieu découvert, et parfaitement exposé au vent, ou dans des circonstances opposées.

Ici, nous n'avons encore eu que 12 pouces de pluie cette année. A Bombay, ils en ont eu une centaine ; et dans les montagnes voisines de Mahablaichœur, 136 pouces. Malgré nos 12 pouces de pluie, il a plu ici, ou plutôt brumassé, tous les jours; et le soleil, qui darde quelques pâles rayons dans ma chambre au moment où je vous écris(sept heures du matin), n'y avait pas paru depuis deux mois. Je préfère à ce temps-ci vos déluges du Bengale avec des intervalles de beau temps.

Mais ce qui m'intéresse le plus parmi vos tableaux, ce sont ceux du mouvement de la population. Au train dont vos sujets meurent à Chandernagor, pour peu que vous viviez une cinquantaine d'années, vous ne régnerez plus que sur une ville de tombeaux. Je vois que le rapport moyen des décès aux naissances est comme 2 : 1. Si vous n'aviez apporté vous-même tant de soins à la confection de ces tables, je soupçonnerais que tous les décès ont été déclarés, et que toutes les naissances ne l'ont pas été. Les Hindous et les musulmans ne cachent pas leurs morts; ce sont les naissances dont ils font mystère. Mais je ne saurais douter de l'exactitude de votre travail. Le résultat, pour être triste, n'en est pas moins curieux.

Les gens de la côte de Coromandel, dites-vous, sont beaucoup plus durs à cuire que vos Bengalis. Je crois que ceux des provinces septentrionales sont encore mois commodes à gouverner que ceux du sud de la presqu'île. La population vit armée dans le Nord; autant que je me souviens des villageois autour de Pondichéry, ils allaient sans armes.

J'ajuste mes flûtes pour le voyage du Sud.

J'ai écrit hier soir à M. Lushington, le gouverneur de Madras, qui doit incessamment quitter l'Inde pour faire place au général Frédéric Adam. J'avais des lettres d'introduction pour M. Lushington, des hautes puissances de Londres. Lord Clare, qui s'est montré fort aimable à mon égard, connaît particulièrement M. Lushington; il lui enverra mon paquet, qu'il grossira d'une introduction de sa façon.

Quand je quitterai Poonah pour le Sud, ce que j'espère

faire au commencement de novembre, je mettrai le cap sur les Nilgherries, me détournant à gauche et à droite pour voir des lieux particulièrement intéressants. Il est douteux que j'aille à Mahé : à tout hasard, j'ai écrit à M. Jourdain pour obtenir de lui tous les renseignements que son séjour dans ce joli petit endroit lui permettra de me donner, en addition à ceux que je vous dois déjà.

Je voudrais arriver aux Nilgherries vers la fin de février ; et j'espère le faire. J'y louerai une maison et j'y demeurerai sans doute jusqu'en septembre, époque vers laquelle je descenderai à Pondichéry par Tanjor probablement.

Arrivé à Pondichéry, je serai probablement au terme de mes voyages ; car je ne considère que comme une promenade une petite visite à Madras. Je me donnerai quelque peu de bon temps à Pondichéry chez notre aimable gouverneur, avant de prendre les arrêts forcés pour quatre mois à bord d'une prison flottante. En septembre, peut-on voyager commodément d'une mer à l'autre? les pluies ne sont-elles pas alors bien fortes, et les routes bien mauvaises ?

Adieu, cher monsieur Cordier ; je découvre en finissant que, pour être plus propre, mon écriture aujourd'hui n'est pas plus lisible que de coutume. C'est qu'insensiblemen j'ai adopté les lettres étroites et renversées des Anglais.

Votre bien dévoué.

CVIII

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Poonah, 14 septembre 1832.

Mon cher père,

J'ai un paquet prêt pour vous; mais je ne voudrais pas le laisser partir sans y en joindre quelques autres qui ne le sont pas, et c'est pour cela que je le retiens encore. Au reste, c'est de peu de conséquence, car je ne crois pas qu'il y ait de navire en partance de Calcutta : ce n'est pas la saison. J'ai reçu toutes vos lettres jusqu'en mars dernier.

Il m'est encore impossible de déterminer exactement où et quand je pourrai m'embarquer pour le retour. Je vais écrire à M. de Meslay pour savoir les mouvements ordinaires de son petit port, ou de sa rade plutôt, et de celle de Madras (car, bien qu'il y ait un capitaine de port à Pondichéry, il n'y a pas plus de port qu'à Montmorency ou à Versailles); mais l'époque générale des départs pour l'Europe, c'est décembre et janvier. Il est donc probable (mais, longtemps avant mon embarquement, vous aurez là-dessus du certain) que je ne reviendrai qu'au printemps de 1834. Je le préférerais aussi pour raison de santé. Je crains le froid. Ici, dans ce lieu réputé froid en cette saison, et où l'on afflue de l'étuve de Bombay pour reprendre

vie, le thermomètre varie légèrement depuis deux mois entre 23° et 25° dans ma chambre, et je couche avec deux couvertures de laine

Je me porte bien. Demain, je pars pour Bombay, voyant d'abord l'île de Salsette en route. Les poissons me font bien enrager. Il me faut arrimer moi-même une quantité de bocaux pleins d'esprit-de-vin ; sans quoi, tout se briserait dans les mains des stupides domestiques indiens. N'était pour cela, je vous en dirais plus long; mais je n'ai pas le temps. Pour l'honneur des principes de notre correspondance, je donne un numéro à ce billet. Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur.

CIX

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Tannah, île de Salsette, 14 octobre 1832.

Voici, mon cher Porphyre, un bout de lettre de remercîment et d'accusé de réception de ma nomination de légionnaire pour M. le ministre d'Argout. Fais-le-lui parvenir.

Un des *Annuaires du Bureau des longitudes* que tu m'as envoyés, dans lequel M. Arago a inséré un article sur les superbes travaux d'Élie de Beaumont, a dû te mettre au courant, sinon des détails, du moins de l'esprit de la chose. La découverte de couches tertiaires et alluviales, et les ac-

cidents de leur stratification au pied des Ghattes et sur leurs croupes, seraient, pour la solution du problème de leur âge géologique (âge de soulèvement), un élément de plus grande valeur que tout autre genre d'observations. A la recherche de quelques lambeaux de ces terrains, j'ai donc dû m'escrimer, non pas sans être forcé d'aller beaucoup au soleil, sur cette côte malsaine, en cette saison la plus malsaine de l'année. Il en résulte que je suis un peu souffrant, ou plutôt chiffonné depuis quelques jours. Et comme, si j'étais à la ville (Bombay), je ne saurais m'y tenir coi et prendre le repos nécessaire, je prolonge mon séjour à Tannah un peu plus que je ne comptais le faire.

J'en suis toujours à ta lettre du 10 mars dernier, reçue à Poonah le 8 septembre. Tu sens combien il me tarde d'avoir des nouvelles, après la terrible visite que le choléra a faite à Paris.

Nos nouvelles d'Europe vont jusqu'à la mi-juillet, par quelques estafettes venues de Constantinople à travers la Perse. Je sais donc, tant bien que mal, les scènes de carnage dont le convoi de Lamarque a été l'occasion ou le prétexte. Cela est bien triste. J'ai vu avec peine figurer avec leurs bannières, dans le cortége, une quantité de sociétés, toutes plus patriotiques les unes que les autres, et fortes chacune de quelques milliers de membres. Où allons-nous ? Je n'ose y penser. La crainte de ce que je pourrai retrouver en France à mon retour m'empêche d'y songer avec joie.

Adieu pour aujourd'hui. Perfide climat que celui-ci ! mais l'hiver va venir, et, dans un mois, je serai retourné sur le plateau du Deccan, où il est très-sensible ; et, quand la

saison des grandes chaleurs reviendra, je serai dans les Nilgherries.

CX

A M. CORDIER, A CHANDERNAGOR.

Tannah, 18 octobre 1832.

Toujours à Tannah, cher monsieur Cordier : c'est qu'il ne faut pas plaisanter en ce pays avec les entrailles, lorsque l'inflammation les visite, et, avant d'aller à Bombay, je veux me rétablir à fond J'avais des douleurs sourdes dans le ventre depuis une séance de douze heures au soleil, à cheval ou à pied, dans des forêts et des vallées très-malsaines. J'ai joué des grandes eaux contre ce mal; plus tard, j'ai ajouté une once de gomme dans chaque lavement, sans obtenir d'amélioration sensible ; hier donc, j'ai pris mon courage à deux mains et me suis traité de deux onces d'huile de palma-cristi.

Quelle horreur ! quelle abomination ! quelle infamie que cette médecine-là ! Mais, dans une foule de cas, elle est admirable, et je me flatte que mon cas est de ceux-là. Aujourd'hui, je suis beaucoup mieux, et j'espère fermement qu'en prenant demain une nouvelle dose de cette exécrable huile, je me rétablirai entièrement.

Mon hôte me dit : « Pourquoi n'envoyez-vous pas chercher notre docteur? Il est excellent ! » et je réponds : « Je ne doute pas de son excellence, mais il serait inutile de lui

donner la peine de venir ici, si je ne voulais prendre ses remèdes, attendu qu'il est certain qu'il me donnerait une forte dose de calomel. — Que pourrait-il vous donner de meilleur ? »

Heureux ceux qui croient en leur médecin !

Votre fièvre de Chandernagor est-elle tierce ou continue ? Je suis bien heureux de savoir qu'au milieu de la déconfiture générale des santés, la vôtre et celle de madame Cordier restent parfaites.

Mille remercîments des soins que vous avez bien voulu donner à l'expédition de mon dernier paquet de lettres à mon père.

Longtemps avant de recevoir ces lignes, vous saurez que le bill de réforme a passé à une énorme majorité, quatre contre un environ, et que l'Angleterre est tranquille; et que le pacha d'Égypte mène rondement le Grand Turc. Mais chez nous, c'est le diable, en vérité !

Adieu, cher monsieur Cordier ; tout à vous de cœur.

CXI

AU MÊME.

Tannah, 27 octobre.

Cher monsieur Cordier,

Tannah, toujours Tannah ! c'est beaucoup plus que je n'en voudrais. Mais il n'y a pas à plaisanter avec le ventre

dans ce maudit pays ; les anodins n'ont pas suffi. Je me suis couvert de sangsues par devant et par derrière (ce qui est bien incommode pour monter à cheval ensuite) ; vésicatoires d'un pied carré, et tout cela sans avoir encore réussi à déloger complétement l'ennemi. Cependant, après-demain, j'irai à Bombay : l'air de la mer que je humerai là des premières loges, me fera du bien peut-être. Que le diable emporte le soleil !

Ici, rien de nouveau. Le gouvernement, ces jours-ci, a pris par réquisition bon nombre de bateaux côtiers, qu'il a convertis en bateaux de quarantaine pour monter la garde sur la côte, et tenir la peste au large. Les politiques du pays prétendent que c'est pour tenir les Russes dehors, et non la peste.

De chez nous, pas de nouvelles.

Soyez assez bon pour faire jeter à la poste le paquet ci-inclus pour le maharadja, c'est-à-dire M. Fraser, car c'est un de ses noms. On l'appelle aussi Fraser le Lion, pour le distinguer d'une vingtaine d'autres *Fraser*, dont cinq ou six sont comme lui *William Fraser*.

Il me tarde d'en avoir fini à Bombay, et d'être de nouveau sur le plateau du Deccan, en route pour le Sud. Le temps que ma santé m'a obligé de passer ici me forcera peut-être à brûler Goa sur mon passage. Je le regretterai.

Adieu, cher monsieur Cordier ; écrivez-moi toujours à Poonah. Je laisserai là des instructions à la poste, pour que l'on fasse courir après moi toutes les lettres qui pourraient y arriver après que j'aurai quitté ce lieu pour n'y plus repasser.

Tout à vous de cœur.

CXII

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Bombay, au quartier des officiers malades, 1er décembre 1832.

Cher Porphyre,

Il y a trente-deux jours que je suis arrivé ici fort souffrant, et trente et un que je suis au lit. J'ai pris dans les forêts empestées de l'île de Salsette, exposé à l'ardeur du soleil dans la saison la plus malsaine, le germe de cette maladie, dont, au reste, j'ai reçu souvent, depuis mon passage à Adjmir en mars, des atteintes sur la nature desquelles je m'étais fait illusion. C'étaient des inflammations du foie. Les miasmes pestilentiels de Salsette m'ont achevé. Dès le début du mal, j'ai fait mon testament et réglé mes affaires. Le soin de mes intérêts reste confié aux mains les plus honorables et les plus amies : M. James Nicol, négociant anglais, ici —, et M. Cordier, à Calcutta.

M. Nicol fut mon hôte à mon arrivée à Bombay. Un vieil ami ne m'aurait pas prodigué des soins plus affectueux. Cependant, au bout de quelques jours, quand j'étais encore transportable, je quittai sa maison, qui est dans le fort, pour venir occuper un appartement commode et spacieux au quartier des officiers malades, dans la position la plus aérée et la plus salubre, au bord de la mer, et à cent pas de chez mon médecin, le docteur Mac-Lennan, le plus ha-

bile de Bombay, et dont les soins admirables ont fait, depuis longtemps déjà, pour moi un ami bien cher.

Ce qu'il y a, cher Porphyre, de plus cruel dans la pensée de ceux que nous aimons, mourant dans des contrées lointaines, c'est l'idée de l'isolement et de l'abandon dans lesquels peuvent s'être passées les dernières heures de leur existence. Eh bien, mon ami! tu devras trouver quelque consolation dans l'assurance que je te donne, que, depuis mon arrivée ici, je n'ai cessé d'être comblé des attentions les plus affectueuses et les plus touchantes d'une quantité d'hommes bons et aimables. Ils me viennent voir sans cesse, caressent mes caprices de malade, préviennent toutes mes fantaisies : M. Nicol avant tout; M. John Bax, un des membres du gouvernement; un vieux colonel du génie, M. Goodfellow, et un bien aimable jeune officier, le major Mountain; d'autres encore que je ne te dis pas.

L'excellent Mac-Lennan a presque compromis sa santé pour moi : c'est que, pendant quelques jours, dans une crise qui semblait ne me laisser aucune chance de vie, il venait deux fois la nuit.

J'ai dans son habileté la confiance la plus absolue

Mes souffrances ont été bien grandes d'abord ; mais, depuis longtemps, je suis réduit à un état de faiblesse qui en est presque exempt. Le pis est que, depuis trente et un jours, je n'ai pas dormi en tout une heure. Cependant, ces nuits sans sommeil sont très-calmes, et elles ne sont pas désespérément longues.

La maladie heureusement tire à sa fin, qui peut n'être pas fatale, quoique ce soit plus probable ainsi. — L'abcès ou les abcès formés dès le début dans l'intérieur du foie,

qui, à une époque récente, promettaient de se résoudre par absorption, paraissent monter et devoir s'ouvrir au dehors prochainement. C'est tout ce que je désire, afin de sortir promptement, soit d'une manière, soit de l'autre, du misérable état où je languis depuis un mois entre la vie et la mort. Tu vois que mes idées sont parfaitement claires; elles n'ont été que bien rarement et bien passagèrement confuses dans quelques paroxysmes violents de douleurs, au commencement de ma maladie. J'ai généralement calculé sur le pire, et cela ne les a jamais rendues noires. Ma fin, si c'est elle qui s'approche, est douce et tranquille. Si tu étais là, assis sur le bord de mon lit, avec notre père et Frédéric, j'aurais l'âme brisée, et ne verrais pas venir la mort avec cette résignation et cette sérénité. — Console-toi, console notre père; consolez-vous mutuellement, mes amis.

Mais je suis épuisé par cet effort d'écrire. Il faut vous dire adieu ! - Adieu ! oh ! que vous êtes aimés de votre pauvre Victor ! Adieu pour la dernière fois !

Étendu sur le dos, je ne puis écrire qu'avec un crayon. De peur que ces caractères ne s'effacent, l'excellent M. Nicol copiera cette lettre à la plume, afin que je sois sûr que tu puisses lire mes dernières pensées.

VICTOR JACQUEMONT.

J'ai pu signer ce que l'aimable M. Nicol a bien voulu copier. Adieu encore, mes amis !

Le 2 décembre 1832.

LETTRE DE M. JAMES NICOL

NÉGOCIANT ANGLAIS, A BOMBAY,

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS [1].

Bombay, 17 décembre 1832.

Mon cher monsieur,

Quoique étranger à vous, le sort m'a désigné pous vous communiquer un événement auquel vous ne vous attendiez pas. C'est avec le plus profond regret que je suis obligé de vous transmettre la dernière lettre de votre frère Victor, et de vous communiquer la seule consolation qui puisse vous rester, qui est de vous informer de la tranquillité et du peu de souffrance avec laquelle il a reçu le coup fatal, le 7 décembre.

Votre frère est arrivé chez moi le 29 octobre, venant de Tannah, et étant dans un état de santé très-faible depuis une maladie qu'il avait eue peu avant, et dont il croyait être bientôt guéri, et pensant que la brise de mer de cette île aurait bientôt rétabli ses forces. Le soir de son arrivée, il fit avec moi une promenade d'une demi-lieue, et, le jour suivant, rendit quelques visites; mais il rentra de bonne heure, entièrement épuisé. Je lui conseillai d'avoir immédiatement recours à un médecin; et, le même soir, le docteur Mac-Lennan le vit. Pour votre satisfaction, je vais renfermer dans

[1] Cette lettre a été écrite en français.

cette lettre une relation de la maladie, faite par ce médecin.

Comme votre frère vous le dit lui-même, il souffrit très-sévèrement dans le commencement de sa maladie; *et, dès le commencement, il était prévenu de la nature dangereuse* de cette maladie. Le 4 novembre, il fit son testament, dont je renferme ci-dedans une copie. Vers le 8 novembre, la maladie semblait avoir pris une tournure favorable, et il nourrissait encore l'espoir de recouvrer la santé, lorsque la formation d'un abcès parut. Il devint alors plus faible de jour en jour, mais conserva pendant tout le temps de sa maladie une tranquillité et un contentement dont je n'avais pas avant vu d'exemple.

Je le quittai le 6 décembre, à peu près dans le même état que les jours précédents, mais sans aucune apparence de prochaine dissolution. Cependant, le 7, vers trois heures du matin, il avait été saisi de violentes douleurs qui durèrent environ deux heures : le docteur Mac-Lennan était avec lui pendant ce temps. A cinq heures du matin, votre frère m'envoya chercher. A mon arrivée, il ne souffrait plus ; mais il s'était opéré un si grand changement dans sa figure, depuis le soir précédent, que je ne pus contenir mes larmes. Alors, me prenant par la main, il me dit : « Ne vous chagrinez pas, le moment est prochain, et c'est l'accomplissement de mes vœux. C'est la prière que j'ai adressée au ciel depuis ces quinze jours. C'est un heureux événement. Dussé-je maintenant vivre, la maladie probablement rendrait le reste de ma vie misérable. — Écrivez à mon frère, et dites-lui quel bonheur et quelle tranquillité m'accompagnent au tombeau !... »

Il me répéta qu'il voulait que je fisse passer ses manu-

scrits et ses collections en France, et entra dans les plus nombreux détails concernant ses funérailles, qu'il voulut qu'on célébrât comme pour un protestant. Il me pria de faire distinguer son tombeau par une pierre simple, avec cette inscription : « Victor Jacquemont, né à Paris le 8 août 1801, est mort à Bombay le 7 décembre 1832, après avoir voyagé pendant trois ans et demi dans l'Inde. » Durant le cours de la journée, il eut plusieurs attaques de vomissements, et sa respiration fut considérablement affectée; mais il garda l'usage de ses facultés aussi parfait qu'en bonne santé. Il s'inquiétait seulement de la mort, ajoutant : « Je suis bien ici; mais je serai bien mieux dans mon tombeau. » Vers cinq heures du soir, il me dit : « Je vais à présent prendre ma dernière boisson de votre main, et mourir. » Une violente attaque de vomissements suivit, et on le recoucha dans son lit entièrement épuisé; parfois, il ouvrait les yeux, et semblait, vingt minutes avant sa mort, me reconnaître. Seize minutes après six heures, il rendit l'âme, s'endormant pour ainsi dire dans les bras de la mort.

Son enterrement eut lieu le soir suivant avec les honneurs militaires comme membre de la Légion d'honneur, et fut accompagné des membres de ce gouvernement et de beaucoup d'autres personnes.

Je prends sincèrement beaucoup de part à la perte irréparable que monsieur votre père et vous avez faite par sa mort. Je n'ai connu votre frère que pendant sa maladie, et je n'ai eu que la triste satisfaction de contribuer de tout mon pouvoir à lui prodiguer tous les soins que demandait sa maladie.

Pour me conformer aux désirs de votre frère, j'ai fait empaqueter avec soin tous les articles d'histoire naturelle qui sont restés en ma possession ; ils sont contenus dans onze caisses et un baril, dont je renferme ici la facture et le connaissement, signés par le capitaine du navire français *la Nymphe*, de Bordeaux. J'ai écrit au commissaire général de la marine à Bordeaux, le priant d'aplanir les difficultés qui pourraient s'élever à cet égard. Vous aurez la bonté de lui écrire concernant ces choses. J'ai embarqué aussi une boîte adressée à votre père, contenant tous les écrits que votre frère m'a laissés [1].

Dans la caisse contenant ses papiers, j'ai mis son ordre de la Légion d'honneur, que votre frère a recommandé particulièrement de vous envoyer. Je vous envoie également sa montre et ses pistolets.

Ayez la bonté de séparer des autres écrits les catalogues ayant rapport aux collections, en les remettant au Muséum royal.

J'ai l'honneur d'être, cher monsieur, etc.

James Nicol.

[1] Tous les écrits de Victor Jacquemont et la description des principaux objets d'histoire naturelle que contiennent les collections qu'il a envoyées au Muséum d'histoire naturelle de Paris, ont été publiés par MM. Firmin Didot frères, sous le titre de *Voyage dans l'Inde*, 6 vol. in-4°, dont quatre de texte et deux contenant 290 planches et 4 cartes, 1841-1844.

RELATION

DE LA MALADIE DE VICTOR JACQUEMONT

PAR

LE DOCTEUR MAC-LENNAN

J'ai vu M. Jacquemont, pour la première fois, le 30 octobre 1832, dans l'après-midi, le lendemain de son arrivée de Tannah.

Il me dit qu'il avait été gravement malade dans le Radjpoutana, au mois de mars 1832; que, depuis cette époque, il n'avait pas éprouvé d'atteinte d'une maladie marquée, à l'exception d'une attaque de dyssenterie qu'il avait ressentie à Poonah pendant les pluies. Quinze ou vingt jours avant son arrivée à Bombay, étant encore à Tannah, il avait eu des attaques de fièvre irrégulières et des dérangements d'entrailles.

Le lendemain de son arrivée, il avait été obligé de renoncer à faire des visites dans la ville, à cause d'une attaque de fièvre plus violente que les précédentes. Elle avait commencé vers midi par le frisson, et venait de se terminer le soir au moment où je le vis.

Il disait qu'il éprouvait un malaise *aussi faible que possible* dans les entrailles (*præcordia*); mais une pression

exercée sur l'abdomen et un effort pour faire une profonde inspiration n'augmentaient pas ce malaise. Un senti ment de chaleur et de pesanteur vers le sacrum parut le symptôme le plus remarquable; mais il ne semblait pas encore qu'on dût le considérer comme très-grave. M. J... n'avait pas de mal de tête, peu de soif, et moins de malaise dans les lombes qu'il n'en avait déjà ressenti, surtout moins qu'on n'en ressent d'ordinaire dans des cas semblables. La peau était de bonne couleur, moite et fraîche (le paroxysme de la fièvre venait de finir quand je le vis); le pouls était à 84 ; pas la moindre apparence d'irritabilité gastrique. Il me dit que ses évacuations étaient fréquentes, très-désagréables, et qu'elles avaient lieu avec ténesme (*tenesmus*). La langue était enflée et très-chargée, la bouche désagréable et l'haleine fétide.

Soixante sangsues furent appliquées au sacrum. M. J... prit un bain chaud, et, au moment de se mettre au lit, une forte dose de calomel avec quelques grains de palo, d'ipécacuanha et d'opium.

Samedi 31 octobre, M. J... avait passé une assez bonne nuit, et, quoique harassé par la fièvre, avait dormi de temps en temps. Une forte pression au-dessus du nombril produisait alors une légère douleur; mais elle n'était pas augmentée par une inspiration profonde, et paraissait tout à fait indépendante de la position que prenait M. J... dans son lit. Le sentiment de chaleur, de pesanteur au sacrum avait disparu, et le malade, en somme, se trouvait mieux. Comme la douleur abdominale se rapportait principalement à l'hypocondre droit, soixante sangsues furent appliquées sur cette partie; le bain chaud fut répété au

retour de la fièvre, et trois doses de la préparation mercurielle de la veille furent données à huit heures d'intervalle; mais l'extrait de jusquiame fut substitué à l'opium. Comme l'application des sangsues avait considérablement soulagé le malade, et que la fièvre n'avait repris que plus tard et plus faiblement que la veille, trente sangsues furent de nouveau appliquées sur l'hypochondre droit, à la nuit; et une dose purgative d'huile de ricin fut ordonnée (pour être prise à quatre heures de l'après-midi, 1er novembre). Le purgatif opéra promptement et énergiquement. Les selles furent copieuses, liquides, d'une couleur brunâtre et d'une odeur putride très-désagréable. Cette odeur était telle, que je ne l'avais encore rencontrée que dans des évacuations qui contenaient beaucoup de sang, et lorsque ce sang avait demeuré longtemps dans les intestins. M. J... comparait lui-même cette odeur, avec beaucoup de justesse, à celle qu'exhale un baquet dont les anatomistes se servent pour les macérations; et il me dit qu'il l'avait sentie depuis quelques jours, quoique avec moins d'intensité. Il n'y avait pas de sang dans le vase, et pas d'apparence de dépôt fibrineux ni d'aucune matière animale. Le soulagement qu'il éprouva après ces évacuations fut considérable, et, depuis ce moment, tout malaise du côté du sacrum disparut.

Comme M. J... s'était fort négligé à Tannah, qu'il s'était exposé sans précaution au soleil, qu'il s'était fatigué, et qu'il n'avait fait aucune attention à sa maladie, ou que tout au plus il s'était borné à prendre quelques médecines laxatives et en petites doses · — en outre, comme il était évident, d'après les symptômes, que le foie surtout était at-

taqué, je pensai que je devais agir sur l'organisme tout entier, au moyen du mercure. — A cet effet, M. J... prit de fortes doses de calomel combiné avec de l'ipécacuanha et de la jusquiame, trois fois par jour, et autant de fois on frictionna les extrémités inférieures avec une préparation mercurielle. Il prit, d'abord tous les jours, puis de deux jours l'un, une potion contenant quelque laxatif doux, ordinairement du jalap ou de la crème de tartre. Pendant tout ce temps, on eut grand soin de soutenir la force du malade; et M. J... prenait régulièrement, toutes les quatre heures, une petite quantité de soupe animale, et de temps en temps du vin et de l'eau.

En persévérant dans ce système jusqu'au 5 novembre, les sécrétions alvines avaient pris une meilleure apparence; l'odeur putride dont j'ai parlé était entièrement disparue, et le malade allait à la selle sans épreintes et sans malaise; la fièvre n'avait pas reparu depuis le 4.

Quelques légères indications de l'approche du ptyalisme (salivation) parurent le 6, et, en conséquence, les remèdes mercuriels furent continués ce jour et le suivant; mais, comme ces symptômes n'augmentaient pas d'intensité, et qu'il ne paraissait pas à propos de continuer plus longtemps ce mode de traitement, je me déterminai à l'abandonner et à me borner à tenir le ventre libre, à faire beaucoup d'attention au régime, et à pallier les symptômes qui pourraient se présenter. Avant de commencer ce nouveau traitement, j'expliquai la nature de mes craintes à M. J... J'appréhendais qu'une maladie organique, probablement un abcès au foie, ne se fût formée depuis quelque temps. Je priai M. Jacquemont de me permettre de m'adjoindre

en consultation un autre médecin. J'appelai le docteur Kemhall, qui approuva complétement le système suivi jusqu'alors, et le changement proposé dans le mode de traitement. Il craignait aussi la présence d'un abcès au foie; mais, comme il n'y avait cependant aucun symptôme décisif qui l'indiquât (et que la présence de cet abcès ne pouvait être inférée que de l'absence de tous symptômes morbides dans les autres parties, jointes à la lenteur de la convalescence du malade), nous espérâmes tous les deux que le manque d'effet du mercure sur le système provenait de quelque idiosyncrasie (*tempérament particulier*), et non de la présence d'une maladie organique du foie. Le traitement que nous arrêtâmes fut celui que j'avais proposé, c'est-à-dire l'administration de bouillons gras, de gelées, etc., et d'un peu de vin et d'eau, à des intervalles de trois heures, jour et nuit. On tiendrait le ventre libre par des doses de laxatifs administrés de temps en temps; enfin, une potion opiacée serait administrée toutes les nuits. De plus, comme on a remarqué que la promenade en plein air (la promenade en litière) produit souvent un effet heureux en accélérant la convalescence et en hâtant l'action du mercure sur l'organisme, M. J... fut porté quatre jours de suite en palanquin pendant plusieurs milles; mais, la fatigue qui en résulta pour lui n'étant compensée par aucune amélioration dans son état, on cessa les promenades, et le traitement décrit ci-dessus fut seul continué.

Pendant ce temps, M. J... fut parfaitement exempt de souffrances dans quelques parties du corps que ce fût. Le pouls et la peau étaient dans un état normal, la langue propre; les évacuations alvines étaient bilieuses, mais seu-

lement autant qu'on devait s'y attendre après l'administration de préparations mercurielles.

Jusqu'au 15, aucun changement ne se manifesta, si ce n'est que les forces du malade étaient revenues un peu, et qu'il avait commencé à voir sa position sous un point de vue moins sinistre, c'est-à-dire qu'il ne croyait plus que sa fin était aussi proche qu'il s'y était attendu tout d'abord. Il faut observer ici qu'on avait toujours usé d'une grande franchise à l'égard du malade; qu'on lui avait expliqué la nature de son affection, et qu'on ne lui avait pas caché la probabilité d'une terminaison fatale. Au reste, on avait ajouté que, quant à présent, il n'y avait pas de symptômes qui indiquassent que l'abcès fût considérable, ou qu'il ne pût pas s'écouler par quelqu'un des canaux du corps, et qu'en conséquence, il devait avoir l'espoir que sa maladie pourrait bien se terminer ainsi. J'avais dû adopter cette ligne de conduite, parce qu'il était trop évident que de la réserve et de la dissimulation auraient fait du mal à M. J..., tandis que les détails médicaux qu'on lui donnait, et qu'il paraissait comprendre parfaitement, semblaient lui apporter de l'espérance, le tranquilliser et lui donner de la résignation.

Le 15 novembre, un gonflement léger de l'hypochondre droit fut apparent, mais sans autres symptômes; ce ne fut que le 17 qu'un léger sentiment de douleur suivit la pression que l'on faisait sur cette région. Un grand vésicatoire fut appliqué et le même traitement continué. Un soulagement complet suivit l'application du vésicatoire, qui avait produit beaucoup d'effet; le gonflement même du côté droit parut avoir diminué. Cependant, M. J... paraissait

gagner de la force ; certainement il avait gagné en embonpoint, mais rien n'indiquait le retour de la santé, si ce n'est que les évacuations étaient revenues parfaitement régulières.

Le 26 novembre, le malaise revint, ainsi que le gonflement du côté ; un vésicatoire fut appliqué. Il prit bien ; mais le soulagement qu'il produisit ne dura que quelques heures.

Le 27 fut un mauvais jour : M. J... éprouva une excitation violente, par suite de la mauvaise conduite de ses domestiques, et des recherches qui suivirent la découverte qu'il fit de leur faute. Depuis ce moment, tous les changements dans l'état du malade prirent un caractère fâcheux. Le mal faisait des progrès rapides : d'abord ils ne se manifestèrent que par un grand abattement d'esprit et par l'aversion de toute nourriture. Cette aversion devint bientôt telle, que les aliments qu'il prenait dans les vingt-quatre heures n'égalaient pas la moitié, même le tiers de ceux qu'il prenait dans le commencement de sa maladie. A ces symptômes se joignirent bientôt la prostration des forces, l'émaciation, et, de temps en temps, de légères exacerbations fébriles. La douleur du côté et de la région qui correspond au bord du foie augmenta, et le gonflement devint considérable.

Le 2 décembre, ce gonflement prit l'apparence d'une tumeur en pointe, vers le bord de la neuvième côte, à l'endroit où elle se réunit à la huitième. Un examen attentif fut fait par le docteur Henderson (que j'avais appelé en l'absence du docteur Kemhall) et par moi ; nous ne pûmes découvrir aucune fluctuation, et il ne paraissait

point qu'il y eût aucune adhérence, même à la base de la tumeur, avec les parties sous-jacentes.

A l'augmentation du dégoût pour toute nourriture, vint s'ajouter une difficulté croissante de la garder : les nausées et les vomissements devenaient fréquents. Les exacerbations fébriles se multipliaient et duraient longtemps. La soif survint avec une grande sécheresse de la bouche et de la gorge, accompagnée d'un sentiment de constriction vers l'estomac et les parties supérieures de l'abdomen.

Le 4 décembre, le malade ressentait fréquemment de violentes douleurs abdominales, particulièrement toutes les fois qu'il essayait d'aller à la selle, ou de faire une profonde inspiration. Tous ces symptômes augmentèrent, et quelquefois étaient désespérants, bien que toujours le malade fût très-soulagé par des fomentations chaudes et des gouttes anodines au commencement de la nuit.

Le 7 décembre, à trois heures du matin, je fus appelé tout à coup auprès de M. Jacquemont. Je le trouvai dans un état bien différent de celui où je l'avais laissé la veille en le quittant (vers minuit). En changeant de position dans son lit, il avait éprouvé tout à coup une vive douleur autour du pubis, et il lui avait été impossible d'uriner. Ses traits étaient très-abattus, la peau baignée de sueur, et toute son apparence était celle d'un agonisant. Des fomentations chaudes au pubis et des doses répétées d'esprit d'éther nitrique, avec laudanum, diminuèrent bientôt les symptômes alarmants et firent disparaître la douleur ; mais les vomissements revinrent bientôt après. Le malade vomissait une grande quantité de matières noires et glaireuses, semblables à du marc de café. Ces accidents durèrent une

partie du jour; ils étaient accompagnés de fréquentes syncopes.

La prostration des forces était telle, qu'il parut plusieurs fois sur le point d'expirer par suite des efforts qu'il faisait pour vomir; mais, après ces crises, il se remettait un peu. Vers le coucher du soleil, les vomissements diminuèrent; mais il paraissait que cela ne provenait que de la faiblesse du malade, qui ne pouvait rejeter les matières contenues dans l'estomac. Il expira tranquillement et sans convulsion, vers six heures et demie du soir. Il m'avait parlé avec toute sa raison une heure avant. Pendant tout le cours de sa maladie, sa faculté d'observer et de réfléchir ne fut jamais affectée, et dura jusqu'au moment de sa mort.

D'après le désir qu'il avait exprimé lui-même, l'autopsie eut lieu le lendemain 8 décembre, à six heures du soir. J'examinai les cavités du thorax et de l'abdomen, conjointement avec le docteur Henderson.

Dans la première cavité, tous les viscères étaient dans leur état normal; dans la seconde, un énorme abcès au foie avait crevé, et son contenu s'était répandu en partie dans l'abdomen. L'abcès était situé par derrière et à peu de distance de l'épine dorsale; il contenait la quantité (*mesurée*) de cent onces d'un pus clair, fluide et sanieux. Tous les autres viscères abdominaux étaient parfaitement sains.

MAC-LENNAN.

RAPPORT

DU CAPITAINE BRIOLLE,

Commandant le navire *la Nymphe*, du port de Bordeaux,

SUR LA MORT ET LES OBSÈQUES DE VICTOR JACQUEMONT

A M. DE PRIGNY,

Commissaire général de la marine, à Bordeaux.

Bordeaux, 28 mai 1833.

Monsieur le commissaire général,

Me trouvant à Bombay en décembre dernier, époque où M. Victor Jacquemont venait d'y terminer ses voyages scientifiques, je m'empressai d'aller visiter un compatriote que tous les journaux de l'Inde venaient d'élever au rang des naturalistes les plus distingués, mais qui, par suite des fatigues et privations qu'il eut à combattre dans ses pénibles recherches, se trouvait malheureusement atteint d'une maladie au foie dont le caractère était excessivement alarmant. Je le trouvai alité, dissertant savamment sur sa maladie avec le plus habile médecin du pays, aux soins duquel le gouvernement l'avait confié, et lui expliquant avec le plus grand calme, que dans trois ou quatre jours il serait délivré de ses cruelles souffrances, mais aux dépens de sa propre vie, attendu qu'il sentait que l'épanchement

de son abcès se ferait intérieurement, et que, dans ce cas, il n'avait aucune chance de succès.

Son médecin s'étant absenté pour quelques heures, il se répandit en éloges sur son talent, sur tous les soins et égards que le gouvernement de Bombay ne cessait de lui prodiguer ; mais il ajouta de nouveau qu'il n'avait plus que trois ou quatre jours à vivre ; que les secours de l'art lui étaient inutiles, et qu'ayant terminé ses manuscrits, excepté peu de chose, sur le Thibet, il mourrait avec la consolation d'avoir contribué de tout son pouvoir au progrès d'une science qui laissait encore beaucoup à désirer. L'infortuné mourut effectivement le quatrième jour de cet entretien, par l'épanchement intérieur qu'il avait annoncé, conservant néanmoins jusqu'au dernier soupir un calme, une douceur et une présence d'esprit dignes de sa belle âme.

Le gouvernement de Bombay, voulant honorer la mémoire d'un homme aussi distingué par ses talents et ses vertus privées, ordonna un convoi funèbre magnifique, auquel assistèrent toutes les autorités civiles et militaires, et le corps du malheureux Jacquemont fut conduit et livré au champ de repos avec toute la pompe des honneurs militaires.

Pénétré de tous les égards qu'eut le gouvernement de Bombay pour cette illustre victime de la science, je lui adressai la lettre dont ci-joint est copie, et j'en reçus en réponse les deux aussi ci-jointes, et dont la dernière m'annonce que, par délibération du conseil, la mienne doit être conservée dans les archives du gouvernement.

J'ai donc cru devoir vous prier de porter toutes ces circonstances à la connaissance de M. le ministre de la marine, afin qu'il ait à statuer s'il y a lieu d'approuver ma démarche auprès du gouvernement de Bombay.

Veuillez agréer, monsieur le commissaire général, etc.

BRIOLLE.

LETTRE DE MM. LES PROFESSEURS ADMINISTRATEURS

DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

A M. JACQUEMONT PÈRE.

Paris, 21 mai 1833.

Monsieur,

Nous sentons trop bien le coup qui vient de vous frapper, pour ne pas éprouver le besoin de nous associer à votre douleur, et de vous témoigner à quel point nous la partageons. L'administration du Muséum, qui avait confié à monsieur votre fils la mission qu'il a remplie si honorablement, et à laquelle il a sacrifié sa vie même, ressent à double titre cette perte cruelle : elle perd en lui un voyageur qui avait toute sa confiance, et la science un naturaliste sur lequel se fondait un brillant espoir. Tout nous autorise à compter que, grâce aux sages précautions qu'il a prises jusque dans ses derniers moments, tous les fruits de ce voyage fatal ne sont du moins pas perdus ; que les travaux de M. Victor Jacquemont porte-

ront leurs fruits, et que leurs résultats pourront se développer, moins brillants sans doute qu'entre ses propres mains, mais propres encore à faire apprécier et ce qu'il avait fait déjà, et ce qu'il aurait fait s'il eût vécu. Croyez, monsieur, que de notre part rien ne sera négligé pour atteindre ce but et pour vous donner cette légitime consolation, la seule qui vous reste. Veuillez agréer, monsieur, etc.

Les professeurs administrateurs du Muséum,
CORDIER, directeur.
GEOFFROY SAINT-HILAIRE.
A. DE JUSSIEU.

CHOLÉRA-MORBUS

Poonah, juillet 1832.

L'une des publications faites le plus récemment sur le choléra par les médecins anglais dans l'Inde, est une lettre adressée à la cour des directeurs par le docteur Whilelaw Ainslie, de Madras.

M. Ainslie distingue deux espèces de choléras, le sporadique et l'endémique, qui ne diffèrent, quant à leur développement, leur marche et leur terminaison, que par une violence plus grande dans le choléra endémique, une marche plus rapide et une terminaison plus généra-

[1] Voir précédemment la lettre XCIX.

lement fatale : c'est la même maladie, mais plus intense.

Il attribue fort gratuitement à des modifications fort obscures de l'état électrique de l'air, la naissance de cette maladie. C'est principalement dans le sud de l'Inde qu'il l'a observée. Ayant toujours trouvé acides les glaires troubles et liquides vomies et évacuées par le malade, il a essayé d'arrêter la maladie par la neutralisation de cet acide dans l'estomac ; et la magnésie, qu'il a employée à cet effet à large dose, a rendu souvent sa pratique heureuse. M. Ainslie connaissait les avantages obtenus depuis longtemps par l'emploi de l'ammoniaque à haute dose, et les attribue avec raison, il me semble, à sa propriété de saturer les acides.

Les seuls cas un peu nombreux de guérison naturelle sont ceux dans lesquels la bile, dans les efforts convulsifs du vomissement, passe du duodénum dans l'estomac. Il paraît que ce fluide a la vertu de saturer, comme un alcali, l'acide engendré si abondamment dans cet organe.

Un vésicatoire, produit sur-le-champ par une application d'eau bouillante sur le ventre, a eu souvent d'heureux résultats. M. Ainslie recommande d'en appliquer un, dès le début du mal, au bas de la jambe et en dedans, pour retenir, par cette inflammation artificielle des téguments, la chaleur des pieds qui naturellement se retire.

La saignée a été essayée depuis longtemps. Elle produit presque toujours un soulagement immédiat ; mais elle paraît avoir souvent précipité la mort.

Le sang ne coulant jamais qu'avec une extrême difficulté, à cause de son épaississement et de sa quasi-coagulation dans les veines, on a essayé d'aider à la saignée en

plaçant le malade dans un bain très-chaud, ce qui a favorisé l'opération de la saignée, mais semble d'ailleurs n'avoir aucune influence sur le cours de la maladie.

Dans les cas les plus formidables, le calomel a été administré par doses de vingt à trente grains, mêlé à quatre-vingts gouttes de laudanum, tandis qu'on injectait la même quantité de laudanum par les lavements. Souvent ces doses énormes de calomel, répétées un nombre de fois, paraissent n'avoir exercé absolument aucune influence sur la marche de la maladie, alors même que l'autopsie a montré le calomel retenu par un liquide visqueux aux parois de l'estomac, et les ayant déjà violemment enflammées.

Ce qui m'a le plus surpris dans le mémoire de M. Ainslie, c'est un fait de statistique médicale, irrécusable, et d'où il résulte que, de plusieurs milliers de soldats indiens et anglais entrés aux hôpitaux de la présidence de Madras pendant plusieurs années, tous attaqués du choléra, la même proportion a succombé parmi les Indiens et les Européens, et cette proportion est comme un à quatre du nombre des malades.

Il suit de là que le choléra paraît être généralement, dans le sud de l'Inde, d'une nature moins terrible que dans le Deccan et l'Hindoustan, où la proportion des morts aux malades passe pour être bien plus considérable.

MALADIE DE SOUDINE

Poonah, juillet 1832.[1]

Soudine, mon domestique hindou, homme de vingt-cinq ans, à mon service depuis un an et demi, d'une santé toujours parfaite, d'une conduite parfaitement régulière, s'abstenant de toutes liqueurs spiritueuses, et presque entièrement aussi de nourriture animale,

Vendredi soir, 5 juillet, fut pris de coliques : évacuations alvines très-nombreuses, peu abondantes, suivies, au bout d'une heure, de vomissements. C'est alors seulement qu'on me rapporte sa maladie et que je le vois. A sept heures du soir, son attitude annonce une grande prostration de forces; il se plaint de ténesme; le pouls est très-faible, les pieds sont un peu froids; les évacuations se répètent plus de dix fois en une heure, par en haut et par en bas; leur nature est la même; c'est un fluide peu visqueux, quoique épais, d'un blanc grisâtre, sans odeur. Fait coucher le malade et le couvrir chaudement; des bouteilles d'eau chaude aux pieds; des serviettes chaudes sur le ventre; administré vingt gouttes d'ammoniaque dans une cuillerée d'eau. Le malade avale sans se plaindre cette

[1] Voir précédemment la lettre XCIX.

drogue brûlante, mais au bout de deux minutes la vomit. De sept heures à onze heures du soir, administré quatre autres doses semblables dans les intervalles où le vomissement naturel s'était calmé; mais il n'en garde pas une plus de trois minutes dans l'estomac. A l'une de ces doses je mêle vingt gouttes de laudanum; il la rejette aussitôt après l'avoir avalée.

La chaleur naturelle se retire rapidement des extrémités; les pieds sont plus froids que les mains; les jambes se refroidissent, les bras aussi; le pouls n'est sensible qu'après les efforts du vomissement; les évacuations alvines sont plus rares; la respiration est accélérée; le corps se refroidit graduellement; mais le malade se plaint souvent d'une chaleur insupportable qui le brûle par tout le corps, et qui lui fait écarter violemment les vêtements dont on le couvre. Il arrache ses propres habits, et demande qu'on le laisse nu. Ces invasions subites et passagères de chaleur intérieure ne se laissent apercevoir que par un relèvement passager de la chaleur naturelle du tronc. Le front seul alors transpire une sueur froide et gluante; mais le refroidissement des jambes n'est sujet à aucun retour accidentel.

Crampes dans les cuisses; spasmes des muscles de l'abdomen dans les invasions de la chaleur interne.

La peau de la paume des mains et de la plante des pieds devient dure et rude. Les ongles se décolorent et blanchissent. Les yeux commencent à se creuser et à se cerner d'un arc intérieur plus petit, plus profond et plus noir, et d'un arc plus grand au niveau du bord supérieur de l'os maxillaire, sur la crête osseuse de la partie inférieure de

l'orbite. Leur mouvement se ralentit, leur éclat s'obscurcit.

A minuit, donné au malade huit grains de calomel délayés dans une cuillerée d'eau sucrée aromatisée.

Mais les efforts du vomissement, qui se répètent constamment après un intervalle de quelques minutes, sans être accélérés par le remède, l'expulsent, au moins en grande partie, quand ils renaissent.

A une heure du matin, le samedi, donné une autre dose égale de calomel, mêlée de vingt gouttes de laudanum; rejetée au bout de deux minutes.

Passé le reste de la nuit sans donner au malade autre chose à boire qu'un peu d'eau sucrée, quand il se plaint de la soif, ce qui ne lui arrive que dans les invasions subites de chaleur interne.

Le samedi matin, point de pouls que par intervalles après les efforts convulsifs du vomissement; aggravation de tous les symptômes d'hier; les jambes sont plus froides, les yeux plus enfoncés; la physionomie est plus altérée, plus cadavéreuse; les purgations et les vomissements n'ont cessé de toute la nuit. Dans les intervalles du vomissement, le malade sommeille; il a sa connaissance, mais obtuse.

Administré, à huit heures du matin, dans un intervalle de calme comparatif, une potion de laudanum et de sous-carbonate d'ammoniaque, édulcorée et aromatisée avec de l'essence de menthe.

Les évacuations, qui se répétaient déjà moins fréquemment avant ce remède, continuent moins fréquentes, et toujours de moins en moins abondantes; mais leur nature

ne varie aucunement. La prostration générale continue. Vers midi, quelques crampes très-violentes. Le malade se plaint toujours, dans ces crises nerveuses, d'une chaleur atroce. Elle n'affecte pas les extrémités, mais réchauffe, pour un instant seulement, ses bras et ses cuisses, et couvre son corps et son front d'une sueur gluante qui se refroidit aussitôt. Le pouls reparaît alors un moment, faible et irrégulier. Le sentiment de brûlure universelle dont se plaint le malade dans ses accès spasmodiques subsiste quelque temps encore, après les spasmes, dans le ventre et l'estomac.

Dans le jour, je fais donner une cuillerée d'eau sucrée au malade, quand il demande à boire, ce qu'il fait rarement. Les vomissements ne se répètent plus que cinq ou six fois par heure, et les évacuations alvines deux ou trois fois.

A quatre heures du soir, nouvelle dose de la potion du matin : elle est pareillement rejetée au bout de dix minutes, dans le premier effort, qui suit, du vomissement.

La respiration devient plus laborieuse. Tous les autres symptômes s'aggravent; les forces décroissent graduellement; le refroidissement continue; la sensibilité diminue. Dans la nuit, le malade est purgé plus rarement : comateux dans les intervalles de repos. Deux doses de huit grains de calomel, chacune, administrées comme vendredi, le samedi soir, à l'entrée de la nuit, et gardées chacune au moins un quart d'heure dans l'estomac.

Le dimanche matin, le malade n'entend et ne parle presque plus; pourtant il reconnaît encore ma voix quand je

l'appelle par son nom : les yeux éteints et fixes comme s'ils étaient morts; cependant, il me dit qu'il me voit encore, mais confusément. A huit heures, je lui fais prendre une pilule de trois grains de calomel et un grain d'extrait gommeux d'opium, qu'il n'avale qu'à grand'peine. On lui frotte le ventre avec des serviettes chaudes imbibées de laudanum, pour calmer des douleurs violentes dont il se plaint dans cette partie. Les bouteilles d'eau chaude, tenues sous ses pieds dès l'invasion du mal, ne les ont jamais réchauffés, même à la surface, qui reste froide, posée sur la bouteille bouillante.

Il ne vomit et n'évacue plus, sa tête s'appesantit; sa respiration s'embarrasse, devient suspirieuse; tout son corps se couvre de sueur; et, après ce dernier effort de la nature et quelques minutes de râle, il expire sans convulsions à neuf heures et demie du matin.

Aucune des médecines données au malade n'a exercé la moindre influence sur le cours de la maladie. Les pouvoirs absorbants de l'estomac étaient sans doute totalement suspendus; et cet organe, au lieu d'absorber, ne faisait que sécréter la matière des évacuations.

La sécrétion de l'urine supprimée dès le commencement.

La maladie a duré quarante heures environ, sans se ralentir un moment, jusqu'à la mort du malade. La prostration seule des forces paraît avoir modéré la violence des évacuations, quinze ou vingt heures après l'invasion. Le malade, accablé par la fatigue et l'épuisement consécutifs de ses efforts, alors qu'il n'était pas déchiré par la douleur violente de ces efforts mêmes, paraissait, dès le

moment où je le vis, absorbé en lui-même, et privé de tout pouvoir de réflexion. Il n'y avait pas de perturbation des facultés intellectuelles, jamais de délire, mais un appesantissement qui augmenta sans cesse ; près d'une heure avant la mort, c'était un état de stupeur. Dans aucune période de sa maladie, le malade ne parut effrayé ni même soucieux de sa terminaison.

APPENDICE

I

A M. J.-A. BUCHON, A PARIS.

Vendredi, 8 février 1828.

Mon cher Buchon,

Je vous remercie de votre Revue, que vous m'avez envoyée. Le long article sur M. Cuvier est fort bien : plusieurs personnes m'ont demandé si je ne le croyais pas de M. Cuvier lui-même, ou au moins de son frère Frédéric, et revu, corrigé, etc., etc., par lui.

On m'a dit qu'il y avait des fautes de chronologie dans un article d'histoire sur l'Angleterre. Je me soucie fort peu de l'exactitude de quelques dates, et cet article m'a extrêmement intéressé, instruit et amusé. Tout le monde me paraît le goûter beaucoup, à l'exception d'un historien de profession que j'ai rencontré dernièrement.

Les lettres de Murat fils sur les États-Unis sont pleines de vérité, et, il me semble, de vérité amusante.

[1] Les lettres qui suivent, nous ayant été communiquées pendant l'impression de cet ouvrage, n'ont pu être classées selon leur ordre chronologique. (*Les Éditeurs.*)

On dit sublime un long article sur la philosophie des Chinois ; mais je ne l'ai pas lu.

Il n'y a rien de bien piquant dans le récit de Thibaudeau.

Mais enfin ce n'est pas de cela seulement qu'il s'agit.

Je comptais trouver dans ce numéro un assez long article sur l'agriculture en France, au sujet duquel vous aviez eu l'amabilité de me persécuter, et que j'avais revu, corrigé, amendé, augmenté, etc., etc., avec grand soin, sur l'épreuve.

Qu'en comptez-vous faire?

Je partirai dans le mois d'août. Voulez-vous donc l'insérer dans le deuxième numéro avec l'autre que vous m'avez demandé sur Haïti ? Répondez-moi catégoriquement avant que j'écrive ce dernier.

Puis n'oubliez pas de m'envoyer le mandat des millions que j'ai sans doute à toucher sur votre banquier.

Je vous ferai à cet égard une observation : c'est que votre format est scandaleusement grand, et votre impression scandaleusement fine ! Il résulte de là que vos pages en valent près de deux de la Revue Guizot, et que je vous demanderai deux cents francs par feuille, excepté pour le long article sur l'agriculture que vous avez entre les mains, lequel, ainsi que je vous l'ai dit dans le temps, s'accommode parfaitement de vos conditions ordinaires, vu qu'il était tout fait dans mon portefeuille.

Tout à vous de cœur.

II

A M. DE TROMELIN, A BOURBON.

A bord de *la Zélée*, en mer, latitude austr. 2°, longitude orient. 68°.
Le 24 mars 1829.

Je m'éloigne lentement, monsieur, d'une terre que vous et votre respectable famille m'avez fait aimer. La date de cette lettre vous dit combien nous sommes contrariés dans notre navigation; ce sont des calmes qui la retardent ainsi. Tout le monde se dépite de ces lenteurs; chacun, pour des raisons diverses, soupire après le jour de l'arrivée; moi seul, je prends le mal en patience et ne le trouve pas sans quelque compensation. Je suis cependant plus dérangé à bord que la plupart des personnes qui y font pénitence avec moi; j'ai des habitudes studieuses qu il m'est difficile d'y satisfaire; il y a loin de la vie monotone que j'y mène à l'existence variée, animée, dont j'ai toujours joui, soit que je fusse sédentaire à Paris, soit que je courusse le monde. Enfin, j'ai cinq pieds huit pouces neuf lignes, et je couche dans un lit qui n'a guère plus de cinq pieds et demi. Tout cela, monsieur, est assez triste; je ne me déplais pas cependant. C'est que cette vie nécessairement oisive du bord me laisse de longues heures de liberté, dont je profite pour voyager dans le passé. D'ici à un mois, je serai dans l'Inde, livré tout entier à des études spéciales qui me préoccuperont sans cesse. L'étude, qui a toujours été

pour moi un plaisir, deviendra un devoir; elle emplira tous les moments de ma vie. Je jouis avec douceur, en songeant à cet avenir prochain si sérieux, des derniers loisirs de ma navigation; je pense aux lieux et aux personnes que j'aime. Souvent mes souvenirs me ramènent à Bourbon, et il me semble que je vous dis encore adieu. Dans l'Inde, je serai bien plus loin de vous, non parce qu'une distance plus grande m'en séparera, mais parce qu'il ne me sera point permis de penser aussi souvent aux jours agréables que j'ai passés avec vous.

Puis-je me flatter, monsieur, que vous en garderez quelque souvenir? Moi qui oublie peu, il me serait bien pénible de penser que je serai oublié dans la vie errante et solitaire que je vais mener pendant plusieurs années; mes plaisirs les plus doux seront des souvenirs d'amitié. Cette expérience que je vais faire n'est pas entièrement neuve pour moi. J'ai déjà voyagé, seul quelquefois pendant des mois entiers comme je vais l'être des années entières; et mon isolement, au milieu des scènes les plus sévères de la nature, car ce n'était pas dans les grandes villes que me conduisait l'amour des pierres, mais dans les lieux les plus âpres des montagnes, ne me pesait pas. Je songeais aux sentiments affectueux dont j'étais l'objet, et je ne me sentais plus seul : le temps, les distances disparaissaient, je conversais avec mes amis.

Mon séjour à Bourbon a étendu le cercle de ces jouissances sympathiques.

Ce ne sont pas d'agréables pensées seulement qui m'y ramèneront; il y a quelque chose de grave et de très-réfléchi dans les sentiments qui m'attachent à vous, mon-

sieur : ils sont la conséquence naturelle et nécessaire de la similitude de nos opinions sur la plupart des choses importantes de la vie.

Quelques divergences superficielles sont indifférentes quand il y a cet accord sur les bases.

Les moralistes, envisageant le monde sous des aspects divers, l'ont divisé tour à tour en pauvres et en riches, en jeunes et en vieux, etc., etc. Moi aussi, j'ai inventé une division. Il y a les hommes qui veulent, mais qui veulent chaudement le bien ; puis il y a ceux qui le veulent tièdement ou qui ne s'en soucient guère. Tout est là ; quant à définir ce que c'est que le bien, c'est inutile. Tout le monde s'entend parfaitement là-dessus : il n'y a que ceux qui veulent ne pas comprendre, qui trouvent la chose obscure; mais ceux-là, au fond de leur cœur, le voient comme nous.

Avant de songer à la nationalité d'un homme, à son âge, qui peut, comme sa nationalité, l'éloigner de moi, à sa condition, je cherche à pénétrer s'il est homme de bien. Unis par ce lien puissant de l'estime réciproque, des divergences partielles ne sauront ensuite nous séparer : elles sont toutes subordonnées à des traits communs de ressemblance qui nous font reconnaître comme des frères, comme des membres de cette grande association qui couvre le monde et dont les adeptes, affiliés par la nature seulement qui a mis dans leur cœur des sentiments de justice et de générosité, travaillent silencieusement à l'insu les uns des autres, à faire du bien, chacun autour de soi, dans la sphère de son action individuelle.

C'est là, monsieur, une espèce de franc-maçonnerie

sainte et naturelle qui unit entre eux tous les hommes qui se ressemblent, tous ceux que la nature a faits réellement semblables, et non ceux auxquels on a dit *niaisement*, sans consulter leurs caractères, qu'ils étaient frères et qu'ils devaient s'aimer, s'assister dans la vie. — Quelle force peuvent avoir ces liens artificiels? N'avons-nous pas vu se rompre avec la même facilité tous ceux qu'une vaine politique avait essayé d'établir entre des hommes qui ne s'étaient rien les uns aux autres par la nature.

On calomnie trop souvent l'espèce humaine. Depuis plusieurs années, j'ai rencontré en divers pays trop de gens dignes d'être aimés et estimés pour n'attribuer ces rencontres qu'au hasard. Je compte avec une grande confiance sur les Anglais parmi lesquels je vais vivre. J'ai déjà fait l'expérience de leurs solides qualités, il ne leur manque que d'être aimables. Je souhaite que cette restriction console un peu votre orgueil national, qui souffre avec excès de quelques avantages que ce peuple a sur nous. Le patriotisme! je l'honore; mais, si les vertus sociales doivent être prisées en raison de leur utilité, le rang de celle-là s'est abaissé constamment depuis les temps antiques. L'extrême civilisation relâche naturellement les liens politiques qui unissent entre eux les hommes d'une même appellation nationale. Dans l'antiquité, et maintenant encore chez quelques tribus sauvages et guerrières, parmi les peuples indiens de l'Amérique septentrionale, le dévouement de tous à la cause commune est le principe obligé de la conservation de la société. Quand les invasions entraînaient à leur suite des maux horribles, la dévastation, le pillage, la dépossession, l'extermination du peuple vaincu, le patriotisme était

une vertu plus utile que de nos jours, où les progrès de la raison humaine et les principes plus généralement répandus de l'équité ont tellement limité les droits de la victoire et de la conquête. Un intérêt moins grand appelle aujourd'hui les peuples à la défense de leur territoire. Toute l'Europe continentale connaît les charges des occupations militaires; elles sont lourdes à supporter, mais personne n'en meurt; les droits civils, l'ordre public sont respectés; et, cette bourrasque passée, on doit s'estimer heureux quelquefois d'avoir été atteint par elle. N'est-ce pas notre cas en France, quoi que nous puissions désirer encore? Ce que des hommes, ce que des *mâles* portent le plus impatiemment dans ces revers, c'est l'humiliation morale de la défaite. Je ne sais, mais, pour moi, il est plus honteux de céder à la force de l'intelligence qu'à la force musculaire. Il y a telles défaites plus honorables que certaines victoires; pour être devenue triviale, l'idée n'en est pas restée moins belle : *Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.*

Les principes mieux connus de l'économie politique sont venus heureusement détrôner ces vieilles idées illibérales, qu'il y a des peuples que la nature a faits ennemis les uns des autres, que tel ne peut prospérer que par la misère de tel autre, etc., etc. Tout le monde est maintenant, Dieu merci, très-convaincu que, comme les transactions commerciales ne sont que des échanges faits librement où chacune des parties donne conséquemment autant qu'elle reçoit de l'autre, la misère du voisin ne sert qu'à interdire tout commerce avec lui, parce que le misérable n'a rien à donner en échange de ce qu'on lui offrirait, et qu'elle vous

prive des bénéfices que vous auriez recueillis en trafiquant avec lui.

J'espère, monsieur, que le hasard, auquel je dois déjà le doux avantage de vous connaître, nous réunira encore, à l'autre bout du monde, à Paris par exemple, qui, malgré sa pluie et sa boue, est encore un bel endroit, même pour des hommes qui ont vu tout ce que vous et moi aurons vu de par le monde. Nous y philosopherons plus d'une fois, j'espère ; je vous y ferai connaître des gens que vous vous figurez peut-être bien méchants, parce qu'ils ont attaqué quelques intérêts depuis dix ans devenus les vôtres, et vous les trouverez bons et aimables. Sera-ce si étonnant? Moi qui, si j'étais homme public, ne saurais exprimer que les mêmes principes, ne vous dois-je pas, ne dois-je pas au tableau de la vie patriarcale, de l'autorité paternelle que j'ai contemplé dans votre famille, des idées différentes et plus justes sur l'esclavage?

M. de Meslay et moi, nous parlons de vous souvent. Je regrette de ne pas vous l'avoir laissé à Bourbon ; aux conditions actuelles, cela ne pouvait lui convenir. L'influence accablante de la chaleur sur lui me fait craindre qu'il ne repasse pas à Bourbon. Au reste, moi qui tire si lestement l'horoscope du prochain, j'ai aussi mes chances contraires; croyez du moins que, jusqu'au jour où ce mauvais dé sortira pour moi du cornet, rien n'altérera les sentiments de haute estime et d'attachement que je vous ai voués.

Pondichéry, le 11 avril 1829.

III

AU MÊME.

Garden Reach, près de Calcutta, le 27 août 1829.

J'ai reçu, monsieur, il y a un mois, la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire le 1er juin ; et, si je ne vous ai pas remercié plus tôt de tout ce qu'elle renferme d'aimable et d'affectueux, c'est que j'ignorais les moyens de vous adresser l'expression de ma gratitude. Je regrette infiniment aujourd'hui que des occupations sans nombre ne me laissent pas le loisir de vous entretenir longuement ; mais je ne veux pas que *le Buffon* passe sous les croisées de la maison que j'habite, sans lui confier ces lignes de souvenir. Ce n'est pas moins sur une appréciation réfléchie que sur l'instinct aimable et sympathique qui m'a tout d'abord rapproché de vous, que se fonde l'attachement sincère que je vous ai voué... La distance de nos âges et, bien plus, la différence de nos états, vous père de famille, et moi libre encore de cette immense responsabilité, étranger à ce qu'il y a de plus sérieux dans les devoirs de la vie, cette circonstance, dis-je, et le peu de temps qu'il m'a été donné de vivre sous votre toit hospitalier n'ont pas permis à notre attachement réciproque de prendre des formes familières ; mais vraiment la familiarité n'est qu'une forme, et l'amitié sait s'en passer. En attendant, en espérant qu'un heureux hasard me rapproche de vous, et en souhaitant

vivement que ce soit dans notre pays, je me reposerai avec confiance, avec douceur, sur les sentiments que j'éprouve pour vous et sur ceux que vous m'accordez. En quelque lieu, en quelque temps que nous nous retrouvions, quelque longue qu'ait pu être la période durant laquelle la nécessité pourra avoir arrêté tout commerce entre nous, je viendrai à vous, monsieur, non comme un étranger, mais comme un homme que vous avez connu assez pour ne l'avoir pas oublié.

L'expérience que je viens de faire du climat de l'Inde, dans une de ses contrées les plus malsaines et pendant la pire des saisons de l'année, est une garantie de la santé que j'espère conserver dans le cours de mon voyage au travers de la péninsule. Voici bientôt que les pluies vont s'arrêter, c'est alors que je quitterai ce lieu. C'est un devoir pour moi que de témoigner hautement de la noble et grande hospitalité du gouvernement de ce pays.

Ce que je reçois d'égards et de distinctions flatteuses dépasse les espérances que j'avais formées, d'après l'accueil pourtant bien libéral que j'ai reçu à Londres il y a un an.

Adieu, mon cher monsieur ; gardez-moi votre souvenir et soyez bien assuré que vous vivrez toujours dans le mien.

IV

AU MÊME.

Paukk, en Tartarie (soi-disant) indépendante, 2 septembre 1830.

Il y a bien longtemps, monsieur, que je ne vous ai écrit. Mais je ne perdrai pas à vous faire, ainsi qu'à votre famille, des excuses dont vous apercevrez aisément le motif dans la variété des occupations et des soins dont je suis accablé, le peu d'instants qu'il m'est donné de jouir de ce plaisir. Je ne vous dirai pas les immenses sinuosités de la route que j'ai suivie, de Benarès à l'entrée de l'Himalaya par la vallée du Dhoon. Agrah et Delhi en sont les points principaux. De là, j'ai marché à l'ouest jusqu'au désert de Bikanir, avant de me rabattre sur les montagnes, et j'ai eu ainsi occasion de voir plusieurs États sikes de la rive gauche du Sutledje. Avril, mai et juin sont la durée d'une longue et pénible croisière que j'ai faite sur le versant méridional ou indien de l'Himalaya, depuis les sources du Gange et de la Jumna jusqu'à l'extrémité nord-ouest de l'empire anglais. J'ai quitté le 27 juin le dernier poste européen, franchi l'Himalaya, et, depuis ce temps, je voyage sur ses pentes thibétaines; mais il est déjà loin derrière moi, au sud du lieu d'où je vous écris. Mes recherches m'ont entraîné deux fois sur le territoire chinois. Ce peuple étrange garde ses déserts et ses glaces éternelles avec la même jalousie que sa frontière littorale. Mais, comme dans ces pé-

nibles excursions où je dois marcher douze jours sans rencontrer un lieu habité, la nécessité d'emporter des vivres pour ce temps élève de quarante à soixante et dix le nombre de mes gens, ce qui est une armée formidable dans un pays qui ne compte pas ce que chrétiennement je dois appeler une âme par lieue carrée : je me suis toujours trouvé tellement le plus fort, qu'il a bien fallu me laisser passer. Le pays où je suis maintenant, Ladak, dépend non-seulement des Chinois, mais de Rundjet-Singh. Mon camp, établi près d'un grand village (dix maisons !) au bord d'une rivière considérable, est cependant élevé de plus de 11,000 pieds. Jugez de l'élévation des montagnes qui en dominent la vallée. Mais, lors de ma première invasion dans les possessions chinoises, entre le Sutledje et la chaîne méridionale de l'Himalaya, j'ai voyagé onze jours sans camper au-dessous de 14,000 pieds ; et, une fois, je l'ai fait au-dessus de 16,000.

Je ne regrette pas les maux passagers que j'ai eu alors à souffrir : j'en ai été magnifiquement dédommagé par la foule d'objets nouveaux et d'observations intéressantes que j'ai rapportés de cette excursion.

Une première année d'exposition au soleil des plaines de l'Inde n'avait encore eu aucune influence débilitante marquée sur ma constitution. Mais, à la vigueur nouvelle que je me sens, à la fraîcheur de mes idées, je reconnais l'effet de la trempe qu'elle a reprise, dans les neiges de l'Himalaya. Depuis que j'ai traversé cette chaîne, je n'ai pas vu une goutte de pluie; et cependant, comme vous le savez, c'est la saison où l'Inde en est inondée. La sécheresse du climat de ce pays, son affreuse stérilité n'ont

pas de terme de comparaison; et, quand j'aurai atteint dans deux jours le lieu qu'il m'importe d'y visiter, je reprendrai avec plaisir la route de l'herbe et des arbres.

L'admirable hospitalité anglaise, qui m'accueillit à Calcutta, ne s'est pas démentie dans mon long pèlerinage. J'étais chargé des recommandations les plus nombreuses et les plus puissantes. Vraiment, elles étaient inutiles. Les attentions les plus aimables, les égards les plus flatteurs ont souvent devancé, de la part de ceux qui me les marquaient, toute connaissance personnelle. J'en ai joui comme Français, parce que ce ne pouvait être alors qu'à ma nationalité étrangère qu'on les témoignait. Des preuves touchantes d'un souvenir ami me sont parvenues fréquemment dans le désert, de gens que j'avais vus moins de vingt-quatre heures. C'est là qu'on en sent bien toute la douceur. — J'ai reçu avant hier à Lari, village du même État de Ladak, un messager de Simlah, qui m'apportait des journaux anglais très-récents. J'y ai lu avec avidité la courte session de la Chambre en 1830, ou du moins son premier acte, et je ne pense pas sans quelque inquiétude au dénoûment du second qui a dû commencer hier; je me dis que la générosité est une vertu facile à la force, et je me flatte que, si les dangereuses expériences que le gouvernement s'obstine à faire follement contre l'opinion publique, provoquaient une grande commotion politique dans notre pays, nous n'aurions à déplorer aucun abus sanguinaire de la force populaire.

Adieu, monsieur; ces lignes partiront demain par un Tartare que j'envoie dans l'Inde. Il ira à pied, et quelquefois sur les mains aussi : parce qu'il n'y a pas d'autre

manière possible de faire ici : et, quelque diligence qu'il y mette, il ira bien lentement au gré de mon désir de vous réitérer l'assurance de mon sincère et cordial attachement.

V

AU MÊME.

Loodianah, sur les bords du Sutledje, le 16 février 1831.

Cher monsieur,

Si vous ne m'avez pas oublié, si votre pensée quelquefois cherche à me suivre dans mon voyage, ne me cherchez pas sur la route que je comptais prendre, d'y arriver — entre Delhi et Bombay. Un hasard heureux s'est offert à moi, qui me permet de visiter le Pundjab, Cachemire et cette partie presque inconnue de l'Himalaya qui s'étend du Sutledje à l'Indus. Je la saisis avec empressement et vais consacrer une année nouvelle à l'étude de cette chaîne colossale. La jalousie défiante de Rundjet-Singh, le radjah de Lahore, a fermé l'accès de ces contrées aux savants anglais. C'est une terre vierge qui va me recevoir. — Je me souviens que j'eus le plaisir de vous écrire du Thibet l'été dernier. Je prévoyais alors la crise qui menaçait notre pays et dont le voilà si admirablement délivré. Les journaux anglais du 4 septembre nous sont connus dans ce coin reculé de l'Asie. C'est à Delhi, dans la capitale des

descendants de Timour, que j'ai repris la cocarde tricolore. Quel grand souvenir pour le reste de mes jours ! quelle admiration, quel enthousiasme inspire à nos anciens rivaux cette sainte victoire ! Je ne suffis pas à en recueillir tous les témoignages. Notre nation vient enfin de se couvrir d'une gloire qui ne coûte de larmes ni de sang à aucune autre. Je suis fier d'être Français ! et c'est pour la première fois que j'avoue hautement cet orgueil, que la gloire militaire de l'Empire n'avait jamais su m'inspirer.

M. de la Fayette a pu, pendant plusieurs jours, devenir président d'une république qui eût été, je crois, populaire à Paris et dans plusieurs parties de la France ; — mais il a compris qu'une autre combinaison de gouvernement rallierait une majorité presque unanime, et il a fait noblement le sacrifice du rêve de toute sa vie. Je croyais le connaître comme je connais mon père ; et cependant, cette grande action m'a presque surpris. La postérité dira qu'il a abdiqué, comme Washington, le pouvoir consulaire, quoiqu'il ne l'ait pas occupé.

Je suis fier d'appeler du nom d'amis ces hommes récemment arrivés au pouvoir, et que vous voyez en faire un si noble usage.

Je ne connais pas d'homme plus digne d'attacher son nom à une des plus grandes conquêtes de l'humanité que M. Victor de Tracy.

Quel est le résultat de l'expérience philanthropique tentée par M. de la Serve ? J'en désire bien ardemment le succès : il importe grandement à la prospérité de votre colonie, maintenant qu'elle ne pourra plus se procurer du dehors d'autres bras que ceux des Indiens libres. Adieu,

monsieur; écrivez-moi à Chandernagor, aux soins de M. Cordier. Il me fera passer toutes mes lettres à Loodianah, l'extrémité la plus reculée de l'empire, et, de là, elles me suivront presque sur les bords de l'Indus et dans la vallée de Cachemire. Rappelez-moi au souvenir de votre famille avec les sentiments que vous me connaissez pour elle, et croyez à la sincérité de mon attachement.

TABLE

DU TOME DEUXIÈME

1831

1832

APPENDICE

FIN DE LA TABLE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Paris. — Imprimerie PH. Bosc, 3, rue Auber